

L'OPTATIF GREC

ESSAI DE SYNTAXE HISTORIQUE

PAR

HILAIRE VANDAELE

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ
PROFESSEUR AU LYCÉE DE LAON

THÈSE PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS



PARIS
LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, 67

1897

A

M. LOUIS DUVAU

AFFECTUEUX HOMMAGE

H. V.

INTRODUCTION

I

**Les différents emplois de l'Optatif peuvent-ils se ramener
à un sens unique?**

L'optatif grec a des sens multiples : dans les propositions indépendantes, il exprime le souhait et la possibilité; les propositions dépendantes nous montrent l'optatif du discours indirect, l'optatif fréquentatif, l'optatif conditionnel, l'optatif final, etc. Il semble au premier abord assez difficile de concilier ces significations diverses et surtout de les ramener à un sens primitif unique. Curtius le premier¹ a tenté de résoudre le problème, s'appuyant à la fois sur l'étymologie et sur l'histoire. Malheureusement les données de l'étymologie sont pour l'optatif on ne peut plus incertaines et n'ont rien de scientifique. C'était condamner tout le système à crouler. Curtius prétend reconnaître dans le suffixe de l'optatif la racine du verbe $\epsilon\dot{\iota}-\mu\iota$, (lat. $\dot{\iota}-re$). Partant du sens d' « aller »

1. *Chronologie*, p. 90.

établi ainsi à priori, et en dépit de toute loi phonétique, il arrive au sens de « désir » par lequel il s'efforce, ainsi que Delbrück¹, d'expliquer tous les emplois de ce mode survenus dans la suite des âges.

Bergaigne² oppose à ce système des objections basées sur des considérations touchant l'origine du langage, et se contente de rapporter la théorie de Curtius et de Delbrück, en montrant ce qu'elle a d'incohérent et de contradictoire. Lui aussi, bien qu'il croie retrouver dans l'optatif un suffixe de nom d'action, part de l'idée de désir, en y joignant toutefois l'idée de possibilité. L'opinion de l'illustre philologue est que dès l'origine l'optatif a pu et a dû exprimer plusieurs sens distincts. Voici son système en résumé. Que l'on considère les racines ou les flexions, il est impossible d'admettre que chacune d'elles n'ait eu primitivement qu'une seule signification dont toutes les autres seraient dérivées plus tard. Il est certain qu'ayant un grand nombre d'idées, les premiers hommes n'avaient à leur disposition qu'un nombre restreint de mots pour les exprimer, ou plutôt qu'ils n'éprouvaient pas le besoin d'énoncer chaque idée par un mot spécial. De même que « plusieurs morceaux de bois tout semblables peuvent figurer pour les enfants les personnages les plus variés³, » de même pour les peuples primitifs un seul mot pouvait représenter plusieurs idées. Le petit nombre de flexions ne le prouve-t-il pas? Qui oserait soutenir que chacune d'elles ait été à l'origine le signe d'une idée unique? Ainsi en a-t-il été des modes. La racine toute seule servait à exprimer les différentes nuances de la pensée; le geste, le ton indiquaient soit un souhait, soit un doute, soit la possibilité, soit une prière. Plus tard, après l'adjonction à la racine de suffixes modaux, on ne créa pas autant de modes qu'il y avait de manières de

1. *Der Gebrauch des Conjunctivus und Optativs im Sanskrit und Griechischen.*

2. *De Conjunctivi et optativi in indoeuropaeis linguis informatione et vi antiquissima.*

3. EGGER, cité par BERGAIGNE, p. 42, note 2.

penser. On peut même conjecturer que, l'indicatif exprimant l'affirmation pure et simple, *l'optatif et le subjonctif* tous deux, *sans différence de sens*, ont été employés pour exprimer tout ce qui n'était pas une pure et simple affirmation. Dans la suite seulement, par une loi de l'esprit humain, des distinctions plus ou moins subtiles se seraient établies, et les deux modes auraient été confinés dans des emplois spéciaux.

Nous nous garderions bien de nous inscrire en faux contre la partie de ce système qui est prouvée par les faits. Que le langage primitif dût contenir moins de mots que les hommes n'avaient à exprimer d'idées, cela est incontestable. Les enfants avec un vocabulaire restreint rendent toutes les idées que leur cerveau est capable de concevoir. De même les hommes non cultivés. Mais ce que nous ne saurions admettre, c'est que l'optatif et le subjonctif aient eu primitivement une signification adéquate, et qu'ils aient servi à exprimer tout ce qui n'était pas absolument affirmatif. Bergaigne lui-même ne présente cette conclusion que comme une conjecture vraisemblable. Toutefois ce point est d'une importance capitale : toute la question que nous nous sommes posée en dépend. Nous nous permettrons d'insister.

Nous essaierons donc d'établir d'abord que l'optatif ne se confondait pas à l'origine avec le subjonctif, ensuite que ces deux modes, et l'optatif en particulier, ont pu n'avoir chacun qu'une seule signification.

Ne serait-il pas étrange, en effet, que les premiers hommes, ayant plus d'idées que de mots, eussent employé plusieurs formes modales pour exprimer une seule et même idée? Si, à un certain moment, par des altérations successives, les deux modes sont venus à se confondre en quelques endroits, que peut-on conclure de ce fait? Combien de mots parfaitement distincts à l'origine ont à la longue rapproché leurs significations, au point de les confondre souvent, de sorte que seul, le savant, par une analyse délicate, saisit les nuances qui les

séparent! C'est le cas d'une multitude de synonymes dans toutes les langues. Pourquoi en aurait-il été autrement des modes? Ainsi parle la raison; étudions les faits.

« Si l'optatif et le subjonctif, dit Bergaigne¹, avaient eu à l'origine un sens unique, dont les autres auraient été tirés plus tard, il faudrait, en attendant que les deux modes exprimassent ces sens secondaires, *que ceux-ci eussent été rendus par l'indicatif*; cette conjecture n'a rien d'invraisemblable. » Nous nous étonnons, après cela, que Bergaigne cherche une autre solution. Il nous sera facile de montrer que non seulement cette conjecture n'est pas invraisemblable, mais encore qu'elle est conforme à la réalité. Plus haut on remonte dans les textes grecs et latins que nous possédons, moins nombreux sont les emplois du subjonctif et de l'optatif. Le langage des enfants est une autre preuve de cette simplicité primitive. Les enfants se servent de l'indicatif pour exprimer tous les sens modaux. Ils ne connaissent pas ou du moins n'emploient pas d'autre mode que l'indicatif. Ils ne diront pas « je voudrais » mais « je veux; » non pas « il faut que j'aie, que je vienne » mais « il faut que je vais, que je viens. » Alors même qu'ils connaissent les modes, pour les avoir appris d'un maître, et les avoir entendu employer journellement autour d'eux, ils auront longtemps encore une tendance à éviter de s'en servir eux-mêmes comme d'une machine trop compliquée. A un subjonctif, par exemple, ou à un conditionnel ils préféreront une périphrase où le verbe sera à l'indicatif. Ils diront : « Un tel dit que je dois venir » et non « qu'il faut que je vienne »; « si tu me grondes, je vais pleurer » plutôt que « si tu me grondais, je pleurerais. » Ce n'est que peu à peu, avec l'âge et grâce à l'éducation, que les enfants arrivent à employer couramment les modes. De même les gens du peuple, dont le langage est plus « naturel », ne se servent du subjonctif et du

1. Ouvr. cité, p. 46.

conditionnel que dans des cas relativement restreints. Et cela se comprend. L'indicatif est le mode personnel le plus simple; le subjonctif et le conditionnel, pour ne parler que du français, sont plus compliqués par le sens et par la forme. « Le subjonctif, a dit Thurot, est un luxe du langage¹; » et en parlant ainsi il avait particulièrement en vue le subjonctif latin, qui représente vraiment tout ce que l'indicatif n'exprimait plus dans cette langue, et qui à lui seul correspond au subjonctif et à l'optatif grecs, au subjonctif et au conditionnel français. Par une sorte d'application de la loi du moindre effort, les enfants et les hommes peu cultivés ont une prédilection pour l'indicatif qu'ils emploient presque uniquement. Pourquoi n'en aurait-il pas été de même à l'origine du langage? L'indicatif a été d'abord le mode personnel unique; après la création des autres modes il a continué d'exprimer² tout ce que ceux-ci n'exprimaient pas encore.

Donc rien ne s'oppose à l'hypothèse d'un sens primitif unique pour l'optatif; comme pour le subjonctif d'ailleurs, bien que ce dernier mode ne doive pas nous occuper dans cette étude. Cela n'a rien de contradictoire avec la théorie que nous exposons tout à l'heure d'après Bergaigne. De ce que les premiers hommes avaient plus d'idées que de mots, il n'est pas juste d'inférer qu'une forme modale, l'optatif par exemple, dût au commencement avoir plusieurs significations. Autre chose sont les mots, noms d'objets et noms d'action, autre chose, les modes. Les premiers représentent des idées objectives et contingentes; les seconds, des idées subjectives et absolues. Les noms d'objets sont exprimés par une de leurs qualités, généralement par celle qui nous frappe davantage ou que nous voulons faire ressortir entre toutes les autres; il arrive ainsi qu'il y a quelquefois jusqu'à dix mots pour désigner

1. *Revue crit.*, tome II, p. 13.

2. Au surplus, il suffirait pour nous en convaincre de nous rappeler les formes équivalentes dans les trois langues : gr. *δυναμην* *äv*, lat. *possum*, fr. *je pourrais* ou *je puis*.

le même objet : un cheval, un coursier, une rosse, un palefroi, un destrier, etc. Les noms d'actions ne sont autre chose que des métaphores : voir, regarder, examiner, considérer, observer, etc. Autant de manières de voir, autant de mots pour les exprimer.

Les idées subjectives, pures conceptions de l'esprit, indépendantes des objets et des circonstances, ne nous apparaissent pas par tel ou tel côté, mais tout entières, indivisibles. Les métaphores ne sont ici d'aucun usage. L'idée modale, c'est la manière dont une action est envisagée par le sujet principal. Elles ne sont pas bien nombreuses et sont les mêmes chez tous les peuples, les manières dont on peut envisager l'action du verbe ; toutes se ramènent à l'affirmation, à l'éventualité et à la possibilité, c'est-à-dire aux idées exprimées respectivement en français par l'indicatif, le subjonctif et le conditionnel ; en grec par l'indicatif, le subjonctif et le potentiel. Avec le temps et les progrès de la culture intellectuelle, chacun des modes primitifs a pu être employé pour exprimer des nuances de pensée plus délicates. Le but et l'intérêt de la syntaxe historique n'est-ce pas d'étudier dans ses causes et de suivre dans ses conséquences ce développement rationnel ?

A présent, nous croyons pouvoir considérer comme acquis que l'optatif devait exprimer à l'origine une seule idée modale, et le subjonctif une autre.

II

Quelle est la signification primitive de l'Optatif ?

Mais, dira-t-on, en admettant que l'optatif ait eu à l'origine une signification unique, comment retrouver cette signification en grec ? comment la retrouver même dans l'indo-européen,

qui a dû recevoir d'une langue antérieure les emplois de ce mode déjà multiples et compliqués ?

De même que les mots, malgré tous les changements subis dans la suite des âges, gardent toujours quelque chose de leur sens primitif, de même les significations dérivées d'un mode ont dû conserver, ne fût-ce qu'une nuance de la couleur première.

D'ailleurs, si la théorie et l'expérience sont d'accord pour rapporter à tel sens primitif les emplois les plus divers d'un mode dans une même langue ou dans plusieurs langues sœurs, comme dans le sanscrit, le grec et le latin, est-il permis d'attribuer cette coïncidence à un effet du hasard ? N'est-il pas, au contraire, légitime d'affirmer que le sens général qui rend compte de tous les cas particuliers est bien le sens originel de ce mode, et en constitue l'essence même ? Allons plus loin. Supposé que l'optatif grec ne revête pas la signification qu'il avait dans la langue préhistorique, le fait de pouvoir grouper autour d'une seule idée tous les emplois de ce mode dans la langue grecque n'offrirait pas seulement un intérêt de curiosité comme une sorte de tour de force, mais contribuerait à éclairer d'un jour lumineux une syntaxe compliquée et obscure. L'étude que nous entreprenons n'aurait-elle que ce résultat, qu'elle n'aurait pas été inutile. Nous osons espérer qu'elle en aura un plus considérable, celui d'établir avec la plus grande vraisemblance possible, sinon avec certitude, la signification primitive du mode qui nous occupe.

Au lieu de fonder notre système sur une hypothèse *à priori*, partons des faits. Essayons de dégager l'idée commune aux différents emplois de l'optatif grec, même à ceux qui sont postérieurs aux premiers ouvrages écrits en cette langue.

Nous écartons, pour n'y plus revenir, le système fondé sur l'idée primitive de désir. Bergaigne en a montré les défauts, qui sont, outre l'insuffisance, l'inconséquence et la contradiction. Dans cette phrase : « S'il vous arrivait malheur (optatif

grec), jamais je ne pourrais m'en consoler », qu'a de commun la première proposition avec l'idée de désir? Comment expliquer par l'idée de désir le concessif « εἰν, soit »? Nous ne parlons pas des emplois de ce mode particuliers au grec, de l'optatif du discours indirect, de l'optatif fréquentatif, etc., qui certainement ne doivent rien à l'idée de désir. Un autre défaut non moins grave, reconnu d'ailleurs par Curtius lui-même¹. C'est que, si « φέρομαι », par exemple, avait pu signifier « ~~je~~ je désire porter », φέροις », « φέροι »... auraient eu nécessairement le sens, non de « tu désires porter », « il désire porter »..., mais de « je désire que tu portes », « je désire qu'il porte »²... L'on a conjecturé que la première personne aurait influé sur toutes les autres. Sur quel exemple appuyer une pareille analogie?

.
 εἶπομαι (ᾶν), je dirais (si l'occasion s'en présentait).
 εἶπομαι, puissé-je dire!

Tels sont les emplois les plus simples de l'optatif. N'y a-t-il donc pas de conciliation possible entre le sens optatif et le sens potentiel? Le second n'a-t-il pas pu dériver du premier? *Il l'a si bien pu* que nous nous étonnons vraiment que les grammairiens n'aient pas signalé le voisinage, la parenté des deux significations. L'idée modale qui s'ajoute à l'idée du verbe est évidemment celle de possibilité. Cela est si vrai qu'en français les deux formes se traduisent fort bien par le verbe « pouvoir » : εἶπομαι (ᾶν) je *pourrais* dire, εἶπομαι. *puissé-je* dire!

Reste à expliquer comment le second sens a pu naître du premier, car il exprime quelque chose de plus que la simple possibilité, le désir, le souhait que la chose s'accomplisse. D'où vient cette idée de désir? Elle est tout simplement « latente », c'est-à-dire qu'en réalité elle n'existe pas dans la

1. *Das Verbum*, tome II, p. 79.

2. Voir BERGAIGNE, *ouvr. cit.*, pp. 55-56.

forme du mode, mais qu'elle se manifestera par le geste ou le ton de la voix. Non seulement les peuples primitifs devaient se servir ainsi du potentiel pour exprimer un souhait, un désir, mais encore il arrive que dans un état du langage plus avancé on n'agit pas autrement. N'est-il pas naturel, en effet, que lorsque nous considérons comme possible une chose qui nous paraît désirable, nous nous contentions d'exprimer simplement par la forme de la possibilité le souhait de la voir s'accomplir? Un père dira à son fils paresseux : « Tu pourrais réussir, intelligent comme tu es. » Cela n'implique-t-il pas le vœu que l'enfant réussisse? Aujourd'hui que nous avons à notre disposition tant de formes pouvant exprimer les nuances les plus délicates de la pensée (pas tant néanmoins que le geste ou le ton ne nous viennent encore en aide), les emplois comme ceux dont nous parlons sont relativement rares. C'est qu'avec le temps, et le besoin de distinguer, de diviser, de classer, chaque mode a fini par se resserrer dans des limites fixes et déterminées. Il n'en allait certainement pas de même aux temps préhistoriques, où le langage naïf et simple n'avait que peu de formes pour rendre beaucoup d'idées. Même en grec, la parenté du sens optatif et du sens potentiel est prouvée par ce fait que les Attiques ont beaucoup étendu l'emploi de la forme ordinaire du potentiel avec ἄν pour exprimer un souhait, un ordre, une prière (Voir p. 70 et suiv.)

La comparaison des exemples suivants ne laissera aucun doute à ce sujet :

HOM., δ 193 καὶ νῦν πείθοιό μοι (et maintenant *tu pourrais* m'écouter), écoute-moi.

EURIP., *Médée*, 17 πῶς ἄν ὀλοίμην; (m. à m. comment *pourrais-je* mourir?) Ah! si je pouvais, que je puis-je mourir!

ESCH., *Coeph.*, 105 λέγοις ἄν (m. à m *tu pourrais* dire) dis vite.

SOPH., *Elect.*, 637 κλύοις ἄν, Φοῖβε (m. à m. *tu pourrais* m'entendre), entends-moi, puisses-tu m'entendre!

N'insistons pas davantage. Remarquons seulement que le système établi sur l'idée originelle de possibilité échappe à l'objection qui se posait tout de suite pour la théorie fondée sur l'idée initiale de désir. Plus de désaccord entre les différentes personnes d'un même mode; il n'est plus besoin de recourir à une influence analogique, procédé très commode, mais qui a parfois le tort de l'être trop.

Une cause minime suffit quelquefois pour dérouter les esprits les plus sûrs. Ce qui a déterminé nombre de savants grammairiens à attribuer à l'optatif le sens primitif de désir, n'est-ce pas le mot même d'*optatif* qu'il fallait en quelque sorte justifier? Peut-être aussi ce fait que dans le grec classique le sens de désir est celui qu'a d'ordinaire ce mode quand il est employé sans particule. Mais il est à peine besoin de faire remarquer que les particules sont ici quantités négligeables. Les particules ne « régissent » point tel mode, pas plus que les prépositions à l'origine ne régissent tel cas. D'abord absolument indépendantes, elles accompagnent plus tard les modes pour en renforcer ou en préciser le sens; elles n'acquièrent à la longue une valeur modale que par l'habitude prise de les employer à côté des modes. Il serait superflu de multiplier les exemples de cette sorte d'influence par contact. Que l'on se rappelle seulement que les mots aujourd'hui négatifs en français : *aucun, personne, pas, point, goutte, mie*, etc, ne le sont devenus que parce qu'ils étaient d'ordinaire accompagnés d'une négation.

Mais poursuivons notre examen, à la lumière de notre principe. La filiation des autres sens de l'optatif nous semble d'une extrême simplicité.

Les propositions indépendantes où se rencontre l'optatif sont les problématiques (ou potentielles), les optatives, les volitives, les concessives et les délibératives. Nous parlerons plus loin de ces dernières (p. XVIII). Au point de vue du sens, les deux extrêmes sont les potentielles et les optatives. Nous

croyons avoir établi suffisamment qu'elles se ramènent au fond toutes les deux à l'idée unique de possibilité. Deux exemples prouveront que le sens volitif et le sens concessif procèdent très naturellement de cette même idée. « Vous pourriez dire » exprime souvent, avec une nuance de politesse, la même chose que « dites ». Entre « cela se pourrait » et « soit! j'y consens, » « εἴεν, » pas de différence appréciable.

Très souvent, dans Homère surtout, chez qui l'usage des particules n'est pas encore soumis à des règles strictes, à considérer une proposition toute seule détachée du milieu d'un passage, il est impossible de dire si elle exprime un souhait, ou une simple possibilité, ou un ordre, ou une concession. Tels sont ces mots : τῷδ' εἴη (Ω. 139). Cette forme par elle-même peut avoir les sens suivants : Il pourrait en être ainsi. — Puisse-t-il en être ainsi! — Qu'il en soit ainsi! — J'admets qu'il en soit ainsi. Il faut remettre cette phrase à sa place pour reconnaître qu'elle a ici cette dernière signification : tellement ces quatre sens sont voisins et se ramènent au fond à une idée commune : la possibilité.

Si nous avons parlé d'abord des propositions indépendantes, ce n'est pas que nous les croyions antérieures aux propositions dépendantes, mais parce que dans ces dernières quelques emplois de l'optatif soit hystérogènes et particuliers à la langue grecque. L'étude des propositions dépendantes soulève d'ailleurs une question très importante sur laquelle on a longtemps discuté et qu'il convient d'examiner à présent.

Il s'agit de l'origine même de la subordination (cf. HERMANN, *Gab es Indogermanische Nebensätze?* — *Kuhn Zeitschrift*, t. 33, p. 480).

Suivant les uns, il faudrait chercher le sens primitif des modes dans les propositions indépendantes; suivant d'autres, dans les propositions subordonnées.

Curtius¹ et Delbrück² pensent que dans la première période du langage il n'y avait que des propositions indépendantes, et que plus tard la subordination est résultée de la conjonction, les modes étant employés dans les propositions dépendantes avec les mêmes sens qu'ils avaient dans les indépendantes ou du moins avec des sens dérivés de ceux-là.

Bergaigne³ est d'avis que de tout temps la pensée humaine a pu et a dû s'énoncer aussi bien par des propositions dépendantes que par des indépendantes. Ce ne sont pas les conjonctions qui ont établi le rapport de subordination, elles n'ont fait que l'exprimer avec plus de précision et de force; mais la dépendance existait sans elles. Par le simple fait que deux propositions sont juxtaposées, l'une est dépendante de l'autre, souvent même la dépendance est réciproque. Les considérations que fait valoir ce philologue, les exemples qu'il cite ne laissent aucun doute à cet égard. Que l'on examine le cas où la proposition indépendante a par elle-même un sens satisfaisant (par exemple : je travaille pour savoir), ou celui où elle a pour complément nécessaire la proposition dépendante (par exemple : si tu me frappes, je te tue), c'est toujours le simple fait de la juxtaposition qui établit le rapport de dépendance. L'idée de dépendance est latente, et si elle nous semble exprimée par la conjonction, ce n'est là qu'une apparence et un effet de l'habitude. Cela est si vrai que l'absence de conjonction n'empêche pas l'idée modale d'être rendue et comprise. Exemples : je travaille, je saurai. — Tu me frappes, je te tue. N'est-ce pas ainsi que nous parlons encore, par propositions disjointes, quand nous voulons exprimer avec force notre pensée, ou que nous sommes sous le coup d'une émotion violente, en d'autres termes quand nous

1. *Chronologie*, p. 81.

2. *Der Gebrauch des Conjunctivs und Optativs im Sanskrit und Griechischen*, p. 12.

3. Ouvrage cité, pp. 48 à 50 et 73 à 75.

penser. On peut même conjecturer que, l'indicatif exprimant l'affirmation pure et simple, *l'optatif et le subjonctif* tous deux, *sans différence de sens*, ont été employés pour exprimer tout ce qui n'était pas une pure et simple affirmation. Dans la suite seulement, par une loi de l'esprit humain, des distinctions plus ou moins subtiles se seraient établies, et les deux modes auraient été confinés dans des emplois spéciaux.

Nous nous garderions bien de nous inscrire en faux contre la partie de ce système qui est prouvée par les faits. Que le langage primitif dût contenir moins de mots que les hommes n'avaient à exprimer d'idées, cela est incontestable. Les enfants avec un vocabulaire restreint rendent toutes les idées que leur cerveau est capable de concevoir. De même les hommes non cultivés. Mais ce que nous ne saurions admettre, c'est que l'optatif et le subjonctif aient eu primitivement une signification adéquate, et qu'ils aient servi à exprimer tout ce qui n'était pas absolument affirmatif. Bergaigne lui-même ne présente cette conclusion que comme une conjecture vraisemblable. Toutefois ce point est d'une importance capitale : toute la question que nous nous sommes posée en dépend. Nous nous permettrons d'insister.

Nous essaierons donc d'établir d'abord que l'optatif ne se confondait pas à l'origine avec le subjonctif, ensuite que ces deux modes, et l'optatif en particulier, ont pu n'avoir chacun qu'une seule signification.

Ne serait-il pas étrange, en effet, que les premiers hommes, ayant plus d'idées que de mots, eussent employé plusieurs formes modales pour exprimer une seule et même idée? Si, à un certain moment, par des altérations successives, les deux modes sont venus à se confondre en quelques endroits, que peut-on conclure de ce fait? Combien de mots parfaitement distincts à l'origine ont à la longue rapproché leurs significations, au point de les confondre souvent, de sorte que seul, le savant, par une analyse délicate, saisit les nuances qui les

séparent! C'est le cas d'une multitude de synonymes dans toutes les langues. Pourquoi en aurait-il été autrement des modes? Ainsi parle la raison; étudions les faits.

« Si l'optatif et le subjonctif, dit Bergaigne¹, avaient eu à l'origine un sens unique, dont les autres auraient été tirés plus tard, il faudrait, en attendant que les deux modes exprimassent ces sens secondaires, *que ceux-ci eussent été rendus par l'indicatif*; cette conjecture n'a rien d'invraisemblable. » Nous nous étonnons, après cela, que Bergaigne cherche une autre solution. Il nous sera facile de montrer que non seulement cette conjecture n'est pas invraisemblable, mais encore qu'elle est conforme à la réalité. Plus haut on remonte dans les textes grecs et latins que nous possédons, moins nombreux sont les emplois du subjonctif et de l'optatif. Le langage des enfants est une autre preuve de cette simplicité primitive. Les enfants se servent de l'indicatif pour exprimer tous les sens modaux. Ils ne connaissent pas ou du moins n'emploient pas d'autre mode que l'indicatif. Ils ne diront pas « je voudrais » mais « je veux; » non pas « il faut que j'aille, que je vienne » mais « il faut que je vais, que je viens. » Alors même qu'ils connaissent les modes, pour les avoir appris d'un maître, et les avoir entendu employer journellement autour d'eux, ils auront longtemps encore une tendance à éviter de s'en servir eux-mêmes comme d'une machine trop compliquée. A un subjonctif, par exemple, ou à un conditionnel ils préféreront une périphrase où le verbe sera à l'indicatif. Ils diront : « Un tel dit que je dois venir » et non « qu'il faut que je vienne »; « si tu me grondes, je vais pleurer » plutôt que « si tu me grondais, je pleurerais. » Ce n'est que peu à peu, avec l'âge et grâce à l'éducation, que les enfants arrivent à employer couramment les modes. De même les gens du peuple, dont le langage est plus « naturel », ne se servent du subjonctif et du

1. Ouvr. cité, p. 46.

conditionnel que dans des cas relativement restreints. Et cela se comprend. L'indicatif est le mode personnel le plus simple; le subjonctif et le conditionnel, pour ne parler que du français, sont plus compliqués par le sens et par la forme. « Le subjonctif, a dit Thurot, est un luxe du langage¹; » et en parlant ainsi il avait particulièrement en vue le subjonctif latin, qui représente vraiment tout ce que l'indicatif n'exprimait plus dans cette langue, et qui à lui seul correspond au subjonctif et à l'optatif grecs, au subjonctif et au conditionnel français. Par une sorte d'application de la loi du moindre effort, les enfants et les hommes peu cultivés ont une prédilection pour l'indicatif qu'ils emploient presque uniquement. Pourquoi n'en aurait-il pas été de même à l'origine du langage? L'indicatif a été d'abord le mode personnel unique; après la création des autres modes il a continué d'exprimer² tout ce que ceux-ci n'exprimaient pas encore.

Donc rien ne s'oppose à l'hypothèse d'un sens primitif unique pour l'optatif; comme pour le subjonctif d'ailleurs, bien que ce dernier mode ne doive pas nous occuper dans cette étude. Cela n'a rien de contradictoire avec la théorie que nous exposons tout à l'heure d'après Bergaigne. De ce que les premiers hommes avaient plus d'idées que de mots, il n'est pas juste d'inférer qu'une forme modale, l'optatif par exemple, dût au commencement avoir plusieurs significations. Autre chose sont les mots, noms d'objets et noms d'action, autre chose, les modes. Les premiers représentent des idées objectives et contingentes; les seconds, des idées subjectives et absolues. Les noms d'objets sont exprimés par une de leurs qualités, généralement par celle qui nous frappe davantage ou que nous voulons faire ressortir entre toutes les autres; il arrive ainsi qu'il y a quelquefois jusqu'à dix mots pour désigner

1. *Revue crit.*, tome II, p. 13.

2. Au surplus, il suffirait pour nous en convaincre de nous rappeler les formes équivalentes dans les trois langues : gr. *δυναμην* *äv*, lat. *possum*, fr. *je pourrais* ou *je puis*.

le même objet : un cheval, un coursier, une rosse, un palefroi, un destrier, etc. Les noms d'actions ne sont autre chose que des métaphores : voir, regarder, examiner, considérer, observer, etc. Autant de manières de voir, autant de mots pour les exprimer.

Les idées subjectives, pures conceptions de l'esprit, indépendantes des objets et des circonstances, ne nous apparaissent pas par tel ou tel côté, mais tout entières, indivisibles. Les métaphores ne sont ici d'aucun usage. L'idée modale, c'est la manière dont une action est envisagée par le sujet principal. Elles ne sont pas bien nombreuses et sont les mêmes chez tous les peuples, les manières dont on peut envisager l'action du verbe ; toutes se ramènent à l'affirmation, à l'éventualité et à la possibilité, c'est-à-dire aux idées exprimées respectivement en français par l'indicatif, le subjonctif et le conditionnel ; en grec par l'indicatif, le subjonctif et le potentiel. Avec le temps et les progrès de la culture intellectuelle, chacun des modes primitifs a pu être employé pour exprimer des nuances de pensée plus délicates. Le but et l'intérêt de la syntaxe historique n'est-ce pas d'étudier dans ses causes et de suivre dans ses conséquences ce développement rationnel ?

A présent, nous croyons pouvoir considérer comme acquis que l'optatif devait exprimer à l'origine une seule idée modale, et le subjonctif une autre.

II

Quelle est la signification primitive de l'Optatif ?

Mais, dira-t-on, en admettant que l'optatif ait eu à l'origine une signification unique, comment retrouver cette signification en grec ? comment la retrouver même dans l'indo-européen,

qui a dû recevoir d'une langue antérieure les emplois de ce mode déjà multiples et compliqués ?

De même que les mots, malgré tous les changements subis dans la suite des âges, gardent toujours quelque chose de leur sens primitif, de même les significations dérivées d'un mode ont dû conserver, ne fût-ce qu'une nuance de la couleur première.

D'ailleurs, si la théorie et l'expérience sont d'accord pour rapporter à tel sens primitif les emplois les plus divers d'un mode dans une même langue ou dans plusieurs langues sœurs, comme dans le sanscrit, le grec et le latin, est-il permis d'attribuer cette coïncidence à un effet du hasard ? N'est-il pas, au contraire, légitime d'affirmer que le sens général qui rend compte de tous les cas particuliers est bien le sens originel de ce mode, et en constitue l'essence même ? Allons plus loin. Supposé que l'optatif grec ne revête pas la signification qu'il avait dans la langue préhistorique, le fait de pouvoir grouper autour d'une seule idée tous les emplois de ce mode dans la langue grecque n'offrirait pas seulement un intérêt de curiosité comme une sorte de tour de force, mais contribuerait à éclairer d'un jour lumineux une syntaxe compliquée et obscure. L'étude que nous entreprenons n'aurait-elle que ce résultat, qu'elle n'aurait pas été inutile. Nous osons espérer qu'elle en aura un plus considérable, celui d'établir avec la plus grande vraisemblance possible, sinon avec certitude, la signification primitive du mode qui nous occupe.

Au lieu de fonder notre système sur une hypothèse *à priori*, partons des faits. Essayons de dégager l'idée commune aux différents emplois de l'optatif grec, même à ceux qui sont postérieurs aux premiers ouvrages écrits en cette langue.

Nous écartons, pour n'y plus revenir, le système fondé sur l'idée primitive de désir. Bergaigne en a montré les défauts, qui sont, outre l'insuffisance, l'inconséquence et la contradiction. Dans cette phrase : « S'il vous arrivait malheur (optatif

grec), jamais je ne pourrais m'en consoler », qu'a de commun la première proposition avec l'idée de désir? Comment expliquer par l'idée de désir le concessif « εἰν, soit »? Nous ne parlons pas des emplois de ce mode particuliers au grec, de l'optatif du discours indirect, de l'optatif fréquentatif, etc., qui certainement ne doivent rien à l'idée de désir. Un autre défaut non moins grave, reconnu d'ailleurs par Curtius lui-même¹. C'est que, si « φέρομαι », par exemple, avait pu signifier « ~~je~~ je désire porter », φέροις », « φέροι »... auraient eu nécessairement le sens, non de « tu désires porter », « il désire porter »..., mais de « je désire que tu portes », « je désire qu'il porte »²... L'on a conjecturé que la première personne aurait influé sur toutes les autres. Sur quel exemple appuyer une pareille analogie?

.

εἵπομαι (ᾗν), je dirais (si l'occasion s'en présentait).

εἵπομαι, puissé-je dire !

Tels sont les emplois les plus simples de l'optatif. N'y a-t-il donc pas de conciliation possible entre le sens optatif et le sens potentiel? Le second n'a-t-il pas pu dériver du premier? *Il l'a si bien pu* que nous nous étonnons vraiment que les grammairiens n'aient pas signalé le voisinage, la parenté des deux significations. L'idée modale qui s'ajoute à l'idée du verbe est évidemment celle de possibilité. Cela est si vrai qu'en français les deux formes se traduisent fort bien par le verbe « pouvoir » : εἵπομαι (ᾗν) je *pourrais* dire, εἵπομαι. *puissé-je* dire !

Reste à expliquer comment le second sens a pu naître du premier, car il exprime quelque chose de plus que la simple possibilité, le désir, le souhait que la chose s'accomplisse. D'où vient cette idée de désir? Elle est tout simplement « latente », c'est-à-dire qu'en réalité elle n'existe pas dans la

1. *Das Verbum*, tome II, p. 79.

2. Voir BERGAIGNE, *ouv. cit.*, pp. 55-56.

forme du mode, mais qu'elle se manifestera par le geste ou le ton de la voix. Non seulement les peuples primitifs devaient se servir ainsi du potentiel pour exprimer un souhait, un désir, mais encore il arrive que dans un état du langage plus avancé on n'agit pas autrement. N'est-il pas naturel, en effet, que lorsque nous considérons comme possible une chose qui nous paraît désirable, nous nous contentions d'exprimer simplement par la forme de la possibilité le souhait de la voir s'accomplir? Un père dira à son fils paresseux : « Tu pourrais réussir, intelligent comme tu es. » Cela n'implique-t-il pas le vœu que l'enfant réussisse? Aujourd'hui que nous avons à notre disposition tant de formes pouvant exprimer les nuances les plus délicates de la pensée (pas tant néanmoins que le geste ou le ton ne nous viennent encore en aide), les emplois comme ceux dont nous parlons sont relativement rares. C'est qu'avec le temps, et le besoin de distinguer, de diviser, de classer, chaque mode a fini par se resserrer dans des limites fixes et déterminées. Il n'en allait certainement pas de même aux temps préhistoriques, où le langage naïf et simple n'avait que peu de formes pour rendre beaucoup d'idées. Même en grec, la parenté du sens optatif et du sens potentiel est prouvée par ce fait que les Attiques ont beaucoup étendu l'emploi de la forme ordinaire du potentiel avec ἄν pour exprimer un souhait, un ordre, une prière (Voir p. 70 et suiv.)

La comparaison des exemples suivants ne laissera aucun doute à ce sujet :

HOM., δ 193 καὶ νῦν πείθοιό μοι (et maintenant *tu pourrais* m'écouter), écoute-moi.

EURIP., *Médée*, 17 πῶς ἄν ὀλοίμην; (m. à m. comment *pourrais-je* mourir?) Ah! si je pouvais, que je puis-je mourir!

ESCH., *Coeph.*, 105 λέγοις ἄν (m. à m. *tu pourrais* dire) dis vite.

SOPH., *Elect.*, 637 κλύοις ἄν, Φοῖβε (m. à m. *tu pourrais* m'entendre), entends-moi, puisses-tu m'entendre!

N'insistons pas davantage. Remarquons seulement que le système établi sur l'idée originelle de possibilité échappe à l'objection qui se posait tout de suite pour la théorie fondée sur l'idée initiale de désir. Plus de désaccord entre les différentes personnes d'un même mode; il n'est plus besoin de recourir à une influence analogique, procédé très commode, mais qui a parfois le tort de l'être trop.

Une cause minime suffit quelquefois pour dérouter les esprits les plus sûrs. Ce qui a déterminé nombre de savants grammairiens à attribuer à l'optatif le sens primitif de désir, n'est-ce pas le mot même d'*optatif* qu'il fallait en quelque sorte justifier? Peut-être aussi ce fait que dans le grec classique le sens de désir est celui qu'a d'ordinaire ce mode quand il est employé sans particule. Mais il est à peine besoin de faire remarquer que les particules sont ici quantités négligeables. Les particules ne « régissent » point tel mode, pas plus que les prépositions à l'origine ne régissent tel cas. D'abord absolument indépendantes, elles accompagnent plus tard les modes pour en renforcer ou en préciser le sens; elles n'acquièrent à la longue une valeur modale que par l'habitude prise de les employer à côté des modes. Il serait superflu de multiplier les exemples de cette sorte d'influence par contact. Que l'on se rappelle seulement que les mots aujourd'hui négatifs en français : *aucun, personne, pas, point, goutte, mie*, etc, ne le sont devenus que parce qu'ils étaient d'ordinaire accompagnés d'une négation.

Mais poursuivons notre examen, à la lumière de notre principe. La filiation des autres sens de l'optatif nous semble d'une extrême simplicité.

Les propositions indépendantes où se rencontre l'optatif sont les problématiques (ou potentielles), les optatives, les volitives, les concessives et les délibératives. Nous parlerons plus loin de ces dernières (p. XVIII). Au point de vue du sens, les deux extrêmes sont les potentielles et les optatives. Nous

croyons avoir établi suffisamment qu'elles se ramènent au fond toutes les deux à l'idée unique de possibilité. Deux exemples prouveront que le sens volitif et le sens concessif procèdent très naturellement de cette même idée. « Vous pourriez dire » exprime souvent, avec une nuance de politesse, la même chose que « dites ». Entre « cela se pourrait » et « soit! j'y consens, » « εἴεν, » pas de différence appréciable.

Très souvent, dans Homère surtout, chez qui l'usage des particules n'est pas encore soumis à des règles strictes, à considérer une proposition toute seule détachée du milieu d'un passage, il est impossible de dire si elle exprime un souhait, ou une simple possibilité, ou un ordre, ou une concession. Tels sont ces mots : $\tau\tilde{\eta}\delta'$ $\epsilon\tilde{\iota}\eta$ (Ω . 139). Cette forme par elle-même peut avoir les sens suivants : Il pourrait en être ainsi. — Puisse-t-il en être ainsi! — Qu'il en soit ainsi! — J'admets qu'il en soit ainsi. Il faut remettre cette phrase à sa place pour reconnaître qu'elle a ici cette dernière signification : tellement ces quatre sens sont voisins et se ramènent au fond à une idée commune : la possibilité.

Si nous avons parlé d'abord des propositions indépendantes, ce n'est pas que nous les croyions antérieures aux propositions dépendantes, mais parce que dans ces dernières quelques emplois de l'optatif soit hystérogènes et particuliers à la langue grecque. L'étude des propositions dépendantes soulève d'ailleurs une question très importante sur laquelle on a longtemps discuté et qu'il convient d'examiner à présent.

Il s'agit de l'origine même de la subordination (cf. HERMANN, *Gab es Indogermanische Nebensätze?* — *Kuhn Zeitschrift*, t. 33, p. 480).

Suivant les uns, il faudrait chercher le sens primitif des modes dans les propositions indépendantes; suivant d'autres, dans les propositions subordonnées.

Curtius¹ et Delbrück² pensent que dans la première période du langage il n'y avait que des propositions indépendantes, et que plus tard la subordination est résultée de la conjonction, les modes étant employés dans les propositions dépendantes avec les mêmes sens qu'ils avaient dans les indépendantes ou du moins avec des sens dérivés de ceux-là.

Bergaigne³ est d'avis que de tout temps la pensée humaine a pu et a dû s'énoncer aussi bien par des propositions dépendantes que par des indépendantes. Ce ne sont pas les conjonctions qui ont établi le rapport de subordination, elles n'ont fait que l'exprimer avec plus de précision et de force; mais la dépendance existait sans elles. Par le simple fait que deux propositions sont juxtaposées, l'une est dépendante de l'autre, souvent même la dépendance est réciproque. Les considérations que fait valoir ce philologue, les exemples qu'il cite ne laissent aucun doute à cet égard. Que l'on examine le cas où la proposition indépendante a par elle-même un sens satisfaisant (par exemple : je travaille pour savoir), ou celui où elle a pour complément nécessaire la proposition dépendante (par exemple : si tu me frappes, je te tue), c'est toujours le simple fait de la juxtaposition qui établit le rapport de dépendance. L'idée de dépendance est latente, et si elle nous semble exprimée par la conjonction, ce n'est là qu'une apparence et un effet de l'habitude. Cela est si vrai que l'absence de conjonction n'empêche pas l'idée modale d'être rendue et comprise. Exemples : je travaille, je saurai. — Tu me frappes, je te tue. N'est-ce pas ainsi que nous parlons encore, par propositions disjointes, quand nous voulons exprimer avec force notre pensée, ou que nous sommes sous le coup d'une émotion violente, en d'autres termes quand nous

1. *Chronologie*, p. 81.

2. *Der Gebrauch des Conjunctivs unds Optativs im Sanskrit und Griechischen*, p. 12.

3. Ouvrage cité, pp. 48 à 50 et 73 à 75.

nous servons du langage « naturel », en quelque sorte malgré nous, sans arrière-pensée d'élégance? Les propositions dépendantes doivent donc être étudiées comme les indépendantes. Si les différents emplois de l'optatif dans ces dernières peuvent se ramener à un sens originel unique, le même sens doit pouvoir expliquer les emplois de ce mode dans celles-là.

Thurot oppose à cette théorie des objections qui ne manqueront point de paraître graves. Ce n'est pas, dit-il¹, dans les propositions indépendantes que l'on trouvera le véritable sens d'un mode comme l'optatif ou le subjonctif, mais bien dans les propositions dépendantes. La langue primitive marquait la subordination par le subjonctif et l'optatif. Des propositions dépendantes ces modes sont passés par abus aux propositions indépendantes. En français, le subjonctif ne s'emploie que dans les propositions subordonnées. Quant à notre conditionnel, la signification temporelle « je disais qu'il ferait » est antérieure à sa valeur modale. L'optatif, avant d'être un mode, a été, comme le conditionnel français, un temps passé, et c'est de cette dernière signification qu'est sorti le sens du désir...

Ces objections sont plus spécieuses que solides. Le subjonctif s'emploie fort bien et s'est toujours employé en français dans des propositions indépendantes (puissé-je ! soit ! Moi, que j'aïlle dire !) pour formuler un souhait, une concession, une protestation. Inutile de rien sous-entendre dans ces phrases ; elles sont par elles-mêmes claires et complètes. Que si le conditionnel français est à la fois un temps et un mode, il ne s'ensuit pas que le mode soit nécessairement sorti du temps. De ces deux emplois, le premier existait déjà en latin, le second s'est formé en français. En effet, cette phrase « il *dit* qu'il *fera* » appelait comme correspondante, et pour ainsi dire fatalement, cette autre « il *disait* qu'il *ferait* » par l'analogie des formes du présent et de l'imparfait « il *a* » et « il *avait* ».

1. *Revue critique*, XII, 27.

C'est ainsi que le conditionnel est devenu l'imparfait du futur. Pour ce qui est du conditionnel employé comme mode, son origine remonte au latin certainement et même au latin classique. On sait que le potentiel pouvait s'exprimer en latin, principalement avec les verbes « pouvoir », « devoir » et « avoir » par l'imparfait de l'indicatif « poteram », « debebam »..., « je pourrais », « je devrais ». La forme potentielle « dicere habebam », « je pourrais dire¹ », est devenue en français « je dirais² » extérieurement semblable à notre imparfait du futur, mais bien différente quant à la signification.

Nous ne nions pas cependant qu'un temps ne puisse devenir mode. Témoin le futur passé en français. Comme le sens modal que ce temps peut revêtir est relativement récent, cet exemple nous servira à prouver que les rapports de subordination n'ont que faire dans le changement de temps à mode. Dans cette phrase « vous aurez mal vu », le futur passé exprime, mais d'une manière atténuée, la même chose que le passé indéfini « vous avez mal vu ». Qui prétendra qu'une pareille proposition ait été nécessairement dépendante avant de pouvoir être employée seule? Il est peut-être difficile d'expliquer comment l'idée modale s'est substituée à l'idée temporelle; du moins peut-on affirmer que les rapports de dépendance n'y ont contribué en rien.

L'optatif, dira-t-on, a les désinences des temps secondaires. Mais ces désinences ont si peu d'importance au point de vue modal que la première personne du singulier dans les verbes thématiques a été remplacée en grec, et cela fort anciennement, par une forme primaire $\lambda\acute{o}\mu\iota$. Mais l'optatif a quelque chose de plus que les désinences des temps passés, le suffixe $i\bar{\epsilon}$, $\bar{i}$ ($i\eta$, $\bar{i}$) qu'il possède en propre et qui certainement n'a pu faire

1. Sur cet emploi de l'imparfait de l'indicatif au sens potentiel, cf. HORACE, *Od.*, XXXI : *Nunc est bibendum, nunc... tempus erat...* » il serait temps ».

2. Voir BRUNOT, *Grammaire historique de la langue française*, pp. 504-505.

double emploi avec ces désinences. Que l'on compare (ἐ)λύομεν et λύο-ι-μεν, (ἐ)δίδομεν et δίδο-ι-μεν ; dira-t-on que ces formes ont pu avoir le même sens, et que le suffixe ι n'apportait avec lui aucune signification spéciale ? Mais quelle serait alors sa raison d'être ? Le suffixe ιη, ι, quelle que soit d'ailleurs son origine, avait sa valeur propre ; or il ne se trouve nulle part employé dans le sens temporel ; donc il a dû avoir une signification modale.

Mais poursuivons notre examen des propositions.

Les propositions dépendantes où se rencontre l'optatif sont :

Les suppositives	}	sens passé ¹ .
Les finales		
Les consécutives		
Les délibératives		
Les interrogatives		
Les propositions au style indirect		
Les temporelles		(sens fréquentatif, hypothétique, ou indéterminé dans le passé).
Enfin les relatives		qui remplacent une des propositions précédentes.

En somme l'optatif a dans les propositions dépendantes trois significations : le sens potentiel, le sens de la subordination après un temps passé, le sens fréquentatif également après un temps passé. Pour plus de clarté, nous examinerons les propositions les unes après les autres.

1. Nous suivons ici un ordre différent de l'ordre traditionnel, auquel nous reviendrons d'ailleurs dans le corps de notre ouvrage : il nous a semblé plus logique de classer les propositions d'après leur parenté plus ou moins proche avec le sens potentiel.

SUPPOSITIVES.

Les propositions suppositives qui expriment une simple conception de l'esprit ont leur verbe à l'optatif, l'antécédente comme la conséquente : εἰ ἴδοιμι, εἴποιμι ἄν. C'est que l'une et l'autre énoncent un fait *considéré comme possible*. Ce sont en réalité deux potentielles. Le rapport de subordination résulte de la juxtaposition. On pourrait à la rigueur traduire les deux propositions exactement de la même manière, sans que le sens fût changé. « Je verrais, je dirais ». Les suppositions suivantes : « il dirait la vérité, (qu') on ne croirait pas ». — « il serait sûr de périr, il irait tout de même » ne sont autre chose que deux potentielles. Si l'une dépend de l'autre, c'est uniquement parce qu'elles se présentent ensemble à l'esprit pour former un sens complet. Inutile d'insister.

Les propositions suppositives comparatives se construisent et s'expliquent de la même manière : ρ 365 : βῆ δ' ἔμεν... πάντοσε χεῖρ' ὀρέγων, ὥς εἰ πτωχὸς πάλαι εἶη — il allait partout tendant la main; ainsi ferait le cas échéant, un homme habitué depuis longtemps à mendier. Il est à remarquer que les suppositives simples, quand on veut faire entendre que le fait est probable ou se fera, se construisent au moyen du subjonctif (avec ἔαν ou ἄν) ou de l'indicatif (avec εἰ); tandis que les suppositives comparatives, énonçant une pure conception de l'esprit, se construisent toujours au moyen de l'optatif, tant il est vrai que ce mode exprime la possibilité.

FINALES.

Ce qui distingue les cinq espèces de propositions qui suivent, les finales, les consécutives, les délibératives, les interrogatives et les propositions au style indirect, c'est que l'optatif y

est employé presque exclusivement pour le passé. Ce fait, au premier abord, semblerait donner raison à la théorie de Thurot et en a été certainement le point de départ. Y aurait-il là un reste d'un ancien temps passé? C'est une question qu'on ne songera même pas à se poser, si on considère que nous sommes en présence d'un fait particulier au grec et qui n'a jamais existé en sanscrit, où les deux modes sont également employés après un présent comme après un passé¹. Nous pouvons donc ne pas tenir compte de la signification passée (quitte à l'expliquer tout à l'heure) pour ne nous occuper que de l'idée modale. Cette idée dans les finales n'est autre encore que la possibilité. E, 298 : δείσας μὴ ἐρυσσαίατο; en dernière analyse : il craignit (pensant ceci) : ils pourraient emporter... ce qu'au ciel ne plaise... E 1-3 Διομήδει Παλλὰς Ἀθήνη δῶκε μένος... ἔν' ἑκδήλος μετὰ πᾶσιν... γένοιτο, Pallas inspira à Diomède de l'ardeur; de la sorte (pensait-elle) il pourrait être distingué entre tous. Le subjonctif (rarement dans Homère) pourrait être employé ici à la place de l'optatif, et exprimerait à peu près la même idée (voir la fin de ce chapitre). Ce qui a contribué à généraliser l'emploi de l'optatif après un passé, c'a été la ressemblance extérieure de ce mode avec les temps secondaires à cause des désinences.

CONSÉCUTIVES.

Passons aux consécutives. Bien que la conséquence possible s'exprime le plus souvent par l'infinitif, il n'est pas rare de rencontrer l'optatif même dans la langue classique². Il est probable que la première construction est postérieure. Nous n'en avons pas trouvé d'exemple dans Homère. Quoi qu'il en soit, l'optatif servant à exprimer la conséquence est très

1. BERGAIGNE, ouvr. cité, p. 75 et suiv.

2. Voir plus loin.

fréquent chez ce poète, bien qu'il soit assez difficile de l'y distinguer de l'optatif intentionnel. Ce qui au surplus, prouve la parenté des propositions consécutives et des propositions finales, confondues encore en français dans la langue populaire. Elles ont d'ailleurs la même origine et s'expliquent de la même manière par l'idée de possibilité : ω 531-532 ἵσχυσθε πολέμου... ὥς κα... διακρινθεῖτε, cessez de combattre; de la sorte vous pourriez vous séparer... La proposition consécutive n'est donc autre chose qu'une proposition potentielle.

DÉLIBÉRATIVES.

Nous avons omis, dans l'étude des propositions indépendantes (p. x), d'examiner les propositions délibératives. C'est que dans ces propositions, qu'elles soient dépendantes ou indépendantes, la raison d'être de l'optatif est la même. Le subjonctif s'emploie pour le présent ou le futur; l'optatif pour le passé. Τί εἶπω; que dois-je dire? que dirais-je? τί εἶποιμι; que pouvais-je bien dire? bien qu'à prendre ces formes en elles-mêmes, l'une ne se rapporte pas plus au passé que l'autre. τί εἶποιμι; signifie littéralement : que pourrais-je dire? L'idée du passé est dans le contexte et se reflète sur l'optatif. L'optatif n'en marque pas moins comme toujours la conception d'un fait possible. Que si l'usage l'a confiné dans le sens du passé, c'est que ce mode se trouvait en concurrence avec le subjonctif et qu'il a les désinences secondaires¹. Remarquons d'ailleurs que cet usage est très ancien. Il faudrait se garder de considérer la langue d'Homère comme primitive. Le grec avait son existence propre bien avant ce poète; celui-ci a trouvé un instrument artistique préparé par le travail de plusieurs siècles. Cette sorte de concordance des modes et des

1. Peut-être les Attiques se rendaient-ils compte par une sorte d'instinct de l'absence de valeur temporelle de l'optatif, quand ils employaient de préférence à τί εἶποιμι; la périphrase : τί ἔχρη με λέγειν;

temps, d'une régularité presque absolue dans l'Iliade et l'Odyssée, est tout à fait inconnue en sanscrit¹ où l'optatif et le subjonctif sont employés indifféremment pour le passé et pour le présent.

INTERROGATION INDIRECTE.

L'emploi de l'optatif dans l'interrogation indirecte après un passé s'explique de la même manière. ἐρώτων αὐτὸν τίς εἴη — je l'interrogeais (pensant) : qui pourrait-il être? L'idée latente est toujours la même : « je pensais » d'autant plus facilement sous-entendue qu'elle ressort du contexte.

DISCOURS INDIRECT.

L'influence des désinences, quoique réelle, est insuffisante pour expliquer l'emploi de l'optatif dans le discours indirect, dans des phrases comme celle-ci : εἶπεν ὅτι ἀποθάνοι. Il serait inexact de traduire ces mots par « il dit ceci : un tel pourrait être mort », car il s'agit pour la personne dont il est question d'une affirmation absolue. Comment rendre compte ici de l'emploi de l'optatif, alors que ce mode n'exprime qu'une simple conception de l'esprit? C'est que par une sorte de délicatesse l'auteur du récit, n'osant affirmer catégoriquement ce qui a été dit par un autre, préfère présenter l'action d'une manière atténuée. Si je dis « Εἶπεν ὅτι ἀποθάνοι Περικλῆς », cela signifie tout simplement que moi je rapporte à mon tour la mort de Périclès, sans toutefois endosser la responsabilité de cette assertion. La traduction : « Périclès, à ce qu'il dit, pourrait bien être mort » n'est qu'approximative, mais elle rend suffisamment compte du procédé. L'expression est très

1. Voir BERGAIGNE, ouvr. cité. p. 92 à 95.

concise. Il s'agit d'une pensée énoncée (la pensée d'autrui), et d'une pensée sous-entendue (la mienne), à la fois d'une affirmation et d'un fait considéré comme simplement possible, à faire entendre par une seule forme verbale : d'où le temps du récit et le mode de la possibilité¹. L'optatif remplaçant l'indicatif (ou quelquefois même le subjonctif) du discours direct est devenu le signe du style indirect. L'indicatif, au surplus, peut être fort bien conservé « εἶπεν ὅτι ἀπέθανεν » mais alors l'expression a quelque chose de plus affirmatif. Du moins en était-il ainsi à l'origine; car le sens modal a pu s'oblitérer avec le temps. A l'époque attique, par exemple, l'optatif se rencontre dans une même phrase à côté de l'indicatif, sans autre raison que la recherche de la variété. Le discours indirect n'a été représenté par une forme modale spéciale que relativement tard : on ne voit pas un seul exemple dans Homère de l'optatif après les verbes déclaratifs.

TEMPORELLES.

En revanche l'emploi de l'optatif dans les propositions temporelles pour marquer l'indétermination, ou la répétition d'un fait surtout dans le passé, est déjà chez ce poète d'une application presque constante. Cet emploi provient également de l'idée de possibilité que possède ce mode en propre. L'exemple suivant nous montre l'optatif avec toute sa valeur originelle : O. 69 Παλιῶξιν παρὰ νηῶν τεύχοιμι ἂν διαμπερές, εἰσὸν Ἄχαιοι Ἰλιον αἰπὺ ἔλοιεν (sens potentiel et futur). Le même mode a été transporté tel quel dans une proposition semblable après un passé : δ, 801 « πέμπε δέ μιν εἰως παύσειε, jusqu'au temps où il pourrait faire cesser... »; enfin à cause

1. C'est pourquoi dans cette phrase ; « εἶπεν ὅτι ἔχοι μόνον παῖδα » la seconde proposition peut se rendre dans le style direct, suivant le cas, par « ἔχω μόνον παῖδα » « j'ai en ce moment un seul enfant » — ou par : « εἶχον μόνον παῖδα », « j'avais à tel moment du passé un seul enfant » (Voir Koch-Rouff, § 100, 2).

de ses désinences secondaires on a pris l'habitude d'employer l'optatif exclusivement après un passé. Certes, au premier abord, l'idée primitive de possibilité n'apparaît pas toujours, parce que nous considérons, non une seule proposition, mais l'ensemble de la phrase; mais l'analyse la découvre : « il l'envoya (se disant) : il pourrait faire cesser ». Quand? le contexte ne le dit point : de là l'idée d'indétermination, résultat de l'idée vague de la possibilité.

A, 610 ἐνθα παρὸς κοιμᾶθ' ὅτε μιν γλυκὺς ὕπνος ἱκάνοι, — c'est là qu'il dormait, quand (= chaque fois que) le doux sommeil le gagnait. Que l'optatif ici soit employé comme passé, cela n'a plus rien qui doive nous étonner. Au surplus, l'indicatif se rencontre dans les mêmes conditions (Γ, 221 : ὅτε... ὅπα μεγάλην... ἴει), et l'optatif après un présent (ω, 343-344 : ἐνθα δ' ἄνὰ σταφυλαὶ παντοῖαι ἔασιν, ὁππότε δὲ Διὸς ὦραι ἐπιβρίσειαν ὑπερθεῖν). Pas plus qu'il ne marque le passé, l'optatif n'a pas *par lui-même* le sens de répétition. L'idée *fréquentative* est suggérée par l'imparfait qui précède et qui a le sens d'habitude. « ἔασιν » dans le second exemple est également un présent d'habitude : le fait énoncé arrive tous les ans. Revenons à notre premier exemple. Cette proposition ὅτε μιν ὕπνος ἱκάνοι » signifie, prise toute seule : « Alors le sommeil le prendrait ». L'optatif n'indique rien de plus que la possibilité. Après un verbe au présent, elle se rapportera au présent, après un imparfait elle acquerra par contact la valeur d'un passé d'habitude. En un mot, par une influence nécessaire, la proposition principale cède à la proposition secondaire une partie de sa propre valeur. Un imparfait d'habitude conférera ainsi à la proposition dépendante le sens du passé en temps qu'imparfait, et le sens fréquentatif étant fréquentatif lui-même. Enfin, à cause des désinences secondaires de l'optatif, l'usage s'est établi d'employer plutôt ce mode après un passé.

En résumé, l'optatif dans les propositions temporelles comme dans toutes les autres se ramène au sens originel de possi-

bilité. Les sens spéciaux d'indétermination, de répétition qu'il semble avoir ne lui appartiennent pas en propre; ils sont suscités par le verbe principal. Soit « ἔλθοι, il viendrait, il pourrait venir ». D'après la signification du verbe dont il dépend, cet optatif se traduira comme il suit :

εἰποίμι ἄν ὅτ' ἔλθοι je dirais quand il viendrait (s'il venait).

ἔμεινα ἕως ἔλθοι j'attendis qu'il vint (me disant : il pourrait venir).

οὐκ ἀφικόμην πρὶν ἔλθοι je ne partis point avant qu'il ne vint. (Je me disais : il pourrait venir auparavant).

ἦν μοι λεκτέον ἐπεὶ ἔλθοι j'avais à lui dire quand il serait venu. (Il pouvait venir; alors je devais lui dire...)

ἔλεγον ὅτ' ἔλθοι je disais, quand (chaque fois qu')il était venu.

Un dernier exemple nous permettra de nous rendre compte de l'emploi primitif et de l'emploi analogique de l'optatif temporel :

β, 42 : οὔτε τιν' ἀγγελίην στρατόν ἐκλυον, ἐρχομένοιο ἢν χ' ὑμῖν σάφα εἶπω, ὅτε πρότερός γε πυθοίμην. « Je n'ai pas appris de nouvelles touchant l'arrivée de l'armée; je vous les dirais *le jour où j'en serais informé* le premier ». Tel est le sens littéral. L'indétermination ressort du contexte sans qu'il y ait le sens du passé. Cette dernière proposition ὅτε—πυθοίμην « quand je pourrais être informé » ajoutée telle quelle à une proposition se rapportant au passé acquiert dès lors elle-même la valeur d'un passé : β 30 : οὔτε τιν' ἀγγελίην στρατοῦ ἐκλυεν ἐρχομένοιο, ἢν χ' ἡμῖν σάφα εἶποι, ὅτε πρότερός γε πύθοιτο. Il faut traduire : « Il n'avait pas appris de nouvelles, etc., qu'il pût nous dire après qu'il en aurait été informé le premier, *aussitôt qu'il en aurait été informé*. Par la seule influence du temps principal la signification temporelle du verbe secondaire a été changée, le sens modal restant toujours le même.

RELATIVES.

Nous ne dirons qu'un mot des propositions relatives. Ces propositions en réalité ne diffèrent pas de celles que nous avons étudiées. Le pronom relatif étant à l'origine un démonstratif, l'emploi des modes dans les propositions relatives s'explique comme partout ailleurs par l'idée primitive de possibilité.

SUBJONCTIF ET OPTATIF.

Dans la plupart des cas que nous venons d'énumérer, le subjonctif se rencontre en concurrence avec l'optatif. Bergaigne en conclut que ces deux modes devaient avoir à l'origine exactement le même sens et pouvaient être employés indifféremment pour exprimer les idées modales autres que l'affirmation pure et simple. Il nous semble inutile de revenir sur cette hypothèse que combattent, selon nous, et les lois du langage primitif et celles de la morphologie. Il est impossible pourtant de nier le parallélisme et souvent la confusion des deux modes tant en grec qu'en sanscrit¹. Mais cela n'infirme en rien notre théorie des deux sens distincts à l'origine. L'optatif et le subjonctif expriment tous deux l'éventualité, mais avec une sensible différence. Le subjonctif par sa forme se rapproche d'un indicatif² : c'est le mode de l'éventualité *probable, objective*. L'optatif est le mode de l'éventualité *possible, subjective*.

1. En latin ils ne font plus qu'un sous le nom de subjonctif.

2. Le subjonctif semble n'avoir été primitivement qu'un indicatif renforcé, si l'on peut parler ainsi : il contient une fois de plus que l'indicatif la syllabe thématique %a. — De plus le subjonctif a été employé comme indicatif futur (λέσω, subj. aoriste; ὦ = *ἔσω subjonctif en grec mais futur en latin *ero* = **eso*). On sait que l'emploi du subjonctif en qualité de futur est fréquent dans Homère.

C'est pourquoi l'éventualité simple est exprimée d'une manière énergique par le subjonctif, d'une manière atténuée par l'optatif. Qu'à l'idée d'éventualité se joigne l'idée de désir, le subjonctif exprimera une volonté catégorique, un ordre formel; l'optatif un timide souhait, une modeste prière.

Dans les propositions dépendantes, l'idée du verbe principal dominant toute la phrase, le subjonctif et l'optatif perdent quelque chose de leur valeur originelle; ils ne signifient plus l'un et l'autre que la simple éventualité : il était naturel qu'on les confondit. Naturel aussi, à moins que l'un des deux ne disparût, qu'on assignât peu à peu à chacun des emplois particuliers.

Après ces observations préliminaires destinées à montrer l'esprit et l'unité de ce travail, nous pouvons aborder l'étude détaillée des différentes propositions, et revenir à l'ordre des grammairres.

Aucun travail complet n'a été fait jusqu'à ce jour sur la syntaxe historique de l'optatif : nous avons mis à profit, outre les ouvrages déjà cités de Delbrück et de Bergaigne, les grammairres générales de Matthiae, de Kühner, de Krüger, de Koch (trad. Rouff), de Madvig (trad. Hamant), la grammaire des Inscriptions Attiques de Meisterhans; enfin quelques travaux particuliers¹, très rares malheureusement, sur tel ou tel point de syntaxe, qui seront mentionnés au fur et à mesure.

Nous avons puisé dans les auteurs eux-mêmes la presque totalité des exemples présentés, nous attachant aux plus

1. Parmi les ouvrages qui ont une portée générale, nous citons :

AKEN, *Die Grundzüge der Lehre von Tempus und Modus in Griechischen*. — Rostock, 1861.

COBET, *Variae lectiones*. — Lugd. Batav., 1873.

GOODWIN, *Syntax of the Moods and Tenses of the Greek verb*. — London 1889.

HERMANN, *De particula àv libri IV* (Opuscula v. IV, Lipsiae, 1831.)

STAHL, *Quaestiones Grammaticae ad Thucydidem pertinentes*. — Lipsiae, 1886.

intéressants; le plus souvent nous avons tenu à donner une liste complète (ou peu s'en faut) des cas dont il n'est point question dans les grammaires classiques ou qui sont considérés comme des exceptions.

Il va sans dire que nous nous sommes servi des éditions autorisées. Toutefois, ayant pour principe de constituer les règles d'après les textes authentiques, nous avons conservé la leçon des manuscrits partout où la présence de l'optatif pouvait *théoriquement* se justifier, et où une erreur n'était pas manifeste.



PREMIÈRE PARTIE

PROPOSITIONS INDÉPENDANTES

I

PROPOSITIONS PROBLÉMATIQUES OU POTENTIELLES¹

Ce sont celles que nous étudierons en premier lieu, puisque nous considérons le sens potentiel comme le sens originel de l'optatif. Non seulement les significations de l'optatif potentiel sont très nombreuses en grec et expriment des nuances très délicates de la pensée, mais encore ce mode s'y rencontre avec ou sans particule. Comme presque toujours la particule est exprimée, les grammairiens ont cru que sa présence était nécessaire, que c'est en elle, et non dans l'optatif, que réside la valeur potentielle ; et ils ont naturellement considéré comme signification primitive de l'optatif celle du souhait, du désir. Cette erreur que déjà nous avons condamnée au nom de la simple raison, sera réfutée

1. Voir C. LANG, *Der potentiale Optativ bei Homer*, Offenburg (Freiburg) 1866.

maintenant par les faits eux-mêmes. Quoique les exemples d'optatif potentiel sans particule soient relativement fort rares, il en reste encore assez pour témoigner que la particule n'est qu'un accessoire et que toute la valeur modale est dans le verbe.

A Potentiel sans particule¹.

L'emploi de l'optatif sans particule remonte à une époque où le mode avait encore par lui-même une valeur potentielle assez énergique pour qu'il n'eût pas besoin d'être renforcé par un adverbe. C'est l'emploi primitif, cela va sans dire, puisque c'est le plus simple. Au surplus, les langues sœurs du grec, le sanscrit et le latin, n'usent point de particule pour exprimer le potentiel. Or, on comprend fort bien qu'une particule se soit ajoutée à un mode, non qu'on l'en ait retranchée. Une différence caractéristique entre le grec et le latin, c'est que le premier, ami de la précision et de l'harmonie, a étendu considérablement l'emploi des particules; tandis que le latin, plus vague et plus rude, les a négligées ou restreintes. Pour ce qui est du potentiel, en particulier, les plus anciens monuments de la langue grecque, l'Iliade et l'Odyssée nous le montrent accompagné le plus souvent de la particule *xe* ou *ἄν*; mais fournissent aussi un certain nombre d'exemples où la particule est absente. Il est permis de supposer que ces derniers étaient à l'origine plus nombreux que nous n'en pouvons retrouver aujourd'hui, n'en aurions-nous d'autre preuve que ce fait que le potentiel sans particule est beaucoup plus fréquent dans l'Iliade que dans le poème plus récent de l'Odyssée. Quand on songe en outre que ces chants, avant d'être fixés par l'écriture, ont été sans cesse remaniés par la tradition orale, on comprendra que tels qu'ils nous sont parvenus, ils ne nous donnent qu'une idée imparfaite de ce qu'ils étaient à l'origine, autant pour le plan général que pour l'état de la langue et la grammaire. En présence d'œuvres aussi peu homogènes, la fonction du critique et du grammairien, doit se borner à découvrir, et, s'il est possible, à expliquer les transformations opérées dans la suite des âges, non à vouloir rétablir le fonds primitif. En ce qui concerne notamment l'emploi des modes, il serait irrationnel de vouloir rapporter à des règles uniformes, absolues, tout ce qui se rencontre dans

1. Cf. G. WOLFF, *Das fehlende ἄν bei dem unabhängigen Optativus potentialis in Drama*, (Rh. Mus. ann., 1863, p. 602 sqq.)

Homère. Souvent deux règles existent côte à côte, et représentent soit deux époques, soit deux idées différentes.

C'est ce qui est arrivé certainement pour le cas qui nous occupe. Le potentiel s'exprimait à l'origine par l'optatif seul; aucun doute à cet égard. Puis, dans des cas déterminés, la particule a été ajoutée au verbe; et il y a eu deux manières d'exprimer le potentiel. Enfin, peu à peu, l'habitude d'employer la particule a prévalu, et c'est à peine si quelques vestiges de l'état primitif ont été conservés. Nous citerons, en essayant de les expliquer, la plupart des exemples du potentiel sans particule attestés par les manuscrits.

HOMÈRE. B. 340 : ἐν πυρὶ δὴ βουλαὶ γενοίετο! (Exclamation). O honte! s'écrie Nestor (pour rappeler les Grecs à la bonne entente et aux soins de la guerre), ils seront donc anéantis, vos beaux desseins d'autrefois!

Γ 67-74 : Paris à Hector qui lui reproche sa lâcheté :

νῦν αὖτ' εἴ μ' ἐθέλεις πολεμίζειν ἡδὲ μάχεσθαι,
ἄλλους μὲν χάθισον Τρῶας καὶ πάντας Ἀχαιοὺς,
αὐτὰρ ἔμ' ἐν μέσσω καὶ Ἀρηΐφειλον Μενέλαον
συμβάλετ' ἄμφ' Ἑλένη καὶ κτήμασι πᾶσι μάχεσθαι·
ὕπότερος δέ κε νικήσῃ κρείσσων τε γένηται,
κτῆμαθ' ἐλὼν εὖ πάντα γυναῖκά τε οἴκαδ' ἀγέσθω·
οἱ δ' ἄλλοι φιλόττητα καὶ ὄρκια πιστὰ ταμόντες
ναίεσσι Τροίην ἐριβόλακκα... (vous pourrez habiter la
fertile Troie).

Δ 14-19. ἡμεῖς δὲ φραζώμεθ' (C'est Jupiter qui parle aux autres dieux).

ἧ ῥ' αὖτις πόλεμόν τε κακὸν καὶ φύλοπιν αἰνὴν
ὄρσομεν, ἧ φιλόττητα μετ' ἀμφοτέροισι βάλωμεν.
Εἰ δ' αὖ πως τόδε πᾶσι φίλον καὶ ἡδὺ γένοιτο,
ἦτοι μὲν οἰκέοιτο (= pourra être habitée) πόλις Πριά-
μοιο ἄνακτος,
αὖτις δ' Ἀργείην Ἑλένην Μενέλαος ἄγοιτο.

Δ 93. Ἦ ῥ' νῦ μοί τι πίθοιο; « m'en croiras-tu? » dit Pallas à Pandaros qu'elle engage à lancer une flèche contre Ménélas.

H 48. Même exemple.

E 303. Ὁ δὲ χερμάδιον λάβε χειρὶ
Τυδείδης, μέγα ἔργον, οὐδ' οὐ δύο γ' ἄνδρες φέροιεν

Z 164. τεθνάιης, ὦ Πρωῖτ', ἥ κίχτανε Βελλεροφόντην
ὅς μ' ἔθελεν φιλότῃτι μιγήμεναι οὐκ ἐθέλουσῃ.

τεθνάιης ne saurait s'expliquer comme un souhait ou un désir. « Tu mourras, s'écrie l'épouse indignée, ou bien alors tue celui quim'a violée. » Ce qui revient à dire : « si tu ne tues Bellérophon, tu mourras toi-même. » Seulement l'expression est plus vive, présentée comme elle l'est dans Homère. Comme mouvement on peut lui comparer le cri de Don Diègue dans le *Cid* : meurs ou tue ».

Θ 358. Καὶ λίην οὗτός γε μένεις θυμόν τ' ὀλέσειεν « Depuis longtemps s'écrie Athénée, Hector aurait perdu la vie .., si mon père (Zeus) ne le protégeait. »

Cet exemple remarquable nous montre le véritable et unique sens de l'optatif, à savoir la possibilité éventuelle, indépendamment de toute idée de temps. Bien *qu'en général* cette éventualité se rapporte au futur, le potentiel peut fort bien s'appliquer à un fait présent ou même passé. .

K 246. Τούτου γ' ἐσπομένοιο, καὶ ἐκ πυρὸς αἰθομένοιο
ἄμφω νοστήσαιομεν, ἐπεὶ περίοιδε νοῆσαι (mouvement d'enthousiasme).

« Si Ulysse m'accompagne, dit Diomède, telle est sa rare prudence que nous reviendrions tous deux au milieu de vous, même à travers les flammes. »

K 557. βεῖτα θεός γ' ἐθέλων καὶ ἀμείνωνς ἥεπερ οἶδε
ἵππους δωρήσαιο τ' (Ironie) « Facilement un dieu, dit Ulysse, s'il le voulait, nous donnerait de meilleurs chevaux que ceux-ci. »

Λ 838. πῶς τ' ἄρ' εἰσι τάδε ἔργα; Quelle sera donc notre destinée ? s'écrie Patrocle désespéré, en voyant le désastre des Grecs.

O. 45. Héra jure à Zeus qu'elle n'est pour rien dans l'intervention de Poseidon en faveur des Grecs. Pour mieux protester de son innocence, elle ajoute qu'elle ira trouver le dieu et l'engager à obéir aux ordres de Zeus.

Λὐτάρ τοι καὶ κείνῳ ἐγὼ παραμυθησαίμην (protestation énergique)
τῇ ἔμεν, ἥ κεν δῇ σὺ, Κελαινεφές, ἡγεμονεύης.

O 197. Poseidon exhale sa mauvaise humeur contre Zeus :

Χερσὶ δὲ μὴ τί με πάγχυ κακὸν ὥς δειδισσέσθω.
Θυγατέρεσσιν γάρ τε καὶ υἷας βέλτερον εἶη (ironie amère)
ἐκπάγλοις ἐπέεσσιν ἐνισσέμεν, οὓς τέκεν αὐτός·
οἳ ἔθεν ὀτρύνοντος ἀκούσονται καὶ ἀνάγκη.

T. 270. Ζεῦ πατερ, ἡ μεγάλας ἄτας ἄνδρεςσι δίδοισθα ! (exclamation)

T. 321. οὐ μὲν γάρ τι πακώτερον ἄλλο πάθοιμι· (exclamation)
οὐδ' εἴ κεν τοῦ πατρὸς ἀποφθιμένοιο πυθοίμην...

« Non, s'écrie Achille en présence du cadavre de Patrocle, je n'essuierais pas un coup plus accablant si on m'annonçait la mort de mon père ! »

Ψ 150. Νῦν δ' ἐπεὶ οὐ νέομαι γε φίλην ἐς πατρίδα γαίαν,
Πατρόκλῳ ἥρωϊ κόμην ὀπάσαιμι φέρεσθαι.

« Puisque je ne reverrai plus ma patrie, dit Achille, je veux donner cette chevelure à Patrocle pour qu'il l'emporte aux enfers. »

Ω 208 sqq. Hécube veut détourner Priam d'aller trouver Achille, le meurtrier maudit de son cher Hector. Elle ajoute, avec des cris déchirants, furieuse et désespérée :

Νῦν δὲ κλαίωμεν ἄνευθεν
ἡμενοὶ ἐν μεγάρῳ· τῷ δ' ὥς ποθὶ Μοῖρα κραταίῃ
γεινομένη ἐπένησε λίνῳ, ὅτε μιν τέκον αὐτῇ,
ἀργίποδας κύνας ἄσαι, ἐὼν ἄπνευθε τοκῆων,
ἄνδρ' ἄρα κρατερῶ, τοῦ ἐγὼ μέσον ἥπαρ ἔχοιμι
ἐσθέμεναι προσφῦσα· τότε ἄντιτα ἔργα γένοιτο
παιδὸς ἐμοῦ. « Que ne puis-je m'attacher à ce cœur
pour le dévorer ! Alors seulement il serait payé de
ce qu'il a fait à mon fils !... »

γ. 231. ῥεῖα θεός γ' ἐθέλων καὶ τηλόθεν ἄνδρα σαώσαι
réponse énergique d'Athéné à Télémaque qui désespère, même
avec le secours des dieux, de revoir jamais Ulysse (οὐκ ἂν ἔμοιγε,
vient-il de dire, ἐλπομένῳ τὰ γένοιτ' οὐδ' εἰ θεοὶ ὥς ἐθέλοιεν).

η 311 sqq. Αἶ γάρ, Ζεῦ τε πάτερ καὶ Ἀθηναίη καὶ Ἀπολλών,
s'écrie Alcinoüs en s'adressant à Ulysse,

τοῖος ἐὼν, οἷός ἐσσι, τί τε φρονέων, ἃ τ' ἐγὼ περ,
παῖδά τ' ἐμὴν ἐχέμεν καὶ ἐμὸς γκαμβρὸς καλέεσθαι,

αὐθι μένων· οἶχον δέ τ' ἐγὼ καὶ κτήματα δοίην,
εἴ κ' ἐθέλων γε μένεις...

π 384 sqq. Antinoüs, un des prétendants, conseille de tuer Télémaque :

ἀλλὰ φθέωμεν ἐλόντες ἐπ' ἄγρου νόσφι πόλιν
ἢ ἐν ὁδῷ· βίον δ' αὐτοὶ καὶ κτήματ' ἔχωμεν,
δασσάμενοι κατὰ μοῖραν ἐφ' ἡμέας, οἰκία δ' αὖτε
κεῖνου μητέρι δοῖμεν ἔχειν, ἣ δ' ὅστις ὀπίοι.

ζ 122. ὦ γέρον, dit Eumée à Ulysse déguisé, οὔτις κεῖνον
(= Ulysse) ἀνὴρ ἀλαλήμενος ἐλθὼν
ἀγγέλλων πείσειε γυναῖκα τε καὶ φίλον υἱόν. (Affirmation
énergique, formelle).

Tels sont les exemples de potentiel sans particule que nous avons relevés dans Homère. On ne peut douter qu'ils ne fussent bien plus nombreux à l'origine. Tels qu'ils nous sont parvenus, ils donnent lieu à une double remarque : 1° l'Iliade nous offre bien plus d'exemples que l'Odyssée; d'où il nous semble légitime de conclure que les emplois de ce potentiel sont devenus de plus en plus rares avec le temps; 2° Si l'on examine ces exemples de près, il semble également que ces emplois sont justifiés par la règle suivante, conforme à la logique : *Le potentiel sans particule a le même sens que le potentiel avec particule; il exprime en plus une nuance de vivacité, de décision, de surprise, d'ironie. De là son emploi dans les exclamations, les interrogations, après les particules affirmatives ἦ, ἦτοι, λίην, etc.* L'absence de particule rendant l'expression plus concise, plus énergique, le potentiel devient plus propre à traduire un mouvement de l'âme.

Cette règle paraît confirmée par les exemples de potentiel sans particule qui se rencontrent dans les auteurs postérieurs, depuis Homère jusqu'à la fin de la grécité classique. Car, malgré les changements opérés par les éditeurs afin de conformer les textes à des règles conventionnelles, les manuscrits attestent un assez grand nombre d'exemples, qui prouvent que l'emploi du potentiel sans *κε* ou *ἄν* n'a jamais été complètement abandonné.

Hymne à Apollon, 253 :

τοῖσιν δέ τ' ἐγὼ νημερτέα βουλὴν
πᾶσι θεμιστεύοιμι, χρέων ἐνὶ πτόνι νηῶ

293 : Même exemple.

HÉSIODE, *Théogonie*, 722 :

ἐννέα γάρ νύκτας καὶ ἡμέατα χάλκεος ἄκμων
οὐρανόθεν κατίων δεκάτῃ ἐς γαῖαν ἵκοιτο.

PINDARE, *Olymp.*, XI, 20-21 :

[τὸ γὰρ] ἐμφυῆς οὐτ' αἰθων ἀλώπηξ
οὐτ' ἐρίβρομοι λέοντες διαλλάσσιντο Ἑῆθος

(En dépit de la leçon des manuscrits, Hartung corrige :
διαλλάσσιντ' ἄν ἡθος.)

Nous n'avons pas rencontré d'exemples dans Hérodote, conteur exact, et impassible.

ESCHYLE, *Prom.*, 291 : οὐκ ἔστιν ὅτῳ | μείζονα μοῖραν νείμαιμ', ἢ σοί.

— 617 : JO., οὐκ οὐκ πόροις ἄν τήνδε δωρεῖν ἐμοί;

Prom., λέγ' ἦντιν' αἰτεῖ πᾶν γὰρ οὐκ πύθοιο
μου.

Agam. 604 : Clytemnestre au héraut : Ταῦτ' ἀπάγγελον πόσει·

ἔχειν ὅπως τάχιστ' ἐράσμιον πόλει·
γυναῖκα πιστὴν δ' ἐν δόμοις εὖροι μολῶν
οἴανπερ οὐκ ἔλειπε...

L'optatif équivant ici à un futur. Il ne peut être question d'un vœu qui serait un contresens dans la bouche de Clytemnestre. On peut y soupçonner une pointe d'ironie; Clytemnestre a ses projets; elle est froidement décidée à se venger d'Agamemnon. Cf. 611-612 :

οὐκ οἶδα τέρψιν οὐδ' ἐπίψογον φάτιν
ἄλλου πρὸς ἀνδρὸς μᾶλλον ἢ χαλκοῦ βαφάς

« Je ne connais pas plus les jouissances et les relations coupables avec un autre homme, que je ne connais la trempe de l'acier. »

Ces derniers mots sont à double entente. Elle sort sur cette menace.

1374 : πῶς γὰρ τις ἐχθροῖς ἐχθρὰ πορσύνων, φίλοις
δοκοῦσιν εἶναι, πημονὴν ἀρκύστατον
φράξειεν ὕψος κρεῖσσον ἐκπηδήματος;

Coeph., 593 : ἀλλ' ὑπέρτολμον ἀνδρὸς φρόνημα τίς λέγοι;

Suppl., 20 : τίνα[γ]οῦν χώραν εὐφρονα μᾶλλον | τῆς δ' ἀφικόμεθα;
(M τίνα. οὐν)

631 : νῦν ὅτε καὶ θεοὶ | Διογενεῖς κλύουσιν' εὐχταῖα γένει χεούσας
(Nunc est quando audiat nos preces pro genere
fundentes)

727 : ἴσως γὰρ ἢ κηρύξ τις ἢ πρέσβυς μόλοι.

SOPHOCLE, *Œdipe à Col.*, 1172 : Thésée : καὶ τίς ποτ' ἐστίν, ὃν γ' ἐγὼ
ψέξαίμι τι;

1419, Antigone : Reconduis l'armée au plus vite, si tu ne veux
pas courir à ta perte.

Polynice : ἀλλ' οὐχ οἷόν τε. Πῶς γὰρ αὐθις αὖ πάλιν
στάτευμ' ἄγοιμι ταυτόν εἰς ἀπαξ τρέσας;

Electre, 800 : Clytemnestre au précepteur qui veut s'en aller :

ἤχιστ' ἐπέπερ οὐτ' ἐμοῦ καταξίως
πράξειαις οὔτε τοῦ πορεύσαντος ξένου.

Œdipe-Roi, 979 : εἰκῇ χράτιστον ζῆν, ὅπως δύναιτό τις.

L'absence de particule semble ici avoir pour cause la concision
qui convient à une maxime.

Antig., 603 : τέκν, Ζεῦ, δύνασιν τίς ἀνδρῶν ὑπερβασία κατὰ σχοι;

Phil., 895 : τί δῆτα δρῶμ' ἐγὼ τοῦνθενδέ γε;

Ajax, 921 : ὡς ἀκμαῖος, εἰ βάλῃ, μόλοι.

Fragments de SOPHOCLE (Didot, p. 368) : ὀργίσαι τὸ πηλοποιῆσαι
ἐστί καὶ ὑγρῷ ξηρὸν μιξαι· Σοφοκλῆς·
θέλοισι πηλὸν ὀργίσαι

EURIPIDE, *Hippol.*, 867 : Le chœur : ἐμοὶ μὲν οὖν
ἀβίωτος βίου τύχα πρὸς κρανθὲν εἴη τυχεῖν.

« Le chœur, écrit Weil, doit dire que la vie lui est insupportable, parce que le malheur qui vient de s'accomplir (la mort de Phèdre) lui en fait prévoir d'autres plus grands encore » Le même critique conjecture « πρὸς τὸ κρανθὲν οἷ' ἂν τύχοι » « tels sont les maux qui peuvent m'arriver, à en juger par ce qui s'est accompli. » Mais ce jugement philosophique et froid, peu dramatique, semble ici hors de saison. Le potentiel sans ἂν donne à la phrase un tour plus vif, plus exclamatif. et exprime mieux l'émotion du chœur.

Hippol., 467 : οὐδ' ἐκπονεῖν τοι χρὴ βίον λίαν βροτούς·
οὐδὲ στέγην γὰρ, ἧς κατηρεφεῖς δόμοι
καλῶς ἀκριβώσειαν· εἰς δὲ τὴν τύχην
πεσοῦσ' ὅσῃν σὺ, πῶς ἂν ἐκνεῦσαι δοκεῖς;

1186 : τούνθενδε μέντοι (sur l'ordre d'Hippolyte) πᾶς ἀνὴρ ἠπειγέτο,
καὶ θᾶσσον ἢ λέγοι τις ἐξηρτυμένας
πώλους παρ' αὐτὸν δεσπότην ἐστήσαμεν.

Hélène, 769 : οὐ γὰρ ἐμπλήσαιμί σε μύθων λέγων τ' ἂν... ἀλγοίην.

Andromaque, 845 : Hermione : τί με βρόχων εἵργεις;
La nourrice : ἀλλ' εἴ σ' ἀφείην μὴ φρονοῦσαν,
ὡς θάνοις; quelle mort serait la tienne!

929 : πῶς οὖν τάδ', ὡς εἴποι τις, ἐξημάρτανες;

Iphig. Aul., 417 : Le messenger : ἤκω παιδά σοι τὴν σὴν ἄγων.
Μήτηρ δ' ὁμαρτεῖ, σῆς Κλυταιμνήστρας δέμας,
καὶ παῖς Ὀρέστης, ὥστε τερφθεῖης ἰδών.

Cette leçon n'est pas vicieuse comme le prétend Weil, comme l'a cru aussi Hennig qui a introduit la correction (!) ὥστ' ἂν ἡσθείης. Ne pourrait-on pas expliquer l'absence de la particule ἂν par une sorte de mouvement oratoire exprimant bien mieux la joie du messenger?

1210, Le chœur : πιθοῦ. Τὸ γάρ τοι τέχνα συνσώζειν καλὸν,
'Αγάμεμνον· οὐδεὶς πρὸς τάδ' ἀντε(ποι βροτῶν (affirmation énergique.)

Iphig. Aul., 1055 : τὰ δ' ἄλλ' ἴσως ἅπαντα συμβαίη καλῶς.

1387. *Iphig.* : ἀλλὰ μυρίοι μὲν ἄνδρες ἀσπίσιν πεφραγμένοι
.....
δρᾶν τι τολμήσουσιν ἐχθροῦς, χυπερ' Ἑλλάδος θανεῖν·
ἡ δ' ἐμὴ ψυχὴ μί' οὔσα πάντα κωλύσει τάδε;
τί τὸ δίκαιον τοῦτ' ἄρ' ἔχοιμεν ἀντειπεῖν ἔπας;

Médée, 754 : τί δ' ὀρχῶ τῷδε μὴ ἠμμένων πάθοις;

Cyclope, 96 : Ulysse en abordant :

ξένοι, φράσαιτ' ἂν, νᾶμα ποτάμιον πόθεν
δίψης ἄκος λάβοιμεν;

ARISTOPHANE, *Oiseaux*, 127 : Epops : ποῖαν τιν' οὖν ἥδιστ' ἂν οἰκοῖτ'
ἂν πόλιν;

Envelpide : ὅπου τά μέγιστα πράγματ' εἶη τιαδί.

Thesmoph., 871 : τίς τῶνδ' ἐρυμνῶν δωμάτων ἔχει κράτος
ὅστις ξένους δέξαιτο ποντίῳ σίλῳ
κείμενους;¹.

Oiseaux, 180. *Sp.* : πόλος; τίνα τρόπον; — *Pisth.* ὥσπερ εἴποι
τις τόπος.

CRATINOS, 430. *Mein.* : Ἀριστοφάνης... ἐκωμῶδαίτο... ἐπὶ τῷ σκώπτειν
μὲν Εὐριπίδην, μιμῆσθαι δ' αὐτὸν Κρατῖνος.

τίς δὲ σύ; κομψός τις ἔροιτο θεατῆς ὑπολεπτόλογος γνωμιδιώτης εὐριπιδι-
ριστοφανίζων. (*Scol. Plat.* 330 Bekk.)

EUPHRON, 8 : ἴτω πρὸς ἡμᾶς, καὶ τέχ' οὐδὲν μεταλλάξοι.

THUCYDIDE, 7, 71, 4 :

ἦν τε ἐν τῷ αὐτῷ στρατεύματι τῶν Ἀθηναίων, ἕως ἀγχώμαλλα ἐναυμά-
χουν, ... ὀλοσυρμὸς βοή, νικῶντες, κρατούμενοι, ἄλλα ὅσα ἐν μεγάλῳ κινδύνῳ
μέγα στρατόπεδον πολυειδῆ ἀναγκάζοιτο φθέγγεσθαι.

XENOPHON, *Cyrop.*, 1, 4, 14 : ἀφ' ὧν τοὺς κατ' ἐμὲ πάντας διώκειν καὶ
διαγωνίζεσθαι ὅπως ἕκαστος κράτιστα δύναιτο.

Anab., 5, 6, 4 : εἰ μὲν συμβουλευοίμην ἃ βέλτιστά μοι δοκεῖ εἶναι,
πολλά μοι κήχαθ' ἔγνοιτο, εἰ δὲ μή, τάναντία.

Hiéron, 8, 11 : οὔτε σύ, οὔτε ἄλλος μὲν ὃν οὐδεὶς πώποτε ἐκὼν εἶναι
τυραννίδος ἀφείτο, ὅσπερ ἦν ἄπαξ κτήσαιτο;

Mémorables, 2, 34 : εἰ μὲν γὰρ σὺν τοῖς ὀρθῶς « si vous croyez, dit
Socrate, que je discute par des moyens qui passent pour droits »,
δῆλον ὅτι ἀφεκτέον εἴη τοῦ ὀρθῶς λέγειν « puisque vous ne m'en con-
damnez pas moins ». Qui ne sent l'ironie de cette conclusion ?

ISOCRATE, *Philippe*, 46 : καὶ πρῶτον μὲν σκεψάμεθα τὰ Λακεδαιμονίων
« Et d'abord nous examinerons la situation des Lacédémoniens ».
— σκεψάμεθα est la leçon du meilleur mss. Γ (codex Urbinas CXI
du x^e siècle), leçon maintenue par Benseler (1851) et Blass (1879)
— Bekker (1823), Baiter et Sauppe (1850) conjecturent σκεψώμεθα.
Rien n'empêche de maintenir l'optatif, et de l'expliquer comme
un simple potentiel sans particule.

DÉMOSTHÈNE, *Contre Midias*, 35 : εἴ τις οὖν κακείνοις τοῖς προὔπάρχουσι
νόμοις καὶ τούτῳ τῷ μετ' ἐκείνους τεθέντι καὶ πᾶσι τοῖς λοιποῖς ἔστ' ἔνοχος,

1. Pour les délibératives au potentiel sans particule, voir plus loin.

ὁ τοιοῦτος πότερ' αὖ μὴ διὰ τοῦτο δίχην, ἢ μέλλω δοίη δικάως; ἐγὼ μὲν οἶμαι μέλλω. L'optatif seul s'explique par un mouvement oratoire, G. H. Schaefer complète inutilement καὶν μέλλω.

ESCHINE, *Contre Clésiphon*, 217 : ἐγὼ μὲν οὔτε τὰς Δημοσθένους διὰ τριβὰς ἐζήλωσα, οὔτ' ἐπὶ ταῖς ἐμαυτοῦ αἰσχύνομαι, οὔτε τοὺς εἰρημένους ἐν ὑμῖν λόγους ἐμαυτῷ ἀρρήτους εἶναι βουλοίμην, οὔτε τὰ αὐτὰ δημηγορήσας ἐδεξάμην ἂν ζῆν. — Βουλοίμην est la leçon de tous les mss. Weidner la corrige en ἐβουλόμην, sous prétexte qu'il ne peut y avoir ici un désir ! Nous maintenons la leçon des mss. 1^o parce que ἐβουλόμην sans particule ne saurait se soutenir ; 2^o parce qu'avec βουλοίμην l'affirmation de l'orateur gagne non seulement en force, mais encore en étendue : αἰσχύνομαι est un présent, ἐδεξάμην ἂν se rapporte au passé ; βουλοίμην s'applique principalement à l'avenir : « ce que j'ai dit, je voudrais toujours l'avoir dit ».

PLATON, *Phédon*, 95 d : Σοκράτης πρὸς Κεβήαν : οὐδὲν κωλύειν φησὶ πάντα ταῦτα (à savoir que l'âme a existé avant le corps et qu'elle lui survit) μνησθῆναι ἀθανασίαν μὲν μὴ, ὅτι δὲ πολυχρόνιον τ' ἐστὶν ἡ ψυχὴ καὶ τὴν πρὸ πρότερον ἀμείχανον ὅσον χρόνον, καὶ ἴδῃ τε καὶ ἐπραττε πολλὰ ἄττα· ἀλλὰ γὰρ οὐδὲν τι μᾶλλον ἢν ἀθάνατον, ἀλλὰ καὶ αὐτὸ τὸ εἰς ἀνθρώπου σώμα ἐλθεῖν ἀρχὴ ἦν αὐτῇ ὀλέθρου, ὥσπερ νόσος· καὶ ταλαιπωρουμένη τε δὴ τοῦτων τὸν βίον ζῶη τε καὶ τελευτῶσα γ' ἐν τῷ καλουμένῳ θανάτῳ ἀπολλύοιτο..... τοιαῦτ' ἄττα ἔστιν, οἶμαι, ἃ λέγεις.

Le potentiel exprime ici une conjecture plutôt qu'une affirmation : « à ton sens, la vie *serait* pour l'âme une épreuve, la mort une délivrance, » comme le prouvent les derniers mots. L'absence de la particule peut s'expliquer par la recherche de la concision : ces deux mots ζῶη, ἀπολλύοιτο résument comme une sorte de formule la pensée de Cébès¹.

Euthydème, 296 a : οὐκοῦν τὸν σαυτοῦ πατέρα, ἔφη <Κτήσιππος>, τύπτεις; — Πολὺ μέντοι, ἔφη <Διονυσόδωρος>, δικάϊοτερον τὸν ὑμέτερον πατέρα τύπτοιμι, ὅ τι μαθὼν σοφους υἱεῖς τοῦτως ἔφυσεν. (Ironie.)

Lysis, 211 e : ὁ μὲν γὰρ τις ἵππους ἐπιθυμεῖ κτᾶσθαι, ὁ δὲ κύνας, ὁ δὲ χρυσίον, ὁ δὲ τιμᾶς. ἐγὼ δὲ πρὸς μὲν ταῦτα πρῶτος ἔχω, πρὸς δὲ τὴν τῶν φίλων κτῆσιν πάνυ ἐρωτικῶς, καὶ βουλοίμην ἂν μοι φίλον ἀγαθὸν γενέσθαι μᾶλλον ἢ τὸν ἀριστον ἐν ἀνθρώποις ὄρτυγα ἢ ἀλεκτρυόνα, καὶ ναὶ μὰ Δι' ἐγωγε μᾶλλον ἢ ἵππον τε καὶ κύνα. οἶμαι δὲ, νῆ τὸν κύνα, μᾶλλον ἢ τὸ Δαρεῖου

1. A la rigueur ζῶη et ἀπολλύοιτο peuvent être considérées comme des optatifs du style indirect ; au surplus, cet exemple nous montre par quel procédé l'optatif potentiel a été employé en grec pour exprimer la pensée d'autrui.

χρυσίον κτήσασθαι δεξαίμεν πολὺ πρότερον ἑταῖρον μᾶλλον ἢ αὐτὸν Δαρειόν.
(Affirmation ironique et plaisante).

Lysis, 214 d : δ' αὐτὸ αὐτῷ ἀνόμοιον εἶη καὶ διάφορον, σχολῇ γε πού τῳ ἄλλῳ ὅμοιον ἢ φίλον γένοιτο.

Politique, 295 c : εἴπωμεν γὰρ δὴ πρὸς γ' ἡμᾶς αὐτοὺς ἰατρὸν μέλλοντα ἢ καὶ τινα γυμναστικὸν ἀποδημεῖν καὶ ἀπέσεσθαι τῶν θεραπευομένων συχνόν, ὡς οἴοιτο (= *semblerait-il*)¹, χρόνον, μὴ μνημονεύσειν οἰηθέντα τὰ προσταχθέντα τοὺς γυμναζομένους ἢ τοὺς κείμενους, ὑπομνήματα γράφειν ἂν ἐθέλῃ αὐτοῖς, ἢ πῶς;

Répub., II, 360 b : εἰ οὖν δύο τοιοῦτω δακτυλίῳ (comme celui de Gygès) γενοίσθην, καὶ τὸν μὲν ὁ δίκαιος περιθεῖτο, τὸν δὲ ὁ ἄδικος, οὐδεὶς ἂν γένοιτο, ὡς δόξειεν (*semblerait-il*)¹, οὕτως ἰδαμάντιος, θς ἂν μένειεν ἐν τῇ δικαιοσύνῃ καὶ τολμήσειεν ἀπέχεσθαι τῶν ἀλλοτρίων... κ τ λ.

Ces deux derniers exemples nous montrent le potentiel sans particule dans une incise, où son emploi s'explique par la nature même de ces propositions toujours vives et rapides.

Lois, VII, 788 a : γενομένων δὲ παίδων ἀρρένων καὶ θηλείων τροφὴν μὲν πού καὶ παιδείαν τὸ μετὰ ταῦτα λέγειν ὀρθότατα γίγνοιθ' ἡμῖν. (Transition vive.)

LYSIAS, 18, 15 : καὶ τοῖς μὲν ἄλλοις Ἑλλήσιν ὀργίζοισθε, εἴ τις Λακεδαιμονίους ὑμῶν περὶ πλείονος ποιεῖται, ὑμεῖς δ' αὐτοὶ φανήσεσθε πιστότερον πρὸς ἐκείνους ἢ πρὸς ὑμᾶς αὐτοὺς διακείμενοι; (Apostrophe ironique).

31, 24 : τί οὖν βουληθέντες ὑμεῖς τοῦτον δοκιμάσαίτε;

ARISTOTE, *Rhétor. à Alex.*, 5, 2 : ἡ δὲ μέθοδος ἥδε, σκοπεῖν ἐν τῷ παροικομένῳ χρόνῳ εἴ τῳ πρῶτόν τις φίλος γενόμενος πάλιν ἐχθρὸς ἐγένετο καὶ πάλιν φίλος τῷ αὐτῷ τούτῳ, ἢ τι ἄλλο ἐναντίον εἰς μοχθηρίαν φέρον ἔπραξεν, ἢ ἔτι πράξειεν, εἰ καιροὶ παραπέσειεν αὐτῷ, ἐναντίον τοῖς πρότερον ὑπ' αὐτοῦ πεπραγμένοις.

Politiques, 3, 7, 10 : ἔστι δὲ ἀπορία τις πρὸς ἅπαντας τοὺς διαμφισθετοῦντας περὶ τῶν πολιτικῶν τιμῶν. Δόξειεν γὰρ οὐδὲν λέγειν δίκαιον οἱ διὰ τὸν πλοῦτον ἀξιοῦντες ἄρχειν, ὁμοίως δὲ οἱ κατὰ γένος.

Politiques, 7, 14, 8 : ποίων δέ τινων τῶν σωμάτων ὑπαρχόντων μάλιστα ὄφελος εἴη τοῖς γεννωμένοις, ἐπιστήσασι μὲν μᾶλλον λεκτέον ἐν τοῖς τῆς παιδευομένης.

1. Cette proposition ὡς δόξειεν pourrait s'expliquer aussi comme un potentiel continué.

Morale à Nicom., 10, 9, 15 : ἀλλ' ἐπιμεληθεὶς μὲν ἄριστα καθ' ἑν καὶ ἱατρὸς καὶ γυμναστῆς καὶ πᾶς ἄλλος ὁ τὸ καθόλου εἰδὼς ὅ τι (quid prosit) πᾶσιν ἢ τοῖς τοιοῖσδε.

Grandes Ethiques, 1, 34, 30 : ἀλλ' οὐδεὶς βούλεται ἀδικεῖσθαι, ὥστ' οὐδ' ὁ ἀκρατὴς αὐτὸς αὐτὸν ἐκὼν ἀδικοίη.

Ἠθικῶν Εὐδημίων : 3, 1, 30 : ἀλλὰ πάντων τῶν τοιούτων αἰτίων οἱ διὰ τὴν αἰδῶ ὑπομένοντες μάλιστα φανεῖεν ἀνδρεῖοι.

POLYBE, 10, 26, 7 : Φιλίππου οὗτ' ἀγαθὰ μέλζω τις σχοίη πρὸς βασιλείαν οὐδεὶς τῶν πρότερον, οὐδὲ κακὰ τούτου τοῦ βασιλέως.

34, 5, 7 : Ταῦτα μὲν τὰ τοῦ Πυθέου καὶ δίοτι ἐπανελθὼν ἐνθένδε πᾶσαν ἐπέλθοι τὴν παρωχεανίτιν τῆς Εὐρώπης, ἀπὸ Γαδεύρων ἕως Ταναΐδος. Φησὶ δ' οὖν ὁ Πολύβιος ἄπιστον καὶ αὐτὸ τοῦτο, πῶς ἰδιώτῃ ἀνθρώπῳ καὶ πένητι τσαῦτα διαστήματα πλωτὰ καὶ πορευτὰ γένοιτο ;

Fragments de POLYBE : Suidas, au mot ἀναδρομή : ἀναδρομή γίγνεται, καὶ σφαλλοίμεθα.

STRABON, 1, 1, 16 : μόλις τὸ ἐπ' ἴσης πάντ' εἶναι φανερὰ συμβαίη (brièveté sentencieuse).

2, 1, 11 : οὐδ' ἐκεῖνο εὖ λέγεται.

2, 1, 16 : τίν' οὖν τοιαύτην εὐροίς εὐδαιμονίαν περὶ Βορυσθένη ;

2, 4, 2 : La phrase de Polybe que nous venons de citer : 34, 5, 7 : φησὶ δ' οὖν ὁ Πολ...

PLUTARQUE, *Pompée* : 51, 4 : Μαρκελλῖνος ἠρώτησεν εἰ μετῴσσι (Pompée et Crassus) ὑπάτειαν. Τῶν πολλῶν ἀποκρίνασθαι κελευόντων, πρῶτος Πομπήϊος εἶπεν ὡς τάχα μὲν δὴ μετέλθοι (que peut-être bien il se présenterait), τάχα δ' οὐκ ἂν μετέλθοι. Réponse évasive, il est vrai, mais qui, par sa forme même, par l'emploi côte à côte du potentiel sans particule et du potentiel avec particule, semble donner à entendre que le premier fait est plus probable que le second.

LUCIEN, *Timon*, 38 : Ploutos à Timon : καὶ τό γε τελευταῖον ἔφησθα ὡς προδέδωκά σε, τοῦναντίον δὲ αὐτὸς ἐγκαλέσαι μί σοι... ἀπελαθεὶς ὑπὸ σοῦ. « Tu me reproches de t'avoir trahi ; c'est moi au contraire qui pourrais t'accuser, ayant été chassé par toi. » Riposte vive et brusque.

Hermotime, 71 : ἢ τίς ἄρα δύναιτο... χωρῆσαι...

Lexiphanès, 14 : χειροσφῶν εἰμι, καὶ γλιανθεὶς ἥδιον ἀκούοιμι τῶν χειροσφῶν τούτων.

Toxaris, 36 : οὐδ' ἐν γαλήνῃ μάθεις εἰ ἀγαθὸς ὁ κυβερνήτης ἐστί.

Dialogues des Courtisanes. 4^e dial., 1 : — θαίματία... καὶ τὰ χρυσὰ
ταῦτα προείμην ἡδέως, εἰ μόνον ἴδοιμι...

Remarque I. — *Potentiel continué* : Nous rangeons sous ce titre un certain nombre de cas où l'influence de la particule peut se continuer, sans répétition de ἄν, d'une proposition ou même d'une phrase à une autre. Ces cas sont au nombre de trois :

1^o ἄν (κε) peut n'être pas répété après les conjonctions οὐδέ, δέ, surtout γάρ :

HOMÈRE, N. 321-324 : ἀνδρὶ δέ κ' οὐκ εἴξειε μέγας Τελαμώνιος Αἴας,
ὃς θνητός τ' εἶη καὶ ἔδοι Δημήτερος ἄκτῃν,
χαλκῷ τε βηκτός μεγάλαισιν τε χερμαδίοισιν
οὐδ' ἄρ' Ἀχιλλεῖ βῆξήνορι χωρήσειεν.

HÉRODOTE, 3, 127 : après une parenthèse : ὦ Πέρσαι, τίς ἄν μοι
τοῦτο ὑμέων ὑποστὶς ἐπιτελέσειε σοφίῃ καὶ μὴ βίῃ τε καὶ ὁμίλῳ; ἔνθα γάρ
σοφίης δεῖ, βίης ἔργον οὐδέν. Ὑμέων δὲ ὧν τίς μοι Ὀροίτεια ἢ ζῶοντα
ἀγάγοι ἢ ἀποκτείνειε;

SOPH., *Oedipe-Roi*, 937 : τὸ δ' ἔπος οὐξερῶ τάχ' ἄν (Vulg. τάχα, Din-
dorf τάχ' ἄν).

ἦδοιο μὲν, πῶς δ' οὐκ ἄν; ἀσχάλλοις δ' ἴσως¹.

PLATON, *Phédon*, 87 c : ἀλλὰ γὰρ ἄν φαίη ἐκάστην τῶν ψυχῶν πολλὰ
σώματα κατατρίβειν ἄλλως τε καὶ εἰ πόλλ' ἔτη βιώῃ· εἰ γὰρ ῥέοι τὸ σῶμα καὶ
ἀπολλύοιτο ἔτι ζῶντος τοῦ ἀνθρώπου, ἀλλ' ἡ ψυχὴ αἰὶ τὸ κατατριβόμενον
ἀνυφαίνοι, ἀναγκαῖον μεντὶν εἶη, ὅπότ' ἀπολλύοιτο ἡ ψυχὴ, τὸ τελευταῖον
ὑφασμα τυχεῖν αὐτὴν ἔχουσαν καὶ τούτου μόνου προτέραν ἀπόλλυσθαι· ἀπολο-
μένης δὲ τῆς ψυχῆς, τότε ἤδη τὴν φύσιν τῆς ἀσθενείας ἐπιδεικνύοι τὸ
σῶμα καὶ ταχὺ σαπὲν διοίχοιτο. κ. τ. λ.

POLYBE, 10, 45, 5 : πῶς γὰρ ἄν τις βουλευσάιτο περὶ τοῦ βοηθεῖν, μὴ
γιγνώσκων πόσοι πάρεσι τῶν πολέμων, ἢ ποῦ; πῶς δὲ θαρρήσαι πάλιν, ἢ
τούναντίον, ἢ τὸ καθόλου διανοηθεῖη τι, μὴ συνείης πόσαι νῆες, ἢ πόσος
σῆτος ἥκει παρὰ τῶν συμμάχων;

Il semble même ici que la seconde interrogation, d'un tour plus
vif que la première, renchérisse sur celle-ci.

1. Cf. ESCH., *Agam.*, 1008 δ' — SOPH., *Oed. Roi*, 996 οὐδέ. — ARISTOPH., *Nuées*,
426 οὔτε. — GREN., 572 δέ. — DÉMOST., 45, 19; 23, 186; 19, 212. — ANDOC., 4, 10 (δέ).

ARISTOPH., *Cheval.*, 1054-1057 : Cléon se vante d'avoir ramené les Lacédémoniens enchaînés; Allantopolès juge qu'en cette circonstance il n'a eu aucun mérite :

Τοῦτό γέ τοι Παφλαγῶν παρεκινδύνευσε μεθυσθεῖς·
Κεκροπίδῃ κακόβουλε, τί τοῦθ' ἡγεῖ μέγα τοῦργον;
Καί κε γυνή φέροι ἄχθος, ἐπεὶ κεν ἀνὴρ ἀναθείῃ·
ἀλλ' οὐκ ἂν μαχέσαιτο· χέσαιτο γὰρ, εἰ μαχέσαιτο.

XÉNOPH., *Anab.*, 4, 6, 13 : δοκοῦμεν δ' ἂν μοι ταύτῃ προσποιούμενοι προσβάλλειν, ἐρημοτέρῳ ἢ τῷ ἄλλῳ ὅρει χρῆσθαι· μενοῖεν γὰρ αὐτοῦ (illic) μᾶλλον ἄθροοι οἱ πολέμιοι. Cet exemple est d'autant plus remarquable que la première proposition potentielle a son verbe à l'infinitif.

2° D'une manière générale, quand deux propositions quelconques de même nature se suivent, ἂν peut n'être exprimé que dans la première. Cette construction n'est que le développement de la précédente, et semble ne pas se rencontrer avant Xénophon.

XÉNOPHON, *Cyr.*, 1, 6, 43 : εἴ σοι ἐπὶ φάλαγγος ἄγοντι ἄλλοθεν ποθεν οἱ πολέμιοι φαίνονται ἢ κατὰ πρόσωπον, ὅπως χρῆ ἀντιπαράγειν, ἢ ὅπως τὰ τῶν πολεμίων ἂν τις μάλιστα αἰσθάνοιτο, ἢ ὅπως τὰ σὰ οἱ πολέμιοι εἶδαιεν, ταῦτα δὲ πάντα τί ἂν ἐγὼ λέγοιμί σοι;

PLATON, *Répub.*, II, 382 e : κατὰ τί δὴ οὖν τούτων τῷ θεῷ τὸ ψεῦδος χρησίμουν; πότερον διὰ τὸ μὴ εἰδέναι τὰ παλαιὰ ἀφορμιῶν ἂν ψεύδοιτο; — Γελοῖον μὲντ' ἂν εἶη... — Ποιητὴς μὲν ἄρα ψευδὴς ἐν θεῷ οὐκ ἔστι. — Οὐ μοι δοκεῖ. — Ἀλλὰ δεδιώς τοὺς ἐχθροὺς ψεύδοιτο; — πολλοῦ γε δεῖ.

Lois, IV, 709 d : οἳ τε ἄλλοι γε δὴ πάντες οἱ νῦν δὴ ῥηθέντες κελευόμενοι τὴν αὐτῶν εὐχὴν εἰπεῖν εἶποιεν ἂν· ἢ γάρ; — Τί μὴν; — Ταῦτόν δὴ καὶ νομοθέτης, οἶμαι, δράσειεν. — "Εγὼ γ' οἶμαι.

Sisyphe, 388 c : οὐκοῦν ἐκεῖνο μὲν οὐκ ἂν ζητοίῃ, τὸν Κελλίστρατον εἰδέναι, ὃ γε εἰδώς; — Οὐ γάρ — "Οπου δέ γε εἶη, ζητοίῃ αὐτόν. — "Εμοίγε δοκεῖ.

DÉMOSTH., *Contre Midias*, 209 : Des riches intercéderont pour Midias. S'ils étaient les maîtres et qu'un homme du peuple moins coupable même que Midias dût être jugé par eux, l'absoudraient-ils? ταχύ γ' ἂν χαρίσαιντο, οὐ γάρ; ἢ δεηθέντι τῷ τῶν πολλῶν πρόσσχοιεν (S et F) (προσέχοιεν A), ἀλλ' οὐ « τὸν δὲ βάσκανον, τὸν δ' ὄλεθρον, » τοῦτον δ' ὑβρίζειν, ἀναπνεῖν δέ;

STRABON, 11, 5, 3 : Il s'agit des Amazones et de leurs exploits : τίς... ἂν πιστεύσειεν ὡς γυναικῶν στρατὸς ἢ πόλις ἢ ἔθνος συσταίῃ ἂν ποτε

χωρίς ἀνδρῶν; καὶ οὐ μόνον γε συσταίη, ἀλλὰ καὶ ἐφόδους ποιήσαιο ἐπὶ τὴν ἀλλοτρίαν καὶ κρατήσκειν οὐ τῶν ἐγγύς μόνον—ἀλλὰ καὶ διαπόντιον στείλαιο στρατεῖαν μέχρι τῆς Ἀττικῆς;

Ici, comme plus haut (POLYBE, 10, 45, 5) la présence d'abord, puis l'absence de ἄν semblent indiquer une gradation.

3° Dans les dialogues de Platon, ἄν exprimé dans une question peut n'être pas répété dans la réponse :

Parménide, 145 a : καὶ ἀρχὴν δὴ, ὡς ἔοικε, καὶ τελευτὴν καὶ μέσον ἔχοι ἄν τὸ ἐν. — ἔχοι.

Parménide, 147 a : πῶς γάρ; Εἰ δὲ μήθ' ἑαυτοῖς ἕτερά ἐστι μήτε τῷ ἐτέρῳ, οὐ πάντῃ ἄν ᾗδῃ ἐκφύγοι τὸ μὴ ἕτερα εἶναι ἀλλήλων; — ἐκφύγοι.

Parménide, 148 c : οὕτω μὲν δὴ ἄπτοιτ' ἄν τὸ ἐν αὐτοῦ τε καὶ τῶν ἄλλων. — ἄπτοίτο.

Lysis, 208 b : χᾶν, εἰ βούλοιο....., ἐφεν ἄν. — Πόθεν, ἦ δ' ὅς, ἐφεν;

Cette forme de réponse à un potentiel marque évidemment un acquiescement plus vif, plus pressé à l'opinion de l'interrogateur, que ne le ferait le potentiel avec particule.

Remarque II. — On peut considérer également comme des potentiels sans ἄν les emplois de l'optatif seul :

1° Dans les consécutives dépendant de οὐκ ἐσθ' ὅπως... οὐκ ἔστιν ὅστις — et autres expressions de ce genre (voir plus loin).

2° Dans les délibératives se rapportant au présent (voir plus loin).

3° Dans les temporelles qui ont le sens fréquentatif au présent (voir plus loin).

Les exemples que nous venons de citer, attestés par les manuscrits, sont en assez grande quantité pour établir d'une manière certaine qu'à toutes les époques de la littérature grecque, depuis Homère jusqu'à Lucien, à côté du potentiel avec particule a existé un potentiel sans particule. Il est inadmissible que dans tous ces passages la particule ait été omise par suite d'un oubli, d'une erreur de copiste. Cela ne saurait se soutenir pour les vers, que cette omission aurait rendus faux; ni pour la prose, où la particule accompagne régulièrement et constamment l'infinitif ou le participe au sens potentiel. Ils partent donc d'un principe erroné ceux qui prétendent à tout prix rétablir partout la particule là où elle semble manquer. Outre que ces *corrections* ne tiennent aucun compte des leçons des manuscrits, elles ont souvent pour effet de détruire l'impression « voulue » par l'auteur. Cette manie

de corriger les textes d'après des règles établies à priori a dû sévir déjà chez les critiques anciens. Aussi peut-on conjecturer, sinon affirmer, que chez les Grecs le potentiel sans particule, quoique moins employé que l'autre, était beaucoup moins rare qu'il n'en a l'air dans les manuscrits et surtout dans les éditions ; aucun des manuscrits qui nous sont parvenus ne remonte aux temps de la littérature grecque ancienne ; les éditeurs, d'autre part, ont toujours manifesté une tendance à généraliser, et plutôt à vouloir établir les textes d'après des règles absolues et à priori, qu'à corriger les règles d'après les textes authentiques.

En réalité, il y avait en grec deux manières d'exprimer le potentiel, ayant entre elles, surtout à l'origine, une différence très sensible de signification. Avec le temps et les progrès de l'esprit d'analyse, le potentiel avec particule l'a peu à peu emporté sur l'autre, sans pourtant jamais le supplanter entièrement. Dans les passages où celui-ci figure exceptionnellement, l'absence de la particule donne tout au moins à la phrase un tour plus vif, plus énergique. Aussi la plupart de ces emplois ont-ils lieu dans des interrogations, dans des exclamations, dans des apostrophes, dans les affirmations concises ou sentencieuses. L'emploi des deux potentiels côte à côte vient à l'appui de notre assertion. Non seulement, puisque les deux formes existent dans les manuscrits, tout porte à croire que l'auteur a voulu établir entre elles une différence de sens ; mais encore le passage se prête bien mieux à l'interprétation qui tient compte de la nuance. De même, si parfois, dans deux passages semblables, le même écrivain s'est servi des deux formes du potentiel, il l'a fait à dessein. Rien n'est plus fréquent, par exemple, dans Aristote que l'expression *δοξάειν ἄν* (voir plus loin). Le passage des *Politiques* (3, 7, 10) que nous avons cité est assurément un des seuls où *δοξάειν* apparaisse sans la particule habituelle. En y regardant de près, on s'aperçoit que cette expression a une valeur moins hypothétique qu'un potentiel avec *ἄν* et se rapproche sensiblement d'une affirmation catégorique (Cf. les exemples cités du *Parménide* de Platon, p. 37, avec les passages 151 a et 153 a-b du même ouvrage)¹.

1. En latin, l'optatif et le subjonctif se sont confondus au point qu'ils ne font plus qu'un seul mode. Dans deux cas pourtant la forme et la signification primitive de l'optatif sont faciles à reconnaître.

α) *Velim, nolim* : on sait que ces formes ne peuvent s'employer que lorsque la chose voulue est réalisable, *possible*.

β) *Dixerim, crediderim* (optatifs d'aoriste, et de parfait) : A la première personne de l'actif, ces formes s'emploient de préférence aux subjonctifs *dicam, credam*, pour exprimer le potentiel. « Non historia *cesserim* Graecis, nec opponere Thucydidi Sallustium verear. » (QUINTILIEN, X, 1, 101).

B Potentiel avec particule.

Le potentiel est presque toujours accompagné d'une particule qui en précise le sens, et cela dès Homère. Dans la poésie homérique les deux particules $\kappa\epsilon$ et $\alpha\upsilon$ sont également vivaces; elles sont restées telles dans la langue artificielle de la poésie épique. Mais déjà dans Hésiode, et surtout dans Hérodote, chez qui elle est très rare, la particule $\kappa\epsilon$ cède le pas à l'autre. $\kappa\epsilon$ n'apparaît plus que d'une manière tout à fait exceptionnelle dans quelques passages des tragiques. Aristophane ne l'emploie que par ironie dans la bouche de personnages qui ne sont pas attiques (*Acharn.*, 737. — *Chevaliers*, 1056).

A partir de l'époque attique, $\kappa\epsilon$ qui a déjà disparu de la prose, n'apparaît plus dans la langue littéraire.

Bien que les particules n'aient eu aucune influence sur le mode, puisque, à l'origine, le fait de leur présence ou de leur absence ne change point le sens général, il n'est pas sans intérêt d'en rechercher la signification exacte; et puisque peu à peu l'usage les a rendues nécessaires ou peu s'en faut, l'étude en est liée en quelque sorte à celle du mode lui-même.

$\kappa\epsilon$ ($\kappa\epsilon\upsilon$, dorien $\kappa\alpha$) est identique au sanscrit kam. Ces formes paraissent remonter à une forme indo-européenne kem, qui, suivant qu'elle portait ou ne portait pas d'accent, est devenue : en sanscrit kām et kam; en grec $\kappa\epsilon\upsilon$ et $\kappa\alpha$ (= $\kappa\alpha\iota$). L'opinion de M. Heury qui voit dans $\kappa\epsilon$ une réduction de $\kappa\epsilon\upsilon$ et de $\kappa\alpha$ paraît très vraisemblable¹. Quoi qu'il en soit, le sanscrit kām, kam, ne s'emploie pas pour le potentiel² (où l'optatif se présente seul par conséquent), et ailleurs il a un sens tellement vague et effacé que souvent il peut être considéré à la rigueur comme un pléonasma. On peut le ramener à la signification générale de : « en quelque façon ». Nous ne nous étonnerons pas après cela qu'en grec $\kappa\epsilon$, $\kappa\epsilon\upsilon$ ait eu une tendance à disparaître devant son concurrent $\alpha\upsilon$ toujours accentué.

$\alpha\upsilon$: Nous sommes plus fixés sinon pour l'étymologie, du moins pour le sens de $\alpha\upsilon$. D'une part les lois de la phonétique permettent

1. Cette particule se présente en arcadien sous la forme $\kappa\alpha\upsilon$ dans deux passages d'inscriptions : $\epsilon\dot{\iota}\ \kappa\alpha\upsilon\ \tau\iota\ \gamma\acute{\epsilon}\nu\eta\tau\alpha\iota\ \epsilon\dot{\iota}\ \kappa\alpha\upsilon\ \kappa\epsilon\lambda\epsilon\upsilon\omega\nu\tau\iota$ (HUGO-WEBER, *Die dorische Partikel* $\kappa\alpha$, Halle, 1864 — cité par DELBRÜCK, *Conjunctiv und Optativ*, p. 86).

2. DELBRÜCK, *Der Gebrauch des Conjunctivs und Optativs in Sanskrit und Griechischen*, p. 84-88.

d'identifier cette particule avec le « an » des latins; d'autre part les emplois variés de ἄν en grec (en dehors du potentiel) et en latin permettent d'en retrouver la valeur originelle.

Voici d'abord quelques exemples en grec de propositions indépendantes autres que le potentiel, construites avec ἄν.

PINDARE, *Néméennes*, 7, 68 : τίς ἄν ἐρεῖ ; Qui, *le cas échéant*, dira ?

EURIPIDE, *Alceste*, 48 : οὐκ οἶδ' ἄν εἰ πείσαιμ' σε. Je ne sais pas, *le cas échéant*, si je te persuaderais.

ARISTOTE, *Héth.* Εὐδήμ. : 7, 12, 21 : ἐπειδὴ ἄδηλον < ἐστὶ > τὸ πόσον δύναται τὸ ἄμα < ζῆν μετὰ φίλου >, ἤδη διαφέρονται καὶ οἶονται < οἱ μὲν > τὸ μετέχειν ἄμα πάντων φιλικὸν < εἶναι > καὶ ὥσπερ συνδειπνεῖν ἄμα φασὶν ἥδιον ταῦτ' ἔχοντας· οἱ δ' ἄν μέντοι οὐ βούλονται — « d'autres, *c'est possible*, ne veulent pas.

SRABON, 2, 5, 24 : καὶ γὰρ ἐστὶν ὡς ἄν μέρος. (ἄν = *en quelque sorte*).

Citons, à côté de ces emplois exceptionnels, le sens fréquentatif bien connu de ἄν :

XÉNOPH., *Cyr.*, 6, 4, 14 : ὁπότε... γένοιτο..., εἶπεν ἄν... Il disait, *le cas échéant*...

Le latin emploie *an* dans les cas suivants :

1° En tête de la seconde partie d'une interrogation double. Une phrase comme celle-ci : « *utrum iste an ille ?* » se décompose de la manière suivante : « lequel des deux ? Celui-ci ? *peut-être bien* celui-là. »

2° Pareillement s'explique l'emploi de *an* dans les expressions « *dubito an* » « *incertum an...* » etc. qui signifient littéralement : « j'hésite, *peut-être bien* que » « on ne sait, *peut-être bien* que... »

3° « *An* » a pu, comme en grec, s'employer avec le potentiel. De cet emploi il n'est resté que les expressions *forsan* (= *fors an*), *forsitan* (= *fors sit an*), *fortassis* (= *forte an si vis*) où *an* a le sens de *peut-être*, *le cas échéant*. Il est probable que cet emploi a été abandonné à cause du sens interrogatif-affirmatif que « *an* » avait acquis dans les deux constructions précédentes : l'un aura fait tort à l'autre.

4° Enfin, on rencontre *an*, principalement chez Tacite¹, employé dans le sens de « ou bien » « ou encore » *Ann.*, XIII, 9 —

1. L. CONSTANS, *Étude sur la langue de Tacite*, p. 71.

III, 3 — XVI, 23 — et avec l'indicatif, pour introduire une proposition principale, dans le sens de « ou peut-être » *Ann.*, III, 44 an compererat — VI, 38 an... malebat — XIV, 7 an... credebant.

Éventualité et indétermination en grec, possibilité et éventualité en latin, tels sont donc les sens de la particule « an ». Ces sens se ramènent en dernière analyse à la signification très générale et très vague d'éventualité. Il nous semble que l'expression française qui rend le mieux « an » dans ces divers emplois est la locution populaire « des fois ». Ainsi « an » est un ancien ad-
verbe de temps affaibli à la longue en adverbe de manière.

Il n'est pas sans intérêt d'étudier dans Homère l'emploi comparé des particules $\kappa\epsilon$ et $\tilde{\alpha}\nu$ pour la formation du potentiel. On remarquera d'abord que $\kappa\epsilon$ est d'un usage beaucoup plus fréquent, d'une manière générale; et, en y regardant de près, que les emplois de l'une et de l'autre particule sont assez nettement déterminés. Dans certains cas, en effet, $\kappa\epsilon$ seul est admis; dans d'autres il subit plus ou moins la concurrence de son rival.

C'est ainsi que le potentiel se construit *toujours* avec $\kappa\epsilon$:

1° Après le pronom neutre adverbial $\tau\tilde{\omega}$ signifiant alors, c'est pourquoi, etc., $\kappa\epsilon$ suivant *immédiatement* l'adverbe.

$\tau\tilde{\omega} \kappa\epsilon$ { *Iliade* : B 371 — Γ 255 — Δ 290 — Η 158 — Ν 56 —
Ξ 241 — Ο 52 — Η 723 — Ρ 488 et 563 = 10 fois } 21 fois
Odyssée : γ 224 — θ 467 — ρ 164, 244, 546 — σ 379
— τ 310, 579 — φ 374 — χ 78, 138 = 11 fois }

1 seule fois (χ 325) $\tau\tilde{\omega}$ est suivi de $\tilde{\alpha}\nu$ mais non immédiatement : $\tau\tilde{\omega} \text{ οὐκ } \tilde{\alpha}\nu...$

2° Après $\alpha\tilde{\iota}\psi\alpha$. $\alpha\tilde{\iota}\psi\alpha \kappa\epsilon$ (Η 624 — Ρ 159, 162 — ρ 315, 561).

3° Après un *pronom personnel* ou *démonstratif* ou *relatif*, $\kappa\epsilon$ venant immédiatement après le pronom : d'où les expressions $\tau\omicron\tilde{\upsilon} \kappa\epsilon$ (Δ 96...), $\tau\tilde{\omega}\nu \kappa\epsilon$ (Ε 192, Ζ 49, Κ 171, Λ 135, Η 16...), $\epsilon\mu\omicron\iota \kappa\epsilon$ (Ζ 410, Ξ 108...), $\tau\acute{o} \kappa\epsilon\nu$ (Η 28, Ρ 417...) $\tilde{\eta} \kappa\epsilon$ (Η 342, Θ 291, Ο 738...), $\delta\varsigma \kappa\epsilon$ (Ω 150, 179) $\sigma\epsilon\tilde{\iota}\omicron \kappa\epsilon$ (Ω 686) pour ne citer que l'Iliade. — Une seule fois dans ce poème (Η 231) $\tilde{\alpha}\nu$ apparaît au lieu de $\kappa\epsilon$ après $\epsilon\tilde{\iota}$.

4° Après $\kappa\alpha\tilde{\iota}$. $\kappa\alpha\tilde{\iota} \kappa\epsilon\nu$ (Γ 41, Ζ 456, 457, Ν 377, Ρ 162, Υ 367, Χ 287, Ω 655 — σ 218, υ 51, 316 (2 fois) — φ 113) sauf une seule exception $\kappa\alpha\tilde{\iota} \tilde{\alpha}\nu$ (Ε 362).

5° Dans les expressions $\varphi\alpha\tilde{\iota}\eta\varsigma \kappa\epsilon$, $\varphi\alpha\tilde{\iota}\eta \kappa\epsilon$ — immédiatement après $\tilde{\eta}$ (certes) $\tilde{\eta} \kappa\epsilon$ (Α 255, Η 125, Ν 815, Ρ 38, Χ 43 — mais $\tilde{\eta} \gamma\alpha\rho \tilde{\alpha}\nu$ Α 232, Β 242, $\tilde{\eta} \sigma'\tilde{\alpha}\nu$ Χ 20) — après $\acute{\omega}\varsigma$, $\acute{\omega}\varsigma \kappa\epsilon$ — $\acute{\omega}\delta\epsilon$, $\acute{\omega}\delta\epsilon \kappa\epsilon$ — $\omicron\iota\omicron\nu$, $\omicron\tilde{\iota}\acute{o}\nu \kappa\epsilon$ — $\tau\omicron\iota\omicron\nu$, $\tau\omicron\tilde{\iota}\acute{o}\nu \kappa\epsilon$ — $\epsilon\nu\theta\alpha$, $\epsilon\nu\theta\alpha \kappa\epsilon$ — $\tau\acute{o}\tau\epsilon$, $\tau\acute{o}\tau\epsilon \kappa\epsilon$, etc.

Dans les interrogatives, après $\tau\acute{\iota}\varsigma$, après $\pi\acute{\omega}\varsigma$, les emplois de $\kappa\epsilon$ et de $\tilde{\alpha}\nu$ se balancent.

$\tau\acute{\iota}\varsigma\ \kappa\epsilon$ { K 303, P 260, 586 ($\tau\acute{\iota}\varsigma\ \delta\acute{\epsilon}\ \kappa\epsilon$), T 90 = 4 fois } en tout 8 fois.
 γ 113, δ 443, ϕ 259 ($\tau\acute{\iota}\varsigma\ \delta\acute{\epsilon}\ \kappa\epsilon$), χ 12 = 4 fois }
 $\tau\acute{\iota}\varsigma\ \tilde{\alpha}\nu$: I 77, Ω 367 — ϵ 100 ($\tau\acute{\iota}\varsigma\ \delta'\tilde{\alpha}\nu$), κ 574 = 4 fois.
 $\pi\tilde{\omega}\varsigma\ \kappa\epsilon$: Ξ 333, P 149 ($\pi\tilde{\omega}\varsigma\ \delta\acute{\epsilon}\ \kappa\epsilon$), T 81 = 3 fois (Point d'exemple dans l'Odyssée).
 $\pi\tilde{\omega}\varsigma\ \tilde{\alpha}\nu$: I 437, K 243, P 327 — θ 353, σ 31 = en tout 5 fois.
 Soit en tout $\kappa\epsilon$: $8 + 3 = 11$ fois.
 $\tilde{\alpha}\nu$: $4 + 5 = 9$ fois.

Dans les propositions potentielles affirmatives prises dans leur ensemble :

$\kappa\epsilon$ est employé 141 fois dans l'Illiade, 128 fois dans l'Odyssée ; en tout 269 fois.

$\tilde{\alpha}\nu$ apparaît 24 fois dans l'Illiade, 14 fois dans l'Odyssée ; en tout 38 fois.

Enfin, dans les potentielles négatives, les deux particules se répartissent comme suit :

$\kappa\epsilon$ ($\omicron\tilde{\upsilon}\ \kappa\epsilon$, $\omicron\tilde{\upsilon}\delta\acute{\epsilon}\ \kappa\epsilon$) se lit 19 fois dans l'Illiade, 21 fois dans l'Odyssée : en tout 40 fois.

$\tilde{\alpha}\nu$ ($\omicron\tilde{\upsilon}\kappa\ \tilde{\alpha}\nu$, $\tilde{\alpha}\nu\ \omicron\tilde{\upsilon}$) se lit 43 fois dans l'Illiade, 28 fois dans l'Odyssée : en tout 71 fois.

Dans les deux passages suivants $\kappa\epsilon$ et $\tilde{\alpha}\nu$ font cumul :

N 127 : ἀμφὶ δ' ἄρ' Αἴαντας δοιοὺς ἴσταντο φάλαγγες
 καρτερὰ, ἅς οὐτ' ἄν κεν Ἄρης ὀνόσαιτο μετελθὼν
 οὔτε κ' Ἀθηναίη λαοσσόος.

Ω 437 : Σοὶ δ' ἄν ἐγὼ πομπὸς καὶ $\kappa\epsilon$ κλυτὸν Ἄργος ἱκοίμην.

Des observations qui précèdent nous concluons :

1° Que, dans les poèmes homériques, $\kappa\epsilon$ est d'un emploi beaucoup plus fréquent que $\tilde{\alpha}\nu$.

2° Qu'il n'y a pas de différence bien sensible entre l'Illiade et l'Odyssée pour les emplois de $\kappa\epsilon$ et de $\tilde{\alpha}\nu$.

3° $\tilde{\alpha}\nu$ a une tendance bien caractérisée à accompagner les négations¹.

4° $\kappa\epsilon$ apparaît surtout immédiatement après des mots fortement accentués, pronoms ou adverbes.

1. La différence entre $\kappa\epsilon$ et $\tilde{\alpha}\nu$ est bien marquée dans ces vers :

..... οὐκ ἄν ἔγωγε τὸν πρὸς δῶμα νεοίμην
 ἐξ εὐνῆς ἀνστήσας· νεμεσσητὸν δέ κεν εἶη. (Ξ 335-336).

D'où il résulte que les différences d'emploi de $\tilde{\alpha}\nu$ et de $\kappa\epsilon$ sont dues à une influence d'accentuation : $\tilde{\alpha}\nu$ accentué marquait avec une sorte d'insistance l'éventualité que l'enclitique $\kappa\epsilon$ indiquait à peine. Il était nécessaire qu'à la longue la forme forte l'emportât sur la forme faible ¹.

Plus tard, d'autres particules ont pu accompagner $\tilde{\alpha}\nu$ pour renforcer encore l'idée d'éventualité : $\tau\acute{\alpha}\chi\alpha$ et à l'époque attique $\tilde{\iota}\sigma\omega\varsigma$. Nous disons plus tard, car dans Homère $\tau\acute{\alpha}\chi\alpha$, bien qu'il accompagne quelquefois le potentiel, a toujours le sens de « *bientôt* ». Dans Hérodote pour la première fois $\tau\acute{\alpha}\chi\alpha$ apparaît avec le sens de « *peut-être* » (VII, 181), signification qu'il a pour ainsi dire toujours dans la suite. (ESCHYLE, *Prom.*, 311-313). Dans de très rares passages $\tau\acute{\alpha}\chi\alpha$ a conservé son sens étymologique, jamais en prose d'ailleurs. Cf. :

$\beta\alpha\zeta\iota\omicron\nu\delta\epsilon\tilde{\iota}\nu\epsilon\rho\theta\epsilon\nu <\tau\omicron\upsilon\tilde{\alpha}\nu\tau\rho\omicron\upsilon> \epsilon\tilde{\zeta}\tilde{\alpha}\rho\iota\sigma\tau\epsilon\rho\tilde{\alpha}\varsigma\tau\acute{\alpha}\chi'\tilde{\alpha}\nu$
 $\tilde{\iota}\delta\omicron\iota\varsigma\kappa\omicron\tau\omicron\nu\kappa\rho\eta\nu\alpha\iota\omicron\nu\ldots$ Bientôt tu pourras voir — (SOPH., *Phil.*, 20) cf. aussi *Ajax*, 690.

Chez les Attiques, à $\tilde{\alpha}\nu$ ou à $\tau\acute{\alpha}\chi'$ $\tilde{\alpha}\nu$ se joint assez souvent l'adverbe $\tilde{\iota}\sigma\omega\varsigma$ qui à ce contact perd un peu de sa valeur étymologique pour ne plus signifier lui aussi que « *peut-être tout de même* » « *peut-être bien* ».

SOPH., *Ajax*, 690 : $\tau\acute{\alpha}\chi'\tilde{\alpha}\nu\tilde{\iota}\sigma\omega\varsigma\pi\acute{\omicron}\theta\omicron\iota\sigma\theta\epsilon\ldots$ Peut-être apprendrez-vous bientôt...

EURIP., *Iphig. Aul.*, 1425 : $\omicron\mu\omega\varsigma\delta'\tilde{\iota}\sigma\omega\varsigma\gamma\epsilon\kappa\tilde{\alpha}\nu\mu\epsilon\tau\alpha\gamma\nu\omicron\iota\tilde{\iota}\varsigma\tau\acute{\alpha}\delta\epsilon\ldots$ Pourtant tu pourrais bien te repentir de ta décision,

Electre, 399 : $\tilde{\iota}\sigma\omega\varsigma\delta'\tilde{\alpha}\nu\tilde{\epsilon}\lambda\theta\omicron\iota$ — il viendra peut-être tout de même ².

Médée, 1088 : $\mu\acute{\iota}\alpha\nu$ (une seule femme spirituelle) $\epsilon\nu\pi\omicron\lambda\lambda\alpha\tilde{\iota}\varsigma\epsilon\upsilon\theta\omicron\iota\varsigma\tilde{\alpha}\nu\tilde{\iota}\sigma\omega\varsigma$ On en trouverait peut-être une, une tout au plus.

PLATON, *Lois*, X, 900 c : $\acute{\alpha}\lambda\lambda'\omicron\upsilon\delta\epsilon\nu\tau\acute{\alpha}\chi'\tilde{\alpha}\nu\tilde{\iota}\sigma\omega\varsigma\epsilon\tilde{\iota}\eta\chi\alpha\lambda\epsilon\pi\omicron\nu\epsilon\nu\delta\epsilon\tilde{\iota}\xi\alpha\sigma\theta\alpha\iota\tau\omicron\upsilon\tau\omicron$.

Résumons-nous : De bonne heure le grec a éprouvé le besoin de renforcer l'optatif potentiel par la particule $\kappa\epsilon$ marquant va-

1. Le sens éventuel de $\kappa\epsilon$ est si effacé que cette particule accompagne quelquefois un optatif de souhait : $\omicron\varsigma\kappa\epsilon\delta\upsilon\nu\alpha\iota\mu\eta\nu$, *utinam possim* (*Hymnes Homér.*, Z 11).

2. Avec l'indicatif : *Electre*, 560. $\tilde{\iota}\sigma\omega\varsigma\ldots\tilde{\epsilon}\tilde{\zeta}\epsilon\tau\alpha\iota$.

guement et faiblement l'éventualité (si faiblement que la particule sanscrite kam qui lui est identique paraît souvent explétive, cf. DELBRÜCK, *ouvr. cité*, p. 86), et dont la présence semble plutôt avoir servi à mettre en relief le mot sur lequel elle s'appuyait. Cette particule est restée en usage dans les dialectes non ioniens, et, par imitation d'Homère, dans la poésie épique. De bonne heure aussi, dans le dialecte ionien, s'est manifestée une tendance à renforcer l'idée éventuelle de l'optatif potentiel par l'adjonction de la particule plus forte et accentuée *äv*, d'abord dans les propositions négatives et dans les interrogatives, enfin partout. Avec le temps, pour mieux marquer encore l'éventualité modale, on a joint à *äv* la particule *τάχα*, puis *ἴσως*, quelquefois même l'une et l'autre.

Il est certain que dans tous les cas la particule n'a eu qu'une valeur accessoire, qu'elle n'a pas influé sur le sens du mode, qu'au contraire c'est le mode qui a agi sur la particule, comme on peut l'observer, à une époque relativement récente, pour *τάχα* et pour *ἴσως*. Le mode potentiel restait toujours lui-même, et exprimait l'*éventualité possible, subjective* : idée très vague, très étendue, susceptible, avec les progrès de la pensée, de recevoir des applications de plus en plus nombreuses. C'est ainsi que le potentiel a pu exprimer, suivant que dominait l'idée de possibilité ou celle d'éventualité : la possibilité matérielle, la possibilité morale, une affirmation énergique — ou bien la simple éventualité, une probabilité, une conjecture, une affirmation atténuée, etc. Ce sont ces applications spéciales d'une idée très générale que nous allons étudier maintenant, classées autant que possible dans un ordre logique et chronologique.

Emplois et Sens du Potentiel.

L'emploi primitif du potentiel et la raison d'être de ce mode est d'exprimer une simple conception de l'esprit; par conséquent de présenter un fait non comme réel, mais comme possible. Cet emploi essentiel et fondamental a été le plus fréquent à toutes les époques. Nous l'appellerons le Potentiel simple.

1^o POTENTIEL SIMPLE.

Ce mode correspond généralement à notre conditionnel et s'emploie dans deux cas : A pour exprimer la possibilité d'une action

en elle-même; *B* pour exprimer la possibilité d'une action par rapport à une autre action.

A. — Le potentiel grec se traduit en français par le conditionnel, quelquefois par l'adverbe « peut-être. »

Z 410 : ... ἐμοὶ δέ κε κέρδιον εἴη

H 456 : ἄλλος κέν τις τοῦτο θεῶν δαίσειε νόημα.

I 444 : ὥς (quare) ἂν ἔπειτ' ἀπὸ σεῖο, φίλον τέκος, οὐκ ἐθέλοιμι λείπεσθ(αι).

I 601 : κήκλιον δέ κεν εἴη
νηυσὶν καιομένησιν ἀμυνέμεν...

K 243 : πῶς ἂν ἔπειτ' Ὀδυσσεύς ἐγὼ θεῖοιο λαθοίμην ; comment oublierais-je... ?

A 134 : τῶν κέν τοι χάρισται πατὴρ ἀπερείσι' ἄποινα.

803 : βεῖα δέ κ' ἀκμηῆτες κεκμηότας ἄνδρας αὐτῇ,
ᾧσασθε προτὶ ἥστυ νεῶν ἄπο καὶ κλισιάων. etc., etc.

SOPH., Electre, 227 : τίνι γὰρ ποτ' ἂν, ὦ φίλῃ γενέθλα,
πρόσφορον ἀκούσαιμ' ἔπος, τίνι φρονοῦντι καίρια ;

258 : (πῶς) οὐ δρώη τίδ' ἂν ; Pourquoi ne ferait-elle pas cela ?

Ædip. Roi, 333 : ... οὐ γὰρ ἂν πύθοιό μου.

XÉNOPHON, Agés, 7, 1 : μακρὸν ἂν εἴη λέγειν.

Lysias, 2, 27 : πολὺ ἂν ἔργον εἴη (id. 11, 11).

B. — *Z* 284 : εἰ κείνόν γε ἴδοιμι κατελθόντ' Ἀΐδους εἴσω·
φαίην κε φρέν' ἀτέρπου οἴζυος ἐκλελαθέσθαι.

Z 521 : ... οὐκ ἂν τίς τοι ἀνὴρ, ὅς ἐνείσιμος εἴη,
ἔργον ἀτιμῆσειε μάχης, ἐπεὶ ἄλκιμός ἐσσι.

Gnom. : θεοῦ θέλοντος κἂν ἐπὶ ῥήπος πλέοις, etc., etc.

Remarque I. — Dans la poésie homérique, le potentiel peut s'employer non seulement pour un fait présent ou futur, mais encore pour un fait passé ; ce qui nous semble au premier abord tout à fait anormal, habitués que nous sommes à rencontrer dans la littérature postérieure l'emploi de ce mode pour exprimer une action plutôt future. Mais force est bien de constater qu'à l'époque d'Homère l'idée de possibilité rendue par le potentiel pouvait

s'appliquer à tous les temps. De sorte que, par exemple, « εἴποις κε » pouvait signifier « tu dirais à l'occasion » mais aussi « tu aurais dit. » Cette dernière signification est évidemment une extension du premier emploi. Le potentiel énonce la possibilité éventuelle d'une manière tout à fait générale. Lors donc que l'auteur veut appliquer à un fait particulier, même passé, une expression générale, il emploie le potentiel ; en un mot, pour faire entendre qu'une action *aurait pu* se produire, il dit qu'elle *pourrait* encore se faire, naturellement si les mêmes circonstances l'accompagnaient. L'expression devient ainsi plus énergique.

Γ 221 : ἀλλ' ὅτε δὴ ῥ' ὅπα τε μεγάλην ἐκ στήθεος ἔει...

οὐκ ἂν ἔπειτ' Ὀδυσῆϊ γ' ἐρίσσειε βροτὸς ἄλλος (aucun n'eût pu lutter avec Ulysse).

Δ 539 : ἔνθα κεν οὐκέτι ἔργον ἀνὴρ ὀνόσαιτο μετελθὼν (le combat fut rude, personne n'eût trouvé à redire à la besogne).

Ε 311 : καί νύ κεν ἔνθ' ἀπόλοιτο (eût péri) ἄναξ ἀνδρῶν Αἰνείας,
εἰ μὴ ἄρ' ὅξυ νόησε Διὸς θυγάτηρ Ἀφροδίτη.

Ε 388 : καί νύ κεν ἔνθ' ἀπόλοιτο Ἄρης ἄτος πολέμοιο,
εἰ μὴ μητρὶν, περικαλλῆς Ἥερῖθιοι,
Ἑρμῆς ἐξήγγειλεν· ὁ δ' ἐξέκλειπεν Ἄρηα¹. (Cf. M 58 et 382 cités p. 9.)

Ν 343 : μάλα κεν θρασυκάρδιος εἶη
ὃς τότε γηθήσειεν ἰδὼν πόνον οὐδ' ἀκίχοιτο.

Π 70 : οὐ γὰρ ἐμῆς κόρυθος λεύσσουσι (les Troyens) μέτωπον
ἐγγύθι λαμπομένης· τάχα κεν φεύγοντες ἐναύλους
πλήσειαν νεκύων, εἴ μοι κρείων Ἀγαμέμνων
ῥῖπια εἰδείη· νῦν δὲ στρατὸν ἀμφιμάχονται.

Ainsi parle Achille à Patrocle : « les ennemis, dit-il, auraient rempli les fossés de leurs morts, si Agamemnon s'était montré aimable envers moi. »

ε 74 : ἀμφὶ δὲ λειμῶνες μαλακοὶ ἴου ἡδὲ σελίνου
θήλεον· ἔνθα κ' ἔπειτα καὶ ἀθάνατός περ ἐπελθὼν

1. Dans un passage semblable (Ε 679) Homère emploie l'indicatif :

καί νύ κ' ἔτι πλεόνας Λυκίων κτάνε διὸς Ὀδυσσεύς,
εἰ μὴ ἄρ' ὅξυ νόησε μέγας κορυθαίολος Ἑκτωρ.

L'indicatif exprime ici un fait réel : Ulysse tua des Lyciens, et le nombre de ses victimes eût été plus grand, si, etc.

θηήσαιτο ἰδὼν καὶ τερψθεῖη φρεσὶν ᾗσιν. (Des prairies qu'un immortel même eût admirées avec délices.)

ν 87 : ἡ δὲ (le navire) μᾶλ' ἀσφαλέως θέεν ἔμπεδον· οὐδὲ κεν ἵρηξ κίρκος ὁμυχρήσειεν.

ξ 323 : καὶ μοι κτήματ' ἔδειξεν, ὅσα συνχέειρατ' Ὀδυσσεύς.....
καὶ νύ κεν ἐς δεκάτην γενεήν ἑτερόν γ' ἔτι βόσχοι·
τόσσα οἱ ἐν μεγάροις κειμήλια κείτο ἄνακτος.

On rencontre encore, il est vrai, après Homère l'emploi du potentiel pour le passé (voir plus loin); mais seulement pour exprimer une pensée générale, une conjecture de l'auteur, et non plus comme ici pour affirmer un fait particulier.

Remarque II. — La possibilité d'un fait résulte de ce qu'il s'est déjà produit. De là, à une époque relativement postérieure, l'emploi du potentiel pour exprimer, sous forme de pensée générale, une chose vraie dans tous les temps, un fait fréquent, habituel. Ces sortes de sentences se rencontrent principalement chez les poètes tragiques.

ESCHYLE, *Perse*, 707 : λέξον· ἀνθρώπεια δ' ἄν τοι πέματ' ἂν τύχοι βρότοις (naturellement les choses humaines arrivent aux mortels.)

Agam., 1328 : ἰὼ βρότεια πράγματ' εὐτοχοῦντα μὲν
σχία τις ἂν τρέφειεν (rien qu'une ombre détruit le bonheur.)

SOPHOCLE, *Ædip. Col.*, 43 : Œdipe : « A qui est consacré ce lieu? Qui puis-je invoquer? »

L'étranger : τὴς πάνθ' ὁρώσας Εὐμενίδας ὅγ' ἐνθάδ' ἂν
εἴποι νιν (solet appellare)· ἄλλα δ' ἄλλαχού καλὰ.

Ædip. Roi, 503 : σοφίη δ' ἂν σοφίαν παρὰ μέλειεν ἀνὴρ. (C'est par l'habileté qu'on surpasse l'habileté des autres.)

Fragm. de SOPH. n° 678 (Didot, p. 367) STOB., XLVI, 13 : ἴσθι δ', ὥσπερ ἡ παροιμία, ἐκ χάριτα βιωῶν γνωτὸς ἂν γένοιτο ἄνθρωπος (devient quelquefois).

ARISTOTE, *Mor. Eud.*, 7, 2, 18 : καὶ οἱ φαῦλοι ἂν εἴεν (ont coutume d'être, sont généralement) φιλοὶ ἀλλήλοις καὶ διὰ τὸ χρήσιμον καὶ διὰ τὸ ἡδύ.

2^o POTENTIEL RENFORCÉ.

Très souvent le potentiel acquiert une signification très énergique par une sorte de renforcement de l'idée de possibilité. Cet emploi est très ancien en grec; Homère surtout nous en a laissé de très nombreux exemples. Dans ce cas, on traduit généralement l'optatif par le verbe « pouvoir » pris dans toute sa force, ou encore par les verbes « vouloir, devoir », etc. Il importe de distinguer ici une assez grande variété d'emplois. Chacun de ces emplois a son histoire : l'époque où il apparaît, la manière dont il se développe peuvent présenter quelque intérêt. Tantôt le potentiel exprime la possibilité dans toute la force et l'étendue de ce mot; tantôt, surtout avec une négation, il sert à énoncer une affirmation énergique; ailleurs il marque une conjecture probable ou bien une affirmation générale; ailleurs encore il est en quelque sorte l'équivalent d'un indicatif futur; enfin, ce mode s'emploie dans une exclamation ou dans une protestation.

A Potentiel exprimant l'idée de « pouvoir ».

Cet emploi est surtout fréquent dans Homère et les poètes dramatiques. Il est devenu plus rare et le sens du potentiel s'est d'ailleurs affaibli chez les prosateurs, à partir de l'époque classique et principalement après cette époque.

Le potentiel ici exprime la possibilité matérielle ou morale, tout au moins une très forte probabilité : « λέγοιμι ἄν », par exemple, signifiera suivant le contexte : « je puis, je pourrai, je pourrais parler — il m'est possible, il m'est permis de parler — il peut se faire que je parle... »

E 362 : Τυδείδης, ὅς νῦν γε καὶ ἄν Διὶ πατρὶ μάχοιτο (...qui serait capable à présent de combattre contre Zeus même).

H 342 : ἔκτοσθεν δὲ βαθεῖαν ὀρύζομεν ἐγγύθι τάφρον,
ἧ χ' ἵππους καὶ λαὸν ἐρυκάχοι ἀμφὶς ἐοῦσα (...qui pourra arrêter...)

I 57 : ἧ μὲν καὶ νέος ἐσσι, ἐμὸς δὲ κε καὶ πάϊς εἴης
ὀπλότατος γενεῇφιν... (Tu ne comptes pas encore beaucoup d'années, dit Nestor à Diomède, tu pourrais être le plus jeune de mes fils).

M 58 : ἐνθ' οὐ κεν ῥέα ἵππος εὐτροχὸν ἄρμα τιταίνων
ἐσβαίη, πεζοὶ δὲ μενοίνεον, εἰ τελέουσιν (...aurait pu entrer...)

M 378 et suiv. : Λῆξ δὲ πρῶτος Τελαμώνιος ἄνδρα κατέκτα,
..... Ἐπικλῆα μεγάλθυμον,
μαρμάρῳ ἀκρίεντι βάλων, ὃ ῥα τείγεις ἐντὸς
κεῖτο μέγας..... οὐδέ κέ μιν ῥέα
χειρὲσσ' ἀμφοτέρῃς ἔχοι ἀνὴρ οὐδὲ μαλ' ἔθων (...n'au-
rait pu tenir) cf. M 448.

O 737 : οὐ μὲν τι σχεδὸν ἐστὶ πόλις πύργοις ἀραρυῖα,
ἧ κ' ἀπαμυνάμεσθ'... (où nous pourrions nous défendre...)

P 260 : τῶν δ' ἄλλων τίς κεν ἦσι φρεσὶν οὐνόματ' εἴποι
ὅσοι δὴ μετόπισθε μάχην ἤγειραν Ἀχαιῶν; (... qui pourrait
dire?)

γ 114 : τίς κεν ἔκείνα
πάντα γε μυθήσαιο καταθνητῶν ἀνθρώπων; etc., etc.

HÉRODOTE, 1, 206 : οὐ γὰρ ἂν εἰδείης (tu ne peux savoir) εἴ τοι ἐς
καιρὸν ἔσται ταῦτα τελεόμενα.

ESCH., *Eumén.*, 552 : ἐκ τῶν δ' ἀνάγκης ἄτερ δίκαιος ὦν οὐκ ἔνολθος
ἔσται· πανώλεθρος δ' οὐ ποτ' ἂν γένοιτο (il ne saurait être malheureux
en tout).

663 : πατὴρ μὲν ἂν γένοιτ' ἄνευ μητρὸς. (On peut être père
sans qu'il y ait une mère <et la preuve, c'est que Zeus est le
père de Pallas.>)

SOPH., *Ajax*, 337 : Le Chœur à Ajax : τί δῆτ' ἂν ἀλγοίης ἐπ'
ἐξειργασμένοις (comment peux-tu te tourmenter <comme tu fais>?)

1262 : σοῦ γὰρ λέγοντος οὐκέτ' ἂν μάθοιμ' ἐγὼ·
τὴν βάρβαρον γὰρ γλώσσαν οὐκ ἐπίω (... je ne puis rien
apprendre...)

Œdip. Col., 45 : ὥς οὐχ ἔδρας γῆς τῆςδ' ἂν ἐξέλθοιμ' ἔτι (je ne
puis plus sortir...)

425 : Œdipe souhaite que la haine de ses fils leur soit fatale
à tous les deux; il ajoute :

ὥς οὐτ' ἂν ὅς νῦν σκῆπτρα καὶ θρόνους ἔχει
μείνειεν, οὐτ' ἂν οὐξ ἐληλυθὼς πάλιν
ἔλθοι ποτ' αὖθις (l'un ne pourra rester..., l'autre ne
pourra revenir).

Electre, 314 : Le Chœur : ἤ δ' ἂν ἐγὼ θαρσοῦσα μᾶλλον ἐς λόγους
τοὺς σοὺς (κοίμην, εἴπερ ὥδε ταῦτ' ἔχει
(Je puis te parler, puisque Egisthe n'est pas là).

799 : οὐκοῦν ἀποστέιχοιμ' ἂν, εἰ τίδ' εὖ κυρεῖ (je puis partir).

Trachin., 22 : οὐκ ἂν διείποιμ'· οὐ γὰρ οἶδ', ἀλλ'...
..... ὅδ' ἂν λέγοι.

EURIP., *Oreste*, 490 : πρὸς τόνδε σοφίας τίς ἂν ἀγὼν ἦκοι πέρι; (quelle
lutte peut-il y avoir?)

639 : λέγ' εὖ γὰρ εἶπας. Ἔστι δ' οὐ σιγῇ λόγου
κρείσσω γένοιτ' ἂν (peut être), ἔστι δ' οὐ σιγῆς λόγος.

Alceste, 345 : Admète à Alceste mourante :

παύσω δὲ κώμους ξυμποτῶν θ' ὁμιλίας
στεφάνους τε μοῦσιν θ', ἣ κατεῖχ' ἐμοὺς δόμους·
οὐ γὰρ ποτ' οὔτ' ἂν βαρβίτου θίγοιμ' ἔτι
οὔτ' ἂν φρέν' ἐξαίροιμι πρὸς λίθον λακεῖν
αὐλὸν (... je ne pourrai plus...)

1111 : Héraclès à Admète :

οὐκ ἂν μεθείην σὺς γυναῖκα προσπόλοις,
ἐς σὰς μὲν οὖν ἔγωγε θήσομαι χέρας (Je ne saurais, je
ne veux pas...)

Androm., 462 : ... εἰ δ' ἐγὼ πράσσω κακῶς
μηδὲν τόδ' αὔχει· καὶ σὺ γὰρ πράξειας ἂν (Toi
aussi tu pourrais être malheureux un jour.)

Iph. Taur., 1017 : πῶς οὖν γένοιτ' ἂν ὥστε...; (comment se peut-
il que...?)

Médée, 1232 : θνητῶν γὰρ οὐδεὶς ἐστὶν εὐδαίμων ἀνὴρ,
ὄλβου δ' ἐπιρρυέντος εὐτυχέστερος
ἄλλου γένοιτ' ἂν, εὐδαίμων δ' ἂν οὐ. (... il peut
être, il peut devenir...)

1290 : τί δῆτ' οὖν γένοιτ' ἂν ἔτι δεινὸν; <au prix du crime de
Médée>.

Cyclope, 195 : ἔσω πέτρας τῆςδ' οὐπερ ἂν λάθοιτέ γε (οὐ vous
pourrez vous cacher.)

ARISTOPH., *Nuées*, 1151 : Socrate : ὥς τ' ἀποφύγοις ἂν ἦντιν' ἂν
βούλῃ δίκην (... tu seras à même de...)

Thesmoph., 528 : τάδε γὰρ εἰπεῖν τὴν πανοῦργον
κατὰ τὸ φανερόν ὥδ' ἀναιδῶς
οὐκ ἔν ὀρόμην ἐν ὕμῃν
οὐδὲ τολμήσαι ποτ' ἄν.
ἀλλ' ἅπαν γένοιτ' ἄν ἤδη. (Mais tout est possible à présent.)

1194 : L'archer : τί οὐ κατεύδει (cette femme) παρ' ἐμέ;

Euripide : γὰρ, τοξότα' ... οὐ γὰρ γένοιτ' ἄν τοῦτο. (Cela ne saurait se faire, n'est pas possible, n'est pas permis).

Cet exemple, comparé aux précédents, nous montre comment de l'idée de possibilité matérielle on est arrivé à celle de possibilité morale. Cf. le suivant :

XÉN., *Cyr.*, 1, 2, 11 : καὶ θηρῶντες οὐκ ἔν ἀριστήσκειν (pendant la chasse, il leur est défendu < aux jeunes Perses > de déjeuner).

ISOCR., *Panég.*, 37 : τίς ἄν... ἐπιδείξειεν... ; (Qui peut montrer?...)

PLAT., *Protag.*, 345 b : ὁ μὲν ἀγαθὸς ἀνὴρ γένοιτ' ἄν (peut devenir) ποτε καὶ κακὸς, ὁ δὲ κακὸς ἀνὴρ οὐκ ἄν ποτε γένοιτο κακὸς, ἔστι γὰρ αἰεί.

DÉMOSTH., *Lept.*, 157 : φέρε γὰρ πρὸς Διὸς, τί μάλιστα ἔν ἀπευξαίμεθα πάντες, καὶ τί μάλιστα ἐν ἅπασιν διεσπούδασται τοῖς νόμοις; (que pouvons-nous, qu'avons-nous le droit de demander ?)

LYSIAS, 17, 49 : Ils accusent les morts... οὐ γὰρ ὑπὸ γὰρ ἐκαίνων ἐξελεχθείεν ἄν.

LUCIEN, *Dial. des Dieux* : Dial. 4^e, 5 : Zeus : τοῦτ' αὐτό μοι τὸ ἥδιστον ποιήσεις, εἰ ἀγρυπνήσκει μετὰ σοῦ φίλων πολλάκις καὶ περιπτύσσων.

Ganymède : αὐτὸς ἄν εἰδείης · ἐγὼ δὲ κοιμήσομαι σοῦ καταφιλοῦντος (ipse tu videris — tu peux, tu dois le savoir ; c'est ton affaire).

Songe, 6 : ἐγὼ δὲ τότε μὲν (du temps que j'étais Pythagore) οὐκ ἥσθιον τῶν κυίων, ἐφιλοσόφουν γὰρ · νῦν δὲ φάγοιμ' ἄν (...je puis en manger).

Comme le font voir ces exemples, la simple idée de possibilité renforcée de bonne heure, est devenue équivalente de celle de capacité, de virtualité ; celle-ci s'affaiblissant peu à peu, surtout dans la prose, a fini par ne plus avoir qu'une signification morale.

B *Potentiel exprimant une affirmation forte, absolue.*

Le grec se sert aussi du potentiel pour exprimer une affirmation énergique, auquel cas nous le traduisons encore en français par les verbes « pouvoir » « devoir » « vouloir » et analogues. Cet emploi est déjà fréquent dans Homère, mais il s'est surtout étendu dans la suite. Homère, en effet, ne s'en est servi qu'après une négation. De même Hérodote. On le rencontre pour la première fois sans négation dans Eschyle. Ce dernier emploi d'ailleurs a toujours été plus rare que l'autre ; et cela se conçoit : alors que le sens du potentiel s'affaiblissait partout, il eût été difficile de conserver à ce mode sa force première.

a) *Avec négation.* — Nous étudierons d'abord l'emploi qui s'est présenté le premier, celui où le potentiel est accompagné d'une négation.

B 250 : Ulysse à Thersite :

τῷ οὐκ ἂν βασιλῆας ἀνὰ στόμ' ἔχων ἀγορεύοις,
καὶ σφιν ὀνειδέε' τε προφέροισ νόστον τε φυλάσσοις. (Tu ne
dois pas parler aux rois, il ne t'appartient pas de...).

Z 129 : οὐκ ἂν ἔγωγε θεοῖσιν ἐπουρανίοισι μαχόιμην (je me garderais bien de, ... je ne veux pas...).

E 90 : Ulysse à Agamemnon qui parle d'abandonner Troie :

σίγα, μή τις τ' ἄλλος Ἀχαιῶν τοῦτον ἀκούσῃ
μῦθον, ὃν οὐ κεν ἀνήρ γε διὰ στόμα πέμπαν ἄγοιτο. (... ne
devrait pas prononcer).

Batrachomyomachie, 178 : Athéné à Zeus :

ὦ πάτερ, οὐκ ἂν πώ ποτ' ἐγὼ μυσὶ τειρομένοισιν
ἔρχοίμην ἐπαρωγός... (non, je ne saurais, ... je ne
veux pas...).

Hymne à Hermès, 263 :

οὐκ ἴδον, οὐκ πυθόμην, οὐκ ἄλλου μῦθον ἄκουσα·
οὐκ ἂν μηνύσαιμ', οὐκ ἂν μήνυτρον ἀροίμην. (je ne sau-
rais donc...)

HÉROD., 6, 63 : καὶ τίς οἶ... ἐξαγγέλλειώς οἱ παῖς γέγονε. Ὁ δὲ ἐπιστάμε-
νός τε τὸν χρόνον τῷ ἡγάγετο τὴν γυναῖκα καὶ ἐπὶ δακτύλων συμβαλόμενος
τοὺς μῆνας εἶπε ἀπόμοσας· Οὐκ ἂν ἐμὸς εἴη. (Non, cet enfant n'est pas
le mien !)

ESCH., *Sept. devant Th.*, 398 : Etéocle : κόσμον μὲν ἀνδρὸς οὐ τιν' ἂν τρέσαιμ' ἐγώ (les ornements d'un guerrier ne me font pas peur).

Perses, 785 : Darius : Xerxès, mon fils, n'a pas écouté mes conseils ; il a perdu la Perse :

ἅπαντες ἡμεῖς οἱ κράτη τάδ' ἔσχομεν
οὐκ ἂν φανεῖμεν πῆματ' ἔρξαντες τόσα. (ne saurions être convaincus d'avoir causé tant de maux).

Coeph., 1050 : Oreste : Voilà les Furies ! οὐκ ἔτ' ἂν μείναιμ' ἐγώ (je ne veux pas rester davantage).

SOPH., *Ajax*, 524 : οὐτοῦ δ' ἀπορρεῖ μνηστὶς εὖ πεπονθότος
οὐκ ἂν γένοιτ' ἔθ' οὗτος εὐγενὴς ἀνὴρ (ne saurait être, n'est certainement pas...)

1339 : οὐκ ἂν ἀτιμάσαιμ' ἂν, ὥστε μὴ λέγειν... (je ne veux pas le déshonorer, au point de ne pas dire...)

Antig., 135 : Créon : οὐτ' ἂν σιωπήσῃμι τὴν αἴτην ὁρῶν αἰεὶ
στεύχουσιν ἀστοῖς ἀντὶ τῆς σωτηρίας. (je ne saurais me taire).

747 : Hémon à Créon : οὐκ ἂν ἔλοις ἦσσω γε τῶν αἰσχρῶν ἐμέ (jamais tu ne me convaincras...)

Elect., 1371 : οὐκ ἂν μακρῶν ἔθ' ἡμῖν οὐδὲν ἂν λόγων,
Πυλάδῃ, τόδ' εἴη τοῦργον, ἄλλ' ὅσον τάχος
χωρεῖν ἔσω. (Cette entreprise ne doit plus exiger de longs discours).

Œdipe R., 600 : οὐκ ἂν γένοιτο νοῦς κακὸς καλῶς φρονῶν. Créon à Œdipe : le méchant esprit <dont tu m'accuses> n'existe certainement pas...)

Phil., 1302 : Philoctète veut tirer sur Ulysse ; Néoptolème le retient :

Phil. : μέθεες με, πρὸς θεῶν, χεῖρα, φίλτατον τέκνον.

Néop. : οὐκ ἂν μεθεῖην (jamais ! je m'en garderai bien.)

EURIP., *Oreste*, 520 : Tyndare à Ménéclas :

Ἐλένην τε τὴν σὴν ἄλογον οὐ ποτ' αἰνέσω,
οὐδ' ἂν προσείποιμι... (je ne veux pas.....)

1111 : Φρυγῶν... οὐδὲν' ἂν τρέσαιμ' ἐγώ.

Hipp. 950 : Thésée à Hipp. : οὐκ ἂν πιθοίμην τοῖς τοῖς κόμπους ἐγώ (non, je ne saurais croire...)

Alceste, 1114 : οὐκ ἂν θίγοιμι (non certes je ne la toucherais pas)

Iph. Aul., 310 : Μénélas : οὐκ ἂν μεθείμην. — Le vieillard : οὐδ' ἔγωγ' ἀφήσομαι (non, je ne me dessaisirai pas de cette lettre !)

Iph. Taur., 713 : Pylade :

ἔσται τάφος σοι, καὶ κασιγνήτης λέχος

οὐκ ἂν προδοίην (jamais je n'abandonnerai la couche de ta sœur).

1007 : οὐκ ἂν γενοίμην σοῦ (Iphigénie) τε καὶ μητρὸς φονεύς (je ne veux pas être...).

1023 : Iphig. : οὐκ ἂν δυνάμην (non, je ne puis me résoudre < à tuer mon hôte >).

Médée, 616 : Médée : οὐτ' ἂν ξένοισι τοῖσι σοῖς χρησαίμεθ' ἂν οὐτ' ἂν τε δεξαίμεσθα, μῆδ' ἡμῖν δίδου (je n'ai que faire de l'hospitalité de vos hôtes, et ne veux rien recevoir de vous).

Cyclope, 580 : Polyphème grisé par le vin que lui a versé Ulysse croit voir un tas de choses agréablement excitantes :

οὐκ ἂν φιλήσαιμ' αἱ Χάριτες πειρώσιν με (Les Grâces ont beau me tenter ; non, je ne les embrasserai point) et il ajoute : ἤδομαι δέ πως τοῖς παιδικοῖσι μᾶλλον ἢ τοῖς θήλεσι.

ARISTOPH., *Acharn.*, 236 : ὡς ἐγὼ βίλλων ἐκσίνον οὐκ ἂν ἐμπλήμην λίθοις (satiari non possum).

403 : Dicaeopolis : Ἐκκίλεσον αὐτόν (Euripide) — Le serviteur : ἀλλ' ἀδύνατον — Dic : ἀλλ' ὅμως· οὐ γὰρ ἂν ἀπέλθοιμ', ἀλλὰ κόψω τὴν θύραν (je ne veux pas partir).

Nuées, 119 : Phidipp. : οὐκ ἂν πιθοίμην.

Guêpes, 726 : Le Chœur : ἡ που σοφὸς ἦν ὅστις ἔφασκεν· πρὶν ἂν ἀμφότεν μῦθον ἀκούσης, οὐκ ἂν δικάσῃς (tu ne dois pas juger, te ne jugeras pas.)

Paix, 378 : Hermès : οὐκ ἂν σιωπήσαιμι (je ne veux pas me taire).

Grenouilles, 135 : Dionysos à Héraclès qui lui conseille, pour pouvoir descendre aux enfers, de se jeter du haut d'une tour :

οὐκ ἂν βαδίσαιμι τὴν ὁδὸν ταύτην... (non, non, je ne passerai pas...)

581 : Xanthias à Dionysos qui l'invite à redevenir Héraclès à sa place :

οὐκ ἂν γενοίμην Ἡρακλῆς ἂν (Que non! je ne veux pas...)

THUCYD., 1, 21, 1 : ἐκ δὲ τῶν εἰρημένων τεκμηρίων ὅμως τοιαῦτα ἂν τις νομίζων μάλιστα ἂ διήλθον οὐκ ἁμαρτάνοι (ne saurait, ne risque pas de s'égarer).

1, 38, 4 : καὶ δῆλον ὅτι, εἰ τοῖς πλείοσιν ἀρέσκοντες ἔσμεν, τοῖςδ' ἂν μόνοις οὐκ ὀρθῶς ἀπαρέσκοιμεν (nous ne saurions avec justice déplaire uniquement à ceux-ci.)

1, 40, 1 : ὥς... οὐκ ἂν δικαίως αὐτοὺς (les Corcyréens) δέχοισθε μχεῖν χρῆ (vous ne sauriez...)

1, 120, 1 : οὐκ ἂν ἔτι αἰτίασαίμεθα... (nous < les Lacédémoniens > ne pouvons plus accuser...)

PLATON, *Apol.*, 32 a : ἴν' εἰδῇτε ὅτι οὐδ' ἂν ἐνὶ ὑπεικίσθοιμι παρὰ τὸ δίκαιον δείσας θάνατον. (Que je suis incapable d'une condescence injuste...)

Lysis, 215 b : ὁ δὲ μὴ ἀγαπή, οὐδ' ἂν φιλοίη (ne saurait être aimé).

Banquet, 214 e : κελεύω λέγειν. — οὐκ ἂν φθάνοιμι, εἰπεῖν τὸν Ἀλκιβιάδην (je ne saurais manquer de le faire.)

XÉN., *Mémor.*, 4, 4, 16 : τούτοις < τοῖς νόμοις > τῶν πολιτῶν ἐμμενόντων, αἱ πόλεις ἰσχυρόταται τε καὶ εὐδαιμονέσταται γίνονται ἄνευ δ' ὁμονοίας οὐτ' ἂν πόλις εὖ πολιτευθείη, οὐτ' οἶκος καλῶς οἰκηθείη (ne saurait être gouvernée...)

DÉMOSTH., *Lept.*, 134 : ἐν γ' αἰσχρὸν οὐδ' ἂν εἴ τι γένοιτ' ἀναιρεθείη.

Mid., 189 : Midias dira de moi : c'est un orateur. εἰ μὲν ὁ συμβουλευὼν ὅ τι ἂν συμφέρειν ὑμῖν ῥηται... « ῥήτωρ » ἐστίν, οὔτε φύγοιμ' ἂν (je n'aurai garde de rejeter) οὐτ' ἀπαρνοῦμαι τοῦτο τοῦνομα· εἰ μέντοι « ῥήτωρ » ἐστίν οἷους ἐνίους τῶν λεγόντων ἐγὼ καὶ ὑμεῖς δ' ὁρᾶτε ἀναιδεῖς καὶ ἀφ' ὑμῶν πεπλουτηκότας, οὐκ ἂν εἴην οὗτος ἐγώ (je ne veux pas être, jamais je ne serai cet orateur-là !)

Mid., 192 : φημί καὶ οὐκ ἂν ἁρνηθείην (je l'affirme et ne veux pas m'en dédire).

ESCHINE, *Clés.*, 78 : ὁ γὰρ μισότεκνος καὶ πονηρὸς πατήρ οὐκ ἔν ποτε γένοιτο δημαγωγὸς χρηστὸς (ne sera jamais...)

128 : πλὴν μὲς πόλεως, ἧς ἐγὼ οὐτ' ἂν τοῦνομα εἴποιμι (dont je ne veux pas dire le nom).

ARISTOTE, *Mor. Eud.*, 7, 13, 17 : ἐπεὶ δ' ὁρῶμεν παρὰ πάσαις ταῖς ἐπιστήμας καὶ τοῖς λογισμοῖς τοῖς ὀρθοῖς εὐτυχοῦντίς τινας, δῆλον ὅτι ἕτερον ἂν τι εἴη (doit être) τὸ αἷτιον τῆς εὐτυχίας. Ἐκείνη δὲ πρότερόν ἐστιν εὐτυχία ἢ οὐκ ἐστιν, εἰ ἐπεθύμησεν ὧν ἔδει καὶ ὅτε ἔδει ὁ λογισμὸς ἀνθρώπινος ; οὐκ ἂν τοῦτ' εἴη. (Cela ne saurait être).

Quelquefois, mais rarement, le potentiel se rapporte à une action passée :

SOPH., *Elect.*, 1285 : Electre à Oreste :

Νῦν δ' ἔγω σε· προῦφάνης δὲ

φιλιτάταν ἔχων πρόσοψιν

ἅς ἐγὼ οὐδ' ἂν ἐν κακοῖς λαθοίμαν. (Que mes infortunes mêmes n'ont pu me faire oublier.) Electre veut exprimer, à propos d'un fait particulier, une vérité générale : « Aucun malheur ne pourrait me faire oublier ta vue ; par conséquent je ne t'avais pas oublié ». Dans sa joie et son enthousiasme, elle étend à toutes les circonstances de sa vie (passées, présentes et futures) ce qui est arrivé une fois.

ARISTOPH., *Chev.*, 1057 : Allantopolès prétend que dans l'affaire des Lacédémoniens vaincus, Cléon n'a eu aucun mérite, qu'il a été lâche là comme ailleurs :

ἀλλ' οὐκ ἂν μάχεσσιτο (il se serait bien gardé de combattre, il est impossible qu'il se soit battu.)

β) *Sans négation.* — Cette sorte d'affirmation est moins absolue que la précédente, et aussi d'un emploi moins fréquent. Le potentiel y équivaut en général à notre verbe « devoir » ou à l'adverbe français « naturellement », jamais au verbe « vouloir ». Nous avons dit plus haut que cet emploi est surtout en usage à partir des poètes dramatiques.

ESCH., *Suppl.*, 1047 : ὁ τι μέρσιμόν ἐστιν, τὸ γένοιτ' ἂν. (Ce qui est fatal doit arriver). Et le chœur ajoute : La volonté de Zeus est inévitable !

SOPH., *Œdip. Col.*, 883 : Créon au Chœur qui veut l'empêcher d'emmener Œdipe :

Zeús τὰυτ' ἄν εἰδείη, σὺ δ' οὐ (Zeus sait assurément < que je ne fais pas mal >).

Cf. l'expression française : je le sais bien, peut-être !

1769 : Thésée dit aux filles d'Œdipe, qui voudraient voir le tombeau de leur père, que celui-ci a défendu à n'importe qui d'approcher de ces lieux. Antigone répond :

ἀλλ' εἰ τὰδ' ἔχει κατὰ νοῦν κείνῳ,
ταῦτ' ἄν ἀπαρκοῖ (cela doit nous suffire).

Elect., 1436 : τάνθαδ' ἄν μέλοιτ' ἐμοί, dit Electre, après avoir pressé Oreste de rentrer, à l'arrivée d'Egisthe : Le soin de ce qui se passe ici ne regarde que moi.

Phil., 116 : Troie ne saurait être prise sans le secours des flèches de Philoctète. Ces flèches, nous sommes bien obligés de les prendre, dit Néoptolème.

θηρατέ' οὖν γίγνονται' ἄν, εἴπερ ᾧδ' ἔχει.

EURIP., *Oreste*, 734 : Oreste :

οἰχόμεσθ' (perii !), ὡς ἐν βραχεὶ σοὶ τὰμὰ δηλώσω κακὰ.

Pylade : συγκατασκάπτους ἄν ἡμῶς κοινὰ γάρ τὰ τῶν φίλων. (Alors, c'en est fait de moi aussi, tu me perds avec toi !)

Alceste, 1085 : Héraclès : Χρόνος μαλίζει (la douleur), νῦν δ' ἔθ' ἡβάσκει κακόν.

Admète : Χρόνον λέγοις ἄν, εἰ χρόνος τὸ κατθανεῖν (tu peux dire, tu as raison de dire).

Iph. Taur., 1009 : Oreste : κοινόφρων δέ σοι (Iphigénie)

καὶ ζῆν θέλοιμ' ἄν, καὶ θανὼν ληχεῖν ἴσον.
ἄζω δέ σε. (Je veux !)

PLAT., *Sophiste*, 218 c : πρέποι γὰρ ἄν... (omnino decet).

Prot., 310 b : μή τι νεώτερον ἀγγέλλεις ; — οὐδέν γ', ἢ δ' ὅς, εἰ μὴ ἀγαθὰ γε. — εἴ ἄν λέγοις, ἦν δ' ἐγώ, (Voilà qui est bien parlé.)

Prot., 342 d : γνοῖτε δ' ἄν ὅτι ἐγὼ ταῦτ' ἀληθῆ λέγω (vous savez bien).

Phèdre, 273 d : εἰ μὲν ἄλλο τι περὶ τέχνης λόγων λέγεις, ἀκούοιμεν ἄν (nous sommes tout disposés à t'écouter).

XEN., *Hell.*, 3, 3, 2 : εἰπόντος... τοῦ Λεωτυγίδου ἄλλ' ὁ νόμος, ὃ Ἀγησίλαε, οὐκ ἀδελφὸν ἀλλ' υἱὸν βασιλέως βασιλεύειν κέλευε· εἰ δὲ υἱὸς ὢν μὴ τυγχάνοι, ὁ ἀδελφός καὶ ὡς βασιλεύοι — Ἐμὲ ἄν δέοι βασιλεύειν! dit Agésilas. (C'est donc bien à moi de régner!)

Hell., 3, 1, 26 : εἶπέ μοι, ἔφη, Μανία... τίνας ἦν; οἱ δὲ πάντες εἶπον ὅτι Φαρναβάζου. Οὐκοῦν καὶ τὰ ἐκείνης, ἔφη, Φαρναβάζου; — Μάλιστα, ἔφασαν. — Ἡμέτερ' ἄν εἴη, ἔφη, ἔπει κρατούμεν. (Ils doivent donc être à nous...)

DÉM., *Lept.*, 28 : οὐκοῦν, ὅτε πολλῶ μείζονα βλάπτει (la loi proposée par Leptine) τῶν ὀφειλειῶν ὧν ἔχει, προσήκει λελύσθαι παρὰ ταῖςδ' (les juges) αὐτόν; ἔγωγ' ἄν φαίην. (C'est bien mon avis).

Lept., 114 : φήσαιμ' ἄν ἔγωγ' ἐκείνους (les citoyens qui avaient bien mérité d'Athènes) οὐκ ἔστιν ὅτου παρὰ τῆς πόλεως οὐ τυχεῖν ὧν ἐβουλήθησαν. (je puis dire, j'ose dire, moi...)

ESCH., *Ctés.*, 172 : De ce mariage naquit Démosthène : οὐκοῦν ἀπὸ μὲν τοῦ πάππου πολέμιος ἄν εἴη τῷ δήμῳ, θάνατον γὰρ αὐτοῦ κατέγνωτε, τὰ δ' ἀπὸ τῆς μητρὸς Σκύθης, βάρβαρος ἐλληγίζων τῇ φωνῇ. (il ne saurait être que...)

ISOC., *Philippe*, 51 : πολεμοῦσιν... πρὸς κρείττους αὐτῶν ὃ πάντες ἄν ὁμολογήσειαν μέγιστον εἶναι τῶν κακῶν. (conviendront, je pense.)

Lysias, 9, 11 : εἰ οὖν ἐξημίωνσαν..., εἰκότως ἄν τοῦ ἐγκλήματος ἀπηλλοζυγμένος εἴην. (je suis, cela va sans dire...)

ARIST., *Mor. Nicom.*, 3, 5, 13 : εἰ δὲ μὴ ἄγνων τις πράττει ἐξ ὧν ἔσται ἄδικος, ἐκὼν ἄδικος ἄν εἴη (il ne peut être que, il est certainement...)

Mor. Eud., 2, 6, 11 : δῆλον τοίνυν ὅτι ἡ ἀρετὴ καὶ ἡ κακία τῶν ἐκουσίων ἄν εἴησαν (ne peuvent exister que...)

Mor. Eud., 7, 13, 17 (exemple cité page 15).

Polybe, 1, 2, 4 : Μακέδονες τῆς μὲν Εὐρώπης ἤρξαν ἀπὸ τῶν κατὰ τὸν Ἀδρίαν τόπων ἕως ἐπὶ τὸν Ἰστρον ποταμὸν ὃ βραχὺ παντελῶς ἄν φανεῖται μέρος τῆς προειρημένης χώρας. (Doit paraître, paraîtra sans doute.)

STRABON, 1, 2, 1 : οἱ... Παρθυαῖοι τὰ περὶ τὴν Ὑρκανίαν καὶ τὴν Βακτριανὴν καὶ τοὺς ὑπὲρ τούτων Σκύθας γνωριμωτέρους ἡμῖν ἐποίησαν, ἥτις γινώσκουσιν ὑπὸ τῶν πρότερον ὥστε ἔχοιμεν ἄν τι λέγειν πλεον τῶν πρὸ ἡμῶν. (nous avons naturellement...)

LUCIEN, *Dial. des Morts*, 3^e dial. : Ἀμφίλοχος μὲν οὕτως ἔν εἰδεῖται... (sait sans doute, doit savoir...)

Cette valeur affirmative du potentiel n'appartient pas à ce mode par lui-même; il l'acquiert par une litote. Il est intéressant, à ce propos, de remarquer en passant la concision de la langue grecque qui exprime par une simple forme modale ce que le français ne peut rendre qu'avec le secours d'un adverbe, ou d'une périphrase. Les exemples cités ci-dessus témoignent de l'extrême souplesse et de la grande délicatesse de l'esprit des grecs. Au fond, dans tous ces exemples, si la litote confère au potentiel une valeur très forte, ce mode y joint, de par son origine, une nuance d'ironie, de résignation, d'amertume, de satisfaction, de tous les sentiments, en un mot, que peut suggérer la considération d'un fait qu'on présente comme simplement possible, voulant faire entendre qu'il est absolument certain.

c Potentiel exprimant une conjecture probable.

En même temps, le potentiel sert à exprimer la probabilité d'un fait dans l'esprit de celui qui parle, idée que le français énonce par les adverbes « peut-être, peut-être bien, sans doute ». Cet emploi existe déjà dans Homère.

M 343 : Ἔργεο, δῖς Θωότα, θεῶν Αἴαντα χίλεσσον.
ἀμφοτέρω μὲν μᾶλλον ὃ γάρ κ' ὄχ' ἄριστον ἅπάντων
εἴη, ἐπεὶ τάχα τῇδε τετεύχεται αἰπὺς ὄλεθρος.

N 815 : Ajax aux Troyens :

Ἦ καὶ πολὺ φθαίη εὐναιομένη πόλις ὑμῶν
χερσὶν ὑφ' ἡμετέρησιν ἀλοῦσά τε περθομένη τε. (Avant que
vous ne pilliez nos vaisseaux, votre ville pourrait bien...)

Ω 55 : Héra à Apollon qui ne veut pas qu'Hector meure sous les coups d'Achille :

τὸν δὲ χολωσαμένη προσέφη λευκώλενος Ἥρη·
εἴη κεν καὶ τοῦτο τὸν ἔπος, Ἀργυρότοξε,
εἰ δὲ ὁμῶν Ἀχιλῆϊ καὶ Ἑκτορι θήσεται τιμὴν. (Sans doute
on t'écouterà... le jour où...) Le potentiel exprime ici une ironie mordante.

La conjecture peut s'appliquer soit à un fait présent, ou futur, comme dans les exemples que nous venons de citer, soit à un fait passé.

α) *Sens du présent ou du futur.* — *Hérod.*, 3, 23 : τὸ δὲ ὕδωρ τοῦτο εἴ σφί ἐστι ἀληθῶς οἷόν τι λέγεται, διὰ τοῦτο ἂν εἶεν, τούτῳ τὰ πάντα χρεώμεναι, μακρόβιοι (c'est peut-être à cause de cette eau qu'ils vivent si longtemps).

5, 59 : ὁ μὲν δὲ εἰς τῶν τριπόδων ἐπίγραμμα ἔχει·

« Ἀμφιτρύων μ' ἀνέθηκεν ἑὼν ἀπὸ Τηλεβοάων ».

ταῦτα ἡλικίην ἂν εἴη κατὰ Λαῖον τὸν Λαβδόχου. (Cette inscription pourrait bien être contemporaine de Laïus).

Esch., *Les Sept Chefs*, 402 :

καὶ νύκτα ταύτην ἣν λέγεις ἐπ' ἀσπίδος

ἄστροισι μαρμαίρουσιν οὐρανοῦ κυρεῖν

τάχ' ἂν γένοιτο μάντις ἢ ἡνοία τινί (pourrait bien être un présage et avoir une signification).

Eum., 94 : Clytemnestre aux Euménides endormies : elle leur reproche de dormir et de la négliger : εὐδοῖτ' ἂν, ὦή, καὶ καθευδουσῶν τί δαί; (vous dormez sans doute...)

Et plus loin 118 : μύζοιτ' ἂν ἀνὴρ (Oreste) δ' οἴχεται φεύγων πρόσω. (Vous aurez beau grogner...) Dans ces deux exemples le potentiel a un sens ironique.

Soph., *Ajax*, 963 : ἴσως τοι, καὶ βλέποντα (vivant) μὴ πόθουν, θανόντ' ἂν οἰμώζειν ἐν χρεῖα δορὸς. (Ils pourraient bien le pleurer mort...)

1042 : βλέπω γὰρ ἔχθρον φῶτα, καὶ τάχ' ἂν κακοῖς

γελῶν ἂ δὴ κακουργὸς ἐξίκοιτ' ἀνὴρ (peut-être bien qu'il est venu, sans doute il sera venu pour se moquer de nos maux).

Antig., 687 : Hémon à Créon :

ἐγὼ δ' ὅπως σὺ μὴ λέγεις ὀρθῶς τὰδε,

οὔτ' ἂν δυναίμην μήτ' ἐπισταίμην λέγειν·

γένοιτο μέντ' ἂν χᾶτέρῳ καλῶς ἔχον... (il se pourrait pourtant qu'un autre en parlant autrement dit juste).

926 : *Antig.* : ἀλλ' εἰ μὲν οὖν τὰδ' (ma mort) ἐστὶν ἐν θεοῖς καλὰ παθόντες ἂν ξυγγνοῖμεν ἡμαρτηχότες (je ne serais pas loin de reconnaître que je subis cette mort en punition de mes fautes).

Electre, 797 : πολλῶν ἂν ἦ κοῖς, ὦ ξέν', ἄξιος τυχεῖν

εἰ τήνδ' (*Electre*) ἔπαυσας τῆς πολυγλώσσου βοῆς (Tu pourrais bien être venu...)

Œdipe R., 557 : Œdipe : Πόσον τιν' ἤδη δῆθ' ὁ Λαῖος χρόνον...

Créon : Λέδρακε ποῖον ἔργον; οὐ γὰρ ἐννοῶ.

Œdipe : ἄφαντος ἔρρει θανάσιμῳ χειρώματι;

Créon : Μακροὶ παλαιοὶ τ' ἂν μετρηθεῖεν χρόνοι.

(Il pourrait y avoir longtemps.)

Phil., 1061 : Ulysse à Philoclète : « Après tout, nous n'avons pas besoin de toi, du moment que nous avons tes flèches. Reste à Lemnos :

Ἡμεῖς δ' ἴωμεν καὶ τάχ' ἂν τὸ σὸν γέρας

τιμὴν ἐμοὶ νεύμεταιεν (pourrait bien me valoir...)

EURIP., *Hipp.*, 347 : Phèdre : τί τοῦθ' ὃ δὴ λέγουσιν ἀνθρώπους ἐρᾶν;

La nourrice : ἤδιστον, ὦ παῖ, ταῦτόν ἀλγεινόν θ' ἄμα.

Phèdre : ἡμεῖς ἂν εἶμεν θατέρῳ κεχρημένοι (je pourrais bien n'avoir éprouvé que ce dernier côté de l'amour.)

ARIST., *Guêpes*, 1456 : τάχα δ' ἂν ἴσως οὐκ ἐθέλοι. (il pourrait bien ne pas vouloir).

XEN., *Cyr.*, 2, 1, 6 : πελτασταὶ δὲ καὶ τοξόται γένοιντ' ἂν (pourraient bien être) ὡς ἐπὶ τῆς ἡμετέρας < γῆς > κᾶν ἐξακισμύριοι.

PLAT., *Lois*, VIII, 832 b : κάλλιστα, ὦ ξένοι, ἐπεπλήξατε καὶ τὸ μετὰ τοῦτο ἀκούοιτ' ἂν, ὡς ἔοικε. — Λέγε μόνον (vous désirez sans doute entendre...)

DÉMOSTH., *Ambas.*, 304 : ἐλθὼν < Eschine > δ' ἐκεῖσ' < à Lacédémone comme ambassadeur > ἅττα μὲν ποτε διελέχθη καὶ ἐδημηγόρησεν. αὐτὸς ἂν εἰδείη (le sait sans doute), ἃ δ' ἀπήγγειλε πρὸς ὑμᾶς, ὑμεῖς οἶδ' ὅτι μέμνησθε πάντες (Ironie).

Mid., 207 : Démosthène s'adresse à Euboulos qui défendra Midias parce qu'il est ennemi de Démosthène : εἰ δ' ἀπορεῖς ἐκείνως (par ta politique) με κακῶς ποιῆσαι, εἴη ἂν καὶ τοῦτο (ce pourrait bien être) σημεῖον τῆς ἐμῆς ἐπιεικείας, εἰ τοὺς ἄλλους ῥαδίως κρίνων ἐμὲ μὴδὲν ἔχεις ἐφ' ὅτῳ τοῦτο ποιήσεις.

Lysias, 35, 3 : Les sycophantes accusent ceux qui n'ont rien fait de mal : ἐκ τούτων γὰρ ἂν μάλιστα χρηματίζοιντο (ils comptent sans doute gagner de l'argent).

ARIST., *Mor. Eud.*, 3, 1, 29 : καὶ γὰρ ἂν ἡ ἰσχὺς καὶ ὁ πλοῦτος κατὰ Θεόγγιν ἀνδρεῖα εἶεν· αὖ πᾶς γὰρ ἀνὴρ πενήν δεδμημένος (... sont sans doute...)

STRABON, 3, 4, 18 : τὰ τοιαῦτα (ces traits) τῶν ἡθῶν ἀγριότητός τινος παραδείγματα ἂν εἴη (pourraient bien être...)

15, 1, 14 : ... ἔχου δ' ἂν τινα λόγον (Il a peut-être raison...)

16, 1, 21 : τὸ μὲν... μέγιστον ὃ ἀφίστανται < le Tigre et l'Euphrate > διάστημα ἀπ' ἀλλήλων τὸ πρὸς ὅρεσιν ἐστίν· τοῦτο δ' ἂν εἴη (pourrait bien être; est, ce me semble...) τὸ αὐτὸ ὅπερ εἶρηκεν Ἑρατοσθένης.

β) *Sens du Passé.* — Le potentiel par lui-même n'a pas de valeur temporelle. Toutefois l'éventualité se rapportant d'ordinaire à l'avenir, on a plutôt employé ce mode quand il s'agissait d'une action future, encore possible. Ainsi l'employa toujours le latin, d'une manière absolue (voir page 17 la note). Mais par une opération de l'esprit qui leur est particulière, les Grecs ont quelquefois rapporté l'idée de possibilité et le mode qui l'exprime à une action passée. Le raisonnement inconscient qui les y a conduits est celui-ci : ce qui peut être, pourra être encore, a pu être autrefois. De là l'emploi du potentiel pour exprimer : 1° une pensée générale vraie dans tous les temps (voir plus haut); 2° une conjecture à propos d'un simple fait même passé.

Ce dernier emploi du potentiel se rencontre déjà dans Homère :

N 126 : Ἀμφὶ δ' ἄρ' Αἴαντας δαιούς ἴσταντο φάλαγγες
καρτεραί, ἅς οὗτ' ἂν κεν Ἄρης ὀνόσαιτο μετελθὼν. (n'eût sans doute pas critiquées.)

P 70 : ἔνθα κε ρεῖα φέροι κλυτὰ τεύχεα Πανθοῖδαο
Ἀτρεΐδης, εἰ μὴ οἱ ἀγάσσατο Φοῖβος Ἀπόλλων (eût emporté probablement).

Mais il est surtout fréquent dans Hérodote :

1, 2 : μετὰ δὲ ταῦτα Ἑλλήνων τινάς... φασὶ τῆς Φοινίκης ἐς Τύρον προσσχόντας ἀρπάσαι τοῦ βασιλέως τὴν θυγατέρα Εὐρώπην· εἴησαν δ' ἂν οὗτοι Κρήτες (c'étaient probablement des Crétois).

2, 98 : ἡ δὲ ἐτέρη πόλις δοκέει μοι τὸ οὖνομα ἔχειν ἀπὸ τοῦ Δαναοῦ γαμβροῦ, Ἀρχάνδρου τοῦ Φθίου τοῦ Ἀχαιοῦ· καλέεται γὰρ δὴ Ἀρχάνδρου πόλις· εἴη δ' ἂν (il pourrait y avoir eu) καὶ ἄλλος τις Ἀρχανδρος, οὗ μέντοι γε Αἰγύπτιον τὸ οὖνομα.

3, 88 : Ἀράβιοι... ξεῖνοι ἐγένοντο πᾶρέντες Καμβύσεα ἐπ' Αἴγυπτον· ἀεχόντων γὰρ Ἀραβίων οὐκ ἂν ἐςβάλοιεν Πέρσαι ἐς Αἴγυπτον (ne sauraient, par conséquent n'auraient pu faire irruption.)

5, 9 : εἶναι Μήδων σφέας ἀποίκους λέγουσι· ὅπως δὲ οὗτοι Μήδων ἀποικοὶ γεγόνασι, ἐγὼ μὲν οὐκ ἔχω ἐπιφράσασθαι, γένοιτο δ' ἂν (cela a pu se faire) πᾶν ἐν τῷ μακρῷ χρόνῳ.

5, 60 : ἑτέρος δὲ τρίπους ἐν ἐξαμέτρῳ λέγει.

Σκαῖος πυγμαχέων με ἐκηβόλῳ Ἀπόλλων
νικήσας ἀνέθηκε τεῖν περιχλλῆς ἄγαλμα.

Σκαῖος δ' ἂν εἴη ὁ Ἱπποκόωντος. (pourrait bien avoir été.)

7, 181 : τῷ δὲ σφραγισθέντι τούτῳ οὖνομα ἦν Λέων· τὰχ δ' ἂν τι
καὶ τοῦ οὐνόματος ἐπαύροιτο (peut-être bien qu'il a ressenti les
inconvenients de son nom.)

7, 184 : ἤδη ὧν ἄνδρες ἂν εἶεν (il pouvait bien y avoir) ἐν αὐτοῖσι
τέσσερες μυριάδες καὶ εἴκοσι.

7, 214 : εἰδείη μὲν... ἂν καὶ ἐὼν μὴ Μηλιεύς ταύτην τὴν ἀτραπὸν
Ὀνήτης, (que certains affirment avoir été le traître) εἰ τῇ χώρῃ
πολλὰ ὠμιληκῶς εἴη. Ἀλλ' Ἐπιάλτης... ἐστὶ ὁ περιηγησάμενος τὸ ἔρος
κατὰ τὴν ἀτραπὸν. (pouvait connaître, connaissait sans doute...)

8, 136 : < Μαρόνιος > ἐλογίζετο κατ' ὑπερθεοῖ (sibi) τὰ πρήγματα
ἔσεσθαι τῶν Ἑλληνικῶν. Τὰχ δ' ἂν καὶ τὰ χρηστήρια ταῦτά οἱ (ei) προλέγοι
συμβουλευόντα σύμμαχον τὸν Ἀθηναῖον ποιέεσθαι· τοῖσι δὲ πειθόμενος ἔπεμπε
Ἀλέξανδρον. (peut-être bien que l'oracle l'avait averti...)

9, 71 : ... ἀλλὰ ταῦτα μὲν... φθόνῳ ἂν εἴποιεν. (pourraient bien
avoir dit...)

Chez les poètes dramatiques cet emploi se rencontre encore,
mais avec un sens plus voisin d'une pensée générale.

ESCH., *Sept Chefs*, 562 : θεῶν θελόντων δ' ἂν ἀληθεύσαιμ' ἐγὼ
(j'aurai dit vrai.)

Coeph., 776 : La nourrice... Ὀρέστης ἐλπίς οἴχεται δόμων.

Le Chœur : οὐπω· κακός γε μίντις ἂν γνοίη τίδε. (aura dit cela.)

854, Egisthe : « Je veux interroger le messager pour savoir
s'il a vu mourir Oreste, ou s'il a simplement entendu parler de
cette mort. »

οὗτοι φρέν' ἂν κλέψειεν ὤμματωμένην (Cette mort n'aura pas
échappé à un esprit clairvoyant.)

Supp., 251 : Le roi : « J'ai peine à croire que vous soyez des
Argiennes; vous ressemblez plutôt à des femmes de Lybie. »

καὶ Νεῖλος ἂν θρέψειε τοιοῦτον φυτὸν. (Aura sans doute nourri.)

SOPH., *Ajax*, 186 : Le Chœur :

οὐ ποτε γὰρ φρενόθεν γ' ἐπ' ἀριστερά,
παῖ Τελαμῶνος, ἔβας

τόσσον ἐν ποίμναις πίτνων·

ἤκοι γὰρ ἂν θεία νόσος. (Cette maladie est venue des Dieux sans doute.)

Œdipe Roi, 970 : οὕτω δ' ἂν θανὼν εἴη ἔμοῦ (il aurait péri).

EURIP., *Cycl.*, 674 : καὶ πῶς σ' οὕτις ἂν θείῃ τυφλὸν; (l'aura-t-il rendu aveugle?)

En prose, il s'emble qu'après Hérodote cet emploi du potentiel pour exprimer une conjecture relative à un fait passé, ait été abandonné ou peut s'en faut. Thucydide n'en offre qu'un exemple :

9, 4 : οὐκ ἂν οὖν νήσων ἔξω τῶν περιαικίδων (αὐταὶ δὲ οὐκ ἂν πολλαὶ εἶεν) ἡπειρώτης ὦν ἐκράτει, εἰ μὴ τι καὶ ναυτικὸν εἶχεν. (En dehors des îles de son voisinage, naturellement peu nombreuses, Agamemnon n'aurait pu...)

Citons encore cet exemple de DÉMOSTHÈNE, *Ambass.*, 32 :

εἰ μὲν τοίνυν ταῦτα πάντες ἐπρεσβεύομεν, δικαίως οὐδέν' ἐπήνεσεν ἡ βουλὴ· δεινὰ γὰρ τὰ πεπραγμένα πᾶσιν· εἰ δ' οἱ μὲν τὰ δίκαι' ἔπραττον ἡμῶν, οἱ δὲ τάναντία, διὰ τοὺς πεπονηρευμένους, ὥς ἔοικε, τοῖς ἐπεικέσι συμβεβηκὸς ἂν εἴη ταύτης τῆς ἀτιμίας μετεσχηχέναι. (il pourrait bien être arrivé).

Encore ici Démosthène envisage-t-il plutôt ce fait dans ses conséquences présentes, comme l'indique l'emploi du participe parfait. A la rigueur, ἂν εἴη peut être considéré comme une atténuation du présent ἐστίν.

Nous disons à la rigueur, car les exemples suivants de Lysias et de Strabon prouvent tout au moins que même en prose l'emploi du potentiel pour une conjecture au sujet d'un fait passé n'avait pas complètement disparu.

LYSIAS, 7, 16 : L'accusé soutient que l'intérêt seul aurait pu conduire un homme au crime qu'on lui impute. Or, en l'accomplissant, son intérêt courait les plus grands risques : τῆς μεγίστης ζημίας ἐκινδύνευον. Πῶς δ' οὐκ ἂν ἦν ἀθλιώτατος ἀνθρώπων ἀπάντων, εἰ τοὺς ἑαυτοῦ θεράποντας μηκέτι δούλους ἔμελλον ἔχειν ἀλλὰ δεσπότας τὸν λοιπὸν βίον, τοιοῦτον ἔργον συνειδόμενος; ὥστε εἰ καὶ τὰ μέγιστα εἰς ἐμὲ ἐξημάρτανον, οὐκ ἂν οἶόν τε ἦν δίκην με παρ' αὐτῶν λαμβάνειν· εὖ γὰρ ἂν εἰδείην ὅτι ἐπ' ἐκείνοις ἦν καὶ ἐμὲ τιμωρήσασθαι καὶ αὐτοῖς μὴνύσαιν ἐλευθέρους γενέσθαι. (je savais apparemment...)

Nous conservons la leçon des mss. qui nous semble avoir été à tort corrigée en ἄν ἤδαιν : avec ἤδαιν, « ἄν » serait inutile ou ferait un contresens, « ἄν εἰδείην » dit la même chose que « ἤδαιν », avec une nuance d'ironie.

18, 2 : ὅσα... οὐ βουλόμενος ἀλλ' ἄκων ἠναγκάσθη ποιῆσαι < Nicias, le général >, τῶν μὲν κακῶν οὐκ ἐλάχιστον αὐτὸς μετέσχε μέρος, τὴν δ' αἰτίαν τῆς συμφορᾶς οἱ πείσαντες ὑμᾶς δικαίως ἄν ἔχοιεν (... pourraient bien avoir été cause...)

STRABON, 11, 5, 3 : τίς... ἄν πιστεύσειεν < dit Strabon à propos des Amazones > ὡς γυναικῶν στρατὸς ἢ πόλις ἢ ἔθνος συσταίη ἄν ποτε χωρὶς ἀνδρῶν; (puisse le cas échéant, et par conséquent, dans le cas qui nous occupe, ait pu être constitué).

13, 1, 35 : ὥστε... οἰκείως ἄν λέγοι ἡ Ἀνδρομάχη (... a pu dire avec raison).

D Potentiel avec un sujet indéterminé.

Le grec s'est servi de ce potentiel dans deux cas : 1° pour énoncer une conjecture à propos d'un fait futur, présent, ou passé; 2° pour formuler une objection possible de la part de l'auditeur ou du lecteur, avec le sens d'un futur, cela va sans dire : le verbe est généralement à la deuxième personne du singulier, ou à la troisième avec τις pour sujet : εἴποις ἄν, εἴποι τις ἄν.

1° Conjecture probable :

α) A propos d'une action future ou présente... : C'est le cas de beaucoup le plus fréquent, et le seul qui se produise à l'époque classique.

Γ 390 : Δεῦρ' ἴθ' · Ἀλέξανδρός σε καλεῖ οἴκόνδε νέεσθαι·
 κεῖνος ὅγ' ἐν θαλάμῳ καὶ δινωτοῖσι λέχεσσιν,
 κάλλει τε στίλβων καὶ εἵμασιν· οὐδέ κε φαίης
 ἀνδρὶ μαχησόμενον τόνγ' ἐλθεῖν, ἀλλὰ χορόνδε
 ἔρχεσθ', ἥ ἐ χοροῦ νέον λήγοντα καθίζειν. (on ne dirait pas...)

γ 120, Nestor à Télémaque :

ἐνθ' οὐ τίς ποτε μῆτιν ὁμοιωθήμεναι ἄντην
 ἦθελ' ἐπεὶ μᾶλα πολλὸν ἐνίκᾳ δῖος Ὀδυσσεὺς
 παντοίοισι δόλοισι πατήρ τεός, εἰ ἐτεόν γε
 κείνου ἔκγονός ἐσσι· σέβας μ' ἔχει εἰσαρόωντα·
 ἦτοι γὰρ μῦθοί γε εἰκότα, οὐδέ κε φαίης
 ἄνδρα νεώτερον ὧδε εἰκότα μυθήσασθαι. (on ne pourrait dire).

ψ 133 : αὐτὰρ θεῖος ἀοιδὸς ἔχων φόρμιγγα λίγειαν
 ἡμῖν ἡγείσθω φιλοπαίγμονος ὀρχηθμοῖο,
 ὥς κέν τις φαίη γάμον ἔμμεναι ἐκτὸς ἀκούων (on dira).

SOPH., *Antig.*, 314 : ἴδοις ἄν (videre est).

Œdipe R., 615 : ἄν γνοίης (on reconnaîtrait).

DÉMOSTH., *Mid.*, 59 : ἐν ἐκίστῳ τις ἄν ὕμῶν ἴδοι.

ISOCHR., *Panég.*, 54 : γνοίη δ' ἄν τις.

Philippe, 19 : πολλοὺς ἄν ἴδοις.

β) *A propos d'un fait passé* : Cet emploi n'existe que dans Homère, mais il est assez fréquent, soit sous la forme φαίης κε (οὐδέ κε φαίης), soit avec d'autres verbes.

Γ 216 : Ἄλλ' ὅτε δὴ πολύμητις ἀναΐξειεν Ὀδυσσεύς,
 στάσκεν, ὑπαὶ δὲ ἴδεσκε κατὰ χθονὸς ὄμματα πῆξας,
 σκῆπτρον δ' οὐτ' ὀπίσω οὔτε προπρηνὲς ἐνώμα,
 ἀλλ' ἀστεμφὲς ἔχεσκεν αἰδρεῖ φωτὶ ἑοικώς·
 φαίης κε ζάκοτόν τέ τιν' ἔμμεναι ἄφρονά τ' αὖτως (on aurait dit...)

Δ 429 : οἱ δ' ἄλλοι ἀκὴν ἴσαν (οὐδέ κε φαίης
 τόσσον λαὸν ἔπεσθαι ἔχοντ' ἐν στήθεσιν αὐδὴν). (on n'aurait pas dit...)

Ο 696 : Αὖτις δὲ δριμεῖα μάχη παρὰ νηυσὶν ἐτύχθη·
 φαίης κ' ἀκμήτας καὶ ἀτειρέας ἀλλήλοισιν
 ἄνεσθ' ἐν πολέμῳ. (on aurait dit...)

Ρ 366 : Ὡς οἱ μὲν μάρναντο δέμας πυρός· οὐδέ κε φαίης
 οὔτε ποτ' ἠέλιον σόον ἔμμεναι οὔτε σελήνην.

Δ 222 : οἱ δ' αὖτις κατὰ τεύχε' ἔδυν, μνήσαντο δὲ χάρμης.
 Ἐνθ' οὐκ ἄν βρίζοντα ἴδοις Ἀγαμέμνονα δῖον. (On n'aurait pas vu...)

Ε 84 : Ὡς οἱ μὲν πονέοντο κατὰ κρατερὴν ὑσμίνην.
 Τυδεΐδην δ' οὐκ ἄν γνοίης ποτέροισι μετεΐη (on n'aurait pas reconnu...)

2^o *Objection probable.* — Cet emploi se rencontre pour la première fois dans Hérodote.

3, 6 : ἐς Αἴγυπτον ἐκ τῆς Ἑλλάδος πίσης καὶ πρὸς ἐκ Φοινίκης κέραμος ἐσάγεται· πλήρης οἶνου δι' ἔτεος, καὶ ἐν κεράμιον οἶνηρὸν ἀριθμῶ κεινὸν οὐκ

ἔστι ὡς λόγῳ εἰπεῖν ἰδέσθαι. Κοῦ δῆτα, εἴποι τις ἄν, ταῦτα ἀναισιμῶνται;
ἐγὼ καὶ τοῦτο φράσω.

Il est rare chez les poètes dramatiques.

SOPH., *Œdip. Col.*, 432 : εἴποις ἄν (peut-être diras-tu...)

Mais cela tient à l'esprit même du drame antique, où les personnages émettent des pensées générales, racontent leurs impressions et leurs sentiments, mais ne discutent pas. Chez Euripide, qui pourtant faisait déjà des pièces « à thèse », nous n'en avons pas rencontré un seul exemple.

Les orateurs, en revanche, et les philosophes ont fait de cette construction un usage très fréquent et bien connu.

Lysias, 20, 17 : ἀλλ' εἴποι τις ἄν (mais, dira-t-on.)

E Potentiel équivalent de l'indicatif futur.

Dans un certain nombre des cas déjà énumérés, le potentiel grec peut se traduire en français par l'indicatif futur, généralement avec l'auxiliaire « pouvoir » : λέγει ἄν, il pourra dire, il dira peut-être. Le potentiel, en effet, exprimant la possibilité éventuelle d'une action envisagée par le sujet principal ou par la personne qui parle, se rapporte plutôt à l'avenir. Aussi, bien que dans certains cas exceptionnels, par l'effet de l'analogie et par une opération généralisatrice de l'esprit, le potentiel ait pu être employé pour le passé, le plus souvent ce mode s'est rapporté à une action future. Entre ces trois idées : « cela pourrait être », « cela pourra être », « cela sera », il y a une parenté très étroite.

L'emploi du potentiel avec la valeur d'un futur simple est une des particularités les plus remarquables de la langue grecque ; il remonte très haut et n'a jamais cessé d'être fort en usage. Est-ce à dire que dans ce cas le potentiel ait tout à fait perdu sa signification modale ? Non. Le potentiel n'est jamais l'équivalent absolu de l'indicatif futur. Ou bien il a la valeur d'un futur énergique, principalement avec une négation, ou bien il équivaut à un futur adouci, ou encore il confère au verbe un sens ironique.

Très fréquents sont les exemples, dès l'époque homérique.

A 300 : Achille à Agamemnon :

τῶν (de ces biens) οὐκ ἄν τι φέροις ἀνελὼν ἀέκοντος ἐμεῖο. Affirmation forte.

Γ 255 : τῷ δέ κε νικήσαντι γυνή καὶ κτήμαθ' ἔποιτο. Le potentiel laisse entendre que le fait est subordonné à certaines conditions.

I 142 : γαμβρός κέν μοι ἔοι (il sera, il pourra être...)

O 70 : κτενεῖ Ἑκτορα δῖος Ἀχιλλεύς.
'Εκ τοῦ δ' ἄν τοι ἔπειτα παλίωξιν παρὰ νηῶν
αἰὲν ἐγὼ τεύχοιμι διαμπερές, εἰσόκ' Ἀχαιοὶ
ἴλιον αἰπὺ ἔλοιεν.
etc., etc.

HÉROD., 9, 111 : οὕτω τοι, Μασίστα, πέπρηκται· οὔτε γὰρ ἄν τοι δοίην θυγατέρα τήν ἐμήν γῆμαι, οὔτε ἐκείνη <ta femme> πλεῖνα χρόνον συνοικήσεις.

THUC., 3, 13, 6 : ἔστι δὲ <τοῖς Ἀθηναίοις> τῶν χρημάτων ἀπὸ τῶν συμμάχων ἡ πρόσδος καὶ ἐτι μείζων ἔσται εἰ ἡμᾶς καταστρέφονται· οὔτε γὰρ ἀποστήσεται ἄλλος, τὰ τε ἡμέτερα προσγενήσεται, πάθοιμὲν τ' ἄν δεινότερα ἢ οἱ πρὶν δουλεύοντες. (Nous pourrions bien souffrir...)

ESCH., *Prom.*, 313 : εἰ... ῥίψεις, τάχ' ἄν..... κλύσει Ζεὺς.

617 : λέγ' ἦντιν' <S.-C. δωρεάν> αἰτεῖ· πᾶν γὰρ ἄν πύθοιο (tu apprendras.)

Sept Chefs, 375 : Le messenger : λέγοιμ' ἄν εἰδώς εὖ τὰ τῶν ἐναντίων. (Je dirai...)

568 : ἔκτον λέγοιμ' ἄν. Cf. plus loin 632 : τὸν ἑβδόμον λέξω.

Comme on le voit, la différence est parfois très peu appréciable entre le potentiel et l'indicatif futur.

Perses, 212 : εὖ γὰρ ἴστε, παῖς ἐμὸς
πράξας μὲν εὖ θυματὸς ἄν γένοιτ' ἀνὴρ.

167. Le messenger : Πέρσαι, φράσαιμ' ἄν οἱ ἐπορσύνθη κακὰ. (Je vais dire...)

Coéph., 262 : Oreste à Zeus : κόμιζ' (suscipe nos), ἀπὸ σμικροῦ δ' ἄν ἄρειας μέγαν δόμον.

708 : οὔτοι κυρήσεις μείον ἀξίως σέθεν,
οὐδ' ἥσσον ἄν γένοιτο δώμασιν φίλος <malgré que tu nous annonces la mort d'Oreste.>

Eum., 702 : τοιόνδε τοι ταρβοῦντες σέβας
ἔρυμά τε χώρας καὶ πόλεως σωτήριον
ἔχοιτ' ἄν οἶον οὔτις ἀνθρώπων ἔχει (vous aurez...)

SOPH., *Ajax*, 88 : Ulysse : μένοιμ' ἄν - ἤθελον δ' ἄν ἐκτὸς ὧν τυχεῖν
(soit, je resterai...)

550 : Ajax : ὦ πᾶϊ, γένοιτο πατὴρ εὐτυχέστερος.
τὰ δ' ἄλλ' ὁμοίως· καὶ γένοι' ἄν οὐ κακός.

690 : τήχ' ἄν ἴσως
πύθοισθε (bientôt vous apprendrez)

1093 : οὐκ ἄν ποτ', ἄνδρες, ἄνδρα θαυμάσιμ' ἔτι
ὅς μὴδὲν ὧν γοναῖσιν εἴθ' ἄμαρτάνει,
ὅθ' οἱ δοκοῦντες εὐγενεῖς πεφυκέναι
τοιαῦθ' ἄμαρτάνουσιν ἐν λόγοις ἔπη.

Œdip. Col., 507 : χώροισι' ἄν εἰς τόδε.

580 : Thésée : Quel bienfait m'apportes-tu ?

Œdipe : χρόνον μάθοις ἄν, οὐχὶ τῷ παρόντι που (Tu l'apprendras...)

Antig., 1108 : Le Chœur : ὁρᾷ νῦν τίδ' ἐλθὼν μὴδ' ἐπ' ἄλλοισιν τρέπε.

Créon : ὥδ' ὡς ἔχω στείχοιμ' ἄν (j'y vais de ce pas).

Elect., 1344 : τελοῦμένων < s. c. τῶν ἔργων > εἰποιμ' ἄν· ὡς δὲ νῦν
ἔχει... (quand tout sera fait, je parlerai...)

Œdipe Roi, 95 : λέγοιμ' ἄν οἷ' ἤκουσα τοῦ θεοῦ πῖρα.

Trach., 1154, Hyllus :

παίδων δὲ τοὺς μὲν ξυλλαβοῦσ' < la mère > αὐτὴ τρέφει,
τοὺς δ' ἄν τὸ Θήβης ἄστου ναίνοντας μάθοις (tu sauras, on te dira...)

EURIP., *Héc.*, 1132 : Agamemnon : λέγε...

Polymnestor : λέγοιμ' ἄν...

1199 : ἀλλ', ὦ χάριστε, πρῶτον οὐποτ' ἄν φίλον
τὸ βίρβαρον γένοιτ' ἄν (ne sera) Ἑλλήνων γένος
οὔτ' ἄν δύναιτο.

Oreste, 638 : Ménélas : λέγ' εὖ γὰρ εἶπας. Ἔστι δ' οὐ σιγὴ λόγου
κρείσσων γένοιτ' ἄν, ἔστι δ' οὐ σιγῆς λόγος.

Oreste : λέγοιμ' ἄν ἤδη... (eh bien, je parlerai...)

784 : Oreste : καί τις ἄν γε μ' οἰκτίσειε... (quelqu'un peut-être
aura pitié de moi). Cf. 935 et 941.

Hipp., 336 : La nourrice : σιγῶμ' ἄν ἤδη. (soit, je me tais.)

471 : La nourrice à Phèdre :

ἀλλ' εἰ τὰ πλείω χρηστὰ τῶν κακῶν ἔχεις
ἄνθρωπος οὐσα κάρτα γ' εὖ πράξειαις ἄν.

Alc., 72 : πολλ' ἄν σὺ λέξας οὐδὲν ἄν πλέον λήθοις (Tu as beau dire, tu n'obtiendras rien de plus).

Iph., *Aul.*, 306 : Μénélas au vieillard : κλαίοις ἄν, εἰ πράσσοις
ἃ μὴ πράσσειν σε δεῖ. (Tu pleureras).

1134 : σὺ δ' ἦν γ' ἐρωτᾷς εἰκότ', εἰκότ' ἄν κλύοις.

Iph. Taur., 811 : Oreste : λέγοιμ' ἄν..... πρῶτον... τάδε.

994 : *Iph.* à Oreste : σφαγῆς τε γὰρ σῆς χεῖρ' ἀπαλλαξαίμεν ἄν,
σώσαιοί μ' ἵ τ' οἰκούς.

1055 : τὰ δ' ἄλλ' ἴσως ἄν πάντα συμβαίη καλῶς.

Electre, 300 : λέγοιμ' ἄν, εἰ χρή... (je dirai donc, s'il le faut.)

1060 : *Electre* demande à *Clytemnestre* si elle peut lui parler en toute franchise; *Clyt.* lui répond qu'elle n'a rien à craindre, alors *Electre* : λέγοιμ' ἄν (je parlerai donc).

Médée, 325 : Tu dépenses tes paroles en pure perte : οὐ γὰρ ἄν πείσαις ποτέ.

1344 : Jason à Médée : ἀλλ' οὐ γὰρ ἄν σε μυρίοις ὀνειδέσιν δάκοιμι.

ARISTOPH., *Chev.*, 40 : λέγοιμ' ἄν ἤδη.

1110 : Cléon : τρέχοιμ' ἄν εἴσω πρότερος.

Allantopolès : οὐ δῆτ' ἄλλ' ἐγώ.

Lysist., 98 : Myrrhine : λέγε δῆτα τὸ σποῦδαῖον ὅ τι τοῦτ' ἐστὶ σοι.

Lysistrate : λέγοιμ' ἄν ἤδη.

XEN., *Cyr.*, 5, 5, 1 : ἐὰν δὲ κελεύῃ, εἰπὲ... ὅτι ἐγὼ ἄν ὡς ἐκεῖνον ἵοιμι στρατοπεδευσόμενος. (que j'irai...)

PLAT., *Rép.*, X, 608 d : σοῦ δ' ἄν ἡδέως ἀκούσαιοι... τοῦτο. — Ἀκούοις ἄν (tu vas m'entendre).

Lois, VI, 780 d : τί δὴ τοῦτο, ὦ ξένη, ἐπιχειρῶν λέγειν, ἔοικας σφόδρα ἀποκνεῖν; — Ἀκούοιτ' ἄν. (vous le saurez).

Lettres, XIII, 362 e : τὰ μετὰ ταῦτα περὶ Δίωνος λέγοιμ' ἄν. (je vais dire...)

DÉMOSTH., *Lept.*, 111 : εἰ δὲ δεῖ παρὰ πάντα ταῦτ' εἰπεῖν, ὃ δίκαιον ἡγοῦμαι, ἐκεῖν' ἂν ἔγωγ' εἴποιμι. Οὐκ ἐστὶ δίκαιον... (je le dirai donc).

ISOCR., *Panég.*, 18 : ἣν δ' ἐπιδείξει τις αὐτοῖς ταύτην τὴν τιμὴν ἡμετέραν οὐσαν μᾶλλον ἢ ἐκείνων (Les Lacédémoniens), τάχ' ἂν... ἐπὶ τὸ σὺμμερον ἔλθοιεν.

163 : ἐν... ὁ βάρβαρος κατὰσχη τὰς πόλεις τὰς ἐπὶ θαλάττῃ... τάχ' ἂν <αἰ νήσοι>... ἐπὶ τὰς ἐκείνου τύχας ἀποκλίνειν... (inclineront de son côté...)

Phil., 149 : αἰτιῶ τὴν ἡλικίαν τὴν ἐμὴν, ἣ δίκαιως ἂν ἅπαντες συγγνώμην ἔχοιεν (pardonneront, je pense).

Lysias, 18, 4 : νυνὶ δὲ πάντες ἂν ὁμολογήσαιτε ὁμονοίαν μέγιστον ἀγαθὸν εἶναι πόλει. (vous conviendrez, j'espère.)

LUCIEN, *Dial. des Dieux*, Dial. 20, 15 : Aphrodite à Pâris : ... ἐπειδὴν ἀφίκη ἐς τὴν Λακεδαιμόνα. ὁψεται σε ἡ Ἑλένη, τούντεῦθεν δὲ ἐμὸν ἂν εἴη τὸ ἔργον ὅπως ἐρασθήσεται σου καὶ ἀκολουθήσει (sera mon affaire). En employant l'optatif potentiel au lieu de l'indicatif futur, la déesse fait entendre à Pâris que cette faveur sera sa récompense s'il lui adjuge le prix de la beauté.

Dans tous ces exemples, en effet, le potentiel dit quelque chose de plus que ne le ferait le simple futur de l'indicatif. Quelquefois, il y a une condition exprimée ou sous-entendue. D'autres fois, et particulièrement chez les poètes dramatiques qui en ont fait un emploi très fréquent, le potentiel marque que l'on accède à une demande. Enfin ce mode indique avec plus d'énergie que le futur simple que l'on est disposé à faire telle action. L'expression « λέγοιμι ἂν », par exemple, se traduira, suivant le cas : « je dirai (si l'on veut, si l'on me demande...) », « je dirai donc », « eh bien, je dirai ».

F *Le potentiel dans une exclamation et dans une protestation.*

Le potentiel s'emploie aussi dans une exclamation et dans une protestation.

H 125 : ἦ καὶ μέγ' οἰμώξετε γέρον... Πηλεΐς! (Combien gémera le vieux Pelée en apprenant que tous tremblent au seul aspect d'Hector!)

SOPH., *Oedipe Roi*, 1182 : ἰὸὺ, ἰὸὺ· τί πάντ' ἄν ἐξήκοι σαφῆ. (Tout serait donc vrai!) — Nauck conjecture τί πάντ' ἄρ' ἐξήκει σαφῆ. Mais la leçon des mss. s'accorde mieux avec le sens général du morceau, et le potentiel grec, comme le conditionnel français, traduit bien le mouvement de surprise, le saisissement d'Œdipe qui voudrait ne pas croire à la réalité des faits.

Ajax, 1129 : Teucros : μή νυν ἀτίμα θεοὺς, θεοῖς σεσωσμένος.

Ménélas : ἐγὼ γὰρ ἄν ψέξαιμι δαιμονίων νόμους;
(Quoi! je blâmerais?...)

3° POTENTIEL AFFAIBLI.

De bonne heure, et dès l'époque homérique, le potentiel a été employé pour marquer de la manière la plus faible une simple éventualité; et dans cette signification il a servi à exprimer une affirmation atténuée. Les Attiques en ont fait un fréquent usage pour formuler un ordre poli ou pressant, ou une prière; d'autre part ils ont rendu par le mode de l'affirmation atténuée mille nuances délicates de la pensée, principalement l'ironie.

A Simple affirmation atténuée.

Γ 41 : καί κε ... βουλοίμην.

Δ 318 : ... μάλα μὲν κεν..... ἐθέλοιμι.

Ι 444 : οὐκ ἄν... ἐθέλοιμι.

Μ 69 : ... ἄν... ἐθέλοιμι.

Χ 108 : ... ἄν κέρδιον εἴη.

γ 232 : βουλοίμην δ' ἄν ἔγωγε.... etc., etc.

Chez Homère, l'atténuation porte généralement sur des verbes signifiant « vouloir » ou « pouvoir » ou sur des impersonnels de convenance. Chez les Attiques elle porte en outre sur toute espèce de verbes; et cet emploi n'a fait que s'étendre d'âge en âge.

SOPH., *Ajax*, 969 : Tecmessa : τί δῆτα τοῦδ' (Ajax) ἐπεγγελάων ἄν κάτα; (Qu'ont-ils bien à se moquer d'Ajax comme ils font?)

DÉMOSTH., *Lept.*, 116 : ὅτι μὲν τοίνυν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, καὶ τοῖς προγόνοις ὑμῶν ἔθος ἦν τοὺς χρηστοὺς τιμᾶν, ὅηλοι τὸ ψήφισμα τοῦτί· εἰ δὲ μή

τοῖς αὐτοῖς οἷσπερ ἡμεῖς νῦν, ἕτερόν τι τοῦτ' ἂν εἴη (Cela, c'est une autre question). Nuance intraduisible en français, le verbe « pouvoir » étant trop fort et notre conditionnel aussi.

PLATON, *Lois*, X, 906 e : Δεινὴν γὰρ εἰκόνα λέγοις ἂν λέγων τὸν λόγον τοῦτον. (Tu pourrais bien dire, tu as l'air de dire).

Les principales particularités de ce potentiel après la période attique sont les suivantes :

1° L'emploi de l'optatif avec ἂν comme formule de transition avec un participe ou un adjectif verbal en τέος, chez les philosophes et les historiens.

ARIST., *Topiques*, 1, 2, 1 : ἐπόμενον δ' ἂν εἴη τοῖς εἰρημένοις εἰπεῖν... (sequitur deinceps ut dicamus).

Mor. Nicom., 9, 12, 4 : ἐπόμενον δ' ἂν εἴη διελθεῖν περὶ ἡδονῆς.

Grandes Mor., 1, 8, 10 : μετὰ ταῦτα... λεκτέον ἂν εἴη τί ἐστιν ἀρετή.

POLYBE, 3, 36, 1 : ῥητέον ἂν εἴη. Formule très fréquente dans cet auteur (cf. 4, 38, 13, etc.).

3, 36, 5 : ὑποδεικτέος ἂν εἴη.

2° La forme δόξειεν ἂν très souvent employée comme équivalente de δοκεῖ.

ARIST., *Mor. Nicom.*, 4, 2, 1 : δόξειε δ' ἂν ἀκόλουθον εἶναι καὶ περὶ μεγαλοπρεπείας διελθεῖν.

4, 3, 14 : καὶ δόξειε δ' ἂν εἶναι μεγαλοψύχου τὸ ἐν ἐκίστῃ ἀρετῇ μέγα.

De même id. : 9, 1, 8 — 9, 2, 4 — 9, 2, 5 — 9, 4, 4 — 9, 4, 5 — 9, 7, 7 — 9, 11, 5 etc.

Grandes Mor., 1, 35, 11 : ἔστι δ' ἡ φρόνησις ἀρετή, ὥς δόξειεν ἂν, οὐκ ἐπιστήμη.

STRABON, 1, 2, 34 : ἄριστα δ' ἂν δόξειεν εἰπεῖν ὁ Ποσειδώνιος... (me semble avoir fort bien dit).

3, 5, 3 : πλῆθει γε οὐδεμιᾶς ἂν ἀπολείπεσθαι δόξειε <Gadès> τῶν ἔξω Ῥώμης πόλεων.

3° L'expression εἴη ἂν avec un participe avec le sens de « il semble » « il paraît ».

STRABON, 12, 2, 21 : εἴη ἂν λέγων (il semble dire...).

B *Ironie.*

ESCH., *Prom.*, 976 :

Hermès : Κλύω σ' ἐγὼ μεμηνότ' οὐ σμικρὸν νόσον.

Prométhée : Νοσοῖμ' ἄν, εἰ νόσημα τοὺς ἐχθροὺς στυγεῖν. (peut-être suis-je malade...).

SOPH., *Ædip. Col.*, 826 : Créon aux gardes :

ὑμῖν ἄν εἴη τήνδε <Antigone> χαῖρος ἐξίγσειν

ἄκουσαν, εἰ θέλουσα μὴ πορεύσεται. (politesse et modération affectée).

EURIP., *Oreste*, 1516 :

Oreste : ὅμοσον, εἰ δὲ μὴ, κτενῶ σε, μὴ λέγειν ἐμὴν χάριν.

Le Phrygien : Τὴν ἐμὴν ψυχὴν κατώμοσ', ἣν ἄν εὖ ορκοῖμ' ἐγώ.
(je vous le jure sur ma vie; voilà bien je pense un serment sincère).

Alceste, 713 : Phérès n'a pas voulu mourir à la place de son fils Admète :

Phérès : ψυχῇ μὲν ζῆν, οὐ δούλῳ, ὀφειλομεν.

Admète : Καὶ μὴν Διὸς γε μέλζον' ἄν ζώης χρόνου (tu vivrais bien...)

c *Évaluation approximative.*

Cet emploi n'existe qu'en prose.

XEN., *Cyr.*, 1, 2, 14 : ἐπειδὴν... τὰ πέντε καὶ εἴκοσιν ἔτη διατελέσωσιν, εἵησαν μὲν ἄν οὗτοι πλέον τε γεγονότες ἢ πεντήκοντα ἔτη ἀπὸ γενεᾶς.
(... ils peuvent bien avoir un peu plus de cinquante ans d'âge).

Id., 2, 1, 6 : πελτασταὶ δὲ καὶ τοξόται γένοιντ' ἄν ὥς ἐπὶ τῆς ἡμετέρας <γῆς> καὶ ἐξακισμύριοι (Ils pourraient bien être...)

PLAT., *Rép.*, X, 614 a : τοιαῦτ' ἄν εἴη (haec fere sunt).

D *Conclusion d'un raisonnement.*

THUC., 3, 40, 4 : εἰ γὰρ οὗτοι ὀρθῶς ἀπέστησαν, ὑμεῖς ἄν οὐ χρεὼν ἄρχοιτε (votre commandement pourrait bien être injuste). Nuance d'ironie.

Chez les philosophes, qui l'ont ainsi fréquemment employé, le potentiel a la même valeur qu'un indicatif : par une sorte de délicatesse, l'auteur énonce sa conclusion comme un fait possible, bien qu'il la présente comme un fait réel.

PLAT., *Eutyp.*, 8 a : ταὐτ' ἄρα, ὡς ἔοικε, μισεῖται θ' ὑπὸ τῶν θεῶν καὶ φιλεῖται, καὶ θεομισῇ τε καὶ θεοφιλεῖ ταὐτ' ἂν εἴη. — Ἔοικεν. — Καὶ ὅσια ἄρα καὶ ἀνόσια ταῦτ' ἂν εἴη τούτῳ τῷ λόγῳ. — Κινδυνεύει.

ARIST., *Top.*, 1, 6, 2 : εἰ μὲν <τι> τῶν ἐν τῷ ὅρισμῳ λεγομένων <ἐστί>, γένος ἢ διαφορὰ ἂν εἴη· εἰ δὲ μὴ τῶν ἐν τῷ ὅρισμῳ λεγομένων ἐστί, ὁτλον ὅτι συμβεβηκὸς ἂν εἴη. (... sera...)

Id., 5, 4, 2 : οἷον ἐπεὶ τὸ ζῶον ἐπιστήμης δεκτικὸν κατὰ παντὸς ἀνθρώπου ἀληθεύεται καὶ ἡ ἀνθρωπος, εἴη ἂν ἀνθρώπου ἴδιον τὸ ζῶον ἐπιστήμης δεκτικόν. (le propre de l'homme est donc...)

Mor. Nicom., 10, 8, 8 : ... ὥστ' εἴη ἂν εὐδαιμονία θεωρία τις. (... sera donc...)

Du Ciel, 3, 5, 10 : εἰ οὖν ἅπαντα τὰ σώματα ἐν τί ἐστι, πάντων ἂν εἴη μία κίνησις.

STRABON, 2, 1, 13 : ἐπεὶ οὖν φησιν ἀπὸ τοῦ ἰσημερινοῦ τοῦ διὰ Βορυσθέ-
νους διέχειν τρισμύριους καὶ τετρακισχίλιους σταδίους, εἶεν ἂν (il y aura, il
doit y avoir) λοιποὶ οἱ ἀπὸ τοῦ ὀρίζοντος τὴν διακεκαυμένην καὶ τὴν εὐκρατον
εἰς τὸν διὰ Βορυσθέ-
νους καὶ τῆς Κελτικῆς παρωχεαντίδος στάδιοι δισμύριοι
πεντακισχίλιοι διακόσιοι.

2, 5, 7 : ἐπεὶ οὖν πεντακισχίλιοι μὲν εἰσιν οἱ <στάδιοι> ἀπὸ Σκύνης
εἰς Μερόην, ἄλλοι δὲ προσγεγόνασι τρισχίλιοι, εἶεν ἂν (il y a) οἱ πάντες
ἐπὶ τοῖς ὅροις οἰκουμένης ὀκτακισχίλιοι. Il s'agit pourtant d'une vérité
arithmétique.

Cf. 2, 5, 8 οὐδ' εἴη ἂν se rencontre plusieurs fois avec la même
signification.

E *Ordre poli.*

Non seulement le potentiel peut énoncer une affirmation, mais encore il a servi surtout chez les poètes dramatiques à exprimer un désir, et peut s'employer comme un impératif adouci, quelquefois pour une invitation pressante, quelquefois pour une simple exhortation.

ESCH., *Sept Chefs*, 261 : λέγοις ἄν ὡς τάχιστα, καὶ τάχ' εἶσομαι.

713 : Le Chœur : πείθου γυναιξί, καίπερ οὐ στέργων ὄμω.

Éléocle : λέγοιτ' (ε) ἄν ὦν ἄνη τις... (Veuillez me dire ce que je puis faire).

Éléocle s'adoucît à la pensée des maux qu'il doit craindre; il s'adresse au Chœur avec ménagement.

Coeph., 103 : Electre au Chœur : λέγοις ἄν, εἴ τι τῶν δ' ἔχοις ὑπέρτερον (cf. 108 et 167).

Coeph., 513 : τὰ δ' ἄλλ' ἐπειδὴ δρᾶν καθώρθωσαι φρονί, ἔρδοις ἄν ἤδη.

668 : ξένοι, λέγοιτ' ἄν εἴ τι δεῖ.

Eum., 681 : Athènes aux citoyens d'Athènes : κλύοιτ' ἄν ἤδη θεσμόν. (Ton solennel).

Supp., 281 : Le Chœur : Écoute.

Le roi : ἤκουσα, καὶ λέγοις ἄν, οὗ με φεύζεται.

SOPH., *Antig.*, 444. Créon au garde qui lui a amené la coupable Antigone :

σύ μὲν κομίζοις ἄν, σεαυτὸν ἢ θέλεις ἔξω βαρείας αἰτίας ἐλεύθερον (tu peux te retirer).

Elect., 1491 : χωροῖς ἄν εἶσω σὺν τάχει.

Phil., 674 : χωροῖς ἄν εἶσω.

Trach., 624 : στείχοις ἄν ἤδη.

Et avec une négation interrogative :

Phil., 1222 : οὐκ ἄν φράσεις...; (ne me diras-tu pas?)

Ajax, 1051 : οὐκ οὖν εἴποις...; (voudrais-tu bien me dire?)

EURIP., *Iph. Aul.*, 863 : ὡς μόνοις λέγοις ἄν. (Parle, tu peux parler, comme si nous é lions seuls, Achille et moi).

Oreste, 92 : πρὸς θεῶν, πείθοι' ἄν δῆτά μοι τι, πάρθενε;

Cycl., 96 : ξένοι, φράσαιτ' ἄν νᾶμα ποτάμιον πόθεν δόψης ἄκος λάβοιμεν; (voudriez-vous indiquer...?)

ARISTOPH., *Gren.*, 437 : αἵροι' ἄν αὖθις, ὦ παῖ (enlève de nouveau la couverture).

1467 : Pluton : κρίνοις ἄν. (fer sententiam).

Chev., 1161 : θέοιτ' ἄν (courez donc). — ὑποθεῖν οὐκ ἔω.

PLAT., *Phèdre*, 227 c. : λέγοις ἄν... — 229 b : προάγοις ἄν, etc.

LUCIEN, *Dial. des Dieux*, 6^e dial. :

Héra : ... αἰσχύνομαι εἰπεῖν..., τοιοῦτόν ἐστιν ὃ ἐτόλμησε. —

Zeus : Καὶ μὴν διὰ τοῦτο καὶ μᾶλλον εἵποις ἄν.

Eunuque, 2 : οὐκοῦν λέγοις ἄν τὸ κεφάλαιον τῆς δίκης.

45, 6 : λέγοις ἄν (parle...)

Remarque. — Le plus souvent, pour exprimer une invitation pressante, les Attiques se servent de la locution « οὐκ ἄν φθάνοις » « tu ne saurais trop tôt. »

EURIP., *Oreste*, 1551 : οὐκέτ' ἄν φθάνοιτε κλῆθρα συμπεραίνοντες μοχλοῖς.

Alceste, 662 : τοίγαρ φυτεύων παῖδας οὐκέτ' ἄν φθάνοις. (dépêche-toi de...)

Iph. Taur., 245 : χέρνιθας δὲ καὶ κατάργματα
οὐκ ἄν φθάνοις ἄν εὐπρεπῇ ποιουμένη.

F Prière.

Quand une demande s'adresse à la divinité ou à un personnage supérieur, ou qu'elle est très instante, elle devient une prière. Le potentiel dans ce cas est d'un usage assez fréquent chez les poètes dramatiques.

ESCH., *Supp.*, 81 : ἀλλὰ, θεοὶ γενέται, κλύετ' εὖ τὸ δίκαιον ἰδόντες
ὕβριν δ' ἐτύμως στυγοῦντες
πέλοιστ' ἄν ἔνδοικοι γάμοις. (Veuillez être...)

SOPH., *Ædip. Col.*, 725. Œdipe à l'arrivée de Créon, supplie le Chœur :

ὦ φίλτατοι γέροντες, ἐξ ὑμῶν ἐμοὶ
φαίνοιστ' ἄν ἤδη τέρμα τῆς σωτηρίας!

Antig., 1339, Créon : ἄγοιστ' ἄν μάταιον ἄνδρ' ἐκποδών! (Emmenez-moi, moi, le malheureux < qui a tué mon fils! >)

Électre, 637 : κλύοις ἄν, Φοῖβε...

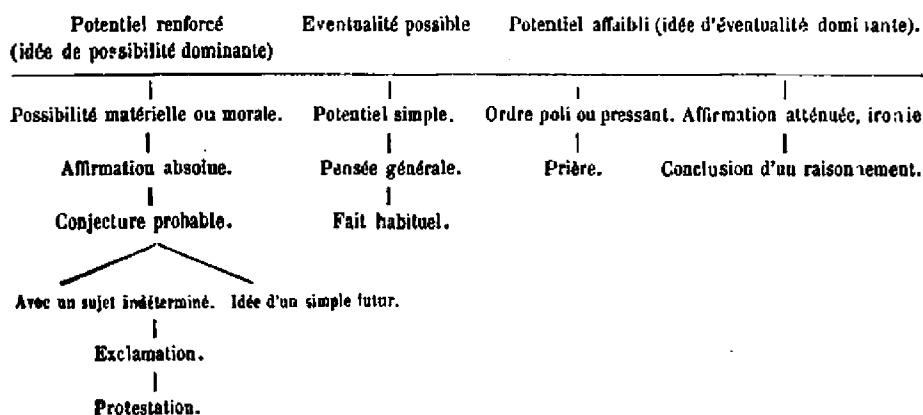
Ces exemples confirment la théorie que nous exposons sur le sens originel de l'optatif, et montrent comment le mode de la possibilité a pu devenir aussi le mode du désir, du souhait.

Une prière instante ou une imprécation, peut s'exprimer par une interrogation.

SOPH., *Phil.*, 794 : Ἀγήμενον, ὦ Μενέλαε, πῶς ἄν ἀντ' ἐμοῦ
τὸν ἴσον χρόνον τρέφοιτε τήνδε τὴν νόσον;

ARIST., *Chev.*, 16 : πῶς ἄν σύ μοι λέξεις ἀμὲ γρὴ λέγειν;

Résumons-nous. Le potentiel, marquant à l'origine l'éventualité possible, et conservé comme tel pour exprimer une pensée générale ou un fait habituel, a eu de bonne heure un sens renforcé : d'où l'emploi de ce mode pour exprimer la possibilité matérielle ou morale, une affirmation absolue, une conjecture probable, teintée parfois d'ironie, l'idée d'un simple futur, une exclamation, une protestation. — D'autre part, à une époque postérieure, l'idée primitive s'étant affaiblie, le potentiel a servi à formuler : 1° un ordre poli ou une sollicitation pressante, ou une prière (sens de désir); 2° une affirmation atténuée, souvent ironique, et enfin la conclusion d'un raisonnement, la conséquence d'un syllogisme. C'est ce que fera ressortir le schéma suivant.



4° LA PARTICULE ἄν RÉPÉTÉE.

Dans un grand nombre de passages, principalement chez les poètes dramatiques qui ont inauguré cet usage, et chez les pro-

sateurs attiques, la particule *ἄν* se trouve exprimée deux fois avec le potentiel, quelquefois même trois fois. Quelle est la raison de ce fait? D'après Hermann (*Adnott. ad Vig.*, n° 283, p. 814, éd. 1822), dans aucun cas la particule n'est redondante. Matthiae est d'un avis contraire. Pourtant, aux yeux de ses traducteurs français Gail et Longueville, la répétition de *ἄν* paraît avoir deux causes principales : 1° l'éloignement du verbe, 2° la nécessité de rendre l'expression plus conditionnelle, plus conjecturale. (MATTHIAE, p. 1279, note). Les grammairiens contemporains font à peine mention de ce fait sans chercher à l'expliquer, jugeant sans doute la question sans importance.

Mais est-il vraisemblable que, trois et même quatre formes de potentiel existant (λέγοιμι — λέγοιμι ἄν — ἄν... λέγοιμι ἄν — ἄν... ἄν... λέγοιμι ἄν), les Grecs, si subtils et si délicats, n'aient pas établi entre elles tout au moins une légère nuance de signification? Non.

Dira-t-on que cette répétition chez un Eschyle, un Sophocle, un Euripide, constitue une sorte de « cheville », procédé digne d'un versificateur novice? Mais les grammairiens et les commentateurs anciens n'auraient pas manqué de critiquer cette négligence; mais les prosateurs n'auraient pas eu recours à cet emploi! En admettant que l'éloignement du verbe puisse expliquer la répétition de la particule dans quelques passages, invoquera-t-on cette raison pour l'expliquer dans une phrase comme celle-ci : πολὺ ἄν ἔργον ἄν εἶη λέγειν (*Lysias*, 18, 3)?

Ainsi parle la raison. Voyons maintenant les exemples. Nous allons en citer un assez grand nombre pris un peu partout.

ESCH., *Perses*, 429 : κακῶν δὲ πλῆθος οὐδ' ἄν, εἰ δέκ' ἤματα
στοιχηγροοίην, οὐκ ἄν ἐκπλήσαιμί σοι.

707 : λέξον. Ἀνθρώπεια δ' ἄν τοι πήματ' ἄν τύχοι βρότοις.

SOPH., *Ajax*, 1037 : ἐγὼ μὲν ἄν καὶ ταῦτα καὶ τὰ πάντ' ἀεὶ
φάσκειμ' ἄν ἀνθρώποισι μηχανᾶν θεούς.

1339 : οὐκ ἄν ἀτιμάσαιμ' ἄν, ὥστε μὴ λέγειν.

Elect., 334 : ὥστ' ἄν, εἰ σθένος
λάβοιμι, δηλώσαιμ' ἄν...

559 : τίς ἄν
τούτου λόγος γένοιτ' ἄν αἰσγίων ἔτι;

Elect., 697 : ... δύναι' ἄν οὐδ' ἄν ἰσχύων φυγεῖν.

1104 : τίς οὖν ἄν ὑμῶν τοῖς ἔσω φράσειεν ἄν;

Œdip. Roi, 339 : τίς γὰρ τοιαῦτ' ἄν οὐκ ἄν ὀργίζοιτ' ἔπη;

446 : ... συθείς τ' ἄν οὐκ ἄν ἀλγύναις πλέον.

505, le Chœur : ἀλλ' οὐποτ' ἔγωγ' ἄν, πρίν ἴδοιμ' ὀρθὸν ἔπος μεμφομένων ἄν καταφαίην.

602 : οὐτ' ἄν μετ' ἄλλου δρωῶντος ἄν τλάιην ποτέ.

773 : τῷ γὰρ ἄν καὶ μείζονι
λέξαιμ' ἄν ἤ σοι...;

828 : ἄρ' οὐκ ἀπ' ὠμοῦ ταῦτα δαίμονός τις ἄν
χρόνων ἐπ' ἄνδρα τῷδ' (à moi) ἄν ὀρθοίη λόγον;

862 : οὐδὲν γὰρ ἄν πράξαιμ' ἄν ὧν οὐ σοι φίλον.

1052 : ἦδ' ἄν τάδ' οὐχ ἥκιστ' ἄν Ἰοκάστη λέγοι.

Trach., 743 : ... τίς ἄν δύναιτ' ἄν ἀγένητον ποιεῖν;

EURIP., *Héc.*, 359, Polyxène :

ἔπειτ' ἴσως ἄν δεσποτῶν ὠμῶν φρένας
τύχοιμ' ἄν, ὅστις ἀργύρου μ' ὠνήσεται.

Oreste, 379 : ὥστ' οὐκ ἄν αὐτὸν γνωρίσαιμ' ἄν ἐσιδών.

712, Ménélas à Oreste : ἀλκῇ δέ σ' οὐκ ἄν, ἥ σὺ δοξάζεις ἴσως
σώσαιμ' ἄν (non vraiment, je ne puis...)

Hipp., 960, Thésée à Hippolyte : Ton crime ne restera pas impuni :

ποῖοι γὰρ ὄρκοι κρείσσονες τίνες λόγοι
τῆςδ' (Phèdre) ἄν γένοιεντ' ἄν, ὥστε σ' αἰτίαν φυγεῖν;

Alceste, 647, Admète : ... ἦν (Alceste) ἐγὼ καὶ μητέρα
πατέρα τ' ἄν ἐνδίκως ἄν ἡγοίμην μόνην.

942 : ... τίς ἄν προσειπὼν...
τερπνῆς τύχοιμ' ἄν εἰσόδου; ποῖ τρέφομαι;

IPH. *Taur.*, 245 : ... χέρνιβάς τε καὶ κατάργματα
οὐκ ἄν φθάνοις ἄν εὐπρεπῇ ποιουμένη (Invitation pressante).

627 : πῶς ἄν μ' ἀδελφῆς χεῖρ περιστείλειεν ἄν; (Doute accentué).

1020, Oreste : ἄρ' ἄν τύραννον διολέσσαι δυναίμεθ' ἄν; (Question discrète).

IPH. : οὐκ ἄν δυναίμην. (Je ne puis me résoudre à tuer mon hôte).

Elect., 534 : πῶς δ' ἄν γένοιτ' ἄν...; (Électre insiste sur l'impossibilité du fait).

Médée, 250 : τρίς ἄν παρ' ὀσπίδα
στῆναι θέλοιμ' ἄν μᾶλλον ἢ τεκεῖν ἅπα; (Le mot important est mis en relief).

Médée, 616. Médée : οὐτ' ἄν ξένοισι τοῖσι σοῖς χρησάμεθ' ἄν
οὐτ' ἄν τι δεξάμεθα, μῆδ' ἡμῖν δίδου. (Non, je n'ai que faire de...)

ARISTOPH., *Acharn.*, 307 : πῶς δ' ἔτ' ἄν καλῶς λέγοις ἄν...; (doute accentué.)

Paix, 68 : πῶς ἄν ποτ' ἀφικοίμην ἄν εὐθὺ τοῦ Διός; (doute accentué.)

Oiseaux, 127. Ep. : ποῖαν τιν' οὖν ᾗδιστ' ἄν οἰκοῖτ(ε) ἄν πόλιν; (le mot important est mis en relief.)

Ev. : ὅπου τὰ μέγιστα πράγματ' εἴη τοιαδί.

829. Peisth. : τί δ' οὐκ Ἀθηναίαν ἐῷμεν πολιίδα;

Evel : καὶ πῶς ἄν ἔτι γένοιτ' ἄν εὐτακτος πόλις,
ὅπου θεὸς γυνὴ γεγονυῖα πανοπλίαν
ἔστηκ' ἔχουσα, Κλεισθένης δὲ κερκίδα;

Thesm., 197 : καὶ γὰρ ἄν μαινοίμεθ' ἄν...

Gren., 581 : Xanthias à Dionysos qui l'invite à redevenir Héraclès à sa place :

οὐκ ἄν γενοίμην Ἡρακλῆς ἄν. (Les mots importants sont mis en relief par la particule),

Dans deux passages de Sophocle ἄν se rencontre jusqu'à trois fois avec un seul potentiel exprimé :

Œdip. Roi, 857 : ὥστ' οὐχὶ μαντείας γ' ἄν οὔτε τῇδ' ἐγὼ
βλέψαιμ' ἄν εἶνεν οὔτε τῇδ' ἄν ὕστερον.

Frag. Soph., n° 833 (Didot p. 380) gramm. Bekker p. 128, 27 :
ἄν... τρίς ἐν μιᾷ συντάξει... παρὰ Σοφοκλεῖ : ..., πῶς ἄν οὐκ ἄν ἐν δίκῃ
θάνοιμ' ἄν;

Telle est la liste à peu près complète des exemples où ἄν est répété chez les poètes dramatiques. Il est facile de constater que dans aucun cas cette répétition ne s'explique par l'éloignement du verbe.

Voici maintenant quelques exemples pris chez les prosateurs, au hasard.

XÉN., *Cyr.*, 4, 1, 10 : πῶς ἂν τις τούτοις οἴοιτ' ἂν μείναι ἰδόντας ἡμᾶς...;
4, 2, 45 : ποῦ δ' ἂν (5 mots) ἐπιδειξαίμεθ' ἂν...;

Écon., 2, 13 : Socrate se refuse pour traiter du gouvernement d'une maison ; il veut que Critobule, instruit par l'expérience, parle lui-même de ce sujet :

οἱ... δῆπου τὸ πρῶτον μανθάνοντες καθαρίζειν καὶ τὰς λύρας λυμαίνονται· καὶ ἐγὼ δὴ εἰ ἐπιχειρήσαιμι ἐν τῷ σῷ οἴκῳ μανθάνειν οἰκονομεῖν, ἴσως ἂν καταλυμηναιμένην ἂν σου τὸν οἶκον. (Ironie plaisante.)

19, 2 : οὐκ οἶδ' ἐγώ... ὅπως ἂν ἐν τῇ γῇ κείμενον τὸ φυτὸν μάλιστα ἂν βλαστάνοι... (La répétition de ἂν ajoute à l'indétermination : comment la plante pourrait bien...)

Rép. Ath., 3, 13 : πῶς ἂν οὖν ἀδίκως οἴοιτό τις ἂν τοὺς πολλοὺς ἡτιμῶσθαι Ἀθήνησιν, ὅπως ὁ δῆμός ἐστιν ὁ ἄρχων τὰς ἀρχάς ;

PLAT., *Eutyp.*, 6, 7 : ἄρ' ἂν, εἰ διαφεροίμεθ' ἐγώ τε καὶ σὺ περὶ ἀριθμοῦ, ὁπότερα πλείω, ἢ περὶ τούτων διαφορὰ ἐχθροὺς ἂν ἡμᾶς ποιοίη καὶ ὀργίζεσθαι ἀλλήλοις... ; (ἐχθροὺς le mot principal est mis en relief).

Apol., 34 c. : Τάχ' ἂν οὖν τις ταῦτ' ἐννοήσας αὐθαδέστερον ἂν πρὸς με σχοίη...

Hipp., 230 d. : πῶς ἂν τις μᾶλλον ἢ ἤττον ὁτιοῦν ἂν ποιοίη ἢ πάσχοι... ;

Ménex., 236 d. : ἀλλὰ μέντοι σοί γε δεῖ χαρίζεσθαι, ὥστε καὶ ὀλίγου, εἴ με κελεύεις ἀποδύντ' ὀρχήσασθαι, χαρισαίμεν ἂν.

Polit., 295 a : πῶς γὰρ ἂν τις ἱκανὸς γένοιτ' ἂν ποτε... ;

Lois, VIII, 832 d : φιλοχρήματοι ἥκιστ' ἂν, οἶμαι, γίγνονται ἂν ἐκ τούτων τῶν νόμων.

Lysias, 18, 3 : πολὺ ἂν ἔργον ἂν εἶη λέγειν.

20, 15 : πῶς ἂν οὖν οὐκ ἂν δεινὰ πάσχοιμεν ;

Strabon, 10, 3, 8 : οὐδ' ἂν αὐτὸς ὀκνήσαιμ' ἂν εἰπεῖν..... Strabon rapporte la tradition d'après laquelle les Curètes auraient reçu leur

nom de l'habitude qu'ils avaient de s'habiller comme des filles (θηλυστολοῦντας ὡς αἱ κόραι); ἄν répété marque une certaine hésitation, une précaution, une affirmation en tout cas très atténuée : « Pour ma part je ne vois pas trop d'inconvénient à dire,.. »

Il suffit de jeter un coup d'œil sur ces exemples pour reconnaître la raison du double emploi de la particule. Sur 51 exemples, ἄν est répété 12 fois après une négation, 20 fois après un mot interrogatif, 18 fois après un mot important qu'il fait ressortir; 1 seule fois (SOPH., *Elect.*, 334) les deux ἄν sont séparés par une proposition intercalée. Ce n'est donc pas en général l'éloignement du verbe qui a fait répéter la particule; ce n'est pas non plus seulement le besoin de donner à l'expression plus d'indétermination; c'est surtout et presque toujours l'intention, tout en renforçant le potentiel et en le préparant, de mettre en relief le mot principal de la phrase.

II

PROPOSITIONS OPTATIVES

On emploie l'optatif pour exprimer un vœu dont on considère l'accomplissement comme *possible*, et cela même pour le passé, le mode n'impliquant par lui-même aucune notion de temps, à moins qu'on ne veuille déclarer formellement que le souhait est irréalisable. C'est, nous l'avons vu, l'idée de possibilité qui a engendré celle de désir, de vœu.

Dans cette acception, le grec se sert de l'optatif pour énoncer un souhait pur et simple, une imprécation, une protestation.

1° *Vœu, souhait*. — Du jour où l'usage a accolé la particule ἄν à l'optatif potentiel, l'optatif sans particule a été employé presque exclusivement pour formuler un souhait; distinction toute naturelle : le verbe tout seul, en effet, sans adverbe éventuel, traduisait d'une manière plus énergique un sentiment très-vif de l'âme. Ce n'est pas que le potentiel avec la particule (κε ou ἄν) n'ait pu être employé aussi avec cette signification. Il reste des traces de cet emploi jusque dans la littérature classique. Nous n'en avons trouvé qu'un exemple, il est vrai, dans Homère, avec κε.

Z 281 : ὥς κέ οἱ αὖθι
γαῖα χάνοι¹.

Mais ils ne manquent pas chez les poètes dramatiques, dans des phrases interrogatives, avec πῶς.

SOPH., *Ajax*, 391 : ὦ Ζεῦ πῶς ἄν
θάνοιμι !

Phil., 794 : Ἀγάμεμνον, ὦ Μενέλαε, πῶς ἄν ἀντ' ἐμοῦ
τὸν ἴσον χρόνον τρέφοιτε τήνδε τήν νόσον ;

EURIP., *Oreste*, 1052. Électre :

πῶς ἄν ξίφος νῶ ταύτῳ, εἰ θέμις, κτάνοι
καὶ μνημα δέξαιθ' ἐν ;

Hipp., 208 : πῶς ἄν δροσερᾶς ἀπὸ κρηνίδος
καθαρῶν ὑδάτων πῶμ' ἀρυσάμεν ; cf. 230 et 345.

Alceste, 865 : πῶς ἄν δλοίμαν ; cf. *Médée* 98.

Iph. Taur., 627. Oreste : πῶς ἄν μ' ἀδελφῆς χεῖρ περιστείλειεν ἄν ;

Mais, en général, le grec a eu une tendance à différencier l'optatif potentiel de l'optatif de désir. C'est pourquoi après Homère, en dehors des phrases interrogatives, on ne rencontre plus ἄν pour exprimer un souhait.

A 18 : ὑμῖν μὲν θεοὶ δοῖεν . . .
ἐκπέρσαι Πριάμοιο πόλιν, εὖ δ' οἴκαδ' ἰκέσθαι !

Σ 98 : αὐτίκα τεθναίην, ἐπεὶ οὐκ ἄρ' ἔμελλον ἐταίρῳ
κτεινομένῳ ἐπαμῦναι.

N 232 : . . . μὴ κείνος ἀνὴρ ἔτι νοστήσειεν
ἐκ Τροίης, ἀλλ' αὖθι κυνῶν μέλπηθρα γένοιτο.

ρ 399 : . . . μὴ τοῦτο θεὸς τελέσειεν.

B 418 — Γ 102, 160 — Δ 363 — E 685 — H 99 — Θ 512 — I 601
— Ξ 107, 142 — O 82, 476 — Π 247 — X 304 — Ψ 650 — Ω 212, 556
— α 47 — γ 346 — δ 668, 685, 699 — ε 10 — ζ 180, 181 — η 148,
149 — θ 340, 341, 342, 411, 414, 465 — ι 534 — μ 106 — ν 43, 44,
45, 46, 213 — ξ 53, 403, 503 — ο 112, 180, 359 — ρ 597 — σ 112, 122,
142, 147 — υ 79, 199, 344 — ω 102.

1. Frappé sans doute de l'étrangeté de cette expression, Delbrück (*Conj. und Opt.*, p. 195) la corrige en ὥς ἐέ . . . Rien ne justifie cette correction, à notre avis. Nous considérons, en effet, κς comme une enclitique mettant en valeur l'interjection ὥς.

HÉROD., 1, 210 : ὦ βασιλεῦ, μὴ εἴη ἀνὴρ Πέρσης γεγονὼς ὅστις τοι ἐπιβουλεύσει, εἰ δ' ἔστι, ἀπόλοιτο ὡς τάχιστα.

3, 65 : καὶ ταῦτα μὲν ποιεῦσι ὑμῖν γῆ τε καρπὸν ἐκφέρει καὶ γυναικίς τε καὶ ποιῆναι τίχτοιν.

2, 45 : περὶ μὲν τούτων τοσαῦτα ἡμῖν εἰποῦσι (Hérod. vient de montrer l'in vraisemblance de la légende d'Héraclès) καὶ παρὰ τῶν θεῶν καὶ παρὰ τῶν ἡρώων εὐμενείῃ εἴη.

ESCH., *Eum.*, 298 : ἔλθοι... (qu'elle vienne, Athènes).

ὅπως γένοιτο τῶνδ' ἐμοὶ λυτήριος.

SOPH., *Oedip. Roi*, 150 : Φοῖβος..... | σωτήρ..... ἵκοιτο.

275 :πάντες εὖ ξυνεῖεν εἰσαεὶ θεοί.

830 : Μὴ
ἴδοιμι ταύτην ἡμέραν, ἀλλ' ἐκ βροτῶν
βαίην.

1478 : ἀλλ' εὐτυχοίης, καὶ σε τῆσδε τῆς ὁδοῦ
δαίμων ἄμεινον ἢ με φρουρήσας τύχοι.

930 : ἀλλ' ὀλβία τε..... αἰ γένοιτο.

1183 : ὦ φῶς, τελευταῖόν σε προσβλέψαιμι νῦν.

Cf. *Électre*, 127, 387, 403, 1226 — *Phil.*, 528, 961.

EURIP., *Oreste*, 982 : μόλοιμι...

ἴν' ἐν θρήνοισιν ἀναβοάσω.

Médée, 689 : ἀλλ' εὐτυχοίης καὶ τύχοις ὅσων ἐρῆς. Cf. 124, 599, 635, 644, 689, 715, 760, 920, 975, 1073, 1210.

ARISTOPH., *Oiseaux*, 1137 : Γενοίμαν ἀετὸς ὑψιπέτας.....

LYSIAS, 31, 14 : ὅ μὴ γένοιτο.

LUCIEN, *Dial. des Morts*, 6^e dial. 5 ζώοις. etc., etc.

Lorsqu'on voulait insister sur le vœu énoncé, l'usage s'est établi, dès Homère, d'appuyer l'optatif par un adverbe exclamatif (cf. lat. *utinam*) ; jamais pourtant chez Hérodote. Les particules ainsi employées sont : αἶθε, εἶθε — αἱ γὰρ, εἰ γὰρ — ὡς — ὡς κε (un seul exemple Z 281 cité page 38) — chez les Attiques εἶθε, εἰ γὰρ, εἰ, ὡς.

αἶθε Δ 177 αἶθε χόλον τελέσειε...! cf. Π 722 — γ 205 — η 331 — θ 339 — ξ 440 — ο 341 — υ 61.

εἴθε Δ 314 εἴθε..... τοι γούναθ' ἔποιτο. Cf. H 157 — Λ 670 — Ψ 629 — β 34 — ζ 468.

αἱ γὰρ B 371 Αἱ γὰρ..... τοιοῦτοι δέκα μοι συμφράδμονες εἶεν Ἀχαιῶν. Cf. Δ 189 — H 132 — Σ 272, 464 — K 536 — Π 97 — X 346, 454 — γ 205 — δ 697 — ζ 244 — θ 339 — ι 523 — ο 156, 536 — π 99 — ρ 132, 163, 251 — σ 235 — τ 22, 309 — υ 169, 236 — φ 200, 372, 402.

εἰ γὰρ Θ 529 εἰ γὰρ εἶην ἀθάνατος. Cf. Θ 538 — α 255.

N 825 εἰ γὰρ ἐγὼν οὕτω γε Διὸς παῖς αἰγιόχοιο
εἶην ἥματα πάντα, τέκoi δέ με πότνια Ἥρη,
τιοίμην δ' ὥς τίετ' Ἀθηναίη καὶ Ἀπόλλων.

D'une manière générale l'optatif présent ne diffère pas pour le sens de l'optatif aoriste; mais, comme semble le prouver ce dernier exemple, quand les deux optatifs sont employés concurremment, l'aoriste indique un fait antérieur au présent.

ὥς Σ 107 ὥς ἔρις ἔκ τε θεῶν ἔκ τ' ἀνθρώπων ἀπόλοιτο.

X 386ὥς δὴ μὲν σῶ ἐν χροῖ πᾶν κομίσαιο.

Ψ 91 ὥς δὲ καὶ ὁστέα νῶϊν ὁμῇ σαρὸς ἀμφικαλύπτοι,

ξ 503 ὥς νῦν ἡβώοιμι, βίη τέ μοι ἔμπεδος εἶη.

Quelle que soit l'origine de αἴθε, εἴθε, il est difficile de ne pas reconnaître dans ces mots l'adverbe εἰ, dor. αἰ (plus tard conjonction), un locatif probablement, employé comme interjection, et dont le sens primitif aurait été : « là, alors, ainsi ». Δ 177 se traduirait littéralement : « puisse-t-il, là, faire sentir sa colère. »

Ce qui prouve d'ailleurs que εἰ n'a pas ici le sens suppositif de « si », mais est une simple exclamation, c'est l'adjonction à cette particule de γὰρ (αἰ γὰρ, εἰ γὰρ; ah! certes! — ah! oui!) particule affirmative. Que si, plus tard, εἰ a continué d'accompagner l'optatif pour exprimer un vœu, et si la proposition optative a pu être prise pour une suppositive, cela prouve au surplus que ces deux sortes de propositions ont une origine commune.

Voici maintenant quelques exemples pris chez les poètes tragiques.

εἰ γὰρ, SOPH., *Œdipe Roi*, 81 :εἰ γὰρ ἐν τύχῃ γέ τω
σωτήρι βαίη.

EURIP., *Orest.*, 1100 : ὦ φίλτατ' <Pylade>, εἰ γὰρ τοῦτο <la mort de Ménélas> κατθανοίμ' ἰδών.

Elect., 663 : εἰ γὰρ θάνοιμι.

εἴθε, SOPH., *Ædip. Roi*, 1069 : εἴθε μήποτε γνοίης ὅς εἴ.

Trach., 953 : εἴθ' ἀνεμόεσσά τις
γένοιτ' ἔπουρος ἑστιῶτις αὔρα...

εἰ, ESCH., *Sept Chefs*, 260 : αἰτουμένω μοι κοῦρον εἰ δοίης τέλος.

SOPH., *Ædip. Roi*, 863 : εἴ μοι ζυνείη..... | μοῖρα.

EURIP., *Héc.*, 836 : εἴ μοι γένοιτο φθόγγος ἐν βραχίοσι
καὶ χερσὶ καὶ κόμασι καὶ ποδῶν βῆσει.

ὦς, EURIP., *Héc.*, 441 : ὦς.... ἴδοιμι....

L'emploi de ὦς est beaucoup plus rare que celui de εἰ γὰρ ou de εἰ ; mais il est intéressant : il nous montre quel devait être le sens de εἰ à l'origine.

En prose, l'optatif de souhait avec une particule est rare :
XEN., *Hell.*, 4, 1, 38 : εἴθ', ὦ λῶστε, σὺ τοιοῦτος ὢν φίλος ἡμῖν γένοιτο.
D'ordinaire, l'optatif s'emploie tout seul.

2^e *Imprécation*. — Jamais on n'emploie de particule dans une imprécation, ni dans une protestation, deux formes particulières de souhait, et qui expriment le vœu que l'on fait contre les autres, ou contre soi-même.

ρ 597 : τοὺς Ζεὺς ἐξολέσειε.....!

SOPH., *Elect.*, 210 : οἷς <aux meurtriers> θεὸς ὁ μέγας Ὀλύμπιος
ποίνιμα πάθεα παθεῖν πόροι,
μηδὲ ποτ' ἀγλαίας ἀπονείατο
τοιχῶ' ἀνύσαντες ἔργα.

291 : κακῶς ὅλοιο, μηδὲ σ' ἐκ γόων πότε
τῶν νῦν ἀπαλλάξειαν οἱ κάτω θεοί.

Ædip. Roi, 644 : Μή νυν δναίμην, ἀλλ' ἀραῖος..... δλοίμην.
1349 : ὅλοιθ' ὅστις ἦν δς....

EURIP., *Méd.*, 113 : παῖδες, ὅλοισθε....
σὺν πατρὶ καὶ πᾶς δόμος ἔρροι.

145 : διὰ μου κεφαλᾶς φλόξ οὐρανία
βαίγῃ, θανάτῳ καταλυσαίμαν
βιοτὶν στυγερὰν προλιποῦσα.

163 : ὅν <mon mari> ποτ' ἐγὼ νύμφαν τ' εἶδοιμι
αὐτοῖς μελάνθοις διακναιομένους.

1329 : ὅλοιο.

1389 : Jason à Médée : ἀλλά σ' Ἑρινὺς ὀλέσειε.

ARISTOPH., *Chev.*, 694 : εἰ μὴ σ' ἀπολέσαιμ'... | ...διαπέσοιμι πανταχῇ.

Paix, 1072 : ἐξώλῃς ἀπόλοι', εἰ μὴ παύσαιο....

3° *Une protestation.* — C'est un souhait que l'on fait généralement contre soi-même, et dont on demande la réalisation au cas où ce que l'on assure ne serait pas vrai. Une protestation a un sens très voisin d'une concession. Ces deux idées se confondent encore dans Homère (voir Propositions concessives).

HEROD., 7, 11 : ἐγὼ δὲ <Xerxès> καὶ ἄνευ σέο <Artabane> ὅσα περ εἶπα ἐπιτελέα ποιήσω. Μὴ γὰρ εἶην ἐκ Δαρείου.... γεγανώς, μὴ τιμωρησάμενος Ἀθηναίους!

SOPH., *Œdip. R.*, 662 : Le Chœur : ὀλοίμαν, ὀλοίμαν, φρόνησιν εἰ τάνδ' ἔγω.

ARISTOPH., *Lysist.*, 530 : σοί γ', ὦ κατάρατε, σιωπῶ' γώ;
μὴ νῦν ζώην (Plutôt mourir sur l'heure).

Chev., 833 : καί σ' ἐπιδειξω, ἢ μὴ ζώην, δωροδοκήσαντα (ou je meure!).

Remarque. — Ici, comme dans nombre d'autres propositions, l'optatif a pu avoir pour concurrent le mode subjonctif; nous n'avons trouvé qu'un seul exemple de subjonctif, avec εἴθε, pour exprimer un souhait. SOPH., *Phil.*, 1094 : εἴθ' αἰθέρος ἄνω πτωκίδες,... ἔλωσί με.

III

PROPOSITIONS VOLITIVES

Ces propositions expriment un ordre ou une défense, et, avec atténuation, une exhortation, une prière, un précepte, un conseil. Nous avons étudié plus haut l'emploi du potentiel avec particule pour formuler un ordre poli, adouci ou ironique. Nous nous occuperons à présent de l'optatif sans particule servant à exprimer un ordre en général. Pour énoncer un ordre, une défense, une exhortation un peu vive, l'optatif a cédé peu à peu la place au subjonctif et à l'impératif, modes plus énergiques, si bien qu'à l'époque classique l'optatif ne se rencontre plus avec ce sens, du moins en prose.

1° *Ordre, exhortation.* — Pour la première personne, on emploie le subjonctif¹ ; pour la deuxième et la troisième, l'optatif² en poésie, quelquefois aussi le subjonctif ou l'impératif.

2° pers. : Λ 791 : ταῦτ' εἶποις Ἀχιλλῆϊ....

Ξ 190 : ἤ ῥά νύ μοί τι πίθοιο, φίλον τέκος, ὅττι κεν εἴπω.

ο 291 : ἀλλὰ σύγ' ἐλθὼν αὐτὸς ἐπιστρέψειας ἕκαστα.

3° pers. : Σ 125 : γνοῖεν δ'ὥς δὴ δηρὸν ἐγὼ πολέμοιο πέπαυμαι.

Ω 149 : κῆρύξ τίς οἱ ἔποιτο.....

ξ 496 : ἀλλὰ τις εἴη

εἰπεῖν Ἀτρεΐδῃ Ἀγαμέμνονι....

ω 491 : ἐξελθὼν τις ἴδοι, μὴ δὴ σχεδὸν ᾧσι κίοντες.

et concurremment avec l'impératif :

ω 461 : καὶ νῦν ᾧδε γένοιτο· πίθεσθέ μοι....

1. Nous n'avons relevé dans Homère qu'un exemple de l'emploi de l'optatif à la première personne ; le verbe est accompagné de εἰ.

Π 558 : κεῖται ἀνὴρ δς πρῶτος ἐσῆλατο τεῖχος Ἀχαιῶν
Σαρπηδῶν· ἀλλ' εἴ μιν ἀεικισσαίμεθ' ἐλόντες,
τεύχεά τ' ὥμοιιν ἀφελοίμεθα καὶ τιν' ἐταίρων
αὐτοῦ ἀμυνομένων ἀμασσαίμεθα νηλεῖ χαλκῷ.

2. Le latin aussi emploie plutôt l'optatif que le subjonctif pour une défense à la deuxième ou à la troisième personne : Ne feceris (opt. parfait) ne dixeris (opt. aoriste).

Défense. — 2^e pers. : μ 106 : μή συ κεῖθι τύχοις,...

3^e pers. : σ 141 : Τῷ μήτις ποτὲ πάμπαν ἀνὴρ ἀθεμίστιος εἶη. Et concurremment avec l'impératif.

Υ 120 : ἥ τις ἔπειτα καὶ ἡμείων Ἀχιλῆϊ
παρσταίη, δοίη δὲ κράτος μέγα, μὴ δέ τι θυμῷ
δενέσθω.

Γ 407 : μὴ δ' ἔτι σοῖσι πόδεςσιν ὑποστρέψειας Ὀλυμπον,
ἀλλ' αἰεὶ περὶ κεῖνον δίζυε, καί ἐ φύλασσε.

ε 8-10 : μήτις ἔτι πρόφρων ἀγανὸς καὶ ἥπιος ἔστω,...
ἀλλ' αἰεὶ ᾗ χαλεπὸς τ' εἶη καὶ αἴσυλα ῥέζοι.

ARISTOPH., *Paix.*, 31 : ἔριδε, μὴ παύσαιο μὴδέ ποτ' ἐσθίων
τέως ἕως σαυτὸν λάθοις διαρραγείς.

2^e *Prière.* — L'optatif sert à exprimer une prière à la fois polie et pressante, plus vive que ne le ferait le potentiel avec ἄν (voir plus haut), plus atténuée que ne le ferait l'impératif ou le subjonctif.

Cet optatif précatif, dans Homère, est souvent accompagné de εἰ et se rapproche souvent d'un optatif de souhait.

K 111 : ἀλλ' εἴ τις καλέσειεν.....

Ω 74 : ἀλλ' εἴ τις καλέσειε θεῶν Θέτιν ἄσσον ἐμεῖο.

ESCH., *Agam.*, 318 : Le Chœur : λόγους δ' ἀκοῦσαι τοῦςδε κάποθαυμάσαι διηγεκῶς θέλομε' ἄν, ὥς (itaque) λέγοις πάλιν (λέγοις Florentinus et Farnesianus). Clytemnestre continue en effet son récit.

Suppl., 29 : δέξαιθ' ἱκέτην. (Edon Weil).

EURIP., *Oreste*, 255 : Oreste au spectre de sa mère qu'il a tuée :

ὦ μῆτερ, ἱκετεύω σε, μὴ 'πίσειέ μοι
τὰς αἱματωπούς..... κόρας (les Euménides).

Médée, 332 : Ζεῦ, μὴ λάθοι σε τῶνδ' ὅς αἴτιος κακῶν.

Cf. SOPH., *Œdipe Roi*, 904.

Id., 1096 : Ἰήϊε Φοῖβε, σοὶ δὲ ταῦτ' ἀρέστα εἶη.

3^e *Précepte, Sentence* :

ARISTOPH., *Guêpes*, 1431 : ἔρδοι τις ἦν ἕκαστος εἰδεῖη τέχνην.

XEN., *Equit.*, 1, 8 : Il s'agit des qualités à exiger d'un bon cheval : ἀπό γε μὴν τοῦ στέρνου ὁ μὲν αὐχὴν αὐτοῦ μὴ ὥσπερ κίπρου προπετῆς πεφύκοι, ἀλλ' ὥσπερ ἀλεκτρυόνος ὀρθὸς πρὸς τὴν κορυφὴν ἦ και λαγαρὸς δὲ εἴη τὰ κατὰ τὴν συγκαμπτήν, ἥ δὲ κεφαλὴ ὀστώδης οὔσα μικρὰν σιαγὸνα ἔχει.

SOPH., *Fragm.*, n° 569 (Didot, p. 350.) Chœur final de Phèdre :

ζῶοι τις ἀνθρώπων τὸ κατ' ἡμᾶρ ὅπως
ἦδιστα πορσύνων, τὸ δ' ἔς αὔριον αἰεὶ τυφλὸν ἔρπει.

CIG, n° 3843, vol. III, p. 12 :

τις (= ὅστις) ἂν δὲ χεῖρα προσαγάγῃ βαρύφθονον, ταῖς αὐταῖς περιπέσοιτο συμφοραῖς (qu'il tombe dans les mêmes malheurs).

IV

PROPOSITIONS CONCESSIVES

Le sens concessif de l'optatif dérive du sens potentiel. Pour que cette proposition « cela se pourrait » arrive à signifier « soit, admettons-le », que faut-il ? Un geste, une légère inflexion de la voix, un rien.

Au reste, des exemples se rencontrent du *potentiel avec ἂν* (ou *κε*) employé pour exprimer une concession.

X 253 : Hector à Achille : νῦν αὐτὲ με θυμὸς ἀνῆκεν
στήμεναι ἀντία σείο, ἔλαιοί μιν κεν ἦ κεν ἀλόγην.

Ω 618 : ἀλλ' ἄγε δὴ καὶ νῶϊ μεδώμεθα, δῖε γεραιέ,
σίτου, ἔπειτά κεν αὖτε φίλον παῖδα κλαίοισθαι.

θ 569 : τὰ δὲ κεν θεὸς ἦ τελέσειεν
ἥ κ' ἀτέλεστ' εἴη ὡς οἱ φίλον ἔπλετο θυμῷ.

φ 561 : ἥ δὲ κ' ἔπειτα
γῆμαί θ' ὅς κε πλείστα πόροι καὶ μόρσιμος ἔλθοι. Cf. π 392.

SOPH., *Ajax*, 86 : Athènes veut faire sortir Ajax de sa tente. Ulysse la prie d'abord de n'en rien faire ; à la fin il se rassure.

γένοιτο μεντ' ἄν πᾶν θεοῦ τεχνωμένου (soit, je veux bien que tout arrive, du moment qu'une divinité s'en mêle).

Antig., 80 : Antigone à Ismène, qui prétexte, pour ne pas enterrer son frère, son respect pour les lois de la cité :

οὐ μὲν τίδ' ἂν προὔχοι' (Scoliaſte προφασίζου) ἐγὼ δὲ κτλ.

Polybe., 3, 6, 3 : ἐγὼ δὲ ταύτας ἀρχὰς μὲν εἶναι τοῦ πολέμου φήσαιμ' ἂν· αἰτίας γε μὴν οὐδαμῶς ἂν συγχωρήσαιμι (je veux bien rapporter).

Mais généralement une concession s'exprime par l'*optatif seul*, par la raison qu'une concession s'énonce presque toujours d'une manière assez vive, assez rapide, sans appuyer, pour ainsi dire.

E 214 : αὐτίκ' ἔπειτ' ἀπ' ἐμεῖο κάρη τάμοι ἀλλότριάς φώς,
εἰ μὴ ἐγὼ τάδε τόξα φαεινῶ ἐν πυρὶ θείην (ensuite soit, je le veux bien, qu'on me coupe la tête).

Φ 274 : Ζεῦ πάτερ, ὥς οὐ τίς με θεῶν ἐλεεινὸν ὑπέστη
ἐκ ποταμοῖο σαῶσαι· ἔπειτα δὲ καὶ τί πάθοιμι.

Θ 339 : εἰ γὰρ τοῦτο γένοιτο, ἄναξ ἑκατηβόλ' Ἀπολλων,
δεσμοὶ μὲν τρεῖς τόσσοι ἀπείρονες ἀμφὶς ἔχοιεν
ὁμῆϊς δ' εἰς ὁρόωτε θεοὶ πᾶσαι τε θέαιναί.

Ω 139 : τῇδ' εἴη (Puisque tel est l'ordre absolu de l'Olympe, dit Achille, eh bien soit ! Que celui qui doit m'apporter la rançon vienne et qu'il emmène le cadavre d'Hector).

Et avec une négation B 259 :

μηκέτ' ἔπειτ' Ὀδυσῆϊ κάρη ὤμοισιν ἐπείη
μηδ' ἔτι Τηλεμάχιοι πατὴρ κεκλημένος εἶην
εἰ μὴ ἐγὼ σε λαβὼν ἀπὸ μὲν φίλα εἶματα δύσω.

ESCH., *Prom.*, 36 : εἰεν, soit. Expression très fréquente : (Cf. *Eum.*, 245. — SOPH., *Ædip. Col.*, 476, etc.)

Id. 1043 : πρὸς ταῦτ' ἐπ' ἐμοὶ ῥιπτέσθω μὲν
πυρὸς ἀμφήκης βόστρυχος, αἰθήρ δ'
ἐρεθιζέσθω βροντῇ σφακέλῳ τ'
ἀγρίων ἀνέμων· γρόνα δ' ἐκ πυθμένων
αὐταῖς ῥίζαις πνεῦμα κραδαίνοι, « leur souffle *peut même secouer* la terre... (cela m'est égal) ». Prométhée, au comble de la fureur, semble défier la nature entière.

κῦμα δὲ πόντου τραχεῖ βοθίῳ
 ξυγχώσειεν τῶν οὐρανίων
 ἄστρον διόδους, ἔς τε κελαινὸν
 Τάρταρον ἄρδην ῥίψειε δέμας
 τοῦμὸν ἀνάγκης στερραῖς δίναις·
 πάντως ἐμέ γ' οὐ θανατώσει.

Cet exemple nous montre employés à la fois l'impératif et l'optatif concessifs ; il semble que ce dernier mode renchérisse sur le premier, qu'il exprime une ironie plus amère, quelque chose de plus sarcastique.

EURIP., *Médée*, 83 : La nourrice :

ὦ τέκν' ἀκούεθ' οἷος εἰς ὑμᾶς πατήρ ;
 ὅλοιτο μὲν μὴ· δεσπότης γάρ ἐστ' ἐμός·
 ἄταρ κακός γ' ὢν εἰς φίλους ἀλίσκεται (je ne souhaite pas sa mort, mais il est vraiment bien méchant pour vous).

95 : La Nourrice à l'esclave : ne t'éloigne pas,

ἤδη γὰρ εἶδον ὄμμα νιν (Médée) ταυρουμένην
 τοῖςδ' (ses enfants) ὥς τι δρασεῖουσιν· οὐδὲ παύσεται
 χόλου, σάφ' οἶδα, πρὶν κατασχεῖν τινα.
 Ἐχθροὺς γε μέντοι, μὴ φίλους, δράσειέ τι (qu'elle fasse du mal à ses ennemis, soit ; mais non à ceux qui l'aiment).

315 : Médée à Créon : elle ne lui en veut pas d'avoir donné sa fille à Jason, mais à celui-ci de l'avoir épousée :

καὶ νῦν τὸ μὲν σὸν οὐ φθονῶ καλῶς ἔχειν.
 Νυμφεύετ', εὖ πράσσοιτε· τήνδε δὲ χθόνα
 ἐᾶτέ μ' οἰκεῖν.... (Épousez, soyez heureux, cela m'est égal ; mais laissez-moi demeurer ici).

L'exemple le plus remarquable de l'optatif concessif c'est l'emploi de εἶεν comme formule de transition, soit pour préparer une objection, soit pour passer tout à coup à une idée nouvelle, soit pour exprimer la surprise, l'étonnement.

Scoliate d'Euripide (*Phéniciennes*, 849) : εἶεν· ἐπὶ ῥῆμα τοῦ μὲν προτέρου λόγου ληκτικόν, ἑτέρου δὲ ἀρχτικόν.

Nous voyons naturellement dans εἶεν l'optatif de εἰμί. Sans doute ce mot est considéré généralement comme une particule exclamative que l'on identifie même avec l'interjection εἴα, lat. eia. Mais

1° La morphologie et le sens s'opposent à cette identification : — à εἰν grec ne peut correspondre à latin ; c'est le contraire qui

a lieu : α (= $\hat{n}$ ou $\hat{m}$) donne en latin *en* (in) ou *em* (cf α et *in-*privatifs, $\pi\alpha\tau\acute{\epsilon}\rho\alpha$ et *patrem*) — $\epsilon\tilde{\iota}\alpha$ et *eia* sont des formules d'encouragement « allons, donc ! » « courage ! » et ne se rapportent qu'à une seule idée, celle qui suit ; jamais $\epsilon\tilde{\iota}\epsilon\nu$ n'a ce sens ; il signifie toujours que l'on considère comme acquis, ou que l'on accepte ce qui précède ; toujours il sert de transition entre deux idées ; donc $\epsilon\tilde{\iota}\epsilon\nu$ a essentiellement une signification concessive.

2° $\epsilon\tilde{\iota}\epsilon\nu$ exprime en général un raisonnement, et ne peut être une interjection, un cri ; tout au plus peut-il servir à constater un fait avec une certaine surprise « eh bien, soit ! »

3° Avec $\epsilon\tilde{\iota}\epsilon\nu$ il faut entendre un pronom au pluriel neutre, $\tau\alpha\tilde{\upsilon}\tau\alpha$ par exemple ; que si le verbe est au pluriel avec un sujet neutre, cela prouve simplement que l'expression remonte à une époque où la règle dont nous parlons n'existait pas encore ; au surplus, on sait que, même aux temps classiques, cette règle n'est pas absolue (v. KRUGER, § 63, 2, 1). — Il semble même que le sg. $\epsilon\tilde{\iota}\eta$ dût s'employer quelquefois aussi : on rencontre, en effet, $\epsilon\tilde{\iota}\epsilon\nu$ spondée dans $\epsilon\tilde{\iota}\epsilon\nu$, $\acute{\alpha}\kappa\omicron\upsilon\omega$ (pour $\epsilon\tilde{\iota}\eta$?...) sorte de locution toute faite :

ESCH., *Coéph.*, 627 : $\epsilon\tilde{\iota}\epsilon\nu$, $\acute{\alpha}\kappa\omicron\upsilon\omega$ · $\pi\omicron\delta\alpha\pi\omicron\varsigma$ δ $\xi\acute{\epsilon}\nu\omicron\varsigma$; $\pi\acute{\omicron}\theta\epsilon\nu$;

ARISTOPH., *Paix*, 663 : $\epsilon\tilde{\iota}\epsilon\nu$, $\acute{\alpha}\kappa\omicron\upsilon\omega$ · $\tau\alpha\tilde{\upsilon}\tau'$ $\acute{\epsilon}\pi\iota\kappa\alpha\lambda\epsilon\tilde{\iota}\varsigma$; $\mu\alpha\nu\theta\acute{\alpha}\nu\omega$.

Donc l'orthographe, l'étymologie, le sens, la syntaxe, tout s'accorde à faire de $\epsilon\tilde{\iota}\epsilon\nu$ l'optatif de $\epsilon\tilde{\iota}\mu\acute{\iota}$.

ESCH., *Eum.*, 245 : $\epsilon\tilde{\iota}\epsilon\nu$ · $\tau\acute{\omicron}\delta'$ $\acute{\epsilon}\sigma\tau\acute{\iota}$ $\tau\acute{\alpha}\nu\delta\rho\omicron\varsigma$ (Oreste) $\acute{\epsilon}\kappa\phi\alpha\nu\acute{\epsilon}\varsigma$ $\tau\acute{\epsilon}\chi\mu\alpha\rho$ (allons, voilà notre homme....).

Coéph., 657 : $\epsilon\tilde{\iota}\epsilon\nu$ · $\acute{\alpha}\kappa\omicron\upsilon\omega$ · $\pi\omicron\delta\alpha\pi\omicron\varsigma$ δ $\xi\acute{\epsilon}\nu\omicron\varsigma$, $\pi\acute{\omicron}\theta\epsilon\nu$; dit l'esclave à Oreste qui demande de lui ouvrir la porte : « bien, c'est cela ».

SOPH., *Ajax*, 101 : $\epsilon\tilde{\iota}\epsilon\nu$ (Bien, c'est cela, je l'accorde).

Ædip. Col., 1308 : Polynice : $\epsilon\tilde{\iota}\epsilon\nu$. Au milieu d'un récit : « Voilà, suffit, passons », et il continue : « Je dirai maintenant pourquoi je suis venu ici ». Cf. *Elect.*, 534.

EURIP., *Héc.*, 313 : Ulysse à Hécube :

$\omicron\tilde{\upsilon}\kappa\omicron\upsilon\nu$ $\tau\acute{\omicron}\delta'$ $\alpha\iota\sigma\chi\rho\omicron\nu$, $\epsilon\tilde{\iota}$ $\beta\lambda\acute{\epsilon}\pi\omicron\nu\tau\iota$ $\mu\acute{\epsilon}\nu$ $\phi\iota\lambda\omega$
 $\chi\rho\acute{\omega}\mu\epsilon\sigma\theta'$, $\acute{\epsilon}\pi\epsilon\iota$ δ' $\acute{\alpha}\pi\epsilon\sigma\tau\iota$, $\mu\acute{\eta}$ $\chi\rho\acute{\omega}\mu\epsilon\sigma\theta'$ $\acute{\epsilon}\tau\iota$;
 $\epsilon\tilde{\iota}\epsilon\nu$ · $\tau\acute{\iota}$ $\delta\eta\tau'$ $\acute{\epsilon}\rho\epsilon\tilde{\iota}$ $\tau\iota\varsigma$, $\eta\tilde{\iota}$ $\tau\iota\varsigma$ $\alpha\tilde{\upsilon}$ $\phi\alpha\nu\tilde{\eta}$
 $\sigma\tau\rho\alpha\tau\omicron\upsilon$ τ' $\acute{\alpha}\theta\rho\omicron\iota\sigma\iota\varsigma$ $\mu\omicron\lambda\epsilon\mu\acute{\iota}\omega\nu$ τ' $\acute{\alpha}\gamma\omega\nu\acute{\iota}\alpha$; (admettons ; eh

bien, alors).

Iph. Aul., 454 : Agam : ἐγὼ γὰρ ἐκβλαεῖν μὲν αἰδοῦμαι δάκρυ,
τὸ μὴ δάκρυσαι δ' αὖθις αἰδοῦμαι τάλας,
εἰς τὰς μεγίστας συμφορὰς ἀφιγμένος·
εἶεν· τί φήσω πρὸς δάμαρτα τὴν ἐμήν

(Enfin !...), soupir de résignation.

Iph. Taur., 342 : Un berger vient d'annoncer l'arrivée de deux étrangers.

Le Chœur : θαυμάσθ' ἔλεξας τὸν φανένθ' ὅστις ποτὲ
Ἑλληνας ἐκ γῆς πόντον ἦλθεν ἄξενον.

Iphig. : Εἶεν. Σὺ μὲν (le berger) κόμιζε τοὺς ξένους μολών
(C'est bien, oui, sans doute).

Élect., 618 : Le Vieillard à Oreste : « Il ne sera pas facile de tuer Egisthe,

φοβαῖται γὰρ σε, κούχ εὔδει, σαφῶς.

Oreste : εἶεν· σὺ δὲ τοῦνθένδε βούλευσον, γέρον.

Cf. *Électre* : 905, Oreste : 959.

ARISTOPH., *Thesmoph.*, 407 : εἶεν, transition : « passons ».

1188 : εἶεν, « c'est égal », concession en quelque sorte involontaire.

Gren., 607 : Eaque à Xanthias de nouveau déguisé en Héraclès :

εἶεν, μαχεῖ; (Bon à présent ! tu vas te battre ?).

Quelquefois, dans Euripide, εἶεν ainsi employé ne compte pas dans la mesure de vers, et occupe entre deux parties d'un discours une place à part formant en quelque sorte un trait de séparation.

Iph. Aul., 1184 : Clyt. à Agam. :

Μὴ δῆτα πρὸς θεῶν μήτ' ἀναγκάσης ἐμὲ
κακὴν γενέσθαι περὶ σε, μήτ' αὐτὸς γένη.

εἶεν (voilà qui est entendu, suffit).

θύσεις δὲ τὴν παῖδα...; (Ainsi donc tu es résolu à immoler ton enfant...?)

Iph. Taur., 467 : Le Chœur vient annoncer que les deux étrangers ont été conduits à l'autel.

Iphig. εἶεν (c'est bon).

τὰ τῆς θεοῦ μὲν πρῶτον ὡς καλῶς ἔχῃ
φροντιστέον μοι.

Médée, 384 : Κράτιστα τὴν εὐθείαν, ἣ πεφύκαμεν
σοφοὶ μάλιστα, φαρμάκοις αὐτοὺς εἰεῖν.
Εἶεν (soit, c'est décidé).
καὶ δὴ τεθναῖσι· τίς με δέξεται πόλις;

XÉN., *Cyr.*, 4, 3, 8 : εἶεν soit. (Transition très fréquente chez Xénophon, comme chez Platon d'ailleurs, dans le dialogue.)

DÉMOSTH., *Lept.*, 75 : Démosthène, après avoir rappelé les services rendus par Conon, va parler maintenant des belles actions de Chabrias : οὐ τοίνυν ἄξιον τὸν τοιοῦτον (un homme comme Conon) ὑφ' ὑμῶν ἀδικηθῆναι, οὐδ' ἔλαττον σχεῖν τῶν ῥητόρων (Leptine) τῶν διδασκόντων ὡς ἀφελέσθαι τι χρεὶ τῶν ἐκείνῳ δοθέντων. Εἶεν (Bien, c'est une chose entendue) ἄλλὰ νῆ Δία τὸν παῖδα τὸν Χαβρίου περιῖδωμεν ἀφαιρεθέντα τὴν ἀτελείαν, ἣν ὁ πατήρ αὐτοῦ, δικαίως περ' ὑμῶν λαβὼν, κατέλιπεν;

Ainsi l'optatif concessif εἶεν a fini par habitude par s'employer dans plusieurs cas où le sens de concession se trouve plus ou moins oblitéré, mais où il se découvre en dernière analyse, répondant d'une manière générale à notre expression « eh bien ».

V

PROPOSITIONS DÉLIBÉRATIVES

Dans ces sortes de propositions, on se demande ce qu'on pourrait bien faire dans le présent ou dans le futur; ce qu'on aurait pu faire dans telle ou telle circonstance du passé. Dans le premier cas, le latin emploie le subjonctif présent : « quid faciam? », dans le second, le subjonctif imparfait : « quid facerem? ». La règle n'est pas aussi simple en grec. Elle a d'ailleurs varié suivant les époques.

1° *Présent ou Futur*. — On emploie généralement : ou l'indicatif futur (première personne), ou le subjonctif, ou une périphrase (chez les Attiques).

EURIP., *Ion.*, 750 : εἶπωμεν, ἢ σιγῶμεν, ἢ τί δράσομεν;

Alceste, 942 : ποῖ τρέφομαι ;

SOPH., *Ajax*, 404 : ποῖ τις οὖν φύγη. Cf. 503 ; EURIP., *Iph. Aul.*, 1619 ;

EURIP., *Andr.*, 920 : τί δαῖ λέγειν ;

Cycl., 194 : ποῖ γρή φυγεῖν ; Cf. SOPH., *Trach.*, 390 ; DÉMOSTH., *Cour.*, 194.

Mais il n'est pas rare de rencontrer dans ces propositions le potentiel avec ou sans particule :

α) φ 193 : ἔπος τί κε μυθησάμεην,
ἢ αὐτὸς κεύθω ;

EURIP., *Oreste*, 778 : πῶς ἂν οὖν δρώην ; — 598 : ποῖ τις ἂν φύγοι ;

Alcest., 942 : τίν' ἂν προσειπῶν....
τερπνῆς τύχοιμ' ἂν εἰσόδου ;

PLAT., 1^{er} *Alcib.*, 124 d : τί οὖν ἂν ποιοῖμεν ;

β) SOPH., *Phil.*, 895 : τί δρῶμ' ἐγώ ; Quid faciam ego ?

ARISTOPH., *Plut.*, 438 : ποῖ τις φύγοι ; Quo quis fugiat ?

Oiseaux, 172 : τί οὖν ποιοῖμεν ; Quid faciamus ?

Thesm., 715 : τίς οὖν... ἔλθοι ;

Plut., 374 : ποῖ τις οὖν τράποιτο ;

En résumé, le grec, quand il ne se sert pas d'une périphrase, a à sa disposition les formes suivantes :

ποῖ φυγῶ ; où faut-il que je fuie ?
ποῖ φεύξομαι ; où fuirai-je ?
ποῖ φύγοιμι ; où puis-je fuir ? — chez les poètes drama-
tiques.

ποῖ φύγοιμ' ἂν ; où pourrais-je bien fuir ? — à toutes les
époques.

2^o *Passé*. — Ces sortes de propositions, exprimées sans le secours d'une périphrase, ont dû être très rares. Nous n'en avons

trouvé qu'un exemple dans Homère, un potentiel avec *κε*, bien qu'il s'agisse d'une action passée.

T. 90 : ἀλλὰ τί κεν ῥέξαιμι ; Quid facerem ?

Nulle part, nous n'avons rencontré dans une délibérative *indépendante* l'optatif seul, contrairement à ce qui est enseigné dans la plupart des grammaires. L'exemple donné généralement « τί ποιήην ou ποιῶμι » nous semble controuvé et transporté par erreur d'une dépendante dans une indépendante.

Les Attiques se servent toujours d'une périphrase :

EURIP., *Oreste*, 551 : τί χρῆν με δράσαι ;

596 : τί χρῆν με δρᾶν ;

DÉMOSTH., *Cour.*, 27 : ἀλλὰ τί ἐχρῆν με ποιεῖν ;

Dans le cas qui nous occupe, les Grecs ont visiblement évité l'emploi du potentiel (avec ou sans particule), ce qui peut paraître étrange si l'on considère que dans les délibératives dépendantes ils se servaient constamment de l'optatif. Ils ont été dans la réalité moins logiques que les grammairiens qui ont établi à priori les règles du langage. Cet exemple est une preuve qu'en syntaxe le désaccord peut exister entre la raison et l'usage, ce tyran

Quem penes arbitrium est et jus et norma loquendi.

DEUXIÈME PARTIE

PROPOSITIONS DÉPENDANTES

Nous étudierons les propositions dépendantes dans l'ordre suivant :

- Interrogation indirecte.
- Finales.
- Consécutives.
- Suppositives.
- Temporelles.
- Relatives.
- Style indirect.
- Emploi de l'optatif futur.
- Optatif par attraction.

Si nous avons séparé l'interrogation indirecte du style indirect, bien que ces propositions aient entre elles une grande affinité, c'est que dans ces dernières l'emploi de l'optatif est relativement récent.

L'optatif d'attraction existe déjà dans Homère, mais il a été en usage surtout à l'époque attique.

I

INTERROGATION INDIRECTE

On peut distinguer la question que l'on fait à autrui p. e. « dis-moi qui tu es » (interrogation proprement dite), de celle que l'on se fait à soi-même, p. e. « il se demande ce qu'il doit faire » (proposition délibérative). Dans les deux cas, la question peut être double.

A Interrogatives proprement dites.

L'interrogation simple est introduite par un pronom ou un ad-
verbe (τίς, πῶς, ποῦ... etc.) ou par εἰ, si; une interrogation double
par εἰ-εἰ; εἰ-ἤ; ἤ-ἤ (Homère); plus tard par πότερον-ἤ.

L'emploi de l'indicatif, du subjonctif, de l'optatif est logique
suivant que l'interrogation porte sur un fait réel, sur un fait éven-
tuel, sur une idée purement subjective. Le subjonctif, déjà rare
dans les plus anciens textes, a de plus en plus cédé la place à
l'indicatif futur et à l'optatif. Ce dernier mode, à cause de ses dési-
sinences secondaires, a été employé surtout après un temps passé;
il a fallu dès lors, pour lui rendre sa valeur modale de potentiel,
lui adjoindre la particule ἄν, tout comme dans les propositions
indépendantes.

1° *Après un temps principal.* — Dans Homère, on rencontre
après εἰ le subjonctif mais presque toujours l'optatif avec ou sans
la particule κε, κεν. Pas d'exemple d'indicatif.

ξ 119 : Ζεὺς γάρ που τόγε οἶδε καὶ ἀθάνατοι θεοὶ ἄλλοι,
εἴ κέ μιν ἀγγείλαιμι ἰδὼν· ἐπὶ πολλὰ δ' ἀλήθην.

μ 112 : εἰ δ' ἄγε δὴ μοι τοῦτο, θεᾶ, νημερτὲς ἔνισπε
εἴ πως τὴν ὅλοήν μὲν ὑπεκπροφύγοιμι Χάρυβδιν,
τὴν δέ κ' ἄμυναίμην, ὅτε μοι σίνοιτό γ' ἑταίρους.

σ 375 : τῷ κέ μ' ἔδοις εἰ ὦλκα διηνεκέα προταμοίμην. « Alors tu verrais si je sais tracer un sillon continu ».

Λ 792 : τίς δ' οἶδ' εἴ κέν οἱ σὺν δαίμονι θυμὸν ὀρίναις
παρειπών; « qui sait si tu n'ébranleras pas son cœur »
litt : « qui sait? le cas échéant tu ébranlerais son cœur ».

X 243 : Νῦν δ' ἴθις μεμαῶτε μαχώμεθα, μηδέ τι δούρων
ἔστω φειδωλή, ἵνα εἶδομεν εἴ κεν Ἀχιλλεύς
νῶϊ κατακτείνας ἕναρα βροτόεντα φέρηται
νῆας ἐπὶ γλαφυράς, ἥ κεν σῶ δουρὶ δαμείη.

Tous les mss. ont δαμείη, sauf un qui donne δαμήη. Il semble qu'ici l'optatif à côté d'un subjectif indique un fait non pas plus désirable, comme le pense La Roche (*Unters.* p. 236), mais moins sûr, plus vaguement espéré; que le poète, en un mot, ait voulu opposer la probabilité du premier fait à la simple possibilité du second. φέρηται se traduira en français par un futur, ou par l'auxiliaire *devoir*, δαμείη par un conditionnel ou par l'auxiliaire *pouvoir*, « ... afin que nous sachions si Achille nous tuera (doit nous tuer), ou s'il ne pourrait pas tomber sous tes coups. »

Ψ 60 : οἶσθα γάρ ὥς κ' ἀσπαστὸς ἐνὶ μεγάροισι φανείη.

Après Homère la proposition à l'interrogation indirecte se construit comme si elle était indépendante.

HEROD., 1, 57 : ἦντινα δὲ γλῶσσαν ἔεσαν οἱ Πελασγοὶ οὐκ ἔχω εἰπεῖν (cf. 2, 119).

XEN., *Rép. d'Ath.*, 6, 2 : εἴ γε μὴν ταῦτα δόξειεν ὑμῖν πράττειν, συμβουλεύσαιμ' ἂν ἔγωγε πέμψαντας καὶ εἰς Δωδώνην καὶ εἰς Δέλφους ἐπέρεσθαι τοὺς θεοὺς εἰ λῶν καὶ ἄμεινον εἴη ἢν τῇ πόλει οὕτω κατασκευαζομένη καὶ αὐτίκα καὶ εἰς τὸν ἔπειτα χρόνον.

ECON., 19, 2 : οὐκ οἶδ' ἐγὼ..... ὅπως ἂν ἐν τῇ γῇ καίμενον τὸ φυτὸν μάλιστ' ἂν βλαστάνοι.

PLATON, *Lois*, IX, 870 a : εἰπωμεν ὅποσα ἂν εἴη, « quot esse videantur. » *Théét.*, 191 e : ἄθρει εἰ ἄρα τοιῷδε τρόπῳ ψευδῇ ἂν δοξάσειε.

ISOCR., *Pan. d'Ath.*, 65 : οὐκ οἶδ' ὅπως ἂν τις σαφέστερον ἐπιδείξαι δυνήθειη.

Deux constructions sont à signaler.

a) L'emploi tout à fait accidentel de l'optatif futur, qui semble ne s'être rencontré que dans Thucydide, 6, 34, 5 : πειρώμενοι παρα-

πλεῖν τήν τε ἄλλην παρασκευὴν ἀπολίποιεν ἂν καὶ τὰ τῶν πόλεων οὐκ ἂν βέβαια ἔχοντες εἰ ὑποδέξοιντο, ἀθυμοῖεν. « Ne sachant pas s'ils seront reçus... ils pourraient bien perdre courage. »

b) L'emploi exceptionnel du potentiel sans particule, surtout après l'époque classique.

ΞΕΝ., *Cyr.*, 1, 6, 43 : εἴ σοι ἐπὶ φάλαγγος ἄγοντι ἄλλοθεν ποθεν οἱ πολέμιοι φαίνοντο ἢ κατὰ πρόσωπον, ὅπως χρὴ ἀντιπαράγειν, ἢ ὅπως τὰ τῶν πολέμιων ἂν τις μάλιστα αἰσθάνοιτο, ἢ ὅπως τὰ σὰ οἱ πολέμιοι εἶδεῖεν, ταῦτα... πάντα τί ἂν ἐγὼ λέγοιμί σοι;

ARISTOTE, *Polit.*, 7, 14, 8 : ποίων δέ τινων τῶν σομάτων ὑπαρχόντων μάλιστα ὄφελος εἴη τοῖς γεννωμένοις, ἐπιστήσας μὲν μᾶλλον λεκτέον ἐν τοῖς τῆς παιδονομίας.

Rhét. à Alex., 36, 21 : λέγε,., ὅτι καὶ ἐπεικὲς καὶ δίκαιον καὶ συμφέρον ἐστὶ συγγνώμην ἔχειν ταῖς ἀμαρτίαις· οὐδεὶς γὰρ οἶδεν ἀνθρώπων εἴ τι τοιοῦτον αὐτῷ συνεμπέσοι.

LUCIEN, *Timon*, 8 : ἀπολιπὼν ὑπ' αἰσχύνης τὸ ἄστυ μισθοῦ γεωργεῖ μελαγχολῶν τοῖς κακοῖς, ὅτι οἱ πλουτοῦντες παρ' αὐτοῦ μάλ' ὑπεροπτικῶς παρέρχονται οὐδὲ τοῦνομα, εἰ Τίμων καλοῖτο, εἰδότες.

Hermotime, 35 : ἄρα δεῖσαι σε πυνθάνεσθαι.... μὴ τις ἄρα εἴη.... λέγων « numquis forte sit qui dicat. »

Eunuque, 2 : οὐκοῦν λέγοις ἂν ἤδη (quin tu dicis) τὸ κεφάλαιον τῆς δίκης ὡς καὶ αὐτὸς εἰδείην ὅτι σοὶ τὸ κεκινηκὸς εἴη τὸν τοσοῦτον γέλωτα « afin que je sache ce qui te fait tant rire. »

2° *Après un temps secondaire.* — Dès Homère, on emploie généralement l'optatif (sans particule), rarement l'indicatif. Les deux modes se rencontrent d'ailleurs ensemble :

B 97 : κήρυκες βοῶντες ἐρήτυον εἴποτ' αὐτῆς
σχοίατ', ἀκούσειαν δὲ Διοτρεφέων βασιλῆων¹.

ο 423 : Ἡρώτα δὲ ἔπειτα τίς εἴη καὶ πόθεν ἔλθοι.

λ 480 : ἦλθον Τειρεσίαο κατὰ χρέος, εἴ τινα βουλὴν
εἴποι, ὅπως Ἰθάκην ἐς παιπαλόεσσαν ἰκοίμην.

1. Ces deux propositions dépendantes de εἴ peuvent à la rigueur être considérées comme des finales, et signifiant « au cas où » (voir plus loin Prop. fin.); mais à cause de βοῶντες, il nous paraît préférable d'y voir une interrogation indirecte : « les hérauts leur demandaient en criant s'ils cesseraient le tumulte... » Ce passage, au surplus, prouve la parenté des deux sortes de propositions.

τ 463 : χαίρον νοστήσαντι καὶ ἐξερέεινον ἕκαστα
οὐλήν ὅττι πάθοι.

ι 331 : αὐτὰρ τοὺς ἄλλους κλήρω πεπαλίχθαι ἄνωγον
ὅστις τολμήσειεν ἐμοὶ σὺν μοχλὸν ἀείρας
τρίψαι ἐν ὀφθαλμῷ, ὅτε τὸν γλυκὺς ὕπνος ἰκίνοι. Cf. τ 298.

ι 402 : ἰσχύμενοι δ'εἶροντο περὶ σπέος, ὅττι ἐκ ἡδοί.

Cf. x 110, ρ 368, etc.

ω 235 : Μερμήριξε δ'ἔπειτα.
εἰπεῖν ὡς ἔλθοι καὶ ἴκοιτο' ἐς πατρίδα γαῖαν.

Avec l'indicatif : ρ 120 : Εἴρετο δ'αὐτίκ' ἔπειτα βοὴν ἀγαθὸς Μενέλαος
ὅττευ χρηίζων ἰκόμην Λακεδαίμονα δῖον.

C'est le seul exemple que nous ayons relevé dans l'Odyssée.

Avec l'indicatif et l'optatif :

Φ 608 : Οὐδ' ἄρα τοίγ' ἔτλαν πόλιος καὶ τείχεος ἐκτὸς
μεῖναι ἔτ' ἀλλήλους, καὶ γινώμεναι ὅς τε πεφεύγοι,
ὅς τ' ἔθαν' ἐν πολέμῳ... « qui avait pu fuir, qui était mort ».

Κ 394 : ἡνώγει δὲ μ'ἰόντα θοὴν διὰ νύκτα μέλαιναν
ἀνδρῶν δυσμενέων σχεδὸν ἐλθέμεν, ἔκ τε πυθέσθαι
ἢ ἐφυλάσσονταί νῆες θοαί, ὡς τὸ πάρος περ,
ἢ ἥδη χεῖρεσσιν ὑφ' ἡμετέρῃσι δαμέντες
φύξιν βουλεύοιτε μετὰ σφίσιν, οὐδ' ἐθέλοιτε
νύκτα φυλάσσεσθαι καμάτῳ ἀδδηχότες αἰνῶ.

La première hypothèse est présentée comme plus probable que la seconde.

On rencontre dans Hérodote : a) généralement l'optatif; b) l'indicatif futur surtout après εἰ; c) le subjonctif et l'optatif côte à côte; d) côte à côte l'optatif et l'indicatif.

a) 1, 27 : εἰρομένου (imparfait) Κροίσου εἴ τι εἴη νεώτερον...

1, 31 : ἐπειρώτα τίνα δεύτερον μετ' ἐκείνων ἴδοι « qui il avait vu. »

1, 119 : εἴρετο δὲ αὐτὸν ὁ Ἀστυάγης εἰ γινώσκοι ὅτευ θηρίου χρέα βεβρώκοι, etc.

b) 1, 55 : ἐπειρώτα δὲ τάδε... εἴ οἱ πολυχρόνιος ἔσται ἡ μουναρχίη.

2, 3 : ἐτραπόμην ἐθέλων εἰδέναι εἰ συμβήσονται... cf. 2, 32 — 2, 118, etc.

c) 1, 53 : ἐνετέλλετο < αὐτοῖς > ὁ Κροῖσος ἐπειρωτᾶν τὰ χρηστήρια εἰ στρατεύηται ἐπὶ Πέρσας Κροῖσος, καὶ εἴ τινα στρατὸν ἀνδρῶν προσθέοιτο φίλον¹.

1. La même construction se rencontre quelques lignes plus bas, cette fois après un présent : καὶ νῦν ὑμᾶς ἐπειρωτᾶ εἰ στρατεύηται... καὶ εἴ τινα στρατὸν... προσθέοιτο σύμμαχον.

Le subjonctif, plus fort, se rapporte au fait principal; l'optatif, plus faible, au fait accessoire: le premier se traduirait assez exactement par « s'il devait partir », le second par « s'il ferait bien de s'adjoindre. »

d) 2, 160 : ἔφασαν ἔχειν ἐπιμαθησόμενοι εἴ τι ἔχοιεν. — οἱ δὲ... ἐπειρώτων... εἴ σφι οἱ πολίῃται ἐναγωνίζονται.

3, 140 : εἰρώτων... τίς εἴη, καὶ τί ποιήσας εὐεργέτης φησὶ εἶναι τοῦ βασιλέως.

7, 151 : Ἀργείους δὲ... πέμψαντας καὶ τούτους ἐς Σοῦσα ἀγγέλους εἰρωτῶν Ἀρτοξέρξην... εἴ σφι ἔτι ἐμμένει τὴν πρὸς Ξέρξην φιλήν συνεκράσαντο, ἣ νομιζοίετο πρὸς αὐτοῦ εἶναι πολέμιοι.

7, 208 : ἔπεμπε Ξέρξης κατὰ σκοπον ἱππεὰ ἰδέσθαι ὅχοσοι εἰσὶ καὶ ὅ τι ποίεοιεν « combien ils étaient et ce qu'ils pouvaient bien faire. »

Comme le montrent ces exemples, le potentiel à côté de l'indicatif a conservé sa valeur originelle; alors que l'indicatif, mode de l'affirmation, exprime un fait regardé comme certain, comme réel, l'optatif, mode subjectif, implique une nuance de simple possibilité et de doute.

La syntaxe de Thucydide n'offre point de particularités remarquables.

5, 21, 3 : βουλόμενος εἰδέναι εἰ ἔτι μετακινήτῃ εἴη ἡ ὁμολογία... ἐπορεύετο.

1, 52, 1 : ἐπέπλευσαν... βουλόμενοι εἰδέναι εἰ ναυμαχήσουσιν.

3, 113, 3 : καὶ τίς αὐτὸν ἤρετο ὅ τι θαυμάζοι καὶ ὅπόσοι αὐτῶν τεθνᾶσιν. La première question porte sur un fait d'apparence, la seconde sur un fait certain; celle-ci, d'ailleurs est plus pressante que l'autre.

Les poètes dramatiques emploient généralement l'optatif après un passé.

SOPH., *Ajax*, 301 : λόγους ἀνέσπα τοὺς μὲν Ἀτρεϊδῶν χάτα,
τοὺς δ' ἄμφ' Ὀδυσσεῖ, συντιθείς γέλων πολὺν,
ὅσῃν κατ' αὐτῶν ὕβριν ἐκτίσαιτ' ἰών.

Æd. Col., 362 : Ismène : ἐγὼ τὰ μὲν παθήμαθ' ἄπαθεν, πάτερ,
ζητοῦσα τὴν σὴν ποῦ κατοικίης τροφὴν,
παρεῖσ' ἑάσω.

Philoct., 544 : ἐκέλευσ' (α) ἐμοί σε ποῦ κυρῶν εἴης φράσαι.

ARISTOPH., *Paix*, 616 : οὐδ' ὅπως αὐτῇ (= la paix) προσήκοι Φειδίας ἀκηκόη.

Une construction nouvelle, l'emploi de l'optatif futur, apparaît chez SOPHOCLE, *Œd.-Roi*, 70 : Κρέοντ', ἐμαυτοῦ γαμβρὸν, ἐς τὰ Πυθικὰ
ἔπεμψα Φοῖβου δώμαθ', ὡς πύθοιθ' ὅ τι
δρῶν ἢ τί φωνῶν τήνδε ῥυσοίμην πόλιν.

D'après Nauck, ῥυσοίμην, et non ῥυσαίμην, est la leçon primitive et authentique du manuscrit; et, comme au style direct nous aurions l'indicatif futur ῥύσομαι, ῥυσοίμην offre un sens plus satisfaisant.

Il nous semble naturel d'expliquer de la même manière cet autre exemple de Sophocle.

Électre, 32 : 'Εγὼ γὰρ ἤνιχ' ἰκόμην τὸ Πυθικὸν
μαντεῖον ὡς μάθοιμ' ὅτῳ τρόπῳ πατὴρ
δίκας ἀροίμην τῶν φονευσάντων πάρα,
χρῆ μοι τοιαῦθ' ὁ Φοῖβος....

Quoique ἀροίμην (ἄρ) se trouve employé d'ordinaire comme un optatif d'aoriste 2 poétique (Σ 121. — Eschyl., *Sept chefs*, 316 etc.), et bien que le verbe αἶρω emprunte son futur moyen à une racine contractée ἀρέομαι en dorien, rien ne s'oppose, au point de vue morphologique, à ce que nous voyions ici dans ἀροίμην l'optatif moyen du futur ἀρῶ (ἄρ), forme insolite si l'on veut mais très régulière. Cette conclusion paraît s'imposer, si l'on compare cet exemple avec le précédent.

ἔπεμψα..... ὡς πύθοιθ' ὅ τι δρῶν..... ῥυσοίμην πόλιν.
ἰκόμην..... ὡς μάθοιμ' ὅτῳ τρόπῳ..... δίκας ἀροίμην.

Quoi qu'il en soit, l'optatif futur ne se présente plus en dehors de ces passages; et l'essai de Sophocle, si essai il y a eu, n'a pas été imité.

En prose, aux temps classiques et après, l'optatif indirect s'emploie presque toujours quand au style direct le verbe serait au passé ou au présent.

Xén., *Hell.*, 3, 2, 6 : ἤλθον ἐπισκεψόμενοι ὅπως ἔχοι τὰ ἐν τῇ Ἀσίᾳ.

PLAT., *Phaedon*, 96 b : πολλάκις ἐμαυτὸν μετέβαλλον σκοπῶν πότερον τὸ αἶμά ἐστιν ὃ φρονοῦμεν, ἢ ὁ ἀήρ, ἢ τὸ πῦρ, ἢ τούτων μὲν οὐδέν, ὁ δ' ἐγχεφαλός ἐστιν ὁ τὰς αἰσθήσεις παρέχων τοῦ ἀκούειν καὶ ὁρᾶν καὶ ὁσφραίνεσθαι, ἐκ τούτων δὲ γίγνεται μνήμη καὶ δόξα.... L'optatif indique une simple conjecture, à la manière de notre conditionnel.

PLUT., *Thésée*, 8, 2 : Thésée tue Périphète et lui enlève sa massue : ἡσθεὶς δὲ τῇ κορύνῃ λαβὼν ὄπλον ἐποιήσατο, καὶ διετέλει χρώμενος, ὥσπερ ὁ Ἡρακλῆς τῷ δέρματι τοῦ λέοντος. Ἐκείνῳ μὲν οὖν ἐπέδειξις ἔνι φορούμενον ἡλίκου τὸ μέγεθος θηρίου κρατήσειεν.

ARATUS, 22, 3 : τῷ κόκκυγι φησιν Αἴσωπος ἐρωτῶντι τοὺς λεπτοὺς ὀρνίθας ὅτι φεύγοιεν αὐτὸν εἰπεῖν ἐκείνους ὡς ἔσται ποτὲ ἱέραξ.

LUCIEN, *Dial. Mort.*, 27^e, 7 : ἀνέκρινον θν τρόπον ἀποθάνοιεν « comment ils étaient morts. »

CHARON, 4 : ἀκούεις (présent historique)... ὡς διεδέξαίτο τὸν Ἀτλάντα.

Il est à remarquer que l'indicatif est conservé avec le verbe χρή en grand usage chez les Attiques.

XÉN., *Hell.*, 4, 3, 20 : ἡρώτων τί χρή ποιεῖν. Cf. 4, 4, 5 — 4, 8, 16 — *Agès.*, 1, 13, etc.

Après la particule interrogative, le potentiel du style direct s'exprime par l'optatif avec ἄν pour éviter une amphibologie.

ESCH., *Prom.*, 489 sqq. : διώρισ(α) οἵτινές τε δεξιὸι φύσιν
εὐωνύμους τε, καὶ δίαίταν ἦντινα
ἔχουσ' ἕκαστοι.....
..... καὶ χροιάν τίνα
ἔχοντ' ἄν εἴη δαίμοσιν πρὸς ἡδονήν.

Cf. HÉROD, 3, 38 — 9, 94.

XÉN., *Hell.*, 7, 4, 7 : εἰς Θήβας ἔπεμψαν ἐπεργασομένους εἰ τύχοιεν ἄν ἐλθόντες εἰρήνης « s'ils obtiendraient ». Le potentiel exprime l'incertitude, le doute.

CYR., 8, 3, 26 : λέγεται ὁ Κύρος ἐρέσθαι τὸν νεανίσκον εἰ δέξαιτ' ἄν βασιλείαν ἀντὶ τοῦ ἵππου.

B. Interrogatives délibératives.

L'interrogation porte toujours sur un fait éventuel ou subjectif, d'où l'emploi du subjonctif et de l'optatif. L'usage de faire dépendre le premier d'un temps principal, le second d'un temps secondaire, n'est venu qu'à la longue, mais il est devenu une loi à l'époque classique.

1° *Après un temps principal.* — Nous n'avons trouvé que fort peu d'exemples de l'emploi du potentiel sans particule après un temps principal.

HOM., A 343 : οὐδέ τι οἶδε νοῆσαι
ὅππως οἱ παρὰ νηυσὶ σόοι μαχέοιντο Ἀχαιοί.

SIM., AMORG., 7, 80 : οὐδ' ἄν τιν' εὖ ἔρξειεν, ἀλλὰ τοῦθ' ὁρᾷ
καὶ τοῦτο πᾶσαν ἡμέρην βουλευέται,
ὅπως τιν' ὡς μέγιστον ἔρξειεν κακόν.

Pas d'exemple aux temps classiques¹.

LUCIEN : Βίων πρᾶσις 22 : δυσαπόκριτον ἐρωτᾶς· ἀπορῶ γὰρ ὁ πρότερον εἰπὼν ἀπολάβοιμι.

2° *Après un temps secondaire.* — Le subjonctif employé seul n'apparaît qu'une fois dans Homère :

B 3 : ἀλλ' ὄγε μερμήριζε κατὰ φρένα ὡς Ἀχιλλῆα
τιμῇσιν, ὀλέσῃ δὲ πολέας ἐπὶ νηυσὶν Ἀχαιῶν.

Le subjonctif marque une éventualité probable : Jupiter, en même temps qu'il se consulte sur les moyens à employer, est résolu à agir.

L'optatif apparaît pour ainsi dire toujours, aussi bien dans l'Iliade que dans l'Odyssée.

A 189 : μερμήριξεν
ἢ ὄγε φάσγανον ὀξὺ ἐρυσσάμενος παρὰ μηροῦ
τοὺς μὲν ἀναστήσειεν, ὃ δ' Ἀτρεΐδην ἐναρίζοι,
ἢ ἔχολον παύσειεν ἐρητύσειέ τε θυμόν.

E 672 : μερμήριζε
ἢ προτέρω Διὸς υἱὸν ἐριγδούποιο διώκοι,
ἢ ὄγε τῶν πλεόνων Λυκίων ἀπὸ θυμὸν ἔλοιτο.

K 503 : Λύτᾱρ ὁ μερμήριζε μένων ὅτι κύντατον ἔρδοι·
ἢ ὄγε δίφρον ἐλὼν ὅθι ποικίλα τεύχε' ἔκειτο
ῥυμοῦ ἐξερύοι, ἢ ἐκφέροι ὑψόσ' αἰέρας·
ἢ ἔτι τῶν πλείνων Θρηκῶν ἀπὸ θυμὸν ἔλοιτο.

E 20 : ὡς ὁ γέρων ὥρμαινε, δαϊζόμενος κατὰ θυμόν
διχθᾶδι, ἢ μεθ' ὅμιλον Ἰοὶ Δαναῶν ταχυπώλων,
ἢ μετ' Ἀτρεΐδην Ἀγαμέμνονα ποιμένα λαῶν.

Π 713 : διῆξε γάρ, ἢ μάχοιτο κατὰ κλόνον αὐτίς ἐλάσσω,
ἢ λαοὺς ἐς τεῖχος ὁμοκλήσειεν ἀλῆναι.

1. Mais on rencontre l'optatif avec ἄν. Xén., Cyr., 2, 1, 4 : τί οὖν, ἔφη ὁ Κῦρος, οὐ καὶ τὴν δύναμιν ἐλεῖάς μοι, εἰ οἴσθῃ, πόση ἢ προσιοῦσα, καὶ πάλιν τὴν ἡμετέραν, ὅπως εἰδότες ἀμφοτέρως πρὸς ταῦτα βουλευσόμεθα ὅπως ἂν ἄριστα ἀγωνιζοίμεθα.

Ω 679 : ἀλλ' οὐχ Ἑρμείαν ἐριούνιον ὕπνος ἔμαρπτεν
ὀρμαίνοντ' ἀνὰ θυμὸν ὅπως Πριάμον βασιλῆα
νηῶν ἐκπέμψειε λαθὼν ἱεροὺς πυλαωρούς.

δ 117 : μερμήριξε.
ἥ ἐ μιν αὐτὸν πατρὸς ἐάσειε μνησθῆναι,
ἥ πρῶτ' ἐξέρειτο ἕκαστά τε πειρήσαιτο.

δ 788 : κεῖτ' ἄρ' ἄσιτος... <Πηνελόπεια>...
ὀρμαίνουσ' εἴ οἱ θάνατον φύγοι υἱὸς ἄμύμων,
ἥ ὅγ' ὑπὸ μνηστῆρσιν ὑπερφιάλοισι δαμείη.

Cf. ζ 141 sqq — κ 51 — ο 305 — ρ 235 — σ 90 — υ 10 — χ 43.

Avec κεν ο 299 : Ἐνθεν δ' αὖ νήσοισιν, ἐπιπροέηκε θεῶσιν,
ὀρμαίνων ἥ κεν θάνατον φύγοι ἥ κεν ἀλώη.

Avec ὅπως ι 420 : Λύτάρ ἐγὼ βούλευον ὅπως ὅχ' ἄριστα γένοιτο.
ι 554 : ἀλλ' ἄρα μερμήριζεν ὅπως ἀπολοῖατο πᾶσαι
νῆες εὐσσελμοὶ καὶ ἐμοὶ ἐρίηρες ἐταῖροι.

Cf. : λ 229 — ο 169, 203.

Une seule fois dans Homère ὅπως est construit avec l'indicatif futur :

υ 28 : ὥς ἄρ' ὅγ' ἔνθα καὶ ἔνθα ἐλίσσεται, μερμηρίζων
ὅππως δὴ μνηστῆρσιν ἀναιδέσι χεῖρας ἐφήσει
μοῦνος ἐὼν πολέσι.

Une seule fois aussi, dans une délibérative, l'infinitif se lit en correspondance avec l'optatif.

ω 235 : Μερμήριξε δ' ἔπειτα κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμὸν
κύσσαι καὶ περιφῦναι ἐὼν πατέρ' ἥδ' ἕκαστα
εἰπεῖν ὥς ἔλθοι καὶ ἵκοιτ' ἐς πατρίδ' αἰαν'
ἥ πρῶτ' ἐξέρειτο ἕκαστά τε πειρήσαιτο.

Chez Hérodote on rencontre l'optatif généralement employé avec ἄν.

1, 56 : ἐφρόντιζε ἱστορέων τοὺς ἄν Ἑλλήνων δυνωτάτους ἐόντας
προσκτήσαιο φίλους.

3, 41 : ἐδίζητο ἐπ' ᾧ ἄν μάλιστα τὴν ψυχὴν ἀσηθείη.

L'exemple suivant présente à la fois le subjonctif et l'optatif sans ἄν.

1, 117 : ἐβούλευον σκοπῶν ὅπως σοί τε ποιήσω κατὰ νόον καὶ ἐγὼ
πρὸς σὲ γινόμενος ἀναμάρτητος μήτε θυγατρὶ τῇ σῇ μήτε αὐτῷ σοι εἶην
αὐθέντης. « comment je devais faire....., comment je pourrais n'être
pas..... »

Nous avons relevé, chez Thucydide, trois exemples de délibératives après un temps passé, dont deux au subjonctif, et un à l'optatif avec ἄν.

2, 4, 6 : ἐβουλευόντο εἴτε καταχάσωσιν... εἴτε τι ἄλλο χρήσονται.

1, 107, 6 : νομίσαντες... ἀπορεῖν ὅπῃ διέλθωσιν, ἐπεστρίτευσαν.

7, 50, 4 : καὶ ὁ Νικίας... οὐδ' ἂν διαβουλευσασθαι ἔτι ἔφη, πρὶν, ὡς οἱ μάντιες ἐξηγοῦντο, τρεῖς ἐννέα ἡμέρας μεῖναι, ὅπως ἂν πρότερον κινήθῃ.

Chez les poètes dramatiques, et en général chez les auteurs suivants, on ne rencontre plus après un temps secondaire que l'optatif sans particule.

ESCH., *Perses*, 457 : ἀμφὶ δὲ
κυκλοῦντο πᾶσαν νῆσον, ὥστ' ἀμηχανεῖν
ὅποι τράποιντο.

SOPH., *Antig.*, 270 : οὐ γὰρ εἴχομεν
οὔτ' ἀντιφωνεῖν οὔθ' ὅπως ὀρῶντες καλῶς
πράξαίμεν.

XEN., *Cyr.*, 8, 3, 7 : συνεβουλευέτο ὁπότερον λαμβάνοι.

ESCH., *Clés.*, 90 : ἀπορῶν (imparfait) ὅ τι χρήσαιτο αὐτῷ.

POLYBE, 1, 33, 4 : ἐβουλευέτο πῶς καὶ τί πρακτέον εἶη.

3, 85, 10 : σύγκλητος διανοεῖτο περὶ τοῦ μέλλοντος πῶς καὶ τί πρακτέον εἶη.

PLUT., *Cicéron*, 19, 3 : ἐφρόντιζεν ὅπως χρήσαιτο τοῖς ἀνδράσι.

— L'indicatif χρὴ est maintenu :

XEN., *Hell.*, 6, 5, 33 : ἐν φροντίδι ἦσαν ὅ τι χρὴ ποιεῖν.

PLUT., *Camille*, 23, 5 : ἀπορούντων... τῶν Ῥωμαίων τί χρὴ ποιεῖν... ὡρρώδουν.

— L'optatif futur très rare ne se rencontre que chez Xénophon, en tous cas pas avant cet auteur, et seulement avec les verbes impliquant l'idée de « souci » d' « inquiétude », par l'analogie des propositions finales étudiées plus loin, chap. II, 3°.

Cyr., 5, 5, 37 : πᾶσι... ἔμελεν ὅ τι ἐκ τούτων ἔσοιτο.

— L'optatif avec ἄν est assez fréquent chez Xénophon et chez Polybe, et s'emploie partout où dans une proposition indépendante on aurait un potentiel, ou lorsqu'on veut marquer avec insistance l'incertitude du sujet.

XÉN., *Cyr.*, 8, 3, 5 : συνεβουλεύετο..... πῶς ἂν..... ποιοίτο.

1, 4, 13 : ἐδήχθη..... ἐπιβουλεύσας ὅπως ἂν εἴποι « ce qu'il pourrait bien dire ».

Anab., 4, 3, 14 : ἐβουλεύοντο ὅπως ἂν κάλλιστα διαβαίεν cf. 5, 7, 20.

Hell., 3, 2, 1 : ἐβουλεύετο ὅπως ἂν μὴ βαρὺς εἴη τοῖς συμμάχοις.

Cyr., 6, 4, 10 : οὐκ ἔχουσα ἡ Πανθεία πῶς ἂν εἴη ἄλλως ἀσπάσαιτο αὐτόν, κατεψόλησε τὸν δίφρον.

POL., 1, 79, 8 : ἐβουλεύοντο πῶς ἂν..... ἀποθηριώσαιεν.

8, 36, 6 : ὅπως ἂν γένοιτο τοῦτο..... οὐδαμῶς ἐδύναντο συννοῆσαι.

14, 9, 10 : Ἄμα δὲ βουλευέσθαι περὶ διαλύσεως καὶ συνθηκῶν παρήνουν, ἐπὶ τίσι καὶ πῶς ἂν λύσιν ποιήσαιεν τῶν ἐνεστώτων κακῶν.

Ainsi la syntaxe de Xénophon et de Polybe va rejoindre celle d'Hérodote. Ce qui a déterminé ces écrivains à employer plus souvent le potentiel avec ἂν, c'a été le double besoin de différencier l'optatif se rapportant au futur de l'optatif se rapportant au passé (opt. dit oblique), et d'exprimer plus fortement l'embarras et la recherche de ceux qui délibèrent.

Remarque I. — Les expressions « *ne pas savoir si* » « *ne pas savoir comment* » méritent une mention particulière.

α) « οὐκ οἶδ' ἂν εἴ » est doublement remarquable, par la présence de ἂν dans la principale, et par l'emploi, après εἴ, de l'optatif dépendant d'un présent. L'emploi des deux particules ἂν et εἴ s'explique, selon nous, par un simple cumul, ou plutôt par le mélange de deux constructions également en usage aux temps préhistoriques et dont l'une, dans la suite, sera tombée en désuétude. Il est permis de restituer à côté de la forme οὐκ οἶδ' εἴ une autre forme οὐκ οἶδ' ἂν dont il ne reste plus trace en grec mais que le latin a constamment employée : nescio an¹. Que ces deux formes se soient confondues, puis que l'une d'elles ait disparu, rien d'étonnant². Quant à la présence de l'optatif subjectif après un verbe qui marque la pensée, l'incertitude, elle s'explique naturellement.

1. Sur la synonymie de εἴ et de ἂν voir plus loin (propositions suppositives).

2. Rien de plus fréquent, en effet, que ces sortes de cumuls. Qu'il nous suffise de citer quelques exemples pris dans notre propre langue : « avant *de* » et « avant *que* » se sont mélangés dans « avant *que de* » ; « ce que c'est *que* nous » et « ce que c'est *de* nous » dans « ce que c'est *que de* nous » ; « à *qui* mieux » et « qui *mieux mieux* » dans « à *qui mieux mieux* », etc.

Οὐκ οἶδ' ἂν εἰ ne semble pas se rencontrer avant Euripide :

Alceste, 48 : οὐκ οἶδ' ἂν εἰ πείσαιμί σε.

Médée, 941 : οὐκ οἶδ' ἂν εἰ πείσαιμι, πειρᾶσθαι δὲ χρή.

La même construction¹ se lit dans Platon, avec transposition de la particule :

Timée, 26 b : ἐγὼ γὰρ ἃ μὲν χθὲς ἤκουσα οὐκ ἂν οἶδ' εἰ δυναίμην ἅπαντα ἐν μνήμῃ πάλιν λαβεῖν.

La particule ἂν confère à la phrase un sens plus dubitatif. On traduirait assez exactement : « je ne sais trop si ».

β) « Οὐκ οἶδ' ὅπως » est en général suivi du potentiel avec ἂν.

EURIP., *Hipp.*, 981 : οὐκ οἶδ' ὅπως εἴποιμ' ἂν εὐτυχεῖν τινα θνητῶν.

XEN., *Écon.*, 19, 2 : οὐκ οἶδ' ἐγὼ... ὅπως ἂν ἐν τῇ γῇ κείμενον τὸ φυτὸν μάλιστ' ἂν βλαστάνοι.

ISOCR., *Pan. Athen.*, 65 : οὐκ οἶδ' ὅπως ἂν τις σαφέστερον ἐπιδείξει δυνήθει.

Le subjonctif, mode plus énergique, est d'un emploi plus rare :

EURIP., *Hipp.*, 1091 : οὐκ οἶδ' ὅπως φράσω « je ne sais ce qu'il faut que je dise. »

Remarque II. — L'interrogation indirecte se rapportant à l'avenir, après les verbes « voir », « examiner » « ὁρᾶν », « σκοπεῖν » et dans les expressions de ce genre, se construit de la manière suivante :

α) *Après un temps principal.* — εἰ est généralement accompagné de l'indicatif futur, mais quelquefois aussi du potentiel sans particule.

SOPH., *Antig.*, 41 : εἰ ξυμπονήσεις καὶ ξυνεργάσει σκόπει.

ESCH., *Sept Chefs*, 260 : αἰτουμένῳ μοι κοῦφον εἰ δοίης τέλος.
« < vide > an praestiteris. »

ARISTOTE, *Rhét. à Alex.*, 5, 2 : ἡ δὲ μέθοδος ἥδε, σκοπεῖν ἐν τῷ παροισμένῳ χρόνῳ εἰ πρῶτόν τις φίλος γενόμενος πάλιν ἐχθρὸς ἐγένετο καὶ

1. οὐκ οἶδ' ἂν εἰ se trouve aussi dans Xénophon, mais avec le mode irréel : *Cyr.*, 5, 4, 12.

πάλιν φίλος τῷ αὐτῷ τούτῳ, ἥ τι ἄλλο ἐναντίον εἰς μοχθηρίαν φέρον ἔπραξεν, ἥ ἔτι πράξειεν « ou s'il le ferait encore » εἰ καιροὶ παραπέσοιεν αὐτῷ, ἐναντίον τοῖς πρότερον ὑπ' αὐτοῦ πεπραγμένοις. Ὡς αὐτως δὲ ὄρα καὶ εἴ τι εἰπὼν νῦν λέγει ἐναντίον τοῖς πρότερον αὐτῷ εἰρημένοις, ἥ εἴ τι εἴποι « S'il dirait dans l'avenir » ἐναντίον τοῖς λεγομένοις ἢ τοῖς πρότερον εἰρημένοις.

Après les mots interrogatifs autres que *et* le potentiel s'adjoint la particule *ἄν*.

ARISTOPH., *Chev.*, 80 :

ἀλλὰ σκόπει

ὅπως ἂν ἀποθάνοιμεν ἀνδρικώτατα, « examine comment nous pourrions mourir. »

β) *Après un temps secondaire.* — On emploie en général l'indicatif futur, et, si l'on veut insister sur l'indécision du sujet, le potentiel avec *ἄν*. Les deux formes se rencontrent dans une même phrase.

ISOCR., *Phil.*, 8 : οὕτω διεκείμην ὥστε εὐθὺς σκοπεῖσθαι πῶς ἂν τὰ πεπραγμένα παραμείνειεν ἡμῖν καὶ μή... ἢ πόλις ἡμῶν... πάλιν ἐτέρων πολέμων ἐπιθυμήσειεν.

PLUT., *Camille*, 8, 3 : τῶν ἀρχόντων ὅθεν ἂν πορισθεῖ(τ) σκοπούντων (imparfait.)

Coriolan, 19, 2 : ἐγίγνοντο σύνοδοι τῶν πατριχίων... σκοπούντων ὅπως τὸν Μάρκιον οὐ προήσονται.

LUCIEN, *Harmonidès*, 3 : ἔγωγ' οὖν ὁπότε καὶ αὐτὸς ἐνενδύουν τὰ ὅμοια περὶ τῶν ἑαυτοῦ καὶ ἐζήτουν ὅπως ἂν τάχιστα γνώσθαι τινες πᾶσι, τῷ Τιμοθέου λόγῳ ἐπόμενος ἐσκοπούμην ὅστις ὁ ἄριστος εἴη τῶν ἐν τῇ πόλει, καὶ ὅτῳ πιστεύουσιν οἱ ἄλλοι, καὶ ὅς ἀντὶ πάντων ἀρχέσειεν ἂν, « à qui ils se fieraient, qui *pourrait tenir bon* contre tous. »

II

PROPOSITIONS FINALES¹

Les propositions Finales marquent un but poursuivi, une intention formée, une idée conçue par le sujet principal et qu'il vou-

1. Nous nous sommes beaucoup aidé pour la rédaction de ce chapitre du savant et consciencieux travail de M. Weber publié sous la direction de M. Schanz : *Entwickelungs-*

draît écarter ou voir se réaliser. A ce titre, elles peuvent être rendues par tous les modes signifiant l'éventualité ; par l'indicatif futur, par le subjonctif, par l'optatif. En théorie, il est vrai, ces trois modes n'expriment pas tout à fait la même idée : l'indicatif énonce une certitude, le subjonctif une forte probabilité, l'optatif une simple possibilité ; d'où il suit que ce dernier mode est le plus faible des trois. Mais l'usage a peu tenu compte de ces distinctions originelles, et en général a classé les emplois des modes d'après de simples apparences extérieures.

Les propositions finales sont de quatre sortes : 1^o Les finales proprement dites ; 2^o celles qui dépendent d'un verbe exprimant la crainte ; 3^o celles qui dépendent d'un verbe ayant le sens de « s'efforcer » ; 4^o celles qui, introduites par la conjonction « εἰ » (ou ἐάν) « dans le cas où » marquent une éventualité incertaine.

1^o Propositions Finales proprement dites.

Ces propositions, de beaucoup les plus fréquentes, expriment simplement le but, sans que l'intention soit suscitée par le sens du verbe principal. Ex. : *je travaille pour savoir ; je vous le dis, pour que vous ne l'ignoriez pas*. Elles peuvent avoir leur verbe au subjonctif ou à l'optatif, suivant que l'éventualité qu'elles expriment est considérée comme probable ou comme simplement conçue par l'esprit.

geschichte der Absichtssätze — (1885, Würzburg). Ces deux opuscules contiennent le catalogue de tous les emplois des propositions finales depuis Homère jusqu'à Xénophon inclusivement. — Notre étude diffère en quelques points importants de celle de M. Weber :

1^o *Par le développement* : Elle est à la fois plus restreinte et plus étendue. Nous ne nous occupons que de l'optatif, cela va sans dire ; mais nous continuons l'étude des propositions finales jusqu'à Lucien.

2^o *Par le but* : Nous avons moins songé à établir une statistique complète des optatifs d'intention qu'à citer la majorité des cas les plus intéressants et à en faire l'histoire raisonnée.

3^o *Par la méthode* : D'abord nous avons adopté une division différente que nous semblent exiger et la brièveté du présent travail, et la clarté que réclame une vue d'ensemble. — Ensuite nous considérons l'optatif, non comme le mode du désir, mais comme celui de l'éventualité possible, subjective.

A priori, à moins de raisons paléographiques incontestables, nous nous attachons (comme dans toute cette étude d'ailleurs) à la leçon des manuscrits, alors même qu'elle est en contradiction avec les idées qu'on se fait généralement sur l'emploi des modes. C'est ainsi que, reconnaissant dans l'optatif une valeur uniquement modale, non une signification temporelle, quand nous rencontrons un optatif dépendant d'un temps principal, nous regardons cette forme comme très naturelle et très légitime, sans vouloir de parti pris chercher à la remplacer par le subjonctif, en dépit des manuscrits.

Leur emploi a varié : *A* quant aux particules qui les introduisent; *B* quant aux modes eux mêmes.

A PARTICULES¹.

D'une manière générale les particules qui ont servi à introduire les propositions finales sont les suivantes : ὅφρα, ἵνα, ὥς, ὅπως, ἕως — avec κε οἱ ἄν : ὅφρα κε, ὅφρα ἄν, ὥς κε, ὥς ἄν, ἵνα κε, ὅπως ἄν — pour les négatives : μή seul ou précédé des particules affirmatives : ὅφρα μή, ὅφρα κε μή, ἵνα μή, ὥς μή, ὥς ἄν μή, ὅπως μή, ὅπως ἄν μή.

Avant de faire l'historique de l'emploi de ces particules, il nous semble utile de rechercher brièvement la valeur étymologique de chacune d'elles.

ὅφρα a pour correspondant τόφρα « jusqu'à là, en attendant ». C'est une conjonction de temps signifiant « jusqu'à ce que ». C'est d'ailleurs le sens que ce mot a le plus souvent dans Homère, et celui qu'il a toujours quand il est suivi de l'indicatif. Il est à remarquer en outre qu'ὅφρα est joint très souvent à l'adverbe de temps τίσιστα. La filiation des sens a dû être celle-ci : jusqu'à ce que, en attendant que, afin que.

X 192 : ἀλλά τ' ἀνιχνεύων θέει ἔμπεδον, ὅφρα κεν εὕρη.

Z 258 : ἀλλὰ μὲν', ὅφρα κέ τοι μελιγδέα οἶνον ἐνείκω.

θ 430 : καί οἱ ἐγὼ τόδ' ἄλειςον ἐμὸν περιχαλλῆς ὀπίσσω
 χρύσειον, ὅφρ' ἐμέθεν μεμνημένος ἤματι πάντα
 σπένδῃ ἐνὶ μεγάρῳ Διὶ τ' ἄλλοισιν τε θεοῖσιν.

ἵνα est un locatif : c'est à la fois un adverbe de lieu et un adverbe de temps. ἵνα signifie : « là, alors ». Le sens purement locatif « là, où » est celui que revêt ἵνα construit avec l'indicatif à toutes les époques de la langue grecque : B 558 — ι 136 — HEROD., 9, 27 — PIND., *Olymp.*, 1, 95 — ESCH., *Prom.*, 21 — SOPH., *El.*, 21 — PLAT., *Apol.*, 17 c, *Soph.*, 243 b, PHILEB., 61 b — ARR. *An.*, 1, 3, 2 — LUC., *Char.*, 22 — CIA. 2, 667, 12 (MEISTERHANS, p. 209, 9), etc.

Le sens temporel « alors, quand » quoique plus rare, apparaît dès Homère : ζ 27 ἵνα χρῆ, quand il le faut. C'est également le sens

1. Il nous a paru intéressant et utile de faire, en même temps que l'étude historique du mode, celle des particules qui servent à l'introduire. Le sens exact de chacune de ces particules dans les textes les plus anciens; puis, après leur confusion, leur lutte pour l'existence, leur choix si variable aux différentes époques, l'emploi ou l'absence de κε ou de ἄν, toutes ces questions nous semblent intimement liées à l'étude du mode lui-même.

temporel que nous trouvons en dernière analyse dans les passages suivants d'Homère où *ἵνα* se trouve employé après *ἤ* pour introduire le second membre d'une interrogation.

A 202 : τίπτ' αὖτ', αἰγίοχοιο Διὸς τέκος, εἰλήλουθας;
ἤ ἵνα ὕβριν ἴδῃ Ἀγαμέμνωνος Ἀτρεΐδου;

H 24 : τίπτε σὺ δ' αὖ μεμαυῖα, Διὸς θύγατερ μεγάλοιο,
ἤλθες ἀπ' Οὐλύμποιο, μέγας δέ σε θυμὸς ἀνῆκεν;
ἤ ἵνα δὴ Δαναοῖσι μάχης ἑτεραλχέα νίκην
δῶς; (cf. P 445, δ 710, ν 418.)

ἤ ἵνα est assez exactement traduit par notre expression : « ou alors, serait-ce que... »

Il est remarquable qu'ici *ἵνα* correspond à *an* latin, qui n'est autre chose que la particule *an* des Grecs, à laquelle nous avons reconnu aussi la signification primitive de « alors ».

A remarquer également le passage suivant de l'*Odyssee*, θ 461. Nausicaa s'adresse à Ulysse :

χαίρε, ξείν', ἵνα καί ποτ' εἰὼν ἐν πατρίδι γαίῃ
μνήσῃ ἐμεῦ, ὅτι μοι πρώτη ζῳάγρι' ὀφέλλεις.

On ne saurait reconnaître ici à *ἵνα* qu'une valeur temporelle « alors, cela étant, tu te souviendras... » Cet exemple nous montre comment l'adverbe de temps est devenu une particule finale à côté d'un subjonctif de désir. Car *ἵνα* se traduira fort bien par « afin que ». C'est le mode, c'est le sens général de la proposition qui a conféré à la conjonction une signification intentionnelle. C'est ce qui ressortira encore de l'exemple suivant :

ρ 249 : τὸν ποτ' ἐγὼν ἐπὶ νηὸς εὐσσελμοιο μελαίνης
ἄξω τῇλ' Ἰθάκης, ἵνα μοι βίοντα πολὺν ἄλφοι

« alors il pourra me valoir, afin qu'il puisse... »

Nous expliquons de la même manière l'expression *ἵνα τί* « pourquoi ? ». PLAT., *Apol.*, 26 c. : ἵνα τί τοῦτο λέγεις; littéralement : alors, pourquoi dis-tu cela? cf. *ἵνα τί* (sans verbe) « alors, quoi ? » ARISTOPH., *Assemb. des Femmes*, 719, *Nuées*, 1192.

ὥς et ὅπως (ion. ὅκως) sont deux formes d'ablatif instrumental.

ὥς, litt. « de cette manière » est un démonstratif. ὅπως, litt. « de quelque manière que ce soit » est un relatif indéfini, et est formé sur πῶς (litt. comment) comme ὅστις est formé sur τις. Ces deux particules, pas plus que *ἵνα*, n'expriment par elles-mêmes l'intention.

Celle-ci résulte de l'assemblage de la proposition principale et de la proposition secondaire, ou plutôt de la juxtaposition de deux idées, entre lesquelles l'esprit établit nécessairement une relation.

ὅπως a encore sa valeur étymologique dans l'Iliade où il n'apparaît que deux fois.

Φ 547 : ἐν μὲν οἱ κραδίη θάρσος βίβλε, πᾶρ δὲ οἱ αὐτὸς
ἔσθῃ, ὅπως θανάτοιο βαρείας κῆρας ἀλλάλοι.

K 489 : ὄντινα Τυδείδης ἄορι πλήξειε παρσστής,
τὸν δ' Ὀδυσσεὺς μετόπισθε λαβὼν ποδὸς ἐξερύσασκεν.
τὰ φρονέων κατὰ θυμὸν, ὅπως καλλίτριγες ἵπποι
ῥεῖα διέλθοιεν μηδὲ τρομεοῖατο θυμῷ
νεκροῖς ἀμβαίνοντες.

Dans ce dernier exemple ὅπως dépend à la fois de φρονέων et de ἐξερύσασκεν ; ce passage nous montre comment, étant énoncée comme la pensée du sujet principal, la proposition secondaire a acquis le sens intentionnel.

Dans l'Odyssée ὅπως n'a plus que cette dernière signification.

ἕως (εἴως) n'apparaît non plus que dans l'Odyssée comme conjonction finale. C'est en réalité une conjonction de temps, comme elle n'a pas cessé de l'être après Homère. ἕως exprime la durée ; du sens adverbial « cependant » on est arrivé au sens conjonctif « pendant que, tandis que, en attendant que ». Dans les passages où il apparaît dans l'Odyssée, ἕως marque en général la durée en même temps que l'intention.

δ 799 : πέμπε δέ μιν πρὸς δώματ' Ὀδυσσεὺς θεῖοιο
εἴως Πηλεόπειαν ὀδυρομένην γόωσαν
παύσειε κλαυθμῷο γόοιό τε δακρυόεντος (litt. Athènes pensait :
elle pourra cependant arrêter les pleurs de P...)

ι 375 : καὶ τότε ἔγὼ τὸν μογλὸν ὑπὸ σποδοῦ ἤλασα πολλῆς,
εἴως θερμαίνοιτο (litt. : je me disais : la barre cependant
pourra se chauffer.)

ε 385 : ὦρσε δ' ἐπὶ κραινὸν Βορέην, πρὸ δὲ κύματ' ἔαζεν,
ἕως ὃ γε Φαιήκεσσι φιλερέτμοισι μιγείη (litt. : il pensait :
Ulysse pourra cependant.)

Dans les deux autres exemples, le sens temporel de ἕως est beaucoup plus effacé ; cette conjonction n'a plus qu'une valeur intentionnelle.

ζ 79 : δῶκεν δὲ χρυσέῃ ἐν ληκύθῳ ὑγρὸν ἔλαιον,
εἴως χυτλώσαιοτο σὺν ἀμφιπόλοισι γυναιξίν.

τ 305 : οὐ γάρ πώ τις τόσσα βροτῶν Διὶ τερπικεραύνῳ
πίονα μηρί' ἔκη', οὐδ' ἐξαίτους ἑκατόμβας,
ὅσσα σὺ τῷ ἐδίδωας, ἀρώμενος εἴως ἵκοιο
γῆράς τε λιπαρὸν θρέψαιδ' τε φαίδιμον υἱόν.

Nous connaissons la valeur des particules *κε* et *ἄν* qui se sont jointes assez souvent aux conjonctions finales, surtout dans l'Odyssée (34 exemples contre 19 que présente l'Iliade), pour les faire ressortir, ou pour y ajouter une idée d'éventualité, d'indétermination.

Μή est la particule employée pour nier *une idée*; elle est donc à sa place dans les propositions finales, qui expriment la pensée du sujet principal. *Μή* est souvent renforcé (25 fois dans l'Iliade, 14 fois dans l'Odyssée) par les conjonctions finales affirmatives.

Comme on vient de le voir, la langue grecque, aux temps homériques, disposait d'un grand nombre de conjonctions finales, qui, différant toutes par leur origine et leur sens, devaient à la longue confondre nécessairement leurs significations. Homère est le seul qui les ait employées toutes. Peu à peu, suivant les époques et les auteurs, un choix a été fait parmi cette profusion : quelques-unes ont disparu à tout jamais ; les autres ont éprouvé les fortunes les plus diverses, tantôt au premier rang, tantôt au dernier. L'histoire de leurs emplois respectifs ne manque pas d'être très intéressante. Nous nous contenterons d'en indiquer les principales phases¹.

HOMÈRE, *Iliade* : ¹¹⁷ ὅφρα — ⁶⁷ ἵνα — ⁶³ ὥς — ⁹ ὅπως. — (¹¹ ὥς κε) — ⁴ ὥς ἄν —
² ὅφρα κε — (² ὅφρα ἄν) — ⁵⁴ μή — ¹⁶ ἵνα μή — ⁶ ὥς μή — (³ ὅφρα μή)

Odyssée : ¹²⁰ ὅφρα — ⁷⁸ ἵνα — ³² ὥς — ⁷ ὅπως — ⁵ ἕως. — ¹¹ ὥς κε — ⁹ ὥς ἄν —
⁶ ὅφρα κε — ⁴ ὅφρα ἄν — ¹ ἵνα κε (μ 156 subj. et optatif) — ⁵⁴ μή — ¹⁰ ἵνα μή
— ³ ὥς ἄν μή — ¹ ὥς μή.

Dans l'Iliade et dans l'Odyssée, l'importance relative des conjonctions finales est sensiblement la même. Il est à remarquer

1. Nous étudions ici les particules en elles-mêmes ; nous ne tenons donc point compte des modes qui les accompagnent. Toutefois celles qui se présentent non suivies de l'optatif seront mises entre parenthèses. Nous les classons par ordre d'importance ; le chiffre placé au-dessus de la conjonction indique le nombre de ses emplois.

que l'Odyssée a une forme de moins ($\delta\phi\rho\alpha$ μή) et trois formes de plus ($\acute{\epsilon}\omega\varsigma$, $\acute{\omega}\varsigma$ ἄν μή, ἵνα κε) que l'Iliade.

Hymnes Hom. : $\overset{8}{\delta\phi\rho\alpha}$ — $\overset{6}{\iota\nu\alpha}$ — $\overset{1}{\acute{\omega}\varsigma}$ — $\overset{1}{\delta\phi\rho\alpha}$ κε — $\overset{1}{\acute{\omega}\varsigma}$ ἄν — ($\overset{1}{\acute{\omega}\varsigma}$ κε) — $\overset{3}{\mu\etá}$ — $\overset{1}{\iota\nu\alpha}$ μή — $\overset{1}{\delta\phi\rho\alpha}$ κε μή.

Batrachom. : $\overset{3}{\delta\pi\omega\varsigma}$. — $\overset{31}{\mu\etá}$.

HÉSIODE : $\overset{11}{\iota\nu\alpha}$ — $\overset{10}{\delta\phi\rho\alpha}$ — $\overset{1}{\acute{\omega}\varsigma}$ — ($\overset{2}{\acute{\omega}\varsigma}$ κε) — ($\overset{1}{\acute{\omega}\varsigma}$ ἄν) — $\overset{9}{\mu\etá}$ — $\overset{1}{\iota\nu\alpha}$ μή

Le nombre des conjonctions s'est beaucoup réduit depuis l'Odyssée : $\acute{\epsilon}\omega\varsigma$ a disparu et n'apparaîtra plus. De même $\iota\nu\alpha$ κε, $\delta\phi\rho\alpha$ κε, $\delta\phi\rho\alpha$ μή, $\acute{\omega}\varsigma$ ἄν μή. Ὅπως ne se rencontre pas dans Hésiode; $\iota\nu\alpha$ l'emporte sur $\delta\phi\rho\alpha$; $\acute{\omega}\varsigma$ reste la particule la moins importante.

PINDARE : $\overset{11}{\delta\phi\rho\alpha}$ — $\overset{3}{\acute{\omega}\varsigma}$ — $\overset{1}{\delta\pi\omega\varsigma}$ (?) — ($\overset{1}{\acute{\omega}\varsigma}$ ἄν) — $\overset{1}{\mu\etá}$ — $\overset{1}{\delta\phi\rho\alpha}$ μή — ($\overset{1}{\acute{\omega}\varsigma}$ μή)

$\delta\phi\rho\alpha$ a repris la première place. Pindare n'emploie pas $\iota\nu\alpha$; il n'est pas sûr qu'il ait employé $\delta\pi\omega\varsigma$, le seul passage où cette particule se lit (N 3, 62 : ...παξαιθ', $\delta\pi\omega\varsigma$...) se prêtant à une autre leçon : (...παξαι θάπος...)¹ — $\acute{\omega}\varsigma$ κε ne paraîtra plus.

Les autres lyriques : $\overset{6}{\delta\phi\rho\alpha}$ — $\overset{1}{\acute{\omega}\varsigma}$ — $\overset{1}{\iota\nu\alpha}$ — $\overset{3}{\delta\pi\omega\varsigma}$ — ($\overset{2}{\acute{\omega}\varsigma}$ ἄν) — $\overset{7}{\mu\etá}$ — $\overset{1}{\delta\phi\rho\alpha}$ μή — $\overset{1}{\iota\nu\alpha}$ μή — ($\overset{1}{\acute{\omega}\varsigma}$ μή).

ESCHYLE : $\overset{23}{\acute{\omega}\varsigma}$ — $\overset{11}{\delta\pi\omega\varsigma}$ — $\overset{2}{\iota\nu\alpha}$ — ($\overset{11}{\acute{\omega}\varsigma}$ ἄν) — $\overset{6}{\delta\pi\omega\varsigma}$ ἄν (une seule fois avec l'opt. : *Agam.*, 364) — $\overset{7}{\mu\etá}$ — $\overset{5}{\acute{\omega}\varsigma}$ μή — $\overset{1}{\delta\pi\omega\varsigma}$ μή — ($\overset{1}{\delta\pi\omega\varsigma}$ ἄν μή).

$\acute{\omega}\varsigma$ prend la première place. $\delta\pi\omega\varsigma$ devient plus important : cette particule se construit pour la première fois avec l'indicatif futur, pour la première fois aussi avec l'optatif après un présent historique. Pour la première fois apparaît $\delta\pi\omega\varsigma$ ἄν.

SOPHOCLE : $\overset{52}{\acute{\omega}\varsigma}$ — $\overset{31}{\delta\pi\omega\varsigma}$ — $\overset{11}{\iota\nu\alpha}$. — ($\overset{5}{\acute{\omega}\varsigma}$ ἄν) — ($\overset{2}{\delta\pi\omega\varsigma}$ ἄν) — $\overset{20}{\mu\etá}$ — $\overset{1}{\delta\pi\omega\varsigma}$ μή — $\overset{1}{\acute{\omega}\varsigma}$ μή — $\overset{1}{\iota\nu\alpha}$ μή

$\iota\nu\alpha$ gagne de l'importance, quoique restant à la troisième place. Les particules accompagnées de ἄν ne s'emploient pas avec l'optatif.

1. Voir WEBER, ouvr. cité, I, p. 77.

EURIPIDE : $\overset{182}{\omega\varsigma} - \overset{71}{\iota\nu\alpha} - \overset{19}{\delta\pi\omega\varsigma} - (\overset{27}{\omega\varsigma} \overset{27}{\alpha\nu}) - (\overset{7}{\delta\pi\omega\varsigma} \overset{49}{\alpha\nu}) - \overset{49}{\mu\eta}$

$\iota\nu\alpha$ se place au second rang, prenant une grande avance sur $\delta\pi\omega\varsigma$. $\mu\eta$ n'est point renforcé par une particule affirmative.

En somme, chez les Tragiques, deux faits sont surtout remarquables : 1° la priorité donnée à $\omega\varsigma$; 2° les progrès de la particule $\iota\nu\alpha$ presque délaissée depuis Hésiode.

ARISTOPHANE : $\overset{123}{\iota\nu\alpha} - \overset{18}{\delta\pi\omega\varsigma} - (\overset{3}{\omega\varsigma}) - (\overset{24}{\delta\pi\omega\varsigma} \overset{15}{\alpha\nu}) - (\overset{15}{\omega\varsigma} \overset{19}{\alpha\nu})^1 - (\overset{19}{\mu\eta})$

$\iota\nu\alpha$ est de beaucoup la conjonction la plus en usage. Pour la première fois $\omega\varsigma$ passe derrière $\delta\pi\omega\varsigma$; ces deux particules d'ailleurs s'emploient plus souvent avec $\alpha\nu$ que seules. Il est remarquable qu'Aristophane a presque négligé la particule qui est le plus employée par les Tragiques. On peut croire que dans la langue usuelle, dont se rapproche plutôt le style de la comédie, la proclitique $\omega\varsigma$ avait été remplacée par une conjonction accentuée². Le témoignage des inscriptions (voir p. 101) semble confirmer cette hypothèse.

HÉRODOTE : $\overset{107}{\iota\nu\alpha} - \overset{16}{\omega\varsigma} - \overset{12}{\delta\kappa\omega\varsigma} - \overset{11}{\omega\varsigma} \overset{5}{\alpha\nu} - \overset{5}{\delta\kappa\omega\varsigma} \overset{5}{\alpha\nu} - \overset{5}{\mu\eta} (\overset{5}{\omega\varsigma} \overset{5}{\alpha\nu} \mu\eta)$.
Ordinairement $\iota\nu\alpha \mu\eta$ et $\delta\kappa\omega\varsigma \mu\eta$ (plus rare)

$\iota\nu\alpha$ l'emporte de beaucoup — $\omega\varsigma \alpha\nu$ et $\delta\kappa\omega\varsigma \alpha\nu$ se construisent avec le subjonctif et avec l'optatif.

THUCYDIDE : $\overset{116}{\delta\pi\omega\varsigma} - \overset{52}{\iota\nu\alpha} - \overset{1}{\omega\varsigma} - \overset{1}{\delta\pi\omega\varsigma} \overset{1}{\alpha\nu} - (\overset{1}{\omega\varsigma} \overset{1}{\alpha\nu}) - (\overset{3}{\mu\eta})$

Il est à remarquer que la proclitique $\omega\varsigma$ cède visiblement la place à $\delta\pi\omega\varsigma$ qui est accentué.

ANTIPHON : $\overset{8}{\iota\nu\alpha} - \overset{4}{\delta\pi\omega\varsigma} - \overset{2}{\omega\varsigma} - (\mu\eta \text{ n'apparaît point})$.

ANDOCIDE : $\overset{21}{\iota\nu\alpha} - \overset{11}{\delta\pi\omega\varsigma} - \overset{1}{\omega\varsigma} - (\overset{1}{\delta\pi\omega\varsigma} \overset{1}{\alpha\nu}) - \overset{1}{\omega\varsigma} \overset{1}{\alpha\nu} - (\mu\eta \text{ manque})$
— $\overset{3}{\iota\nu\alpha} \overset{3}{\mu\eta} - \overset{3}{\delta\pi\omega\varsigma} \overset{1}{\mu\eta} - \overset{1}{\omega\varsigma} \overset{1}{\mu\eta}$

LYSIAS : $\overset{69}{\iota\nu\alpha} - \overset{2}{\delta\pi\omega\varsigma} - (\overset{1}{\omega\varsigma}) - \overset{1}{\omega\varsigma} \overset{1}{\alpha\nu}^3 - (\mu\eta \text{ manque}) - \overset{12}{\iota\nu\alpha} \overset{12}{\mu\eta} - (\overset{1}{\delta\pi\omega\varsigma} \overset{1}{\mu\eta})$

1. $\omega\varsigma \alpha\nu$ s'emploie une fois avec un optatif d'attraction (*Oiseaux*, 1338). — $\delta\pi\omega\varsigma \alpha\nu$ et $\omega\varsigma \alpha\nu$ ne se rencontrent d'ailleurs qu'après un temps principal.

2. Dans deux passages sur trois (*Lysist.* 1265 et 1305) $\omega\varsigma$ apparaît dans les chœurs.

3. *LYSIAS* : 20, 23 : καὶ ἡμᾶς παρσκαύασεν, $\omega\varsigma \alpha\nu$ τῇ πόλει ὠφελιμώτατοι εἶημεν.

ISOCRATE : $\overset{95}{\text{ἵνα}} - (\overset{2}{\delta\pi\omega\varsigma}) - (\overset{3}{\delta\pi\omega\varsigma} \text{ ἄν}) - (\overset{1}{\mu\eta}) \text{ ἵνα } \mu\eta$ forme ordinaire.

ISÉE : $\overset{41}{\text{ἵνα}} - \overset{6}{\delta\pi\omega\varsigma} - (\mu\eta \text{ manque}) \text{ ἵνα } \mu\eta$ forme ordinaire.

LYCURGUE : $\overset{5}{\text{ἵνα}} - \overset{2}{\delta\pi\omega\varsigma} - (\overset{2}{\delta\pi\omega\varsigma} \text{ ἄν}) - (\mu\eta \text{ manque}) \text{ ἵνα } \overset{2}{\mu\eta} - \overset{1}{\delta\pi\omega\varsigma} \mu\eta$

DÉMOSTHÈNE (Corpus) : $\overset{110}{\text{ἵνα}} - \overset{27}{\delta\pi\omega\varsigma} - (\overset{2}{\omega\varsigma}) - \overset{11}{\delta\pi\omega\varsigma} \text{ ἄν}$ (une seule fois avec l'opt. après un temps secondaire 35, 29) — $(\overset{2}{\mu\eta}) - \text{ἵνα } \mu\eta$ forme ordinaire

ESCHINE : $\overset{70}{\text{ἵνα}} - \overset{2}{\delta\pi\omega\varsigma} - (\overset{1}{\delta\pi\omega\varsigma} \text{ ἄν}) - (\mu\eta \text{ manque}) - \text{ἵνα } \mu\eta$

DINARQUE : $\overset{11}{\text{ἵνα}}$

HYPÉRIDE : $\overset{7}{\text{ἵνα}} - \overset{1}{\delta\pi\omega\varsigma} - (\overset{2}{\delta\pi\omega\varsigma} \text{ ἄν}) - (\mu\eta \text{ manque})$

En somme, ἵνα est de beaucoup la particule finale la plus employée chez tous les orateurs attiques, notamment chez Démosthène, Eschine et Dinarque. — $\delta\pi\omega\varsigma$ est très effacé. — Quant à $\omega\varsigma$ (en tout 6 fois), autant dire qu'il ne compte pas. — Sauf une seule fois où il apparaît avec l'optatif, $\delta\pi\omega\varsigma \text{ ἄν}$ n'est guère construit qu'avec le subjonctif. — Enfin $\mu\eta$ n'est presque jamais employé seul.

PLATON : $\overset{388}{\text{ἵνα}} - \overset{23}{\delta\pi\omega\varsigma} - \overset{1}{\omega\varsigma} - (\overset{25}{\delta\pi\omega\varsigma} \text{ ἄν}) - \mu\eta - \text{ἵνα } \mu\eta$ généralement.

XÉNOPHON : $\overset{321}{\delta\pi\omega\varsigma} - \overset{213}{\text{ἵνα}} - \overset{83}{\omega\varsigma} - \overset{18}{\delta\pi\omega\varsigma} \text{ ἄν} - \overset{12}{\omega\varsigma} \text{ ἄν.} - \overset{12}{\mu\eta} -$ formes ordinaires : $\text{ἵνα } \mu\eta - \delta\pi\omega\varsigma \mu\eta$.

$\delta\pi\omega\varsigma$ passe au premier rang, ἵνα lui est à peine inférieur — $\omega\varsigma$ reprend de l'importance. — $\delta\pi\omega\varsigma \text{ ἄν}$ est suivi du subj. après un temps principal, de l'optatif (sauf une fois) après un temps secondaire — $\omega\varsigma \text{ ἄν}$ se rencontre deux fois avec l'optatif après un temps principal.

C'est encore $\delta\pi\omega\varsigma$ qui l'emporte de beaucoup chez Aristote, et $\delta\pi\omega\varsigma \mu\eta$ dans les propositions négatives; $\delta\pi\omega\varsigma \text{ ἄν}$ et ἵνα sont plutôt rares.

Polybe emploie ἵνα , et dans les négatives $\mu\eta$ et $\text{ἵνα } \mu\eta$.

L'usage de Strabon se rapproche de celui de Xénophon : ἵνα et $\delta\pi\omega\varsigma$ paraissent dans les affirmatives; $\mu\eta$, $\delta\pi\omega\varsigma \mu\eta$, $\text{ἵνα } \mu\eta$ dans les négatives.

Plutarque emploie $\delta\pi\omega\varsigma$, $\omega\varsigma$ $\tilde{\alpha}\nu$, rarement $\tilde{\iota}\nu\alpha$, dans les négatives $\omega\varsigma$ $\mu\acute{\eta}$, $\delta\pi\omega\varsigma$ $\mu\acute{\eta}$.

Enfin Lucien fait un usage presque constant de $\omega\varsigma$ et de $\omega\varsigma$ $\mu\acute{\eta}$; très rarement rencontre-t-on dans cet auteur $\delta\pi\omega\varsigma$ et $\mu\acute{\eta}$.

Cette réapparition de $\omega\varsigma$ complètement négligé depuis Xénophon, et surtout l'emploi presque exclusif qu'a fait Lucien de cette particule, ont de quoi nous étonner; d'autant plus que $\omega\varsigma$ ne se rencontre point comme conjonction finale dans les inscriptions.

Voici, en effet, d'après Meisterhans (*Gram. der Attischen Inschriften*, p. 109), les conjonctions que l'on lit dans les inscriptions attiques depuis les temps les plus reculés jusqu'à ceux de l'Empire.

La conjonction de beaucoup la plus fréquemment employée est $\delta\pi\omega\varsigma$ $\tilde{\alpha}\nu$, constamment suivie du subjonctif.

$\tilde{\iota}\nu\alpha$ se rencontre surtout à partir du 4^e siècle avant J.-C., et seulement 2 fois avant, toujours avec le subjonctif. $\delta\pi\omega\varsigma$ $\tilde{\alpha}\nu$ d'ailleurs l'emporte toujours sur $\tilde{\iota}\nu\alpha$.

Vers la même époque apparaît $\delta\pi\omega\varsigma$. $\delta\pi\omega\varsigma$ $\tilde{\alpha}\nu$ et $\delta\pi\omega\varsigma$ sont employés dans la proportion suivante :

Au 5 ^e siècle	$\delta\pi\omega\varsigma$ $\tilde{\alpha}\nu$	16 fois	$\delta\pi\omega\varsigma$	0
4 ^e —	—	37 —	—	1
3 ^e —	—	22 —	—	2
2 ^e —	—	3 —	—	9
1 ^{er} —	—	3 —	—	10

$\delta\pi\omega\varsigma$ l'emporte donc sur $\delta\pi\omega\varsigma$ $\tilde{\alpha}\nu$ à partir du II^e siècle.

$\omega\varsigma$ $\tilde{\alpha}\nu$ (avec le subjonctif et l'optatif) s'emploie au temps de l'Empire, à partir du règne d'Hadrien (WEBER, *ouv. cité*, II, p. 3¹.)

Il est intéressant de constater combien la langue officielle des inscriptions diffère de la langue de la conversation et de la langue littéraire.

Le tableau suivant permet d'embrasser d'un coup d'œil les emplois des particules finales, depuis Homère jusqu'à Lucien.

1. Cette locution se voit aussi dans Lucien, mais seulement pour exprimer la conséquence (*Dial. Morts*, 4^e-27^e, 6.)

TABLEAU RÉCAPITULATIF ET SYNOPTIQUE

	ὄφρα	ἵνα	ὥς	ὅπως	ἕως	ὄφρα κα	ὄφρα δὲν	ὥς κα
Homère { Il.....	ὄφρα	ἵνα	ὥς	ὅπως	ἕως	ὄφρα κα	(ὄφρα δὲν)	(ὥς κα)
Od.....	ὄφρα	ἵνα	ὥς	ὅπως		ὄφρα κα ἵνα κα	ὄφρα δὲν	ὥς κα
Hymnes.....	ὄφρα	ἵνα	ὥς			ὄφρα κα		(ὥς κα)
Batrachom.....				ὅπως				(ὥς κα)
Hésiode.....	ὄφρα	ἵνα	ὥς					(ὥς κα)
Pindare.....	ὄφρα		ὥς	ὅπως ?				
Autres Lyriques.....	ὄφρα	ἵνα	ὥς	ὅπως				
Eschyle.....		ἵνα	ὥς	ὅπως				
Sophocle.....		ἵνα	ὥς	ὅπως				
Euripide.....		ἵνα	ὥς	ὅπως				
Aristophane.....		ἵνα	ὥς	ὅπως				
Hérodote.....		ἵνα	ὥς	ὅπως				
Thucydide.....		ἵνα	ὥς	ὅπως				
Orateurs {	Antiphon.....	ἵνα	ὥς	ὅπως				
	Andoc.....	ἵνα	ὥς	ὅπως				
	Lys.....	ἵνα	ὥς	ὅπως				
	Isocr.....	ἵνα		(ὅπως)				
	Isée.....	ἵνα		ὅπως				
	Lycurg.....	ἵνα		ὅπως				
	Démosth.....	ἵνα	ὥς	ὅπως				
	Eschine.....	ἵνα		ὅπως				
	Dinarq.....	ἵνα						
Hypér.....	ἵνα							
Platon.....	ἵνα	ὥς	ὅπως					
Xénophon.....	ἵνα	ὥς	ὅπως					
Aristote.....	ἵνα		ὅπως					
Polybe.....	ἵνα							
Strabon.....	ἵνα		ὅπως					
Plutarque.....	ἵνα		ὅπως					
Lucien.....		ὥς	ὅπως					
Inscriptions {	avant le iv ^e siècle...							
	au iv ^e siècle.....	(ἵνα)		ὅπως				
	au iii ^e siècle.....	(ἵνα)		ὅπως				
	au ii ^e siècle.....			ὅπως				
	au i ^{er} siècle.....			ὅπως				
sous l'empire.....								

DES CONJONCTIONS FINALES

ὡς ἄν	ὅπως ἄν	μή	ὅφρα μή	ἵνα μή	ὡς μή	ὅπως μή	ὅφρα καὶ μή	ὡς ἄν μή ὅπως ἄν μή
ὡς ἄν		μή	(ὅφρα μή)	ἵνα μή	ὡς μή			
ὡς ἄν		μή		ἵνα μή	ὡς μή			ὡς ἄν μή
ὡς ἄν		μή		ἵνα μή			ὅφρα καὶ μή	
(ὡς ἄν)		μή		ἵνα μή				
(ὡς ἄν)		μή	ὅφρα μή		(ὡς μή)			
(ὡς ἄν)		μή	ὅφρα μή	ἵνα μή	(ὡς μή)			
(ὡς ἄν)	ὅπως ἄν	μή			ὡς μή	ὅπως μή		(ὅπως ἄν μή)
(ὡς ἄν)	(ὅπως ἄν)	μή		ἵνα μή	ὡς μή	ὅπως μή		
(ὡς ἄν)	(ὅπως ἄν)	μή						
(ὡς ἄν)	(ὅπως ἄν)	μή						
ὡς ἄν	ὅπως ἄν	μή		ἵνα μή		ὅπως μή		
(ὡς ἄν)	ὅπως ἄν	(μή)						
ὡς ἄν	(ὅπως ἄν)			ἵνα μή	ὡς μή	ὅπως μή		
ὡς ἄν	(ὅπως ἄν)	(μή)		ἵνα μή		ὅπως μή		
	(ὅπως ἄν)			ἵνα μή		ὅπως μή		
	ὅπως ἄν	μή		ἵνα μή				
	(ὅπως ἄν)			ἵνα μή				
ὡς ἄν	ὅπως ἄν	μή		ἵνα μή		ὅπως μή		
	(ὅπως ἄν)			ἵνα μή		ὅπως μή		
ὡς ἄν		μή		ἵνα μή		ὅπως μή		
		μή		ἵνα μή	ὡς μή	ὅπως μή		
		μή			ὡς μή			
	(ὅπως ἄν)							
	(ὅπως ἄν)							
	(ὅπως ἄν)							
ὡς ἄν	(ὅπως ἄν)							

Ce tableau donne lieu à quelques observations :

1° Le nombre des formes de conjonctions finales, vraiment prodigieux chez Homère, a été toujours en se restreignant.

2° Au point de vue de la particule dominante, on peut diviser les auteurs en 5 groupes :

1) D'Homère à Eschyle, c'est $\epsilon\phi\rho\alpha$ qui l'emporte.

2) Chez les Tragiques, $\omega\varsigma$ est de beaucoup la conjonction la plus employée.

3) A partir d'Aristophane jusqu'à Xénophon, $\epsilon\nu\alpha$ domine.

4) Xénophon tient en équilibre $\epsilon\nu\alpha$ et $\delta\pi\omega\varsigma$. Après lui, la lutte entre les deux particules se continue, plutôt à l'avantage d' $\delta\pi\omega\varsigma$.

5) Lucien remet en honneur $\omega\varsigma$, la seule particule, pour ainsi dire, qu'il emploie.

3° $\delta\pi\omega\varsigma$ est de toutes les conjonctions finales celle qui a eu la fortune la plus constante, sinon la plus brillante. Il n'est presque point d'auteurs qui n'en aient pas fait usage. Dans les inscriptions, c'est celle qui apparaît de beaucoup le plus souvent, seule ou avec $\epsilon\nu$.

4° Après Homère et jusqu'à Xénophon se manifeste une tendance à ne pas appuyer la conjonction de $\epsilon\nu$ devant l'optatif.

5° Dans les négatives, $\mu\eta$ est la particule prépondérante depuis Homère jusqu'à Thucydide. A partir des orateurs attiques, $\mu\eta$ est éclipsé par les formes doubles $\epsilon\nu\alpha\ \mu\eta$, $\delta\pi\omega\varsigma\ \mu\eta$, $\omega\varsigma\ \mu\eta$.

B MODES.

Le subjonctif et l'optatif ont été employés concurremment dans les propositions finales. La règle qui prescrit l'emploi du premier après un présent ou un futur, et du second après un passé ou un temps historique, se rapporte tout au plus à une tendance générale, à un usage qui a prévalu chez les prosateurs de l'époque classique, mais ne rend compte, au point de vue historique, ni de l'évolution des modes, ni des variations continuelles de leur emploi. Aux différentes époques de la littérature grecque on rencontre l'optatif le plus fréquemment après un passé, mais quelquefois aussi après un présent, même après un futur; enfin il n'est pas rare que les deux modes rivaux soient employés côte à côte.

α) *Optatif après un temps passé.* — Déjà dans Homère c'est le cas le plus fréquent :

- B 279 : ἔσθῃ, σκῆπτρον ἔχων, παρὰ δὲ γλαυκῶπις Ἀθήνη
σιωπᾶν λαὸν ἀνώγει,
 ὡς ἅμα θ' οἱ πρῶτοί τε καὶ ὕστατοι υἱες Ἀχαιῶν
 μῦθον ἀκούσειαν καὶ ἐπιφρασσάτατο βουλήν.
- Δ 299 : κακοὺς δ' ἐς μέσσον ἔλασσαν,
 ὄφρα καὶ οὐκ ἐθέλων τις ἀναγκάῃ πολεμίζοι.
- E 2 : δῶκε μένος καὶ θάρσος, ἵν' ἐκδηλος μετὰ πᾶσιν
 Ἀργείοισι γένοιτο. Cf. E 24.
- K 490 : τὸν δ' Ὀδυσσεὺς μετόπισθε λαβὼν παδὸς ἐξερύσασκεν
ὅπως καλλίτριχες ἵπποι
 ρεῖα διέλθοιεν μηδὲ τρομεοῖατο θυμῷ.
- M 25 : ὕε δ' ἄρα Ζεὺς
 συνεχές, ὄφρα κε θᾶσσον ἀλίπλοα τεύχεα θείῃ.
- T 328 : Πρὶν μὲν γάρ μοι θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι νύμφη
 οἶόν με φθίσεσθαι.....
, σὲ δέ τε Φθίηνδε νέεσθαι,
 ὡς ἂν μοι τὸν παῖδα θοῇ ἐνὶ νηὶ μελαίνῃ
 Σκυρόθεν ἐξαγάγοις, καὶ οἱ δείξειας ἕκαστα etc., etc.
- α 132 : Πᾶρ δ' αὐτὸς κλισιμὸν θέτο ποικίλον, ἔκτοθεν ἄλλων
 μνηστῆρων· μὴ ξεινὸς ἀνιηθεὶς ὀρυμαγδῷ
 δειπνῶ ἀδδῆσειεν, ὑπερφιάλοισι μετελθὼν,
 ἥδ' ἵνα μιν περὶ πατρὸς ἀποιομένοιο ἔροιτο.
- α 156 : Αὐτὰρ Τηλέμαχος προσέφη γλαυκῶπιν Ἀθήνην,
 ἄγχι σχῶν κεφαλὴν, ἵνα μὴ πευθοῖαθ' οἱ ἄλλοι.
- γ 174 : δεῖξε καὶ ἡνώγει πέλαγος μέσον εἰς Εὐβοίαν
 τέμνειν, ὄφρα τάχιστα ὑπὲρ κακότητα φύγοιμεν.
- θ 20 : καὶ μιν μακρότερον καὶ πάσσονα θῆκεν ἰδέσθαι,
 ὥς κεν Φαιήκεσσι φίλος πάντεσσι γένοιτο.
- κ 548 : Μῆλα δὲ Κύκλωπος γλαφυρῆς ἐκ νηὸς ἐλόντες
 δασσάμεθ', ὡς μή τις μοι ἀτεμβόμενος κίοι ἴσης.
- ξ 312 : ἐν χεῖρεσσιν ἴθηκεν, ὅπως ἔτι πῆμα φύγοιμι, etc., etc.

HESIODE., *Théog.* : 126-128 : Γαῖα... ἐγένετο,... ἵνα καλύπτοι...
 ὄφρ' εἴη... κτλ. Cf. 459-462, 468, 530, etc., etc.

PINDARE, *Olymp.*, 10, 30 : πέφνε δ' Εὐρυτον, ὡς... πράσσοιτο.
 cf. *Pyth.*, 4, 6 — 4, 218 — 5, 64 — *Ném.*, 3, 64 etc.

HEROD., 1, 63 : ἐπιτεχνᾶται (pr. hist.) ὅπως μὴ ἀλίσσθαιεν.
 3, 48 : ἐποιήσαντο... νόμον φέρεσθαι, ἵνα... παῖδες ἔχοιεν τροφήν.

THUCYD., 1, 55, 1 — 1, 58, 1 — 1, 109, 2 — 2, 34, 8, etc.

ESCH., *Prom.*, 202 — 465 — 659 — *Sept Chefs*, 215 — *Agam.*, 366, etc.

SOPH., *Antig.*, 1185 — *El.*, 33, etc.

EUR., *Héc.*, 11 — 1159 — 1148 après prés. hist. — *Or.* : 654 — 1355 — 1459 — 1641 — *Méd.* : 559 — 669 etc., etc.

XÉN., *Cyr.*, 1, 6, 13 ως ἄν — 2, 1, 31, ως — *Hell.*, 4, 8, 16 ὅπως ἄν — *Anab.*, 7, 4, 1 ὅπως. — *Anab.*, 4, 6, 1, ὅπως après prés. hist., etc.

LYSIAS, 13, 39 : μεταπέμπονται (pr. hist.)... ἵνα... τελευτήσῃαν.

PLUT., *Cim.*, 12, 3 — *Pélop.*, 34, 2., etc., etc.

Remarque. — L'emploi du subjonctif est assez fréquent après un passé, surtout lorsque la conjonction est accompagnée de κα ou de ἄν.

Z 365 (ὥς κα) — Θ 375, O 232, P 186, Σ 409, Φ 558, etc. (ὅφρ' ἄν) — Π 84, Ψ 339 (ὥς ἄν) — δ 163, ζ 173 (ὅφρα) — κ 24 (ἵνα) — ω 360 (ὥς ἄν) etc.

Dans Hérodote le subjonctif final se rencontre après un passé 1 fois sur 3 (28 subj. sur 54 opt.), généralement après ἄν.

Dans tous ces emplois, il serait subtil et oiseux de vouloir découvrir une intention spéciale de l'auteur. Chez Homère comme chez Hérodote le caprice seul, peut-être aussi le besoin de la versification et la recherche de la variété, ont décidé du choix des modes.

Thucydide a, dans tous les cas où l'optatif et le subjonctif sont en concurrence, une prédilection évidente pour le subjonctif; son style y gagne en énergie, en mâle sévérité. Cf. 1, 44, 2 — 1, 62, 4 — 1, 65, 1 — 1, 99, 3 — 1, 132, 5 — 2, 3, 4 — 6, 71, 2, etc., etc.

Chez les poètes dramatiques l'emploi du subjonctif final après un temps secondaire constitue une exception. EURIP., *Héc.*, 1245 — *Méd.*, 215.

Chez les orateurs attiques l'emploi du subj. et celui de l'opt. se balancent.

Platon et surtout Xénophon se servent beaucoup plus souvent de l'optatif.

Polybe affecte de préférer le subjonctif et n'emploie que rarement l'optatif : 3, 43, 3 — 9, 5, 3.....

Chez Strabon, chez Plutarque, surtout chez Lucien, l'optatif est d'un usage pour ainsi dire constant.

β) *Optatif final dépendant d'un présent.* — Nous ne faisons que mentionner l'emploi de l'optatif final dépendant d'un présent historique, cette sorte de présent ayant en réalité la valeur d'un passé. Cet emploi apparaît pour la première fois avec ὅπως dans Eschyle.

Perse, 450 : Ἐνταῦθα πέμπει (Xerxès) τοὺςδ' ὅπως, ὅτ' ἂν νεῶν
φθαρέντες ἐχθροὶ νῆσον ἐκσωζοίατο,
κτείνειαν εὐχέεσσι τὸν Ἑλλήνων στρατὸν
φίλους δ' ὑπεκσώζοιεν.

Hérodote en donne le premier exemple en prose :

1, 63 : ἐπιτεχνᾶται, ὅπως μὴ ἀλισθεῖεν.

Il est à remarquer que dans ces deux passages, la conjonction est ὅπως.

Dans la suite, cette syntaxe entre de plus en plus dans l'usage.

EURIP., *Héc.*, 1148 : εἰςάγει
ἵν' ἄλλος μὴ τις εἰδείῃ τάδε.

XÉN., *Anab.*, 4, 6, 1 : παραδίδωσι... ὅπως... ἀπίοι, etc., etc.

Après un présent véritable, l'optatif final apparaît, en sa qualité de potentiel, dès Homère.

Ψ 436 : ἵστορα δ' Ἀτρεΐδην Ἀγαμέμνονα θεῖομεν ἄμφω,
ὀπότεραι πρόσθ' ἔπποι· ἵνα γνοίῃς ἀποτίνων
(γνοίῃς οὐ γνῶῃς est la leçon de presque tous les mss.)

χ 391 : Τηλέμαχ', εἰ δ' ἄγε μοι καλέσον τροφὸν Εὐρύκλειαν
ὄφρα ἔπος εἴποιμι, τό μοι καταθύμιόν ἐστιν¹.

β 52 : οἱ πατρός μὲν ἐς οἶκον ἀπερρίγασιν νέεσθαι
Ἰκαρίου, ὥς κ' αὐτὸς ἐεδνώσασατο θυγάτρα
δοίῃ δ' ὧς κ' ἐθέλοι.....

ω 531 : ἴσχεσθε πτολέμου, Ἰθακῆσιοι, ἀργαλείοιο
ὥς κεν ἀναιμωτί γε διακρινθεῖτε τάχιστα.

1. Dans les deux exemples suivants :

ρ 242 : τόδε μοι κρηήνατ' ἐέλωρ
ὥς ἔλθοι μὲν κείνος ἀνὴρ, ἀγάγοι δέ εἰ δαίμων.

φ 200 : Ζεῦ πάτερ, αἶ γὰρ τοῦτο τελευτήσας ἐέλωρ
ὥς ἔλθοι μὲν κείνος ἀνὴρ, ἀγάγοι δέ εἰ δαίμων.

le second vers s'explique comme une optative indépendante, dans le genre de Σ 107
ὥς ἔρις ἔκ τε θεῶν ἔκ τε ἀνθρώπων ἀπόλοιτο. Avec Weber nous ponctuons : ἐέλωρ·
ὥς ἔλθοι... et non comme les éditions ἐέλωρ, ὥς.....

- π 295 : Νῶϊν δ'οἷσιν δύο φάσγανα καὶ δύο δοῦρε
καλλιπέειν (laisse-nous) καὶ δοιὰ βοάγρια χερσὶν ἐλίσσθαι
ὥς ἄν ἐπιθύσαντες ἐλοίμεθα.

Deux exemples se présentent dans Hésiode :

- O 606 : χόρτον τ' ἐσκομίσαι καὶ συρφετόν, ὅφρα τοι εἴη
βουσί καὶ ἡμιόνοισιν ἐπηετανόν.
O 576 : τημοῦτος σπεύδειν, καὶ οἴκαδε καρπὸν ἀγινεῖν,
ἄρθρου ἀνιστάμενος, ἵνα τοι βίος ἄρκιος εἴη.

Nous n'avons rencontré d'exemples ni dans Hérodote, ni dans Pindare et les lyriques, ni dans Thucydide. Mais ils ne sont pas rares chez les poètes dramatiques.

- ESCH., *Suppl.*, 670 : καὶ γεραροῖσι πρεσβυτοδόχοι γεμόντων θυμέλαι,
ὥς πόλις εὖ νέμοιτο.

- SOPH., *Œd. Col.*, 188 : ἄγε νυν σύ με, παῖ,
ἵν' ἄν εὐσεβείας ἐπιβαίνοντες
τὸ μὲν εἴποιμεν, τὸ δ' ἀκούσαιομεν,
καὶ μὴ χρεῖα πολεμῶμεν.

- 11 : στῆσόν με κἄξιδρυσον, ὥς πυθοίμεθα.

- ÉL., 759 : φέρουσιν ἄνδρες Φωκέων τεταγμένοι,
ὅπως πατρώας τύμβον ἐκλάχοι χθονός.

- EUR., *Iph. A.*, 1616 : ὦ παῖ, γέγονάς του κλέμμα θεῶν ;
πῶς σε προσείπω ; πῶς δ' οὐ φῶ
παρὰ μυθεῖσθαι τοῦς δ' ἄλλως
μύθους, ὥς σου
πένθους λυγροῦ παυσάϊμαν ;¹

- Iph. T.*, 1210 : *Iph.* : καὶ πόλει πέμψον τιν' ὅστις σημαίνει. —
Thoas : ποίας τυχάς ;

- Iph.* — ἐν δόμοις μέμναιν ἅπαντας. — *Thoas* : μὴ συναντῶεν φόνω ;

1. Peut-être aussi : *Iph. A.*, 1594 : ταύτην μάλιστα τῆς κόρης ἀσπάζεταιται,
ὥς μὴ μιάνοι βιωμὸν εὐγενεῖ φόνω.

(μιάνοι BC — μιάνη Apogr. Paris.)

- 879 : *Πρ.* — θέσφαθ', ὥς γέ φησι Κάλχας, ἵνα πορεύηται στρατός.

Κλ. — ποῖ, τάλαιν' ἐγώ, τάλαινα δ' ἔν πατὴρ μέλλει κτανεῖν.

Ηρ. — Δαρδάνου πρὸς δώμαθ', Ἑλένην Μενέλεως ὅπως λάβοι.

(λάβοι BC).

L'optatif, comme le remarque justement Weil, est employé ici parce que Thoas sonde l'intention d'Iphigénie. Ce mode exprime une nuance que le subjonctif ne rendait pas. La pensée est celle-ci : « Craindrais-tu qu'ils rencontrassent...? »

ARISTOPH., *Chev.*, 935 : ἐγὼ δ'ἀπειλήσω μὲν οὐ- | δὲν, εὖχομαι δέ σοι
ταδί· | τὸ μὲν ταγήνου τευθίδων | ἐφαστάναι σίζον, σὲ δὲ | γνωμὴν ἐρεῖν μέλ-
λοντα περὶ | Μιλησίων καὶ κερδανεῖν | τάλαντον, ἣν κατεργάσῃ, | σπεύδειν
ὅπως τῶν τευθίδων | ἐκπλήμενος φθαίης ἐτ' εἰς | ἐκκλησίαν ἐλθεῖν.

Guêpes, 110 : ψήφων δὲ δέσας μὴ δεηθεῖη ποτὲ,
ἵν' ἔχοι δικάζειν αἰγιαλὸν ἔνδον τρέφει.

Ass. des Fem., 346 : ἐς τὴν κοθόρνῳ τὴν πόδ' ἐνθεῖς ἔεμαι,
ἵνα μὴ 'γγέσαιμι' ἐς τὴν σισύραν.

Gren., 23 : Dionys. : αὐτὸς βαδίζω καὶ πονῶ, τοῦτον (Xanthias) δ'ὄχῳ,
ἵνα μὴ ταλαιπωροῖτο μηδ' ἄχθος φέροι.

Il nous semble que dans tous ces passages la présence de l'optatif s'explique naturellement. Le subjonctif, mode objectif, plus affirmatif, énonce un but dont la réalisation est considérée comme *probable*; l'optatif, mode subjectif, plus atténué, un but dont la réalisation est simplement considérée comme *possible*. L'auxiliaire « pouvoir » ou un adverbe dubitatif « sans doute, peut-être » rend assez bien l'idée suggérée par le dernier mode : sollicitude inquiète, crainte ridicule, ironie. Voici au surplus un passage où visiblement l'auteur a voulu opposer les deux modes :

Lys., 37 : Les Vieillards : τί δ' ὧ θεοῖς ἐχθρά, σὺ δὲ πῦρ ὕδωρ ἔχουσ' ἀφίκου;

Les Femmes : τί δαὶ σὺ πῦρ, ὧ τύμβ', ἔχων; ὥς σαυτὸν
ἐμπυρεύσων;

Les Vieillards : ἐγὼ μὲν, ἵνα νήσας πυρὰν τὰς σὰς φίλας ὑπάψω.

Les Femmes : ἐγὼ δέ γ', ἵνα τὴν σὴν πυρὰν τούτῳ κατασ-
βέσαιμι. « Pour l'éteindre sans doute ».

Les exemples sont assez nombreux dans Xénophon :

Cyr., 1, 6, 28 : ὅπως δέ γε τοὺς πολεμίους δύναισθε κακῶς ποιεῖν, οὐκ
οἶσθα μανθάνοντας ὑμᾶς πολλὰς κακουργίας;

1, 6, 34 : ὥσπερ γε καὶ περὶ ἀφροδισίων οὐ διαλεγόμεθα πρὸς τοὺς
ἄγαν νέους, ἵνα μὴ πρὸς τὴν ἰσχυρὰν ἐπιθυμίαν αὐτοῖς βχδιουργίας προσγενο-
μένης ἀμέτρως αὐτῇ χρῶντο οἱ νέοι.

4, 2, 45 : οἶμαι δὲ καὶ οἵκοι ἡμῶς τούτου ἕνεκα ἀσχεῖν καὶ γαστρὸς κρεῖττους εἶναι καὶ κερδέων ἀχαίρων, ἔν', εἴ ποτε δέοι, δυναίμεθα αὐτοῖς συμφόρως χρῆσθαι¹.

Anab., 2, 4, 4 : ἴσως δέ που ἢ ἀποσκάπτει τι ἢ ἀποτειχίζει, ὥς ἄπορος εἶη ἡ ὁδός.

3, 2, 26 : ἴσως οὖν ἀσφαλέστερον ἡμῖν πορεύεσθαι πλάσιον ποιησάμενους τῶν ὀπλων, ἵνα τὰ σκευοφόρα καὶ ὁ πολὺς ὄχλος ἐν ἀσφαλεστέρῳ εἶη.

Ces deux derniers exemples nous montrent clairement la raison d'être de l'emploi de l'optatif, au lieu du subjonctif. Dans ces sortes de phrases, l'optatif a véritablement une valeur potentielle. La présence de ἴσως dans la principale en est une preuve ici. L'optatif exprime encore la simple possibilité dans l'exemple suivant :

Cyr., 3, 1, 11 : καὶ γὰρ ἐστίν, ἔφη ὁ Κύρος, καλὸν μίχεσθαι, ὅπως μὴ ποτέ τις δοῦλος μέλλοι γενήσεσθαι (pensée générale, sujet indéterminé.)

Xénophon emploie dans deux passages l'optatif avec ὥς ἂν après un présent :

Cyr., 1, 3, 8 : οἱ δὲ τῶν βασιλέων τούτων οἰνοχόαι κομψῶς τε οἰνοχοοῦσι καὶ καθαρείως ἐγγέρουσι καὶ διδῶσι τοῖς τρισι δακτύλοις ὀχοῦντες τὴν φιάλην καὶ προσφέρουσιν, ὥς ἂν ἐνδοῖεν τὸ ἔκπωμα εὐληπτότατα τῷ μέλλοντι πίνειν.

Hipp., 1, 16 : ὥς δ' ἂν καὶ οἱ πόδες εἶεν τῶν ἵππων κράτιστοι, εἰ μὲν τις ἔχει ῥῆμα καὶ εὐτελεστέραν ἄσκησιν, ἐκείνη ἔστω².

1. *Rép. de Sparte*, 11, 4 : ἐπίσταμαι δὲ καὶ πρόσθεν τούτου ἕνεκα ξηνηλασίας γιγνομένας καὶ ἀποδημεῖν οὐκ ἐξόν, ὅπως μὴ ῥαδιουργίας οἱ πολῖται ἀπὸ τῶν ξένων ἐμπίπλαιντο. Ici la présence de l'optatif s'explique différemment; à cause de πρόσθεν, l'action du verbe principal se trouve rapportée au passé; γιγνομένης et ἐξόν sont des imparfaits.

2. Exemples de ὥς ἂν avec l'optatif après un temps secondaire : *Cyr.*, 7, 5, 37; *Agés.*, 6, 7; *Cyr.*, 3, 1, 1.

De même ὅπως ἂν : *Hell.*, 4, 8, 16 — 4, 8, 30; — *Cyr.*, 8, 3, 33; — *Anab.*, 7, 4, 2. ὥς ἂν. *Cyr.*, 7, 5, 37 : ἔδοξεν αὐτῷ τοῦτο σὺν τῇ τῶν φίλων γνώμῃ ποιῆσαι, ὥς ὅτι ἥκιστα ἂν ἐπιρρόνως σπάνιός τε καὶ σεμνὸς φανείη.

Agés., 6, 7 : συντεταγμένον οὕτως ἦγε τὸ στράτευμα, ὥς ἂν ἐπικουρεῖν μάλιστα αὐτῷ δύναιτο.

Cyr., 3, 1, 1 : ἐφοβείτο, ὅτι ὀρθήσεσθαι ἔμελλε τὰ βασίλεια οἰκοδομεῖν ἀρχόμενος, ὥς ἂν ἱκανὰ ἀπομάχεσθαι εἶη.

ὅπως ἂν. *Hell.*, 4, 8, 16 : ἔδωκε χρήματα Ἀνταλκίδῃ, ὅπως ἂν πληρωθέντος

Les mss. de Platon présentent deux exemples de l'optatif avec ἵνα après un temps principal.

Rép., III, 410 b : ἄρ' οὖν καὶ οἱ καθιστάντες μουσικῇ καὶ γυμναστικῇ παιδεύειν οὐχ οὐ ἕνεκά τινες οἴονται καθιστᾶσιν, ἵνα τῇ μὲν τὸ σῶμα θεραπεύοιντο, τῇ δὲ τὴν ψυχὴν; L'emploi de l'optatif rend la pensée plus générale après un présent d'habitude.

Phileb., 34 c : Σωκ : οὐ δὴ χάριν ἅπαντ' εἴρηται ταῦτα, ἔστι τόδε. — Πρω : τὸ ποῖον; — Σωκ : ἵνα ἤδη τὴν τῆς ψυχῆς ἡδονὴν χωρὶς σώματος ὅτι μάλιστα καὶ ἐναργέστατα λάθοιμεν καὶ ἅμα ἐπιθυμίαν· διὰ γὰρ τούτων πως ταῦτ' ἀμφοτέρω εἴκει δηλοῦσθαι. Comme l'indiquent ces derniers mots εἴκει δηλοῦσθαι le ton de la phrase est plutôt celui d'une affirmation atténuée : l'intention de Socrate ne ressort pas assez nettement de la discussion pour que son interlocuteur l'ait remarquée.

Dans le passage suivant Platon emploie ἵνα avec ἄν :

Epin., 991 c : ἐτι δὲ τὴν ἀκρίβειαν τοῦ χρόνου ἡμῖν ληπτέον, ὡς ἀκριβῶς ἀποτελεῖ πάντα τὰ κατ' οὐρανὸν γιγνόμενα, ἵν' ὁ πιστεύσας, ὡς ὁ λόγος ἀληθὲς γέγονεν, ὅτι πρεσβύτερόν τ' ἐστὶν ἅμα καὶ θειότερον ψυχῇ σώματος, ἢ γήσας τ' ἄν πυχάλλως τε καὶ ἱκανῶς εἰρῆσθαι τὸ θεῶν εἶναι πάντα πλέα καὶ μηδέποτε λήθῃ μηδὲ ἀμελεία τῶν κρείττονων ἡμᾶς παρωλιγορῆσθαι. Le potentiel présente le but non comme certain, mais simplement comme possible : « de la sorte, celui qui aura cru nos raisons vraies....., *pensera probablement, sera naturellement amené à penser....* » etc.¹.

Chez les orateurs attiques, nous relevons également quelques exemples d'optatif après un présent.

Isoc., *Philip.*, 154 : λοιπὸν οὖν ἐστὶ τὰ προειρημένα συναγαγεῖν, ἵν' ὡς ἐν ἐλαχίστοις κατ'ἰδοῖς τὸ κεφάλαιον τῶν συμβουλευμένων. (κατ'ἰδοῖς est la leçon de tous les mss., conservée par tous les éditeurs, à l'exception de Baizer et de Blass qui écrivent κατ'ἰδῆς.) Non seulement l'optatif exprime ici une atténuation, mais encore ce mode

ναυτικοῦ ὑπὸ Λακεδαιμονίων οἷ τε Ἀθηναῖοι καὶ οἱ σύμμαχοι αὐτῶν μᾶλλον τῆς εἰρήνης προς δεοῖντο.

Id., 4, 8, 30 : ὅπως δ' ἄν καὶ ἐκεῖ ὡς ἐρρωμενέστατον τὸ στράτευμα ποιήσαιτο, ἐξ ἄλλων τε πόλεων ἡγγυρολόγει.

Cyr., 8, 3, 33 : ἐδίδου βοῦς, ὅπως ἄν θύσαντες ἐστιῶντο.

Anab., 7, 4, 2 : καὶ τὴν μὲν λείαν ἀπέπεμψε διατίθεσθαι Ἡρακλείδην εἰς Πέρινθον, ὅπως ἄν μισθὸς γένοιτο τοῖς στρατιώταις.

1. Schanz, au lieu de γήσας τ' ἄν, écrit γήσεται, mais cette conjecture enlève à l'expression toute sa délicatesse.

nous paraît justifié par l'emploi de la 2^e personne du singulier au sens indéterminé.

ISÉE, 3, 21 : ὡς ἂν μετὰ πλείστον δυνώμεθα τὰς ἐκμαρτυρίας πάντες ποιούμεθα, ἵνα τῷ τε ἐκμαρτυρήσαντι μὴ ἐξείη ὕστερον ἐξάρνω γενέσθαι τὴν μαρτυρίαν, ὑμεῖς τε πολλοῖς καὶ καλοῖς καγαθοῖς ταυτὰ μαρτυροῦσι πιστεύοιτε μᾶλλον. « Sans doute pour que... »

DÉMOSTH., 3, 34 : οὐκοῦν σὺ μισοθυρόν λέγεις ; φήσιν τις καὶ παραχρημά γε τὴν αὐτὴν σύνταξιν ἀπάντων, — ἵνα τῶν κοινῶν ἕκαστος τὸ μέρος λαμβάνων, ὅτου δέοιτο ἢ πόλις, τοῦθ' ὑπάρχοι. Il s'agit d'une simple conjecture, comme le prouve ὅτου δέοιτο. Le potentiel dans la proposition finale a la même valeur qu'il aurait dans une proposition indépendante.

22, 11 : τοῦτον ἔχει τὸν τρόπον ὁ νόμος, μὴ ἐξεῖναι τῇ βουλῇ — αἰτῆσαι τὴν δωρεάν, ἵνα μὴδὲ πεισθῆναι μὴδ' ἐξαπατηθῆναι γένοιτ' ἐπὶ τῷ δήμῳ.

24, 145 : οὗτος <ὁ νόμος> γὰρ — οὐκ ἐπὶ τοῖς κεκριμένοις καὶ ἡγωνισμένοις κεῖται, ἀλλ' ἐπὶ τοῖς ἀκρίτοις, ἵνα μὴ — ἀναγκάζοιντο ἀγωνίζεσθαι.

24, 147 : ἔπειτα δὲ — τοῦτο τό γράμμα αὐτὸ μὲν καθ' αὐτὸ οὐκ ἔστι νόμος, τὸ « οὐδὲ δῆσω Ἀθηναίων οὐδέν », ἐν δὲ τῷ ὅρκῳ τῷ βουλευτικῷ γέγραπται, ἵνα μὴ συνιστάμενοι οἱ ῥήτορες οἱ ἐν τῇ βουλῇ δεσμὸν κατὰ τινος τῶν πολιτῶν λέγοιεν.

Un adverbe d'atténuation comme « sans doute, naturellement » un auxiliaire comme « aller » « afin qu'ils n'aillent point dire », (24, 147) rendent assez bien en français la nuance exprimée par l'optatif grec. Il est à remarquer d'ailleurs que dans ces quatre passages de Démosthène, la proposition finale s'applique à la conséquence d'une loi, d'un principe général. De la même manière s'explique l'optatif potentiel dans les exemples suivants :

STRABON, 1, 1, 16 : προσήκει ταῦτα διὰ πλείονων ἐμφανίζειν, ἵν' εἴη γνώριμα (modestie).

15, 1, 51 : οἱ δ' ἄστυνόμοι εἰς ἑξ' πεντάδας διήρηνται καὶ οἱ μὲν τὰ δημιουργικὰ σκοποῦσιν, οἱ δὲ ξενοδοκοῦσιν — τρίτοι δ' εἰσὶν οἱ τὰς γενέσεις καὶ θανάτους ἐξετάζουσι, πότε καὶ πῶς —, ὅπως μὴ ἀφανεῖς εἶεν — Τέταρτοι οἱ περὶ τὰς καπηλείας καὶ μεταβολάς· οἷς μέτρων μέλει καὶ τῶν ὥραίων, ὅπως ἀπὸ συσσήμου πωλοῖτο κτλ. (Fait général).

PLUT., *Poplic.*, 20, 4 : κόπτουσι καὶ ψοφοῦσι τὰς αὐτῶν θύρας ἔσωθεν οἱ προϊέναι μέλλοντες, ὅπως αἴσθησις ἔξω γένοιτο τοῖς παρερχομένοις. (Fait général, habituel).

Alcib., 1, 8 : καὶ Ἀρχιππος τὸν υἱὸν τοῦ Ἀλκιβιάδου σκώπτων βαδίζει, φησὶ, διακεχλιδῶς, θοϊματίον ἔλκων, ὅπως ἐμφορῆς μάλιστα τῷ πατρὶ δόξειεν εἶναι (ironie : « pour que sans doute. »)

Démosth., 2, 1 : τῷ — σύνταξιν ὑποβεβλημένῳ καὶ ἱστορίαν — χρὴ πρῶτον ὑπάρχειν καὶ μάλιστα τὴν πόλιν εὐδόκιμον καὶ φιλόκαλον καὶ πολυάνθρωπον, ὡς βιβλίῳ τε παντοδάπων ἀφθονίαν ἔχων καὶ ὅσα τοὺς γράφοντας διαφεύγοντα σωτηρίᾳ μνήμης ἐπιφανεστέραν εἴληφε πίστιν, ὑπολαμβάνων ἀκοῇ καὶ διαπυνθανόμενος μὴ πολλῶν μὴδ' ἀναγκαίων ἐνδεὲς ἀποδιδοίη τὸ ἔργον. « pour qu'il n'aille pas publier. »

Chez Lucien, ce qui était jusqu'alors une exception, devient d'un usage extrêmement fréquent. Les exemples de l'optatif final après un présent sont si nombreux que, pour ne pas étendre cette étude outre mesure, nous nous contenterons d'en citer quelques-uns, et de signaler les autres, ou du moins la plupart.

Timon, 27 : αὐτὸς <moi-même, Plutus>, ὡς μὴ παντάπασιν ἄμορφος εἶη, προσωπεῖόν τι ἑρασιμώτατον περιθέμενος, — ἐντυγχάνω αὐτοῖς <aux hommes>.

Id., 54 : ἐναντιώτατα ἐπιδείκνυται τοῖς ἑωθινοῖς — λόγοις προαρπάζων ὥσπερ ἰκτίνος τὰ ὄψα — ἀκριδῶς τὰ τρύβλια τῷ λιχανῷ ἀποσμήχων, ὡς μὴδὲ ὀλίγον τοῦ μυττωτοῦ καταλίποι.

Prom., 19 : οἱ δὲ ἄνθρωποι καὶ ἐς τὰ ἄλλα μὲν ἀναγκαίῳ χρῶνται τῷ πυρὶ, μάλιστα δὲ ἐς τὰς θυσίας, ὅπως ἔχοιεν κνισᾶν τὰς ἀγνιάς καὶ τοῦ λιθανώτου θυμιάν καὶ τὰ μῆρια καίειν ἐπὶ τῶν βωμῶν. — *Id.*, 21 : ἀλλ' οὐ χρὴ λέγειν φυλάττειν γὰρ ἄμεινον τὸ ἀπόρρητον, ὡς μισθὸς εἶη.

Dial. mor., 9^e dial : τὸν — νεκρὸν <le cadavre d'Hellè> ὑμεῖς, ὦ Νηρηίδες, παραλαβοῦσαι τῇ Τρωάδι προσενέγκατε, ὡς ταφείη ὑπὸ τῶν ἐπιχωρίων.

XI, *Charon*, 1 : περιήγησαι — τὰ ἐν τῷ βίῳ ἅπαντα, ὡς τι καὶ ἰδὼν ἐπανέλθοιμι. — *Id.*, 3 : τί οὐχὶ οἰκοδομοῦμεν — ὡς ἔχοιμεν.....;

IV, *Le Pêcheur*, 16 : ἀλλὰ τί οὐχὶ καὶ ταύτας ἄγεις, ὡς πλήρες γένοιτο τὸ συνέδριον; — *Id.*, 27 : χρήσιμον <ἐστὶ> γούν — εἰ θεάσαιτο αὐτὸν κολασθέντα, ὡς μὴδὲ ἄλλος τις ἔτι καταφρονοίη φιλοσοφίας. — *Id.*, 34 : ἀκριβοῦσι..... μελετῶντες, ὡς — ἐπιτηδεύοιεν..... — *Id.*, 47 : λαβὲ —, ὡς πάντ' ἔχοις.

XVII, *Mag. Cond.*, 1 : ἐπιτραγωδοῦσιν, ὥς — λαμβάνοιεν..... — *Id.*, 26 : πίνεις —, ὥς μὴ ἐλεγχθείης..... — *Id.*, 27 : καὶ ἐν τι τούτων ἡδέως ἂν γένοιτο, ὥς μὴ ἀπόβλητος καὶ περιττός εἴης.

Cf. XVIII, *Apol.*, 10 : (ὥς) — 14 (ὥς μὴ). — XX, *Hermot.*, 13 : (ὥς) — 30 (ὥς) — 61 (ὥς) — 83 (ὥς). — XXI, *Hérod.*, 5 : (ὥς) — XXII, *Xeuxis* 4 (ὥς) — XXIV *Scyth.* (ὥς μὴ). — XXV, *Histor. conser.*, 3 : (ὥς μὴ) — 23 (ὥς μὴ) — 45 (ὥς μὴ) — 50 (ὥς μὴ) — 57 (ὥς μὴ). — XXXII, 21 (ὥς μὴ) — XXXIII, *Danse*, 11 (ὥς) — 27 (ὥς) — XXXIV, *Lexiph.*, 20 (ὥς). — XXXV, *Eunuque*, 2 : (ὥς) — XXXVII, *Démonax*, 2 (ὥς) — XLIV, *Zeus trag.*, 18 : (ὥς) — 52 (ὥς) — XLV, *Songe*, 22 (ὥς) — XLIX, *Anach.*, 14 : κατ' οὐδὲν ἄλλο — ἤκω — ἢ ὅπως ἐκμάθοιμι.

ὥς avec le subjonctif se rencontre aussi chez Lucien (cf. XXXIII, 35-76-85), mais plus rarement, même après un présent.

γ) *Optatif final dépendant d'un futur.* — L'optatif est par lui-même si peu lié au passé qu'on le rencontre même après un futur, ou un verbe qui se rapporte à l'avenir.

HOMÈRE, H 339 : ἐν δ'αὐτοῖσι πύλας ποιήσομεν εὖ ἀραρυίας,
ὄφρα δι' αὐτῶν ἱππηλασίῃ ὁδὸς εἴη.

ξ 407 : Νῦν δ'ὥρῃ δόρποιο· τίχιστά μοι ἔνδον ἑταῖροι
εἶεν, ἔν' ἐν κλισίῃ λαρὸν τετυκοίμεθα δόρπον.

ρ 249 : τὸν ποτ' ἐγὼν ἐπὶ νηὸς εὐσσελμοιο μελαίνης
ἄξω τῇλ' Ἰθάκης, ἵνα μοι βίον πολὺν ἄλφοι.

et avec κε ou ἂν :

μ 156 : ἀλλ' ἐρέω μὲν ἐγὼν, ἵνα εἰδότες ἦ κε θάνωμεν
ἦ κεν ἀλευάμενοι θάνατον καὶ κῆρα φύγοιμεν.

ν 401 : κνυζώσω δέ τοι ὅσσε, πάρος περικαλλέ' ἐόντε,
ὥς ἂν ἀεικέλιος πᾶσι μνηστῆρσι φανείης.

SOPH., *Elect.*, 53-57 : εἴτ' ἄψορρον ἤξομεν πάλιν —
ὅπως λόγῳ κλέπτοντες ἡδεῖαν φάτιν
φέροιμεν αὐτοῖς...

ARISTOPH., *Ois.*, 1522 : ἐπιστρατεύσειν φάσ' ἄνωθεν τῷ Δίῃ,
εἰ μὴ παρέξει τάμπόρι' ἀνεωγμένα,
ἵν' εἰσάγοιτο σπλάγχνα κατατετμημένα.

Nous n'avons plus trouvé d'exemples jusqu'à Lucien, qui en fournit un certain nombre :

Prom., 4 : εἰ γοῦν σχολή σοι, ἡδέως ἂν καὶ δικαιολογησάμην ὑπὲρ τῶν ἐγκλημάτων ὥς δείξαιμι ἄδικα ἐγνωκότα περὶ ἡμῶν τὸν Δία.

Charon., 6 : ἔοικα δὲ καὶ νῦν ὑποκαταβήσεσθαι, ὥς μᾶλλον βλέπομαι καὶ ἀκούοιμι.

Pêcheur, 44 : ἐπιτρέψομεν — ὥς μὴ ἀντιποιοῖντο...

Hermot., 86 : τάχα δὲ καὶ πορφυρίδα μεταμφιέσομαι ὥς εἰδεῖεν ἅπαντες ὅτι... κτλ.

Songe, 11 : κελεύσω — ὥς ἔχοις...

Dial. Courtis., 9^e dial. 5 : διασκεδίσομεν, ὥς μηδὲ ὅποι οἴχοισθε ἔχοιτε εἰδέναι.

12^e dial. 2 : τίνα πρόπον εὐρήσω θάνατον, ὥς μηκέτ' ἐνοχλοίην; et avec ἄν : *Dial. Mort.*, 4^e dial. : νῦν μὲν ἐγὼ καθεδοῦμαι τὰ χείιστα εὐχόμενος γενέσθαι, ὥς ἂν ἀπὸ τούτων ἀπολάβοιμι.

δ) *Emploi simultané du subjonctif et de l'optatif.* — Les exemples, assez rares, n'en sont que plus intéressants. Leur petit nombre seul prouve que dans certains cas du moins les auteurs avaient tenu à faire ressortir la différence de signification des deux modes. Un autre fait vient à l'appui de cette théorie, c'est que les exemples de ce cas particulier se rencontrent surtout chez des écrivains comme Hérodote et Thucydide, qui ont une prédilection visible et reconnue pour le subjonctif.

HOMÈRE, γ 76 : αὐτὴ γὰρ ἐνὶ φρεσὶ θάρσος Ἀθήνη
 θῆχ' ἵνα μιν περὶ πατρὸς ἀποιχομένοιο ἔροιτο,
 ἥδ' ἵνα μιν κλέος ἐσθλὸν ἐν ἀνθρώποισιν ἔχῃσιν.

μ 154 : Δὴ τότε' ἐγὼν ἐτάροισι μετηύδων, ἀχνύμενος κῆρ'
 ὦ φίλοι, οὐ γὰρ χρὴ ἕνα ἵδμεναι οὐδὲ δύ' οἴους
 θέσφαθ' ἃ μοι Κίρκη μυθήσατο διὰ θεάων·
 ἀλλ' ἐρέω μὲν ἐγὼν ἵνα εἰδότες ἦ κε θάνωμεν
 ἦ κε ν ἀλευάμενοι θάνατον καὶ Κῆρα φύγοιμεν.

Ulysse est découragé; il entrevoit la mort comme probable, avec peu de chances de salut.

De même, dans le premier exemple, l'optatif ἔροιτο indique le but avec moins d'énergie que le subjonctif ἔχῃσιν. Athènes pousse Télémaque à s'informer du sort de son père (moyen), afin d'arriver à la gloire (vrai but.)

HÉROD., 1, 185 : ἐποίηε δὲ ἀμφοτέρα ταῦτα, τὸν τε ποταμὸν σκολιὸν καὶ τὸ ὄρυγμα πᾶν ἕλος, ὥς ὃ τε ποταμὸς βραδύτερος εἴη περὶ καμπὰς πολλὰς

ἀγνόμενος, καὶ οἱ πλόοι ἔωσι σχολιοὶ ἐς τὴν Βαβυλῶνα, ἔκ τε τῶν πλόων ἐκδέχεται περίοδος τῆς λίμνης μακρῇ¹.

4, 139 : ἔδοξέ σφι πρὸς ταύτῃ τίδε ἔργα τε καὶ ἔπεα προσθεῖναι, τῆς μὲν γεφύρης λύειν τὰ κατὰ τοὺς Σκύθας ἔόντα, λύειν δὲ ὅσον τόξουμα ἐξικνέεται, ἵνα καὶ ποιέειν τι δοκέωσι ποιεῦντες μηδὲν καὶ οἱ Σκύθαι μὴ πειρώατο. Hérodote insiste sur la première proposition.

7, 8 : σύλλογον — ἐποιέετο, ἵνα γνώμας τε πύθηται σφεων καὶ αὐτὸς ἐν πᾶσι εἴποι τὰ ἐθέλει (Les leçons se partagent entre εἴποι et εἴπη).

8, 76 : τῶνδε δὲ εἵνεκεν ἀνῆγον τὰς νέας, ἵνα δὴ τοῖς "Ελλήσι μηδὲ διαφυγεῖν ἐξῆ, ἀλλ' ἀπολαμπθέντες ἐν τῇ Σαλαμῖνι δοῖεν τίσιν τῶν ἐν Ἀρτεμισίῳ ἀγωνισμάτων (ἐξῆ, le but direct, important, qui aura pour conséquence le châtement entrevu en idée, δοῖεν τίσιν.)

8, 6 : ἐκ μὲν δὴ τῆς ἀντίης προσπλέειν οὐ κώ σφι ἐδόκεε τῶνδε εἵνεκα, μὴ κως ἰδόντες οἱ "Ελληνες προσπλέοντας ἐς φυγὴν ὁρμήσειαν, φεύγοντάς τε εὐφρόνῃ καταλαμβάνῃ. Si le premier fait a lieu, comme il est possible, le second est fort probable et pour ainsi dire certain. L'action se passe dans l'après-midi « περι δελήν πρωίην. » Le second fait est d'ailleurs ce que les Barbares craignent le plus.

9, 51 : ἐς τοῦτον δὴ τὸν χώρον ἐβουλεύσαντο μεταναστῆναι, ἵνα καὶ ὕδατι ἔχωσι χρᾶσθαι ἀφθόνῳ καὶ οἱ ἱππέες σφέας μὴ σινοῖατο (littéral : ainsi ils auraient de l'eau en abondance et les cavaliers peut-être les laisseraient tranquilles.)

2, 161 : ἀποπέμψας γὰρ στρατεύμα ὁ Ἀπρίης ἐπὶ Κυρηναίους μεγαλωσὶ προσέπταισε, Ἀιγύπτιοι δὲ ταῦτα ἐπιμεμφόμενοι ἀπέστησαν ἀπ' αὐτοῦ, δοκέοντες τὸν Ἀπρίην ἐκ προνοίης αὐτοῦς ἀποπέμψαι ἐς φαινόμενον κακόν, ἵνα δὴ σφέων φθορὴ γένηται, αὐτὸς δὲ τῶν λοιπῶν Αἰγυπτίων ἀσφαλέστερον ἄρχοι. Apriès voulait les détruire (fait probable), espérant régner ensuite avec plus de sûreté sur les autres (fait simplement possible, subjectif.)

THUCYD., 3, 22, 8 : παρανίσχον — φρυκτοὺς πολλοὺς — ὅπως ἀσαφῇ τὰ σημεῖα — τοῖς πολεμίοις ἦ καὶ μὴ βοηθοῖεν.

6, 96, 3 : ἑπτακοσίους λογάδας τῶν ὀπλιτῶν ἐξέκριναν — ὅπως τῶν τε Ἐπιπολῶν εἶησαν φύλακες, καὶ ἦν ἐς ἄλλο τι δέη, ταχύ ξυνεστῶτες παραγίγνωνται.

7, 17, 3 : ναῦς τε οἱ Κορίνθιοι πέντε καὶ εἴκοσιν ἐπλήρουν, ὅπως ναυμαχίας τε ἀποπειράσῃσι πρὸς τὴν ἐν τῇ Ναυπάκτῳ φυλακὴν, καὶ τὰς

1. Le passage suivant est à bon droit regardé comme suspect : 1, 196 : ὁ μὲν νυν κάλλιστος νόμος οὗτός σφι ἦν — ἵνα μὴ ἀδικοῖεν αὐτὰς μηδ' ἐς ἐτέρην πόλιν ἄγωνται.

δλκάδας αὐτῶν ἦσσαν οἱ ἐν τῇ Ναυπάκτῳ Ἀθηναῖοι κωλύοιεν ἀπαίρειν. Le subjonctif marque le but immédiat, l'optatif un but secondaire en quelque sorte, une conséquence possible du premier.

7, 70, 1 : κατὰ τε τὸν ἔκπλουν μέρει αὐτῶν ἐφύλασσαν καὶ κατὰ τὸν ἄλλον κύκλῳ λιμένα, ὅπως πανταχόθεν ἅμα προσπίπτοιεν τοῖς Ἀθηναίοις καὶ ὁ πεζὸς ἅμα αὐτοῖς παραβοηθῇ ἥπερ καὶ αἱ νῆες κατίσχοιεν. Ce que voulaient principalement les Syracusains, c'était se faire appuyer par l'armée de terre ; le subjonctif fait ressortir cette intention.

8, 87, 3 : διότι δὲ οὐκ ἦλθον πολλαχῇ εἰκάζεται. Οἱ μὲν γάρ, ἵνα διατρίβῃ ἀπελθόν, ὥσπερ καὶ διανοήθη, τὰ τῶν Πελοποννησίων — οἱ δὲ ἵνα τοὺς Φοίνικας προαγαγὼν ἐς τὴν Ἀσπενδὸν ἐκχρηματίσαιτο ἀφείς. Thucydide présente la première conjecture comme la plus probable, ainsi que le témoigne la parenthèse « ὥσπερ καὶ διανοήθη. »

Pas d'exemple dans Eschyle.

SOPH., *Œd. Col.*, 192 : ἄγε νυν σύ με, παῖ,
 ἴν' ἄν εὐσεβίας ἐπιβαίνοντες
 τὸ μὲν εἴποιμεν, τὸ δ' ἀκούσαιμεν,
 καὶ μὴ χρεῖα πολεμῶμεν. « il ne faut pas
 que... »

EURIP., *Elect.*, 56 : πηγὰς ποταμίας μετέρχομαι, ὥς ὕβριν δείξωμεν Ἀιγίστου θεοῖς, γούς τ' ἀφείην αἰθέρ' ἐς μέγαν πατρί. La première proposition finale marque une résolution énergique ; la seconde, la résignation.

ION., 1623 : νῦν οὖν σιώπα παῖς ὅδ' ὥς πέφυκε σὸς,
 ἴν' ἡ δόκησις Εὐϋθον ἡδέως ἔχῃ,
 σύ τ' αὖ τὰ σαυτῆς ἀγάθ' ἔχουσ' εἴης, γύναι.

ARISTOPH., *Lysist.*, 371 :

Les Vieillards : τί δ', ὦ θεοῖς ἐχθρὰ, σὺ δεῦρ' ὕδωρ ἔχουσ' ἀφίκου ;
 Les Femmes : τί δαί σὺ πῦρ, ὦ τύμβ', ἔχων ; ὥς σαυτὸν ἐμπυρεύσων ;
 Les Vieillards : ἐγὼ μὲν, ἵνα νήσας πυρὰν τὰς σὰς φίλας ὑφάψω.
 Les Femmes : ἐγὼ δέ γ', ἵνα τὴν σὴν πυρὰν τούτῳ κατασβέσαιμι.

Nous avons expliqué plus haut (p. 109) la nuance d'ironie que contient cet optatif.

PLATON, *Phédon*, 88 c : ἐδόκουν ἡμᾶς ἀναταράξαι — μὴ οὐδενὸς ἄξιοι εἶημεν χριταὶ ἢ τὰ πράγματα αὐτὰ ἄπιστα ᾗ. Le subjonctif renchérit sur l'optatif.

DÉMOST., *contre Timoth.*, 1188, 21 : (Τιμόθεος) δανείζεται χιλίας δραχμὰς, ἵνα διαδίδοιῃ τοῖς Βοιωτοῖς τριηράρχοις καὶ παραμένωσιν. Le subjonctif, pour le but principal.

ESCHINE, *Clés.*, 64 : ἐπράττετο <ὕπὸ Φιλίππου> πρῶτον μὲν ὅπως μὴ περιμεῖνητε τοὺς πρεσβεῖς ἵν' — ἰδίᾳ ποιήσῃσθε τὴν εἰρήνην· δεύτερον δ' ὅπως συμμαχίαν εἶναι ψηφιεῖσθε πρὸς Φίλιππον, ἵν', εἴ τινες προσέχοιεν τῷ πλήθει τῷ ὑμετέρῳ, εἰς τὴν ἐσχατὴν ἐμπέσοιεν ἄθυμῶν ὀρώντες κτλ. Sauppe conjecture περιμεῖναιτε... ποιήσαισθε. Mais l'emploi du subjonctif ποιήσῃσθε opposé à l'optatif ἐμπέσοιεν fait bien mieux ressortir l'intention principale, et en même temps la probabilité que les Athéniens signeraient la *paix*; tandis que la réalisation du second projet, dépendant d'un *traité d'alliance*, est seulement présentée comme une éventualité possible, une conception de l'esprit.

LYSIAS, 32, 22 : εἰς τοῖνον τὰς ἄλλας εὐρτάς καὶ θυσίας ἐλογίσατο αὐτοῖς πλέον ἢ τετρακισχιλίας δραχμὰς ἀνηλωμένας, ἕτερά τε παμπληθῆ, ἃ πρὸς τὸ κεφάλαιον συνελογίζετο, ὥσπερ διὰ τοῦτο ἐπίτροπος τῶν παιδῶν κηταλειφθεῖς, ἵνα γράμματα αὐτοῖς ἀντὶ τῶν χρημάτων ἀποδείξειε καὶ πενεστάτους ἀντὶ πλουσιῶν ἀποφύγειε, καὶ ἵνα, εἰ μὲν τις αὐτοῖς πατρικὸς ἐχθρὸς ᾔην, ἐκεῖνου μὲν ἐπιλέθωνται, τῷ δ', ἐπεί τῶν πατρῶων εἰσὶν ἀπεστερημένοι, πολεμῶσι.

Cet exemple est doublement intéressant : il nous montre d'abord que l'auteur ne change pas de mode sans raison spéciale; les deux optatifs expriment au fond une même idée; les deux subjonctifs une même idée également, mais différente de la première. Quant à l'opposition des deux faits, elle est manifeste : Le premier indique la conséquence naturelle, ordinaire d'une mauvaise tutelle : la ruine des orphelins; d'où l'emploi de l'optatif ἀποδείξειε..... ἀποφύγειε. Le second, renchérissant sur le premier, nous montre les malheureux réduits, par la faute de leur tuteur, à l'oubli des torts faits à leur père et à l'impuissance de le venger; c'est ce qu'exprime avec force le mode subjonctif.

POLYBE, 8, 28, 5 : ἐκέλευε προπορεύεσθαι τῆς δυνάμεως — ἵνα μηδεὶς κατοπτεύσῃ τὴν ὅλην δύναμιν, ἀλλ' οἱ μὲν ὑποχείριοι γίγνοιεν τῶν ἐμπιπτόντων, οἱ δὲ διαφυγόντες ἀναγγέλλοιεν εἰς τὴν πόλιν ὡς ἐπιδρομῆς οὐσῆς ἐκ τῶν Νομάδων.

Les deux optatifs se trouvent dans le même membre de phrase. Ils expriment les détails du plan général, la conséquence du fait important énoncé par le subjonctif.

Nous n'avons plus rencontré d'exemple de l'emploi simultané des deux modes jusqu'à Lucien. Aussi bien ceux que nous citons sont-ils en nombre suffisant pour nous permettre de nous faire

une opinion sur le cas qui nous occupe, et à propos duquel les grammairiens ont bâti des théories qui nous paraissent non seulement contradictoires mais encore erronées.

Suivant Matthiae, l'optatif indiquerait l'objet d'un souhait (?), une chose vraisemblable ou simplement possible, le subjonctif, ce qui dépend de la volonté de celui qui parle ou d'un autre. Les deux modes auraient ainsi dans la proposition finale le sens qu'ils ont dans une proposition indépendante. — Cette théorie a pour défaut capital de ramener le sens de l'optatif à celui de souhait, de faire du subjonctif le mode de la volonté. De là, des subtilités pour distinguer la volonté du souhait, qui ne mènent à rien de précis. Appliquée aux textes elle revient en réalité à dire que l'emploi des modes dépend du caprice de l'écrivain. Elle n'explique nullement les nuances délicates de la pensée que nous avons essayé de mettre en lumière dans chaque exemple, grâce à un principe constant. Pour ne rappeler qu'un passage, celui de Lysistrate, comment Matthiae rendrait-il compte de l'emploi symétrique du subjonctif et de l'optatif?

D'autres expliquent le changement de mode par une sorte d'habitude qu'auraient eue les Grecs d'employer de préférence l'optatif dans un membre de phrase négatif. Mais, d'une part, il peut y avoir changement de mode sans la présence d'une négation, ou bien la négation peut régir les deux verbes; d'autre part, dans plusieurs des exemples cités (Sophocle, Polybe, etc.) l'optatif se trouve précisément dans la proposition affirmative, le subjonctif dans la proposition négative!

Enfin, la recherche de la variété est-elle une raison suffisante pour autoriser un emploi si peu conforme aux règles ordinaires de la syntaxe? Il est permis d'en douter. Les exemples que nous avons analysés montrent que le choix des modes dans l'une et l'autre proposition n'est pas indifférent, mais dépend de l'importance relative que l'écrivain veut leur donner.

A tous ces passages s'applique la règle suivante : Lorsque dans une même phrase plusieurs propositions finales ont leur verbe les unes au subjonctif, les autres à l'optatif, la présence des deux modes a pour cause le désir chez l'auteur d'exprimer l'intention avec une certaine force par le subjonctif, d'une manière plus atténuée par l'optatif. A considérer ces propositions comme des indépendantes, le subjonctif répond assez bien à un indicatif futur, l'optatif à un potentiel¹.

1. Parfois l'indicatif futur du style direct est réellement exprimé après *ὅπως* pour marquer d'une manière plus vive l'intention du sujet :

Thucyd., 3, 26, 1 : *αὐτοὶ ἐς τὴν Ἀττικὴν καὶ οἱ ξύμμαχοι ἐσέβαλον, ὅπως οἱ*

ε) *Emploi de l'Optatif Futur*. — L'optatif futur du style indirect se rencontre aussi, mais très rarement, dans une finale ordinaire, après ὅπως ou ὥς. Nous n'avons relevé que trois exemples de cet emploi.

XEN., *Hell.*, 2, 1, 22 : προείπεν, ὥς μηδεὶς κινήσοιτο ἐκ τῆς τάξεως μηδὲ ἀνάξειτο.

DEMOSTH., 42, 5 : εἰπεῖν ἐκέλευον αὐτὸν ἤδη καὶ δεῖξαι, ὅπως μὴ ὕστερον ἐνταῦθα χρέως γυνόμενον ἀναφανήσοιτο ἐπὶ τῷ χωρίῳ (Var. Σ ἐπὶ τῷ χωρίῳ ἀναφανήσεται).

PLUTARQ., *Phocion*, 20, 1 : Φώκιω δὲ τῷ υἱῷ βουλομένῳ ἀγωνίσασθαι Παναθηναίοις..... ἐφ' ἔχεν, οὐχὶ τῆς νίκης ὀρεγόμενος, ἀλλ' ὅπως ἐπιμεληθεὶς καὶ ἀσκήσας τὸ σῶμα βελτίων ἔσοιτο.

2^e Propositions Finales dépendantes d'un verbe exprimant la Crainte.

La crainte est un sentiment très vif qui nous fait rejeter loin de nous l'idée d'une chose désagréable. Ce sentiment instinctif et en quelque sorte irréfléchi se manifeste par une expression plus énergique que l'intention pure et simple. C'est pourquoi les propositions qui dépendent d'un verbe de crainte, s'énoncent généralement sous la forme la plus concise, à la manière d'une exclamation. D'où l'absence de toute particule autre que la négation, et, parmi les modes de l'éventualité, une prédilection marquée pour le subjonctif. « Φοβοῦμαι (ἐφοβούμην) μὴ ἔλθῃ » signifie littéralement : je suis (j'étais) dans la crainte <me disant> : il ne faut pas qu'il vienne! « Φοβοῦμαι (ἐφοβούμην) μὴ ἔλθοι » se traduira : je suis (j'étais) dans la crainte, rejetant cette idée : il peut venir.

Μὴ est donc la particule par excellence après un verbe impliquant la crainte; elle n'a cessé d'être en usage depuis Homère jusqu'à Lucien. De même μὴ οὐ quand on craint qu'une chose n'existe pas. — Cependant il est arrivé quelquefois que les écri-

Ἀθηναῖοι ἀμφοτέρωθεν θορυβούμενοι ἤσσαν ταῖς ναῦσιν εἰς τὴν Μυτιλήνην καταπλεούσας ἐπιβοηθήσουσιν.

XEN., *Cyr.*, 2, 1, 4 : τί οὖν, ἔφη ὁ Κύρος, οὐ καὶ τὴν δύναμιν ἐλεξάς μοι. εἰ οἴσθα, πόση ἡ προσίουςα, καὶ πάλιν τὴν ἡμετέραν; ὅπως εἰδότες ἀμφοτέρας πρὸς ταῦτα βουλευσόμεθα ὅπως ἂν ἄριστα ἀγωνιζώμεθα.

PLUT., *Eumène*, 19, 3 : ἐκτρέψαι καὶ καταφθεῖραι κέλευσας ὅπως μηδεὶς αὐτῶν εἰς Μακεδονίαν ἄπεισι μηδὲ ὀψεται τὴν Ἑλληνικὴν θάλατταν.

vains insistant plutôt sur l'idée d'éventualité que sur la crainte, ont employé la particule *ὥς* « à la pensée que » ou « à savoir que » (généralement avec l'indicatif futur).

SOPH., *Élec.*, 1309 : ἦν σὺ μὴ δέεισθ' ὥς
γέλωτι τοῦ μὲν φαιδρὸν ὄψεται κάρα.

Id., 1426 : μηκέτ' ἐκφοβοῦ
μητρῶν ὥς σε λῆμ' ἀτιμάσει ποτέ.

Cf. LYSIAS, 2, 34 — 27, 9 — CORPUS DÉMOSTH., I, 14, 25 — III, 10, 36 — XÉN., *Cyr.*, 5, 1, 12 — 6, 2, 30 — *Hell.*, 7, 5, 24 (opt. futur). — *Vectig.*, 4, 32.

D'autres fois, à l'idée de crainte s'ajoute une sorte d'interrogation : dans ce cas on emploie *ὅπως μὴ* « en se demandant si... ne... pas ».

SOPH., *Œd. Col.*, 1074 : δέδοιχ' ὅπως μὴ 'κ τῆς σιωπῆς τῆς δ'ἀναρρήξει
κακία.

EURIP., *Hipp.*, 518 : δέδοιχ' ὅπως μοι μὴ λίαν φανῆς σοφία.

Cf. ARISTOPH., *Chev.*, 111 (ὅπως μὴ τεύξομαι) — THUC., 6, 13 (ὅπως μὴ δόξῃ) — ISOC., 17, 22 (ὅπως μὴ συλληφθήσῃτο) — CORP. DÉMOSTH., I, 9, 75 (ὅπως μὴ γενήσεται) — I, 8, 53 (ὅπως μὴ — ἡγήσῃσθε) — PLAT., *Eutyp.*, 4 c (ὅπως μὴ — τυγχάνῃς) — PHÉDON, 77 b (ὅπως μὴ... ᾗ) — 84 b (ὅπως μὴ... ὀχληται) — *Banq.* (ὅπως μὴ... διασχισθῇσόμεθα) — *Alcib.*, II, 150 b (ὅπως μὴ λάβῃς) — XÉN., *Mém.*, 2, 9, 3 (εἰ μὴ φοβοίμην ὅπως μὴ τράποιτο).

A part ces deux cas particuliers et rares, la particule est *μὴ*, *μὴ οὐ*.

L'emploi des modes, subjonctif et optatif, est réglé par les principes suivants :

1° Une tendance à faire dépendre le subjonctif d'un temps principal, l'optatif d'un temps secondaire ;

2° une tendance à énoncer fortement la crainte par le subjonctif.

Le premier principe est d'une application presque constante chez Homère, dans les Hymnes, chez les poètes lyriques et les poètes dramatiques, chez la plupart des orateurs, chez Platon, chez Xénophon, chez Strabon, chez Plutarque, chez Lucien.

Le deuxième principe l'emporte chez Hérodote, qui après un temps secondaire emploie 29 fois le subjonctif et 3 fois seulement

l'optatif, chez Thucydide (90 subj., 5 opt.), chez Lysias (subj. toujours), chez Eschine (4 subj., 1 opt.), chez Polybe.

Le potentiel avec *ἄν* se rencontre à partir de Sophocle, et l'optatif futur depuis Isocrate.

Optatif après un temps secondaire. — L'optatif apparaît presque toujours, après un temps secondaire, dans l'Iliade et dans l'Odyssée.

E 297 : Αἰνεῖας δ' ἄπόρουσε
δείσας μήπως οἱ ἐρυσσάιτο νεκρὸν Ἀχαιοί.

Cf. Λ 509, Ρ 667, Σ 34, Φ 329, etc., η 306, λ 635, π 179.

Et absolument Ω 585 : μή (= dans la crainte que) ὁ μὲν ἀχθυμένη
κράδ' ἤ γόλον οὐκ ἐρύσσειτο.

C'est encore la règle la plus en usage dans les temps postérieurs.

EURIP., *Or.*, 1419 : μή τις εἴη δόλος.

Iph. Taur., 1340 : ἐσῆλθεν ἡμῶς, μή λυθέντες οἱ ξένοι
κτάνοιεν αὐτὴν δραπέται τ' οἰχοῖατο (l'idée de
crainte est suggérée par le contexte).

XEN., *Anab.*, 3, 5, 18 : τὴν ὑπερβολὴν τῶν ὁρῶν ἐδεδοίκεσαν μή
προκαταληφθεῖη. — *Hell.*, 6, 3, 31 : ὑπώπτευε μή ἀπάτης ἕνεκα λέγοιτο.

DÉMOSTH., *Ambass.*, 123 : ἐφοβοῦντο μή... γίνοιτο...

POLYBE, 4, 71, 6 : διηπίστουν ἀλλήλοις δεδιότες μή ὁ Φίλιππος εἴη.

Optatif après un temps principal. — L'optatif ne se rencontre qu'une fois dans Homère après un présent, en compagnie d'ailleurs du subjonctif.

I 244 : Ταῦτ' αἰνῶς δεῖδοικα κατὰ φρένα, μή οἱ ἀπειλᾶς
ἐκτελέσωσι θεοί, ἡμῖν δὲ δὴ αἵσιμον εἴη
φθίσθαι ἐπὶ Τροίῃ, ἐκὰς Ἄργεος ἱπποβότοισι.

A toutes les époques, sauf chez Lucien, cette construction a été d'un usage très rare et plutôt exceptionnel.

SOPH., *Œd. R.*, 1011 : ταρβῶ γε μή μοι Φοῖβος ἐξέλθοι σαφής.

Ajax, 278 : ξύμφημι δὴ σοι καὶ δέδοικα, μᾶλλον ἢ θεοῦ
πληγῇ τις ᾗχοι (ᾗχοι Laurentianus.)

ARISTOPH., *Guêp.*, 109 : ψήφου δὲ δείσας μὴ δεηθείη πότε

Ἐν' ἐγὼι δικάζειν, αἰγιαλὸν ἑνῶον τρέφει.

PLUT., *Cicéron*, 27, 1 : ὁρθῶς φοβεῖσθαι, εἶπε < Κικέρων >, μὴ μοι γένοιτο χαλεπὸς ὁ τιμητῆς ὅτι ὕδωρ πίνω. L'optatif ici est ironique; le censeur Cotta auquel Cicéron fait allusion, s'adonnait beaucoup au vin.

LUCIEN, *Mag. Cond.*, 14 : ἦ καὶς δεδιώς μὴ πρὸ τῶν ἄλλων ἀφίκοιο.

Lexiph., 20: δέδοικα μὴ γένοιτό μοι...

Démosth., 16 : δεδιότος (sens présent) μή... ἐπιλ(ί)ποιεν.....

Id., 24 : ἄν... οἷη με... δεδιέναι μή τι πάθωμι.

L'optatif dans ces exemples a la valeur d'un potentiel : il exprime ou l'ironie, ou une conjecture, ou une affirmation atténuée.

Emploi à la fois de l'optatif et du subjonctif. — Cet emploi est très rare. Après un temps principal, nous n'en avons relevé qu'un seul exemple dans l'Iliade : I, 244, que nous venons de citer.

ταῦτ' αἰνῶς δεῖδοικα κατὰ φρένα, μή οἱ ἀπειλὰς
ἐκτελέσωσι θεοί, ἡμῖν δὲ δὴ αἵσιμον εἵη.

Le subjonctif indique le motif général de la crainte, l'optatif un motif particulier qui est la conséquence du premier.

Après un temps secondaire, les deux modes se rencontrent une fois chez Homère, du moins dans une partie des mss.

E 566 : περὶ γὰρ δῖε ποιμένι λαῶν,
μή τι πάθῃ, μέγα δέ σφας ἀποσφῆλειε πόνοιο.

Quelques mss ont *πάθοι*. *Πάθη* se soutient très bien quant au sens. Le subjonctif énonce d'une manière tout à fait générale l'objet de la crainte, que vient expliquer ensuite l'optatif.

Les deux exemples suivants d'Euripide et de Xénophon sont absolument certains.

EUR., *Héc.*. 1138 : ἔδαισα μὴ σοὶ πολέμιος λειφθεῖς ὁ παῖς
 Τροίαν ἄθροίσῃ καὶ ξυνοικίσῃ πάλιν,
 γνόντες δ' Ἰλῆϊοι ζῶντα Πριαμιδῶν τινα
 Φρυγῶν ἐς αἶαν αὖθις ἄρειαν στόλον
 κάπειτα Θρήκης πεδία τρίβοιεν τάδε
 λεηλατοῦντες, γείτοσιν δ' εἶη κακὸν
 Τρώων, ἐν ᾧπερ νῦν, ἄναξ, ἐχίνομεν.

Le subjonctif énonce un fait général, probable; l'optatif, les conséquences possibles de ce fait.

XEN., *Hell.*, 2, 1, 2 : τό τε γάρ ἐκ τοῦ ἐμφανοῦς ἐπιχειρῆσαι σφαλερόν ἐδόκει εἶναι, μή εἰς τὰ ὅπλα ὁρμήσωσι καὶ τὴν πόλιν κατασχόντες καὶ πολέμιοι γενομένοι ἀπολέσωσι πάντα τὰ πράγματα, ἂν κρατήσωσι, τό τ' αὖ ἀπολλύναι ἀνθρώπους συμμάχους πολλοὺς δεινὸν ἐφαίνετο εἶναι μή τινα καὶ εἰς τοὺς ἄλλους Ἕλληνας διαβολὴν σχοίεν καὶ οἱ στρατιῶται δύνει πρὸς τὰ πράγματα ᾧσιν. L'auteur fait entendre par l'emploi du subjonctif que ce dernier danger était surtout à redouter.

Potentiel avec ἂν. — L'emploi du potentiel avec ἂν dépendant d'un verbe de crainte se rencontre soit après un présent, soit après un passé.

a) *Après un présent* : SOPH., *Trach.*, 630 :

δέδοικα γὰρ
μή πρὸς λέγοις ἂν τὸν πόθον τὸν ἐξ ἐμοῦ,
πρὶν εἰδέναι τὰ κεῖθεν, εἰ ποθούμεθα.

XEN., *Vectig.*, 4, 39 : ὁ δὲ ἴσως φοβεριώτατον δοκεῖ εἶναι, μή, εἰ ἄγαν πολλὰ κτήσαιο ἡ πόλις ἀνδράποδα, ὑπερμεγισθείη, ἂν τὰ ἔργα¹.

Vectig., 4, 41 : εἰ δέ τινες αὖ φοβοῦνται μή ματαία ἂν γένοιτο αὕτη ἡ κατασκευή, εἰ πόλεμος ἐγερθείη, ἐννοησάτω.

Anab., 6, 1, 28 : εἰ οὖν ταῦτα ὁρῶν ἐγὼ δοκῶν, ὅπου δυναίμην, ἐνταῦθ' ἄκρον ποιεῖν τὸ ἐκείνων ἀξίωμα, ἐκεῖνο ἐννοῶ, μή λίαν ἂν ταχὺ σωφρονισθείην.

On peut remarquer que dans ces trois exemples de Xénophon, la potentielle dépendante est en corrélation avec une suppositive à l'optatif. Mais cette corrélation n'est pas nécessaire, comme le témoignent le passage de Sophocle et les suivants.

b) *Après un passé.* — THUCYD., 2, 93 : ἦν προσδοκία οὐδεμία, μή ἂν πολέμιοι..... οὕτως ἐπιπλεύσειαν.

LYSIAS, 13, 51 : οὐ γὰρ δήπου, εἴ τι κακὸν τὸν δῆμον τῶν Ἀθηναίων εἰργάσαντο οἱ τριάκοντα, δεδιότες μή καταλυθείη ἂν ὁ δῆμος, τιμωροῦντες ὑπὲρ τοῦ δῆμου ἂν αὐτοὺς ἀπέκτειναν, ἀλλ' οἶμαι πολὺ τούναντίον τούτου. Les mss. ont καταλυθείσαν qui ne peut se soutenir. Markland réta-

1. ὑπερμεγισθείη ἂν est une conjecture de Schneider que non seulement les mss (les uns donnent ὑπερμεγισθῆ, les autres ὑπερμεγισθῆ ἂν), mais encore les deux autres passages que nous citons autorisent parfaitement.

blit la véritable leçon καταλυθείη ἄν. D'autres critiques (Bekk., Turr., Rauch.) rejettent à tort la particule qui confère à la proposition un sens indéterminé et très logique : « craignant que la démocratie *quelquefois* ne fût renversée... » ; ἄν fait ressortir l'ironie de ce passage, en attribuant aux Trente une sollicitude pour le peuple qui ne cadrerait pas avec leurs principes.

Optatif futur. — Les exemples d'optatif futur après les verbes de crainte sont rares :

ISOCR., 17, 22 : οὐ μόνον περὶ τῆς βασιάνου καὶ τῆς δίκης ἐκείνης ἐδεδοίκει τῆς εἰληγμένης, ἀλλὰ καὶ περὶ τοῦ γραμματείου, ὅπως μὴ ὑπὸ τοῦ Μενεξένου συλληφθήσοιτο.

XÉN., *Hell.*, 7, 5, 24 : κατέστησεν ἐπὶ γηλόφων τινῶν ἐναντίους αὐτοῖς καὶ ἱππείας καὶ ὀπλίτας, φόβον βουλόμενος καὶ τούτοις παρέχειν ὥς, εἰ βοηθήσοιεν, ὅπισθεν οὗτοι ἐπικείσοιντο αὐτοῖς.

Hell., 6, 4, 27 : κατέβαλε τὸ Ἡρακλεωτῶν τεῖχος, δῆλον ὅτι οὐ τοῦτο φοβούμενος μὴ τινες ἀναπεπταμένης ταύτης τῆς παρόδου πορεύσοιντο ἐπὶ τὴν ἐκείνου δύναμιν, ἀλλὰ μᾶλλον ἐνθυμούμενος μὴ τινες τὴν Ἡράκλειαν ἐπὶ στενῇ οὖσαν καταλαβόντες εἴργοιεν αὐτὸν, εἴ ποι βούλοιτο τῆς Ἑλλάδος πορεύεσθαι. Exemple d'autant plus intéressant que l'optatif s'y rencontre une fois au futur et une fois au présent.

Mémor., 1, 2, 7 : ἐθαύμαζε δ' εἴ τις... φοβοῖτο μὴ ὁ γενόμενος καλὸς κἀγαθὸς τῷ τὰ μέγιστα εὐεργετήσαντι μὴ τὴν μεγίστην χάριν εἶποι.

PLAT., *Eutyphron*, 15 d : τοὺς θεοὺς ἄν ἔδεισας παρακινδυνεύειν μὴ οὐκ ὁρθῶς αὐτὸ ποιήσους.

Rép., III, 393 e : ὁ δὲ Ἀγαμέμνων ἡγρίαιεν ἐντελλόμενος νῦν τε ἀπιέναι καὶ αὐθις μὴ ἐλθεῖν, μὴ αὐτῷ τό τε σκήπτρον καὶ τὰ τοῦ θεοῦ στέμματα οὐκ ἐπαρκέσει (Parisinus A.)

Remarquons que sur ces six exemples, deux sont construits avec ὅπως ou ὥς, quatre avec μὴ (μὴ οὐ).

L'emploi de l'optatif futur du style indirect comme celui du potentiel avec ἄν dans les propositions finales et en particulier après les verbes de crainte, n'a rien que de très logique. Ces deux constructions relativement récentes nous éclairent sur l'origine même des propositions finales, et nous montrent comment un rapport de dépendance s'est établi entre deux idées par le seul fait qu'elles sont présentées ensemble, dans la même

phrase. La proposition finale exprime la pensée du sujet principal et se construit quant aux modes, comme une indépendante : μή λέγῃ, μή λέγοι. Avec le potentiel et l'optatif futur (μή λέγοι ἄν, μή λέξει, m. à m. : il pourrait dire quelquefois, il dira) il faut sous-entendre la proposition qui dépend directement du verbe craindre. δέδοικα μή λέγοις ἄν s'expliquera comme suit : je crains *qu'il ne soit vrai que* tu ailles dire — δέδοικα μή λέξει : je crains *que ceci ne soit vrai* : il dira... — λέξει ensuite s'explique par l'analogie de l'optatif ordinaire.

L'ellipse est la même que lorsque le verbe exprimant la crainte est suivi d'un infinitif. ε 300 : δειδω μή δὴ πάντα θεὰ νημερτέα εἶπεν « Je crains qu' <il ne soit vrai que> la déesse a tout dit exactement. — PLATON, *Théét.*, 145 b : ὅρα μή παίζων ἔλεγεν. — DEMOSTH., 19, 96 : δέδοικα μή λελήθαμεν ὥσπερ οἱ θαναιζόμενοι ἐπὶ πολλῶ ἄγοντες. — Ailleurs, il faut sous-entendre un verbe de pensée : XEN., *Cyr.*, 5, 2, 12 : καὶ ἄνδρὸς δ', ἔφη, τῇ θυγατρὶ μή φοβοῦ ὥς <= en pensant que> ἀπορήσεις ἄξιου ταύτης. DEMOSTH., 18, 289 : οὐ δέδοικα <en me demandant> εἰ Φίλιππος ζῇ.

3° Propositions Finales dépendantes d'un verbe signifiant : s'efforcer, avoir soin, souci, etc.

Ces propositions diffèrent des finales proprement dites en ce qu'elles impliquent, outre la pensée d'un but à atteindre, une question relative aux moyens d'y arriver. Cette phrase « ἐπιμελοῦμαι (ἐπιμελούμενην) ὅπως εὖ πράξω » s'explique ainsi : « je suis (j'étais) préoccupé <me demandant> comment réussirai-je ? » On remarquera en outre que la proposition dépendante est étroitement liée à la principale dont elle est le complément nécessaire : « j'ai souci de réussir », « je m'efforce de réussir ». Cette double considération nous explique et l'emploi presque exclusif de la particule de manière ὅπως, et une prédilection très marquée pour l'indicatif futur, dans ces sortes de propositions.

Dès Homère, en effet, la particule la plus employée est ὅπως. Ὡς, qui a le même sens, apparaît assez souvent. Très rarement les finales complétives ont été confondues avec les finales simples : ὅφρα se rencontre :

A 523 : ἐμοὶ δέ κε ταῦτα μελήσεται, ὅφρα τελέσσω.

δ 462 : τίς νύ τοι, Ἀτρεΐδης υἱέ, θεῶν συμφράσσαςτο βουλάς,
ὅφρα μ' ἔλῃς ἀέκοντα λοχισάμενος;

Dans la suite, ὅπως est d'un usage constant. En outre de cette particule, ὡς est employé, mais beaucoup moins souvent, par Eschyle, par Xénophon (ὡς ἄν), et par Lucien. ἵνα se lit dans un passage d'Andocide¹, concurremment avec ὅπως.

L'emploi des modes a été plus compliqué. Il s'en faut que l'indicatif futur apparaisse aussi régulièrement qu'il est dit dans les grammaires classiques, même chez les Attiques. En théorie, la présence dans ces propositions du subjonctif, du potentiel avec ou sans ἄν, se justifie fort bien. En réalité, l'emploi de l'indicatif futur n'a été qu'un emploi de tendance, le plus fréquent si l'on veut, mais qui n'excluait pas celui des autres modes éventuels. Pour ne parler que de l'optatif, ce mode confère à la phrase une certaine indétermination, tout au moins une atténuation que ne peut exprimer l'indicatif futur.

L'histoire de l'optatif dans les propositions finales complétives se divise en deux périodes : celle qui précède, et celle qui suit Xénophon.

Dans la première, il convient de mettre à part la syntaxe homérique. Homère dans ces propositions emploie l'optatif comme dans les finales ordinaires, c'est-à-dire seulement après un temps secondaire.

Φ 137 : ὥρμηθεν δ' ἄνὰ θυμόν, ὅπως παύσειε πόνοιο
δίον Ἀχιλλῆα, Τρώεσσι δὲ λοιγὸν ἀλάχοι.

θ 344 : Οὐδὲ Ποσειδάωνα γέλωε ἔργε, λίσσεται δ' αἰεὶ
Ἴφαιστον κλυτοεργὸν ὅπως λύσειεν Ἄρηα (cf Ξ 160, Ω 680,
γ 129, ι 420, 554, λ 480, ο 170, 203, etc.)

Ι 179 : Τοῖσι δὲ πόλλ' ἐπέτελλε Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ,
δενδίλλων ἐς ἕκαστον, Ὀδυσσῆϊ δὲ μάλιστα,
πειρᾶν ὡς πεπίθοιεν ἀμύμονα Πηλεΐωνα.

ζ 112 : ἔνθ' αὖτ' ἄλλ' ἐνόησε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη.
ὡς Ὀδυσσεὺς ἔγροιτο, ἴδοι τ' εὐώπιδα κούρην.

Après Homère, jusqu'à Xénophon, l'optatif n'apparaît plus que par exception. L'indicatif futur est le seul mode employé. L'optatif se lit dans Eschyle, après un temps secondaire.

Prom., 203 : σπεύδοντες ὡς Ζεὺς μήποτ' ἄρξειεν θεῶν.

A partir de Xénophon, et surtout chez cet auteur, on rencontre, indépendamment de l'indicatif futur, dont l'emploi constitue

1. 4, 40 : οὐ μόνον δὲ αὐτῶν ἐνεκα — ἵνα δίκην δίδωσιν ἐπιμελεῖσθαι ἄξιον, ἀλλὰ καὶ τῶν ἄλλων ὅπως — σωφρονέστεροι γίγνωνται.

encore l'usage le plus fréquent : 1° l'optatif présent ou aoriste, avec ou sans particule ; 2° l'optatif futur du style indirect.

1° *Potentiel* : *Α* sans *ἄν*.

α) *Après un temps principal*. — Ce n'est pourtant point Xénophon qui a inauguré cet emploi. Nous en avons relevé un exemple avant lui, dans Simonide d'Amorgos :

7, 80 : οὐδ' ἄν τιν' εὖ ἔρξειεν, ἀλλὰ τοῦθ' ὀρᾷ,
καὶ τοῦτο πᾶσαν ἡμέρην βουλευέται.
ὅπως τιν' ὡς μέγιστον ἔρξειεν κακόν¹.

Deux exemples se lisent dans Xénophon :

Hell., 5, 2, 16 : ἐννοήσατε δὲ καὶ τόδε, πῶς εἰκὸς ὑμᾶς τῆς... Βιιωτίας ἐπιμεληθῆναι, ὅπως μὴ καθ' ἐν εἴῃ.

Agés., 9, 3 : ὅπως γε μὴν καταδάρθοι οὐδ' ἄν εἴποι τις ὅσα πραγματεύονται².

Un exemple dans Platon : *Philèb.*, 45 a : εὐλαβηθῶμεν δὲ μὴ προπετῶς ἀποκρινόμενοι πταίσαιμεν.

Un exemple aussi dans Isée : I, 18 : σκοπεῖσθε τὰς διαθήκας τὰς μετ' ὀργῆς γενομένας, ποτέρᾳ εἰκὸς ἐστὶ βουληθῆναι Κλεώνουμον ἀνελεῖν, ἐπειδὴ πρὸς ἡμᾶς οἰκείως ἔσχεν, ἢ σκοπεῖν ὅπως ἐτι βεβαιότερον ἡμᾶς ἀποστηρήσειε τῶν αὐτοῦ.

Quelques exemples, avec *ὥς*, dans Lucien :

15, 34 : ἀκριβοῦσι... μελετῶντες ὥς... ἐπιτηδεύοιεν...

20, 30 : πράττουσι... ὥς... εὐρίσχοιεν...

25, 50 : σπυδρέτω... ὥς μηδενὸς καιροῦ ἀπολείποιτο.

Comme on le voit, cet emploi a toujours été une exception.

β) *Après un temps secondaire*. Les exemples de l'optatif sont assez nombreux chez Xénophon, soit avec *ὅπως*, soit avec *ὥς*.

Cyr., 2, 1, 29 : ἐπεμέλετο... ὁ Κῦρος ὅπως μὴ εἰσείοιεν.

1. L'exemple d'Hérodote cité par Matthiae, 7, 103 : « ὅρα μὴ μάτην κόμπος ὁ λόγος ὁ εἰρημένος εἴη » est sujet à caution : Les meilleurs mss ont *ᾗ*.

2. *ὅπως* suivi de l'optatif d'attraction se rencontre aussi deux fois. *Écon.*, 7, 39 — *Vect.*, 5, 9 (voir notre dernier chapitre.)

Hell., 5, 4, 56 : ἐπληρώσατο τρεῖς τριηρεῖς, ἐπιμεληθεὶς ὅπως... μὴ ἐξαγγελθείη.

Cyr., 6, 3, 4 : ἐπεμελοῦντο... ὡς μὴ ὑπολείποντο.

Hell., 7, 4, 21 : πάντα ἐποίει ὅπως .. ἀπαγάγοι τοὺς πολιορκοῦντας.

Cf. *Cyr.*, 5, 1, 18 — 6, 3, 2 — 7, 3, 17 — 8, 1, 42 — *Anab.*, 1, 1, 5 — *Hell.*, 3, 4, 15 — 5, 2, 1 — 5, 2, 5 — *Agés.*, 1, 19 — 1, 22 — 1, 23 — 2, 31 (après un prés. hist.) — *Rép. Lac.*, 3, 3¹.

Après Xénophon, cet emploi n'a pas cessé d'être en usage, surtout avec ὅπως.

LYSIAS, 13, 32 : ἐπεμελοῦντο ὅπως... μήνυσιν γένοιτο. Cf. DÉMOSTHÈNE, 18, 161.

STRABON, 1, 1, 2 : ἐσπούδασεν... ὅπως... γνῶνῃ...

PLUT., *Nicias*, 9, 4 : ἔπραττεν ὅπως... βέβαιον... τὸ τῆς εὐτυχίας ὄνομα... ποιοῖτο.

в *Potentiel avec ἄν*. — L'optatif avec ἄν se rencontre surtout chez Xénophon.

α) *Après un temps principal*. — *Cyr.*, 1, 2, 5 : διηγησόμεθα ἢ ἐπιμέλονται ὡς ἄν βέλτισται εἶεν οἱ πολῖται. cf. 1, 6, 23 — 7, 5, 81.

Rép. d'Ath., κατασκευάσαθε ὡς ἄν πλείσται πρόσοδοι γίγνοιτο.

Hipp., 1, 12 : ἐπιμέλησει... ὡς ἄν ταχὺ ἵππικοι γίγνοιτο Cf. *Equit.*, 9, 3.

Econ., 2, 9 : κελεύεις προστατεύειν με σοῦ καὶ ἐπιμελεῖσθαι, ὅπως ἄν μὴ παντάπασιν ἀληθῶς πένης γένοιτο.

Cyr., 2, 1, 4 : βουλευσόμεθα ὅπως ἄν ἄριστα ἀγωνιζοίμεθα.

Banq., 7, 2 : σκοπῶ ὅπως ἄν... ὡς ῥᾶστα διέγοιεν, ἡμεῖς δ' ἄν μάλιστα εὐφραϊνοίμεθα.

Platon n'offre qu'un exemple : *Lys.*, 207 e : οὐκοῦν εἴ σε φιλεῖ ὁ πατήρ καὶ ἡ μήτηρ καὶ εὐδαίμονά σε ἐπιθυμοῦσι, τοῦτο παντὶ τρόπῳ δῆλον ὅτι προθυμοῦνται ὅπως ἄν εὐδαιμονοίης.

β) *Après un temps secondaire*. — *Cyr.*, 6, 3, 18 : ὡς σαφέστατά γ' ἄν εἴδεις τὴν ὁπόσον τὸ στράτευμά ἐστιν ἐπόρου.

1. Xénophon emploie μὴ 35 fois, dont 4 avec l'indicatif futur, et 20 avec le subjonctif après un temps principal ; 8 fois l'optatif et 3 fois le subjonctif après un temps secondaire (WEBER, *ouvr. cité*, II, p. 74).

Cyr., 5, 1, 18 : ἐπιμελουμένην διὰ τῶν αὐτῆς οἰκετῶν, ὡς καὶ εἰσίουτι εἴη τὰ δέοντα καὶ, εἴποτε ἀσθενήσειεν, ὡς μηδενὸς ἂν δέοιτο. Exemple remarquable par l'emploi côte à côte de ὡς et de ὡς ἂν.

Cf. *Cyr.*, 5, 2, 2 — *Hell.*, 6, 4, 28 — *Rép. Lac.*, 6, 1.

Hell., 4, 1, 40 : πάντ' ἐποίησεν ὅπως ἂν δι' ἐκείνων ἐγκριθείη τὸ στάδιον ἐν Ὀλυμπίᾳ.

Hell., 3, 2, 1 : ἐβουλεύετο ὅπως ἂν μὴ ἐν τῇ φιλίᾳ χειμάζων βαρὺς εἴη τοῖς συμμάχοις. Cf. 7, 1, 27 — 7, 1, 33. — *Cyr.*, 1, 4, 13 — *Anab.*, 4, 3, 14 — 5, 7, 20 — *Cyr.*, 8, 1, 14 — 7, 5, 70 — 4, 2, 34 (après prés. hist.) — 8, 1, 47.

Cf., DÉMOSTH., 35, 29 : ...ὅπως ἂν ...ἀπολάβοιμεν.

LYSIAS, 20, 23 : καὶ ἡμᾶς παρσκευάσεν ὡς ἂν τῇ πόλει ὠφελιμώτατοι εἴημεν.

2° Optatif futur.

L'emploi le plus remarquable est celui de l'optatif futur inauguré par Xénophon, et qui s'explique par une sorte de cumul du futur et de l'optatif.

Cyr., 8, 3, 8 : ἐπεμέλετο τῶν εἰς τὴν ἐξέλασιν ὅπως ὡς κάλλιστα ἔξοι.

8, 1, 10 : τούτους ὅπως ὡς βέλτιστοι ἔσονται οὐκέτι τούτου τὴν ἐπιμέλειαν ἄλλοις προσέταττεν, ἀλλ' αὐτοῦ ἐνόμιζε τοῦτο ἔργον εἶναι.

8, 1, 43 : ἐπεμέλετο δὲ ὅπως μήτε ἄσιτοι μήτε ἄποτοί ποτε ἔσονται.

Hell., 7, 5, 3 : διεπράττοντο ὅπως ἐν τῇ ἑαυτῶν ἕκαστοι ἡγήσονται.

Econ., 7, 5 : καὶ τί ἂν, ἔφη, ὦ Σώκρατες, ἐπισταμένην αὐτὴν <= ma femme > παρέλαβον, ἥ ἔτη μὲν οὐπω πεντεκαίδεκα γεγονυῖα ἦλθε πρὸς ἐμὲ, τόνδε ἔμπροσθεν χρόνον ἔζη ὑπὸ πολλῆς ἐπιμελείας ὅπως ὡς ἐλάχιστα ὕψοιτο, ἐλάχιστα δ' ἀκούσοιτο, ἐλάχιστα δ' ἔροιτο;

Agés., 2, 8 : ἐπεμελήθη δ' ὅπως οἱ στρατιῶται τοὺς πόνους δυνήσονται ὑποφέρειν.

PLATON, *Apol.*, 36 c : (ἦα)... ἐπιχειρῶν ἕκαστον ὑμῶν πείθειν μὴ πρότερον μήτε τῶν ἑαυτοῦ μηδενὸς ἐπιμελεῖσθαι, πρὶν ἑαυτοῦ ἐπιμεληθείη ὅπως ὡς βέλτιστος καὶ φρονιμώτατος ἔσοιτο.

Rép., I, 339 a : καὶ τοι ἔμοιγε ἀπηγόρευες, ὅπως μὴ τοῦτο ἀποκρινοίμην.

Rép., IV, 430 a : μηδὲν οὔου ἄλλο μηχανᾶσθαι <ὅτε ἐπαιδεύομεν> ἢ ὅπως ἡμῖν ὅτι κάλλιστα τοὺς νόμους πεισθέντες δέξοιντο ὥσπερ βαφὴν.

Tim., 18 d : ἐτίθεμεν μηχανώμενοι ὅπως μηδεὶς ποτε τὸ γεγεννημένον αὐτῷ ἰδίᾳ γνῶσοιτο κτλ.

ISÉE, 2, 10 : ἐσκόπει ὅπως μὴ ἔσοιτο ἄπαις, ἀλλ' ἔσοιτο αὐτῷ ὅστις ζῶντά τε γηροτροφήσοι κτλ.

ISÉE, 6, 35 : ἐσκόπουν ὅπως καὶ τελευτήσαντος ἐκείνου δι' αὐτῶν ἔσοιτο ἡ οὐσία.

Cf. DÉMOSTH., 27, 40.

Dans un passage d'Eschine, on lit l'opt. fut. avec ὅπως après un temps principal :

1, 6 : προσήκειν δὲ ἔγωγε νομίζω, ὅταν μὲν νομοθετῶμεν, τοῦθ' ἡμᾶς σκοπεῖν ὅπως καλῶς ἔχοντας καὶ συμφέροντας νόμους τῇ πόλει θησοίμεθα. (Bekker écrit θησόμεθα.)

Cette construction, un moment en usage, semble avoir été abandonnée après l'époque classique.

Emploi de deux modes. — Très rares sont les exemples de deux modes employés ensemble :

Opt. et fut. indic. STRABON, 1, 1, 2 : ἐσπούδασεν — ὅπως — γνοίη καὶ παραδώσει¹.

Opt. et subj. XÉN., *Hell.*, 3, 2, 1 : ἐβουλεύετο ὅπως ἂν μὴ ἐν τῇ φιλῇ χειμάζων βαρὺς εἴη τοῖς συμμάχοις, ὥσπερ Θίβρων, μηδ' αὖ Φαρνάβαζος καταφρονῶν τῇ ἱππῳ κακουργῇ τὰς Ἑλληνίδας πόλεις.

Opt. fut. et indic. fut. PLAT., *Tim.*, 18 d : ἐτίθεμεν μηχανώμενοι ὅπως μηδεὶς ποτε τὸ γεγεννημένον αὐτῷ ἰδίᾳ γνῶσοιτο, νομιοῦσι δὲ πάντες πάντας αὐτοὺς ὁμογενεῖς².

Bref, dans ces sortes de propositions le subjonctif et l'optatif, employés d'abord généralement comme dans les autres finales, ont eu bientôt pour concurrent l'indicatif futur, qui les a supplantés. A partir de Xénophon, une sorte de compromis a lieu quelquefois entre le futur et l'optatif, mais seulement chez les prosateurs de l'époque classique.

1. Peut-être aussi LYSIAS, 12, 44 : ἐπεβουλεύεσθε ὅπως μήτ' ἀγαθὸν ψηφίσαισθε πολλῶν τε ἐνδεεῖς ἔσεσθε. Telle est la leçon adoptée par Bekker. Le Palatinus (X) donne ψηφίσασθε, d'autres mss. ψηφίσεσθε.

2. Il arrive de même que l'on rencontre côte à côte le Subjonctif et le Futur indicatif. THUCYD., 7, 39, 2. — ESCH., *Ctésiph.*, 64-65 : ἐπράττετο [ὑπὸ Φιλίππου] πρῶτον μὲν ὅπως μὴ περιμείνητε τοὺς πρεσβεῖς,.... δεύτερον δ' ὅπως.... συμμαχίαν εἶναι ψηφιεῖσθε πρὸς Φιλίππον..., τρίτον δὲ ὅπως Κερσοβλέπτης.... μὴ ἔσται ἔνορκος... κτλ.

4° Propositions Finales introduites par *εἰ* (= pour le cas où..., si quelquefois..., pour savoir ou voir si...)

La signification de ces propositions s'explique également par l'ellipse d'un verbe de pensée. *εἰ*, la conjonction employée d'ordinaire, est en réalité un adverbe marquant l'éventualité et que l'on peut traduire par : « des fois, le cas échéant, peut-être » ou une autre expression de ce genre. L'idée d'intention ou d'interrogation est suggérée par l'ensemble de la phrase. « Ἦλθεν εἰ δύναίτο βοηθεῖν » se décompose ainsi en dernière analyse : « il vint : le cas échéant il pourrait < pensait-il > porter secours. » De là l'emploi du potentiel, comme aussi du subjonctif éventuel. Ce dernier ne se rencontre qu'après un temps principal, avec *εἰ* et plus tard avec *εἴν* (= *εἰ ἄν*) ; quant à l'optatif, mode subjectif par excellence, éminemment propre à exprimer une intention d'une manière indéterminée, la concurrence du subjonctif l'a fait reléguer peu à peu après un passé à cause de ses désinences secondaires ; toutefois cet usage n'a été en vigueur qu'après Homère, et ne semble pas d'ailleurs avoir été observé comme une loi absolue.

a) *Après un temps secondaire.* —

Γ 449 : Ἀτρεΐδης δ' ἄν' ὄμιλον ἐφοίτα, θηρὶ ἰοικώς,
εἴ που ἐσαθρήσειεν Ἀλέξανδρον θεοειδέα.

B 96 : ἐννέα δέ σφας
κήρυκες βοόωντες ἐρήτυον, εἴ ποτ' αὐτῆς
σχοίατ', ἀκούσειαν δὲ Διοτρεφέων βασιλῆων.

Cf. Δ 88 — E 168 — K 19 — M 123 — M 334 — N 760 — N 807 —
Ξ 165 — P 104 et 681 — Σ 322 — Ψ 40 — Ψ 90 — Υ 465 — X 196,
etc¹. Cf. α 115 — β 343 — β 351 — δ 317 — ε 439 — ζ 144 — ι 317 —
ι 418 — κ 146 — λ 479 — λ 628 — μ 334 — φ 91 — χ 91, etc.

HEROD., 1, 46 : ἐνέβησε εἴ πως δύναίτο....

2, 32 : ἀπεκλήρωσαν πέντε ὀψομένους τὰ ἔρημα τῆς Λιβύης,
καὶ εἴ τι πλέον ἴδοιεν τῶν τὰ μακρότατα ἰδομένων...

Cf. THUCYD., 1, 58, 1 — 2, 8, 4 — 2, 12, 1, etc.

1. *δοτε* remplace *εἰ* quand à l'idée d'intention s'ajoute l'idée de temps.

K 189 : πεδίονδε γὰρ αἰεὶ
τετράφαθ', ὅππότε' ἐπὶ Τρώων ἀΐσειεν ἰόντων. Cf. B 794.

XEN., *Cyr.*, 7, 3, 15 : ἐκπλαγείς ἔεται (prés. hist.) εἴ τι δύναίτο βοηθῆσαι. etc., etc...

Ici aussi l'optatif futur a été employé, très rarement il est vrai, par analogie avec le style indirect.

PLAT., *Banquet*, 220 d : ἐφύλαττον αὐτόν, εἰ καὶ τὴν νύκτα ἐστήξει.....

Après un temps principal. — L'optatif se rencontre à toutes les époques, tantôt seul, tantôt, à l'époque classique, avec ἂν¹.

K 204 : ὦ φίλοι, οὐκ ἂν δὴ τις ἀνὴρ πεπίθοιθ' ἐφ' αὐτοῦ
θυμῷ τολμήεντι, μετὰ Τρῶας μεγαθύμους
ἐλθεῖν, εἴ τινά που δηῖων ἔλοι ἐσχατόντα
ἢ τινά που καὶ φῆμιν ἐνὶ Τρώεσσι πύθοιτο
ἄσσα τε μυτιώσι μετὰ σφίσιν ;

ι 267 : ἰκόμεθ' εἴ τι πόροις ξεινήϊον ἡὲ καὶ ἄλλως
δοίης δωτίνην.....

ο 315 : καὶ κε μνηστήρεσσιν ὑπερφιάλοισι μίγείην
εἴ μοι δεῖπνον δοῖεν ὀνειράτα μυρί' ἔχοντες.

υ 224 : ἀλλ' ἔτι τὸν δύστηνον ὀίομαι, εἴ ποθεν ἐλθὼν
ἀνδρῶν μνηστήρων σκέδασιν κατὰ δώματα θείη.

ESCH., *Pers.*, 526 : « Après ce malheur, dit Atossa, j'irai sacrifier aux morts » εἴ τι δὴ λῶον πέλοι.

XEN., *Mémor.*, 4, 2, 30 : πρὸς σὲ ἀποβλέπω εἴ μοι ἐθελήσῃς ἂν ἐξηγήσασθαι.....

LUCIEN, *Anach.*, 27 : « Les jeunes gens luttent en lançant le disque ὅστις < = εἴ τις, pour savoir qui > ἐπὶ μάλιστα ἐξέλθῃ καὶ τοὺς ἄλλους ὑπερβάλοιτο.

Dial. Courtis., 6^e dial., 4 : νῦν ἄπιθι λουσομένη, εἰ ἀφίκοιτο ὁ Εὐκρίτης. afin que tu sois prête au cas où viendrait Eucrite.

1. Cf. p. 149, Rem. I.

III

PROPOSITIONS CONSÉCUTIVES

Dans une proposition consécutive les modes ont la même valeur que dans une indépendante : l'indicatif exprime un fait réel ; le subjonctif (très rare) et l'indicatif futur, un fait éventuel ; l'infinitif, une idée abstraite ; l'optatif, une idée subjective, un fait considéré comme possible.

Nous pouvons assister dans la syntaxe homérique à la formation des propositions consécutives. La principale et la dépendante ne sont pas encore tellement soudées qu'on ne puisse regarder la seconde comme une indépendante potentielle. Témoin cet exemple :

- δ 691 : ἥτ' ἐστὶ δίκη θεῶν βασιλῶν,
 ἄλλον κ' ἐχθαίρησι βροτῶν, ἄλλον κε φιλοίη.
 ο 538 : τῷ κε τάχα γνοίης φιλότητα τε πολλά τε δῶρα
 ἐξ ἐμεῦ, ὥς ἄν τις σε συναντόμενος μακχαρῶι.

Même exemple ρ 165, τ 311.

- ν 401 : κλυζώσω δέ τοι ὕσσε, πάρος περικαλλέ' ἐόντε,
 ὥς ἄν ἀεικέλιος πᾶσι μνηστῆρσι φανείης.

Dans le premier passage cité il y a simple juxtaposition, et c'est le sens général qui établit un lien étroit entre la première proposition et les deux autres. La juxtaposition est moins évidente dans le second exemple ; c'est que ὥς nous paraît une conjonction : en réalité cette particule est, comme souvent dans Homère, un simple adverbe de manière. ὥς signifie : « ainsi », « de la sorte ».

Le vers ν 402 peut s'expliquer aussi bien comme une proposition finale que comme une consécutive. Ces deux sortes de propositions, en effet, sont quelquefois, en grec primitif, comme en latin, assez difficiles à distinguer, ayant la même origine, et se construisant de la même manière. Est-ce une finale, est-ce une consécutive que la proposition qui termine ce vers ?

- ζ 319 : ἥ δὲ (Nausicaa) μάλ' ἠνιόχευεν, ὅπως ἄμ' ἐποίετο πίζοι.

On peut traduire : « de telle manière qu'ils pussent suivre » comme aussi « afin qu'ils pussent suivre ».

Le besoin de distinguer les consécutives des finales a fait que plus tard dans les premières 1^o la particule *ὥς* a été remplacée par *ὥστε* litt. « et ainsi » ; 2^o que la conséquence voulue a toujours été exprimée par l'infinitif (et non point par le subjonctif) ; 3^o que même pour exprimer une conséquence possible, l'infinitif a empiété sur l'optatif ; 4^o que le potentiel, appuyé d'ailleurs de *ἄν*, n'a plus été employé que dans des propositions affirmatives de la même manière qu'il le serait dans une indépendante.

HEROD., 2, 173 : *εἰ γὰρ... ἐντεταμένα εἶη, ἐκραγείη ἄν, ὥστε ἐς τὸ δέον οὐκ ἄν ἔχοιεν αὐτοῖσι χρᾶσθαι.*

4, 75 : *ἀτμίδα παρέχεται τοσαύτην ὥστε Ἑλληνικὴ οὐδεμία ἄν μοι πυρίη ἀποκρατήσῃ.*

Surtout chez Xénophon.

Anab., 5, 6, 20 : *πλοῖα ὑμῖν πάρεστιν, ὥστε ὅπῃ ἄν βούλησθε ἐξαίφνης ἄν ἐπιπέσοιτε.*

Cyr., 3, 3, 35 : *ἐπίστασθε, ὥστε καὶ ἄν ἄλλους εἰκότως ἄν διδάσχοιτε.*

Apol., 3, 1, 9 : *οὐκ ἐδίδαξεν, ὥστε αὐτοὺς ἄν ἡμᾶς δέοι τοὺς τε ἀγαθοὺς καὶ τοὺς κακοὺς κρίνειν¹.*

Dans l'exemple suivant la consécutive continue en réalité la suppositive ; c'est pourquoi l'optatif n'y est pas accompagné de *ἄν*.

Econ., 1, 13 : *εἴ τις χρῶτο τῷ ἀργυρίῳ ὥστε πριήμενος κακὸν τι διὰ τοῦτο χείριον ἔχοι, πῶς ἄν ἔτι τὸ ἀργύριον αὐτῷ ὠφέλιμον εἶη ;*

Xénophon emploie quelquefois *ὥς* au lieu de *ὥστε* devant un superlatif :

Cyr., 1, 3, 8 : *τὴν φιλήν προσφέρουσιν <οἱ οἰνοχόοι> ὥς ἄν ἐνδοῖεν τὸ ἔκπωμα εὐληπτότατα τῷ μέλλοντι πινεῖν. « de manière à présenter la coupe... »*

Cyr., 5, 4, 43 : *προσάγουσι... πάντες οὕτω ταξάμενοι ὥς ἄν ἄριστα εἶεν μάχεσθαι « de la manière la plus avantageuse pour combattre. »*

1. L'emploi de l'infinitif avec la particule *ἄν* est un mélange des deux constructions :

Xén., *Cyr.*, 1, 4, 20 : *ἐγὼ ἐπὶ τοῦδε ἐλῶ, ὥστε ἄν ἀναγκασθῆναι ἡμῖν προσέχειν τὸν νοῦν.*

Lucien emploie ὥς, traitant les consécutives comme les finales :

Prométhée, 2 : καταπτίσσεται δὲ ἤδη καὶ ὁ ἀετὸς ἀποκερῶν τὸ ἦπαρ, ὥς πάντα ἔχοις ἀντὶ τῆς καλῆς καὶ εὐμηγάνου πλαστικῆς.

L'optatif se rencontre à toutes les époques après les verbes ἔστι et ἔχω, dans les expressions du genre de ἔστιν ὅπως, οὐκ ἔστιν ὅπως, οὐκ ἔχω ὅπως « avoir les moyens de » « être capable de ». En prose, le potentiel est généralement accompagné de ἂν.

Après ἔστι :

a) Sans ἂν : ESCH., *Agam.*, 620 : οὐκ ἔστ' ὅπως λέξαιμι τὰ ψευδῆ καλὰ.

EURIP., *Alc.*, 52 : ἔστ' οὖν ὅπως Ἀλκίτις ἐς γῆρας μῶλοι ;

ARIST., *Guêpes*, 471 : ἔστ' ὅπως ἄνευ μάχης καὶ τῆς κατοξείας βοῆς ἐς λόγους ἔλθοιμεν ἀλλήλοισι καὶ διαλλαγῆς ;

LUC., *Dial. court.* 13^o, 4 : οὐκ ἂν ἔτι σε οὐδὲ προσβλέψεί τις οὕτω χαίροντα τῷ λύθρῳ, οὐχ ὅπως συμπίοι ἢ συγκαοιμηθείη.

b) Avec particule :

Hym. à Déméter, 263 : οὐκ ἔστ' ὥς κεν θίνχτον καὶ Κῆρας ἀλύξαι.

EURIP., *Cycl.*, 470 : ἔστ' οὖν ὅπως ἂν.... λαβοίμην.... ;

ARIST., *Nuées*, 1181 : οὐ γὰρ ἔσθ' ὅπως
μί' ἡμέρα γένοιτ' ἂν ἡμέραι δύο.

Oiseaux, 627 : οὐκ ἔστιν ὅπως ἂν ἐγὼ.... τῆς σῆς γνώμης ἔτ' ἀφείμην.

DÉMOSTH., *Ambas.*, 165 : οὐκ ἔστιν ὅπως ἂν.... ἀνθρώποι πίνθ' ὑπὲρ Φιλίππου πράττοντες ἐξελέγχθαιεν...

Remarque. — L'optatif futur se lit dans un passage d'Isocrate : 21, 12 : καὶ ἡγοῦντο τοὺς μὲν ἀδικοῦντας πιστούς, τοὺς δὲ πλουτοῦντας ἐχθροίς. Ὡστε μὴ περὶ τοῦτ' εἶναι Νικίαν ὅπως.... μηδὲν ἀδικῶν κακὸν τι πείσοιτο.

Après οὐκ ἔχω :

D'ordinaire ἂν accompagne l'optatif après un temps principal ; après un passé les deux formes se rencontrent chez Lucien.

SOPH., *Trach.*, 993 : Οὐ γὰρ ἔχω πῶς ἂν
στέρξαιμι κακὸν τόδε λέουσων.

XEN., *Hell.*, 1, 4, 15 : οὐκ εἶχεν ὅπως ὠφελοίη.

LUC., *Dial. Deuæ* 17^o οὐκ εἶχεν (Aphrodite surprise avec Arès)
ὅπως ἐγκαλύψαιτο αἰδομένη.

Dial. Mortis 11^o, 4 : οὐ γὰρ εἶχον ἐνθα ἂν δέξαιντο τὰ τοιαῦτα
παρ' ἡμῶν.

Songe, 13 : ὅποτε ἤρξατο τῆς Ἀργολικῆς ἐκείνης μείρακος, οὐκ ἔγων
ἐς ὃ τι ἐρασμιώτερον αὐτὸν μεταβάλλοι, οὐδὲ ὅπως ἂν διαφθείρει τοῦ
Ἀχαιοῦ τὴν φρουρὰν. κτλ.

Il semble d'après ces exemples que par l'emploi de ἂν l'auteur
ait voulu insister sur l'idée d'indétermination, et sur l'indécision
du sujet principal : οὐκ εἶχεν ὅπως ἂν... se traduira « il ne savait
comment il pourrait bien... »

IV

PROPOSITIONS SUPPOSITIVES.

L'optatif est employé dans quatre sortes de suppositives :
A dans les suppositives proprement dites, c'est-à-dire dans celles
qui expriment la supposition toute pure sans autre idée acces-
soire; B dans les suppositives comparatives; C dans les supposi-
tives concessives; D dans les suppositives fréquentatives.

1. Bibliographie : MIDDENDORF, *Beitrage zur Lehre von den Temporalen und Hypo-
thetischen Nebensatzen im Griechischen*. Weissenburg, 1876.

WINTER, *De modorum in enunciatis conditionalibus apud tragicos Graecos usu*.
Vratislaviae 1865.

COENEN, *Dissertatio literaria de usu particulae condicionalis apud Aristophanem*
Groninguae, 1879.

S. SOBOLEWSKI, *Syntaxis Aristophaneae capita selecta : De sententiarum condicio-
nalia temporalium relativorum formis et usu*. Mosquae, 1891.

A Suppositives proprement dites.

On a vu plus haut (Introd. p. XVI) que les propositions suppositives, la protase et l'apodose, quand elles expriment une simple conception de l'esprit à laquelle ne s'oppose pas la réalité, ne sont autre chose que deux potentielles juxtaposées. Le verbe n'y marque aucune idée de temps; mais, par cela même que l'optatif est le mode de la possibilité, la supposition se rapporte plutôt à l'avenir, tout au moins au présent; elle peut se rapporter au passé par une sorte de généralisation, comme il arrive pour une potentielle ordinaire (voir page 46), l'idée énoncée étant purement subjective et n'impliquant aucune affirmation au sujet de la réalité du fait.

Ces propositions ont naturellement leur verbe à l'optatif. Dès qu'on veut ajouter à l'expression une nuance de probabilité, le subjonctif éventuel et l'indicatif futur sont régulièrement employés. Ces modes, dans les propositions ordinaires, ont toujours un sens bien distinct de celui de l'optatif potentiel.

A l'origine, le simple fait de leur juxtaposition suffisait pour établir entre deux suppositives un rapport de cause à effet pour ainsi dire. Pour les différencier extérieurement, on les a distinguées par les adverbes *ei* et *xe* ou *äv*. Déjà à l'époque homérique les particules ont leur emploi bien déterminé : *ei* est réservé à la protase, *xe* ou *äv* à l'apodose. Mais cet usage n'a pas sa raison d'être dans la valeur même des particules; le contraire aurait fort bien pu avoir lieu : *ei* aurait pu être mis à la conséquente, *xe*, *äv* à l'autre. *ei* et *äv* semblent avoir été, en effet, deux adverbes de temps ayant primitivement une signification très voisine, sinon identique. Ne connaissant pas d'une manière rigoureusement scientifique l'étymologie de ces deux particules¹, nous pouvons du moins établir leur origine probable et leur parenté certaine par la comparaison de leurs divers emplois soit dans le grec seul, soit en grec et en latin.

1. Pour *äv*, voir ce qui a été dit plus haut (p. 18). Quant à *ei*, De Saussure, (*Mém. sur le système primitif des voyelles*, p. 56, note 7) identifie son équivalent, le dorien *xi*, à l'osque *svai* avec *a* long : **xi* serait devenu *ei* par la chute du groupe *σF*. Cette explication a l'avantage de rapporter à une origine commune *ei* grec et *si* latin; mais outre que l'on ne voit pas pourquoi le groupe *σF* n'aurait pas été remplacé par l'esprit rude, d'autres difficultés phonétiques empêchent d'admettre cette hypothèse. Il est probable, comme le pense M. V. Henry, que le latin n'offre plus d'autre trace de la particule *ei* que dans la suppositive négative *ni* = *ne* + *ei*.

α) En grec, une suppositive peut être exprimée par un participe avec ἄν. XÉN., *Hipp.*, 6, 11 καὶ ἐνθυμούμενος δ' ἄν... εὖροι τις ἄν... « si on considère..., on trouvera... ». Ce sont deux potentielles, la première équivalant à celle-ci : καὶ τις ἄν ἐνθυμοίτο... οὐ εἴ τις ἐνθυμοίτο. Cf. EURIP., *Alc.*, 72 : πόλλ' ἄν σὺ λέξας οὐδὲν ἄν πλέον λάβοις, c'est-à-dire εἰ πολλά σὺ λέξεις... Au reste, la suppositive se rencontre comme une potentielle ordinaire avec l'optatif. ARISTOPH., *Acharn.*, 1295 : Δικαιοπόλις ἄν μ' ἴδοι τετρωμένον, καὶ ἔγχανεῖται ταῖς ἐμαῖς τύχαισιν.

Nous avons déjà montré que ἄν est un locatif éventuel ayant le sens vague de « alors » « des fois » « le cas échéant ». N'est-ce pas cette signification qu'il a en dernière analyse dans cette phrase. XÉN. *Cyr.*, 6, 4, 11 : ὁπότε... γένοιτο..., εἶπεν ἄν... ? Et dans cette autre : ARIST., *Mor. Eud.*, 7, 12, 21 : ἐπειδὴ ἄδηλον τὸ πόσον δύναται τὸ ἅμα (vivre avec un ami), ἤδη διαφέρονται, καὶ οἶονταί τὸ μετέχειν ἅμα πάντων φιλικὸν καὶ ὥσπερ συνδειπνεῖν ἅμα φασὶν ἥδιον ταῦτ' ἔχοντας· οἱ δ' ἄν μέντοι οὐ βούλονται... « D'autres *alors* (c. a. d. si les premiers sont de cet avis) ne veulent pas de cela. »

Certaines expressions d'Homère nous permettent d'attribuer un sens analogue à εἰ. La locution exhortative εἰ δ' ἄγε, par exemple, si fréquente dans ce poète (Z 376 — Θ 18 — I 267 — P 685 — Ψ 579... α 271 — β 178 — δ 832 — ε 37 — μ 112 — φ 217 — ω 336) se décompose de la manière suivante : *alors*, va, eh bien *donec* (cf. lat. tunc).

Le vers E 331 : εἰ νῦν ἐν φιλότῃτι λιλαίεαι εὐνήθῃναι par lequel Héra proteste contre son trop entreprenant époux, nous montre εἰ avec un sens semblable. « Alors, ainsi, eh quoi, tu veux pour te livrer à l'amour te coucher sur les cimes de l'Ida (où on nous verra)¹. »

De même, le sens de « au cas où » attribué à εἰ intentionnel (v. p. 132), revient à celui de « alors, des fois ».

β) D'autre part, lorsqu'on compare les expressions grecques et latines : « ἐρωτῶ εἰ », « quaero *num* ou *an* », « dubito *an*² », il est impossible de n'être pas frappé de cette correspondance des particules εἰ et *an* d'une langue à l'autre, toutes les deux étant équivalentes d'ailleurs à la particule temporelle (ou locative) *num* (cf. νῦν, lat. nun-c).

En comparant encore le latin « *Haud scio an* » avec le grec « οὐκ οἶδ' ἄν εἰ » (EURIP., *Alc.*, 48 : οὐκ οἶδ' ἄν εἰ πεύσαιμί σε) on est amené

1. Lange (emploi de la part. εἰ dans Hom.) considère εἰ comme étant primitivement une interjection. Mais on ne voit pas bien comment une interjection serait devenue une conjonction suppositive. Lange évidemment invente cette théorie pour pouvoir rapporter tous les emplois de l'optatif au sens primitif de désir, de souhait.

2. Il va sans dire que nous ne regardons pas comme primitive la signification de « ou bien » que revêt souvent *an* latin pour introduire une seconde interrogation.

naturellement à expliquer la présence simultanée de $\alpha\upsilon$ et de $\epsilon\iota$ comme une sorte de cumul (v. ch. I, B, rem. I) destiné à donner à l'expression plus d'incertitude.

Enfin dans Homère les propositions suppositives sont souvent introduites par $\delta\tau\epsilon$ au lieu de $\epsilon\iota$ (Ξ 248, N 319, Φ 429... ϵ 189, λ 375, μ 106, ν 389, π 198, etc.), et cela sans différence de sens appréciable. D'où il résulte que $\epsilon\iota$ à l'origine était une conjonction temporelle.

Au reste, la syntaxe d'Homère à l'endroit des propositions suppositives semble encore indécise : il n'y a de règles fixes et absolues 1° ni pour l'emploi des particules, 2° ni pour celui des modes qui s'y joignent, 3° ni même pour les temps auxquels ces modes s'appliquent.

1 a) Quelquefois la protase n'est introduite par aucune conjonction¹.

ξ 193 : Εἴη μὲν νῦν νῦν ἐπὶ χρόνον ἡμὲν ἐδωδὴ
 ἤδ' ἐ μέθυ γλυκερόν, κλισίης ἔντοσθεν ἐοῦσιν,

 ῥηϊδίως κεν ἔπειτα καὶ εἰς ἐνιαυτὸν ἅπαντα
 οὔτι διαπρήξαιμι, λέγων ἐμὰ κήδεα θυμοῦ,
 ὅσσα γε δὴ ξύμπαντα θεῶν ἰότητι μάρησσι.

b) Le plus généralement l'antécédente est construite avec $\epsilon\iota$, quelquefois aussi avec $\delta\tau\epsilon$ surtout devant la négation $\mu\eta$.

Z 284 : Εἰ καῖνόν γε ἴδοιμι κατελθόντ' Ἀἰδὸς εἴσω,
 φαίην κε φρέν' ἀτέρπου ὀϊζὺος ἐκλεχθέσθαι (cf. Δ 17... Ξ 208,
 P 489, 161, 156, 102...)

Ξ 247 : Ζητὸς δ' οὐκ ἔν ἔγωγε Κρονίονος ἄσπον ἰκοίμην
 οὐδὲ κατευνήσαιμ' ὅτε μὴ αὐτός γε κελεύοι (cf. ϵ 189, π 196,
 ν 390...)

c) $\epsilon\dot{\iota}$ κε se rencontre fréquemment :

$\epsilon\dot{\iota}$ περ γάρ κ' ἐθέλοιμεν Ἀχαιοί τε Τρῳεῖς τε κτλ.

(Cf. E 273, Z 50, Θ 196, 205, I 141, 445, N 280, T 322, X 220... α 76, 248, η 315, θ 353, $\omicron$ 545...)

Le passage ρ 223 est curieux à cause de la transposition des particules :

1. Cf. en latin : velis nolis — et JUVÉNAL., *Sat.*, 3, 78 : Graeculus esuriens in coelum, jusseris, ibit.

τόν κ' εἴ μοι δοίης σταθμῶν ῥυτῆρα λιπέσθαι
 σηκοκρόρον τ' ἔμεναι θαλλόν τ' ἐρίφοισι φορῆναι,
 καί κεν ὄρν πίνων μεγάλῃν ἐπιγούνῃδα θεῖτο.

Cette transposition n'a d'autre cause que le besoin de mettre en relief le démonstratif τόν.

d) Enfin l'antécédente peut être exprimée sous forme de souhait ; dans ce cas, la conséquente est généralement introduite par τῷ κε = alors (cf. B 371, Δ 289, N 55, X 41, etc.) C'est là une simple coïncidence qui ne prouve pas que l'optatif fût à l'origine le mode du désir, ni que les propositions suppositives dérivent des propositions de souhait.

2. — L'usage n'est pas moins flottant quant à l'emploi des modes qui dépendent des particules. Après les mêmes conjonctions on trouve employés indifféremment l'optatif, le subjonctif, l'indicatif futur, avec cette particularité toutefois qu'après ὅτε on ne rencontre que l'optatif, et que l'indicatif futur apparaît seulement après εἰ. *L'optatif* est employé :

1° Après εἰ, le plus fréquemment ;

2° Après εἴ κε (E 273 — Z 50 — Θ 196 — I 141, 283, 445 — K 381, N 280 — T 322 — X 35 — Ψ 346, 593 — β 76. 248 — η 315 — θ 353 — ο 545 — ρ 556 — τ 589) ;

3° Après αἴ κε (cf. H 387) ;

4° Après ὅτε (N 320 — Ξ 248 — ε 189 — π 197 — φ 116 — ψ 185).

Le *subjonctif* se rencontre :

1° Après εἰ, très rarement, il est vrai : K 346 : εἰ δ' ἄμμε παραφ-
 θαίησι πόδεςσι — μ 348 εἰ δὲ... ἐθέλῃ — ε 471 εἴ με μεθείῃ.

2° Après εἴ κε ; c'est le cas le plus fréquent.

L'exemple suivant contient à la fois le subjonctif et l'optatif.

X 349 : οὐδ' εἴ κεν δεκάχῃς τε καὶ εἰκοσινήριτ' ἄποινα
 στήσωσ' ἐνθάδ' ἄγοντες, ὑπόσχωνται δὲ καὶ ἄλλα ·
 οὐδ' εἴ κεν σ' αὐτὸν χρυσῷ ἐρύσασθαι ἀνώγοι
 Δαρδανίδης Πρίαμος · οὐδ' ὥς σέ γε πότνια μήτηρ
 ἐνθουμένη λεχέεσσι γοήσεται, ὃν τέκεν αὐτῇ,
 ἀλλὰ κύνας τε καὶ οἰωνοὶ κατὰ πάντα θάσσονται.

Le poète évidemment par l'emploi simultané des deux modes a voulu établir une différence entre les deux idées. Le subjonctif a le sens d'un futur probable (la rançon qu'on m'apportera) ; l'optatif, marquant une simple conception de l'esprit, par conséquent

une idée moins vraisemblable que la première, renchérit sur le subjonctif « Priam pourrait même égaler au poids de ton cadavre lorsqu'il viendrait déposer à mes pieds... ».

3° Après αἷ κε, emploi fréquent : B 94, 170, Δ 353, E 260, 279, 376, etc.

4° Après εἰ ἂν : E 224 (εἴπερ ἂν), 232 (*id.*)

3. — La supposition se rapporte le plus souvent au futur, ou du moins au présent.

Ψ 274 : εἰ μὲν νῦν ἐπὶ ἄλλω ἀεθλεύοιμεν Ἀχαιοί,

ἢ τ' ἂν ἐγὼ τὰ πρῶτα λαβὼν κλισίηνδε φερόμην. Cf. ρ 313.

Quelquefois pourtant elle peut se rapporter au passé, quand à propos d'un fait particulier, le poète exprime une idée générale. Nous avons vu plus haut que pareil emploi du potentiel est assez fréquent dans Homère.

π 196 : οὐ γάρ ποτε ἂν θνητὸς ἀνὴρ τάδε μηχανόετο

ὦ αὐτοῦ γε νόῳ, ὅτε μὴ θεὸς αὐτὸς ἐπελθὼν

ῥηιδίως ἐθέλων θεῖναι νεὼν ἢ γέροντα.

dit Télémaque en présence de son père tout à l'heure vieillard, maintenant rajeuni. — Il en est de même encore dans Hérodote, chez qui une supposition se rapportant au passé et présentée comme une simple conception de l'esprit peut s'exprimer par l'optatif, quand l'auteur ne veut pas faire entendre formellement que le fait n'a pas eu lieu.

7, 214 : εἰδείη μὲν ἂν καὶ ἐὼν μὴ Μηλίου ταύτην τὴν ἄτραπον Ὀνήτης, εἰ τῇ γῶρῃ πολλὰ ὠμιληκῶς εἴη· ἄλλ' Ἐπιάτης γάρ ἐστι ὁ περιγῆσάμενος τὸ ὄρος κατὰ τὴν ἄτραπον. « Onètes... pouvait connaître ce sentier, s'il avait beaucoup fréquenté le pays (comme c'est possible). »

Du reste, depuis Hérodote εἰ est devenu définitivement la seule particule suppositive, ὅτε n'est plus employé en général que comme simple conjonction de temps. Dès lors εἰ suivi de l'indicatif présent ou futur exprime un fait considéré comme certain et se traduit suivant les cas par « s'il est vrai que », « si, comme il est probable », « étant donné que ». — Avec le subjonctif εἰ est presque toujours remplacé par ἐάν¹ et exprime une supposition

1. L'emploi de ἐάν, ἤν, ἄν pour εἰ est d'une régularité presque absolue dans la prose attique : εἰ avec le subj. se rencontre surtout : chez Hérod., 1, 117; chez Pline., *Isthm.* 3, 59; 4, 13; chez Thucyd., 5, 77, 8; 5, 79, 3 et 4, etc.; chez les dramatiques Esch.

éventuelle « s'il arrive que ». — Quant à l'emploi de *εἰ* avec l'optatif, il importe de distinguer les cas où la suppositive : 1° exprime une simple idée subjective; 2° énonce une éventualité possible; 3° contient la forme ordinaire du potentiel avec la particule *ἄν*; 4° a une valeur restrictive; 5° exprime une alternative.

1° SUPPOSITIVES PUREMENT SUBJECTIVES.

Le mode de la possibilité s'emploie naturellement et forcément pour exprimer un fait que l'on ne considère pas comme réel, mais comme simplement hypothétique, et conçu par l'imagination. Cette règle n'a pas une seule exception.

HÉROD., 2, 65 : *εἰ λέγοιμι, καταβαίην ἄν*. Parlerai-je? Là n'est pas la question. Je suppose pour un instant que je puis parler; de là l'emploi de l'optatif.

ESCH., *Supp.*, 925 : *κλαίεις ἄν, εἰ ψεύσεαι, οὐ μάλ' ἐς μακράν*.

SOPH., *Elect.*, 334 : *εἰ σθένης
λάβοιμι, δηλώσαιμ' ἄν οἷ' αὐτοῖς φρονῶ*.

413 : *εἴ μοι λέγοις τὴν ὕψιν, εἵποιμ' ἄν τότε*.

548 : *Φαίη δ' ἄν ἡ θανοῦσά γ', εἰ φωνὴν λάβοι*. etc., etc.

Alors même que, comme dans ce dernier exemple, le fait supposé n'existe pas et ne saurait exister, l'emploi de l'optatif est logique et de rigueur, quand on ne veut pas exprimer cette irréalité, mais une simple conception de l'esprit.

ESCH., *Prom.*, 979 : *εἴης φορητὸς οὐκ ἄν, εἰ πράσσοις καλῶς* (ce qui n'arrivera pas).

ISOCR., 1, 11 : *ἐπιλίποι ἄν ἡμᾶς ὁ πᾶς χρόνος, εἰ πάσας τὰς ἐκείνου πράξεις καταριθμησάμεθα*. (Nous n'en ferons rien pourtant).

11, 20 : *εἰ ἅπαντες μιμησάμεθα τὴν Λακεδαιμονίων ἀργίαν καὶ πλεονεξίαν, εὐθὺς ἄν ἀπολοίμεθα* « à supposer que nous imitions (ce qui ne sera pas sans doute). »

Pers., 791; SOPH., *Ajax*, 521 (mss), *Antig.*, 710, *Oed. R.*, 198, 874, *Oed. Col.*, 509, 1443; ARIST., *Paix*, 450. — ἄν ne se rencontre pas dans les Inscript. Att. (MEISTERSHANS) et semble par conséquent confiné dans la langue littéraire.

Il arrive que l'on rencontre à la protase à la fois l'optatif et l'indicatif, quand l'auteur a voulu opposer un fait hypothétique à un fait considéré comme certain.

HEROD., 2, 160 : εἰ δὲ βούλονται δικαίως τιθέναι καὶ τούτου εἵνεκα ἀπικοίετο εἰς Αἴγυπτον ξείνοισι ἁγωνιστῆσι ἐκέλευον τὸν ἁγῶνα τιθέναι.

THUC., 1, 27, 1 : εἰ δέ τις τὸ παρτυρία μὲν μὴ ἐθέλοι (ἐθέλει Laurentianus) μετέχειν δὲ βούλεται τῆς ἀποικίας.

EURIP., *Oreste*, 508 : εἰ τόνδ' ἀποκτείνειεν ὁμόλεκτρος γυνή
 γῶ τοῦδε παῖς καὶ μητέρ' ἀνταποκτενεῖ,
 καῖπειθ' ὁ καίνου γενόμενος φόνος φόνον
 λύσει· πέρας δὲ ποῖ κακῶν προβήσεται.

Le premier verbe à l'optatif indique une simple hypothèse; les deux autres verbes à l'indicatif futur une conséquence naturelle de ce fait supposé.

Remarque. — Au lieu du potentiel, le verbe de l'apodose peut être à l'indicatif futur ou présent pour marquer une affirmation formelle, ou même chez les poètes au subjonctif éventuel avec *καί* pour énoncer une forte probabilité.

HOM., α 414 : οὐτ' οὖν ἀγγελίης ἔτι πείσομαι· εἴποθεν ἔλλοι.

Batrach., 15 : εἰ γὰρ σε γνοίην φίλον ἄξιον, εἰς δόμον ἄξω.

PIND., *Olymp.*, 1, 111 : εἰ δὲ μὴ ταχὺ λίποι, ἔτι γλυκυτέραν κεν ἔλπομαι...

Pyth., 3, 110 : εἰ δέ μοι πλοῦτον θεὸς ἄβρὸν ὀρέξαι,
 ἔλπίδ' ἔχω κλέος εὐρέσθαι κεν ὑψηλὸν πρόσω.

THUC., 1, 121, 4 : Μιᾶ... νίκη ναυμαχίας κατὰ τὸ εἶδος ἀλίσκονται (les Athéniens)· εἰ δ' ἀντίσχοιεν, μελετήσομεν καὶ ἡμεῖς (les Corinthiens) ἐν πλείονι χρόνῳ τὰ ναυτικά. Hypothèse présentée comme peu vraisemblable.

2° SUPPOSITIVES ÉVENTUELLES.

L'optatif sert à exprimer A ou une pensée générale, B ou (en concurrence avec le subjonctif) un fait regardé comme possible par le sujet principal.

A. Que le mode de la possibilité ait été employé pour un fait qui *peut* se produire, rien de plus logique. L'optatif a donc sa place dans une suppositive qui fait partie d'une pensée générale, à propos d'un fait ordinaire ou fréquent, quel que soit le temps du verbe principal. Celui-ci d'ailleurs est presque toujours au présent.

I 318 : Ἰση μοῖρα μένοντι, καὶ εἰ μάλα τις πολεμίζοι.

THUC., 1, 120, 3 : ἀνδρῶν... σωφρόνων μὲν ἐστίν, εἰ μὴ ἀδικοῖντο, ἡσυχάζειν, ἀγαθῶν δὲ ἀδικομένους... πολεμεῖν.

ESCH., *Sept Chefs*, 4 : εἰ μὲν γὰρ εὖ πράξαιμεν, αἰτία θεοῦ.

Perses, 788 : Le Chœur : πῶς ἂν ἐκ τούτων ἔτι
πράσσοιμεν ὡς ἄριστα Περσικὸς λεώς ;

Darius : Εἰ μὴ στρατεύοισθ' ἐς τὸν Ἑλλήνων τόπον,
μηδ' εἰ στράτευμα πλεῖον ἢ τὸ Μηδικόν.

SOPH., *Ajax*, 1344 : Ulysse à Agamemnon :

..... Ἄνδρα δ' οὐ δίκαιον, εἰ θάνοι,
βλάπτειν τὸν ἐσθλόν, οὐδ' ἐὰν μισῶν κυρῆς.

Ces deux derniers exemples font clairement ressortir la différence entre l'optatif et le subjonctif ; l'un marque la simple possibilité, l'autre la probabilité : Μηδ' εἰ στρατ..... ἢ « même quand votre armée sera plus nombreuse », οὐδ' ἐὰν μισῶν κυρῆς « même quand on le méprise, comme tu en as l'air ».

Antig., 1031 : Εὖ σοι φρονήσας εὖ λέγω· τὸ μαυθάνειν δ'
ἡδιστον εὖ λέγοντος, εἰ κέρδος λέγοι.

Œdip. R., 87 : Λέγω γὰρ καὶ τὰ δύσφορ', εἰ τύχοι
κατ' ὀρθὸν ἐξελθόντα, πάντ' ἂν εὐτυχεῖν.

PLAT., *Lois*, I, 641 a : ἢ οὐ ξυννοεῖς τοῦθ' ὅτι μεθῶν κυβερνήτης καὶ πᾶς παντὸς ἄρχων ἀνατρέπαι πάντα, εἴτε πλοῖα εἴτε ἄρματα εἴτε στρατόπεδον εἴτε ὅ τι ποτ' εἴη τὸ κυβερνόμενον ὑπ' αὐτοῦ ;

XEN., *Cyr.*, 1, 3, 9 : καταρροφῶσι, τοῦ δὲ, εἰ φάρμακα ἐγγέοιεν, μὴ λυσιτελεῖν αὐτοῖς.

LUCIEN, *Zeus Trag.*, 47 : ὁ μὲν πρότερος, εἰ τύχοι, ἐς τὴν πρύμναν ἀποτέταται. εἰ τύχοι « Cela se pourrait bien » « des fois » « sans doute » « peut-être bien » apparaît ici comme une locution toute faite et a la valeur d'un potentiel ordinaire avec ἂν : τύχοι ἂν.

B. Lorsque la supposition éventuelle exprime la pensée d'un sujet principal, le subjonctif et l'optatif sont logiquement employés suivant qu'on veut présenter le fait comme probable ou comme simplement possible, qu'on l'énonce avec plus ou moins de force. Mais, ici comme ailleurs, la concurrence des deux modes a fait qu'on leur a fixé des emplois spéciaux, d'après leurs désinences. D'où la règle générale que le subjonctif (avec *ἐάν, ἥν*) se rencontre surtout après un temps principal, l'optatif (avec *εἰ*) après un temps secondaire. Toutefois cette tendance à traiter ainsi les modes comme des temps ne leur a pas fait perdre entièrement leur signification propre.

Déjà Hérodote emploie le plus fréquemment l'optatif après un passé.

1, 111 : πολλὰ ἀπειλήσας εἰ μή σφεα ποιήσαιμι.

6, 138 : καὶ σφι βουλευομένοισι δεινόν τι ἐσέδυνε, εἰ δὲ διαγινώσκουσιν σφίσι τε βοηθεῖν οἱ παῖδες πρὸς τῶν κουριδιέων γυναικῶν τοὺς παῖδας καὶ τούτων αὐτίκα ἄρχειν πειρώατο, τί δὲ ἀνδρωθέντες δῆθεν ποιήσουσι.

8, 105 : ὁρμέατο <οἱ Ἀθηναῖοι> ἐς τὸν Ἑλλήσποντον πλέειν καὶ ἐπὶ σφέων αὐτῶν βαλόμενοι, εἰ ὅλλοι μὴ βουλοίατο.

Thucydide affecte, pour donner à son style plus d'énergie, d'employer *ἐάν (ἥν)* et le subjonctif. Cf. I, 44, 1 ; 44, 2 ; 45, 3 ; 58, 1 ; 62, 3 ; 65, 1 ; 93, 7 ; 102, 3 ; 105, 3 ; 118, 2 ; 126, 1 ; 129, 1 ; 132, 5 ; pour ne parler que du premier livre.

À l'époque classique, l'optatif devenant de plus en plus le mode du style indirect, le subjonctif avec *ἐάν* est généralement remplacé par l'optatif avec *εἰ*.

Il arrive quelquefois que le subjonctif et l'optatif, respectivement avec *ἐάν* et *εἰ*, sont employés dans la même phrase : dans ce cas, l'auteur a voulu, par le contraste même, faire ressortir la valeur particulière de l'un et de l'autre mode.

THUC., 6, 96, 1 : Καὶ οἱ Συρακόσιοι... νομίσαντες, ἐάν μὴ τῶν Ἐπιπολῶν κρατήσωσιν οἱ Ἀθηναῖοι, ... οὐκ ἂν ῥαδίως σφᾶς, οὐδ' εἰ κρατοῖντο μίχῃ, ἀποτειγισθῆναι, διεννοοῦντο τὰς προβάσεις αὐτῶν φυλάσσειν.

5, 79, 3 sqq. Texte du traité conclu entre les Argiens et les Lacédémoniens : αἱ δὲ ποι στρατιᾶς δέῃ κοινᾶς, βουλευέσθαι Λακεδαιμονίως καὶ Ἀργείως ὅπα κα δίκαιότατα κρίναντας τοῖς ξυμμάχοις· αἱ δὲ τινι τῶν πολλῶν ἢ ἀμφίλογα..., διακριθῆμεν· αἱ δὲ τις τῶν ξυμμάχων πόλις πόλει ἐρίζοι, ἐς πόλιν ἐλθεῖν ἂν τινα ἴσαν ἀμποῖν ταῖς πόλεσι δοκεῖαι. Les deux premières hypothèses (au subj.) sont des faits qui vraisemblablement

blement arriveront; la troisième (à l'opt.) est considérée seulement comme possible mais moins probable.

XÉN., *An.*, 5, 3, 6 : Ξενοφῶν Μεγαβύζῳ ἐπέστειλεν, ἣν μὲν αὐτὸς σωθῆ (fait probable), ἐαυτῷ ἀποδοῦναι τὰ χρήματα· εἰ δέ τι πάθοι (fait que la délicateuse de Xénophon présente comme seulement possible) ἀναθεῖναι τῷ θεῷ.

3^e SUPPOSITIVES AU POTENTIEL AVEC ἄν.

Quand on laisse entendre qu'on n'a aucun doute sur le fait supposé, on emploie l'indicatif, mode de l'affirmation. Et se traduit alors par « étant donné que », « s'il est vrai que ». Or il peut arriver que tout en considérant un fait comme réel ou probable ou possible, on veuille l'exprimer sous une forme plus atténuée qu'une affirmation catégorique. Il est tout naturel alors que même après si on emploie la forme ordinaire du potentiel, c'est-à-dire l'optatif avec ἄν. Les deux particules conservent leur valeur respective.

Ces sortes de constructions du potentiel transporté tel quel dans une suppositive¹, ne sont entrées dans l'usage qu'assez tard, et semblent avoir été employées seulement en prose.

XÉN., *Cyr.*, 4, 5, 47 : εἰ μὲν οὖν ἄλλους ἔχετε οἷςτιςιν ἄν δοίητε αὐτοὺς, μεθ' ὧν ἄν καὶ κινδυνεύοιτε ἥδιον ... ἢ μεθ' ἡμῶν, ἐκείνοις δίδοτε· εἰ μὲντοι ἡμᾶς ἄν βούλοισθε παραστάτας μάλιστα ἔχειν, ἡμῖν αὐτοὺς δότε « si, comme il est possible, vous voulez... »

Agés., 1, 1 : οὐ... ἄν καλῶς ἔχοι εἰ ὅτι τελέως ἀνὴρ ἀγαθὸς ἐγένετο, διὰ τοῦτο οὐδὲ μειόνων ἄν τυγχάνοι ἐπαίνων « si, comme certains pourraient le prétendre, il devait pour cela ne pas obtenir... »

Mémor., 4, 4, 16 : πρὸς σὲ ἀποβλέπω εἴ μοι ἐθελήσῃς ἄν ἐξηγήσασθαι « s'il arrivait que tu voulusses, si tu veux bien, comme je presume. »

1. Il arrive de même en français que l'on emploie le conditionnel après si.

RACINE, *Phèdre*, Si ta haine m'envie un supplice trop doux,
Ou si d'un sang trop vil ta main *serait* trempée,
Au défaut de ton bras, prête-moi ton épée (v. 708-710).

MOLIÈRE, *Avare*, J'ai à vous dire que si vous auriez de la répugnance (c'est-à-dire s'il est vrai que vous auriez) à me voir votre belle-mère, je n'en aurais pas moins à vous voir mon beau-fils (Act. III, Sc. 7).

PLAT., *Philèbe*, 79 c : εἰ ἂν εἴη « si cela doit être, est probable. »

Ménon, 98 b : ὅτι... ἐστὶ τι ἄλλοιόν ὁρθή δοξά καὶ ἐπιστήμη, οὐ πάνυ μοι δοκῶ τοῦτ' εἰκάζειν, ἀλλ' εἴπερ τι ἄλλο φαίην ἂν εἰδέναι, ὀλίγα δ' ἂν φαίην, ἐν δ' οὖν καὶ τοῦτ' ἐκείνων θείην ἂν ὧν οἶδα.

Lois, II, 658 b : οὐ θαυμαστόν δέ, εἴ τις καὶ θούματα ἐπιδεικνὺς μάλιστα ἂν νικᾷν ἡγοῖτο.

V, 739 b : τήν δέ αἴρεσιν Κλεινίχ δε ἀποδιδῶμεν τὰ νῦν καὶ εἴ τις ἄλλος ἂν δὴ ποτε ἐθελήσειεν ἐπὶ τήν τῶν τοιούτων ἐκλογήν <ἐλθεῖν> « s'il arrivait qu'un autre voulût », <comme c'est possible>.

VII, 807 b : ταῦτα οὖν δὴ δι' ἀκριθείας μὲν ἱκανῆς, ὥς καὶ νῦν εἰ ζητοῖμεν ἂν, ἕως οὐκ ἂν ποτε γίγνοιτο.

X, 903 c : ταῦτα εἰ μὲν σε πείθει Κλεινίχς ὅδε καὶ ξύμπασα ἡμῶν ἡδε ἡ γερούσια περὶ θεῶν ὥς οὐκ οἶσθα ὅ τι λέγεις, καλῶς ἂν σοι θεὸς συλλαμβάνοι : εἰ δ' ἐπιδεῆς ἔτι λόγου τινὸς ἂν εἴης, λεγόντων ἡμῶν πρὸς τὸν τρίτον ἐπάκουε, εἰ νοῦν καὶ ὁπωσοῦν ἔχεις. « si, comme il est possible, tu avais besoin... »

DÉM., *Leptine*, 117 : εἰ μὲν... τις ἔχει δεῖξαι κάκεινους, ὧν ἔδοσαν τῷ τι, τοῦτ' ἀφηρημένους, συγχωρῶ καὶ ὅμῃς ταῦτό τοῦτο ποιῆσαι, καίτοι τοῦτό γ' αἰσχρὸν ὁμοίως. Εἰ δὲ μηδ' ἂν εἴς ἐν ἅπαντι τῷ χρόνῳ τοῦτ' ἔχοι¹ δεῖξαι γεγονός, τίνας εἶναι ἑφ' ἡμῶν πρῶτον καταδειχθῆ² τοιοῦτον ἔργον ; « si, comme il est probable, jamais personne ne pourra prouver... »

Couronne, 190 : εἰ... μήτ' ἔστι μήτε ἦν μήτ' ἂν εἰπεῖν ἔχοι μηδαῖς μηδέπω καὶ τήμερον, τί τὸν σύμβουλον ἐχρῆν ποιεῖν ;

POLYBE, 3, 31 : εἰ δὲ μηδαῖς ἂν... τολμήσει τοῦτ' εἰπεῖν « comme personne n'oserait dire. »

Remarque. — Dans ces exemples, εἰ ἂν n'a pas la valeur de εἰ κε dans la poésie épique, l'enclitique κε ne faisant qu'un avec la conjonction εἰ, ou ne donnant à la phrase qu'un sens très faible d'éventualité. Ici, au contraire, les deux particules s'analysent comme si elles appartenaien à deux propositions différentes. Là même où, comme dans l'exemple cité (PLAT., *Lois*, VII, 807 b), la particule ἂν semble au premier abord inutile et redondante (εἰ

1. εἰ... μηδ' ἂν εἴς... ἔχοι leçon des meilleurs mss S et L (Vulg. εἰ... μηδαῖς ἔχει). Le potentiel ἂν ἔχοι qui généralise l'expression, convient beaucoup mieux que l'indicatif ἔχει à l'ensemble du contexte ἐν ἅπαντι τῷ χρόνῳ...

2. καταδειχθῆ leçon des mss S et L (Vulg. καταδειχθείη) « pourquoi faut-il que ce soit nous qui donnions le premier exemple? »

ζητοῖμεν ἄν), en réalité elle confère à la phrase un sens que εἰ seul ne suffirait pas à exprimer d'une manière précise. « Εἰ ζητοῖμεν » « si nous cherchions » n'est qu'une simple hypothèse en l'air pour ainsi dire ; « ζητοῖμεν ἄν » « nous pourrions chercher » marque une éventualité possible. L'expression totale « εἰ ζητοῖμεν ἄν » implique non seulement la subjectivité de l'idée, mais encore l'objectivité du fait, et se traduira par conséquent : « s'il nous arrivait de chercher <comme nous ferons peut-être> ». »

Remarque I. — Euripide avait déjà employé εἰ et ἄν côte à côte, mais dans un sens différent, croyons-nous.

Hélène, 825 : *Hélène* : πάντ' οἶδ', ἐρεῖ τε συγγόνῳ παρόντα σε.

Ménélas : θνήσκειμεν ἄν · λαθεῖν γὰρ οὐχ οἶδόν τέ μοι.

Hélène : εἴ πως ἄν ἀναπείσαιμεν ἱκετεύοντέ νιν.

Ici εἰ a un sens plutôt interrogatif que suppositif. Cette proposition ne dépendant d'aucun verbe peut être considérée comme une optative en même temps qu'une potentielle ; comme un composé des deux propositions suivantes : « εἰ... ἀναπείσαιμεν » « Ah ! si nous pouvions le persuader ! » et « ἄν ἀναπείσαιμεν » « peut-être le persuaderons-nous ». Elle se traduira : « Qui sait ? Peut-être pourrions nous le persuader ».

εἰ d'ailleurs peut parfaitement s'employer avec ἄν dans une interrogation indirecte, du moins en prose, témoin cet exemple de Platon, *Lois*, III, 696 b :

δίχασον τοῖνον αὐτὸς τὸν λόγον ἀκούσας, εἴ σοι δέξαιο ἄν σύνοικον ἢ γείτονα εἶναι τινα σφόδρα μὲν ἀνδρείον, μὴ σώφρονα δὲ, ἀλλ' ἀκόλαστον.
« Juge si tu accepterais pour camarade... »

En un mot, toutes les significations particulières que peut revêtir d'après le contexte une proposition avec εἰ au potentiel, à savoir : souhait, interrogation, hypothèse vraisemblable, dépendent du sens que l'on donne à la conjonction. Un exemple intéressant est celui que nous avons cité (XÉN., *Mém.*, 4, 4, 16) dans lequel les trois significations conviennent à la rigueur. « Πρὸς σὲ ἀποβλέπω, εἰ μοι ἐθέλῃσαις ἄν... » 1° « s'il se pouvait que tu voulusses ! » — 2° « En me demandant si tu voudrais » — 3° « s'il arrivait que tu voulusses ».

Remarque II. — Avant Xénophon, les propositions qui nous occupent étaient exprimées simplement, comme des suppositions ordinaires, par εἰ et l'optatif ; l'idée latente était suggérée par l'ensemble de la phrase.

SOPH., *Trachin.*, 57 : La Suivante engage Déjanire à envoyer un de ses enfants, Hyllus par exemple, prendre des nouvelles d'Héraclès, leur père :

πῶς παῖσι μὲν τοσοῖςδε πληθύνεις, ἄταρ
 ἄνδρὸς κατὰ ζήτησιν οὐ πέμπεις τινά,
 μάλιστα δ'ὄνπερ εἰκὸς Ὑλλόν, εἰ πατὴρ
 νέμοι τιν' ὥραν τοῦ καλῶς πράσσειν δοκεῖν ; « étant donné

qu'il a peut-être <sans doute> quelque souci de savoir si son père va bien »¹.

4° SUPPOSITIVES RESTRICTIVES.

Ces propositions sont introduites en français par les locutions : α) *pourvu que*, à la condition que, si toutefois ; β) *excepté si*, à moins que. En grec, le sens restrictif n'est généralement pas exprimé par un adverbe spécial, mais ressort du contexte. Ces propositions sont donc des suppositives ordinaires acquérant une valeur particulière par leur relation avec le reste de la phrase.

α) εἰ, quelquefois ἐπεὶ (du moment que) avec l'optatif, répond au sens de « pourvu que », « si toutefois », après n'importe quel temps, quand il s'agit d'un fait purement subjectif.

SOPH., *Æd. Col.*, 352 : δεύτερος' ἡγεῖται τὰ τῆς
 οἴκοι διαίτης, εἰ πατήρ τροφὴν ἔχοι.

EURIP., *Héc.*, 853 : Agamemnon : ... βούλομαι θ' οὐνεκ' ἀνόσιον ξένον
 καὶ τοῦ δικαίου τήνδε σοὶ δοῦναι δίκην,
 εἴ πως φανείη γ' ὥστε σοὶ τ' ἔχειν καλῶς,
 στρατῶ τε μὴ δόξαιμι Κασάνδρας χάριν
 Θρήνης ἄνακτι τόνδε βουλευσαί φόνον.

1. L'explication de Wunder (Didot) ne nous paraît pas logique : « In optativo νέμοι nemo haerebit qui intellexerit in verbis praecedentibus hanc sententiam inesse : μάλιστα δὲ πέμποις ἄν Ὑλλόν » Le raisonnement n'est pas celui-ci : « Tu enverrais Hyllus, s'il avait souci de son père. » Il pourrait être : « Hyllus irait à la recherche de son père, si... » Mais alors les paroles de la servante seraient moins une exhortation adressée à Déjanire, qu'un reproche fait à Hyllus, reproche qui n'a pas sa raison d'être, puisque Hyllus déclare qu'il va partir (v. 86, ἀλλ' εἰμι, μῆτερ). La servante énonce sous forme de supposition un fait qu'elle ne peut évidemment pas affirmer, Hyllus ne lui ayant rien dit, mais qu'elle trouve naturel et vraisemblable : « pourquoi n'envoies-tu pas Hyllus, si, comme il est probable, il a quelque souci, etc. ? » Si un reproche existe *dans sa pensée*, ses paroles en tous cas ne l'expriment que d'une manière indirecte, atténuée, polie, comme il convient à une esclave parlant de son maître.

XEN., *Econ.*, 11, 12 : ἐπεὶ τις ἐσθίειν τὰ ἱκανὰ ἔχει, ἐκπονοῦντι ὀρθῶς μᾶλλον δοκεῖ μοι ἡ ὑγίεια παραμένειν¹.

β) « *A moins que* » se rend en grec par εἰ μὴ avec l'optatif, si le fait supposé est considéré comme possible.

EURIP., *Hécube*, 786 : Agam. φεῦ, φεῦ· τίς οὕτω δυστυχῆς ἔφυ γυνή;

Héc. οὐκ ἔστιν, εἰ μὴ τὴν τύχην αὐτὴν λέγοις.

LYSIAS, 24, 25 : οὐδ' ἂν αὐτὸς φήσειεν, εἰ μὴ βούλοιτο.... « *à moins qu'il ne veuille....* »

ARISTOTE, *Mor. Nicom.*, 8, 4, 2 : οἱ... κακοὶ οὐ χαίρουσιν ἐαυτοῖς, εἰ μὴ τις ὠφέλεια γίγνοιτο.

STRABON, 13, 1, 32 : Les Troyens, dit Strabon, honorent par des sacrifices les tombeaux d'Achille, de Patrocle, d'Antiloque, d'Ajag; mais ils ne vénèrent point Héraclès : Ἡρακλέα δ' οὐ τιμῶσιν, αἰτιώμενοι τὴν ὑπ' αὐτοῦ πόρθησιν. Ἄλλ' ἐκεῖνος μὲν, φαίη τις ἂν, οὕτως ἐπόρθησεν ὥστ' ἀπολιπεῖν τοῖς ὕστερον πόλιν· οὗτοι δ' ἠφάνισαν τελείως, οἷς ἐναγλίζειν ἀξιοῦσι καὶ τιμᾶν ὡς θεοὺς· εἰ μὴ τοῦτ' αἰτιάσαιντο « *à moins qu'ils lui reprochent, peut-être lui reprochent-ils* » διότι οὗτοι μὲν δίκαιον πόλεμον ἐξήνεγκαν, ἐκεῖνος δ' ἄδικον, ἔνεχ' ἔππων Λαομέδοντος.

15, 1, 54 : πολλὰς γαμοῦσιν <les Indiens> ὠνητὺς παρὰ τῶν γονέων...· εἰ δὲ μὴ σωφρονεῖν ἀναγκάσαιεν, πορνεύειν ἔξεστι.

LUCIEN, *Sur la Danse*, 18 : οὐκ ἂν ἀφείη τὸ βέλος Αἰθίοψ ἀνὴρ..., εἰ μὴ πρότερον ὀρχήσαιτο.

Πλὴν εἰ « *à moins que* » « *excepté si* » se construit de la même manière :

STRABON, 15, 1, 49 : οὐκ ἔστι.... πλείους μεταχειρίζεσθαι τὸν αὐτὸν, πλὴν εἰ τῶν φιλοσόφων τις εἴη.

15, 1, 51 : οὐκ ἔστι πλείω τὸν αὐτὸν μεταβάλλεσθαι, πλὴν εἰ δῖτους ὑποτελοῖη φόρους.

1. Aristophane présente un exemple intéressant de l'emploi de εἰ « *pourvu que* » avec l'optatif futur, après un temps secondaire :

Chev., 774 : Cléon au peuple : ἤνικ' ἐβούλευδ' σι, χρήματι πλείτ' ἀπέδειξα | ἐν τῷ κοινῷ, τοὺς μὲν στρέβλων, τοὺς δ' ἄγχων, τοὺς δὲ μεταίτων, | οὐ φροντίζων τῶν ἰδιωτῶν οὐδένας, εἰ σοὶ χαρισίμην.

5° SUPPOSITIVES ALTERNATIVES.

En général, ces propositions introduites par εἴτε... εἴτε (HEROD., 1, 19 — SOPH., *El.*, 606 — THUC., 4, 118 — PLAT., *Rép.*, 471 d ; *Phil.*, 34 b, etc.) ont, à l'époque classique, leur verbe au mode indicatif, comme en latin. C'est que l'idée d'alternative amène l'idée d'affirmation, l'une des deux hypothèses devant être réelle, et toutes deux étant présentées de la même manière.

En théorie pourtant, les deux faits supposés peuvent être énoncés comme simplement possibles, subjectifs ; ou encore l'un des deux comme moins probable que l'autre. Dans ces cas l'emploi de l'optatif potentiel est très logique. En fait, on ne rencontre guère d'exemples de ce genre que dans Homère. L'alternative est exprimée par ἢ ... ἢ.

ξ 183 : 'Ἀλλ' ἦτοι καὶ νῦν (Télémaque) μὲν εἰσομεν, ἢ κεν ἀλώῃ
ἦ καὶ φύγοι καὶ κεν οἱ ὑπέρσχοι χεῖρα Κρονίων.

Les trois hypothèses sont considérées comme également possibles.

Σ 306 : « Je ne fuirai pas devant Achille » dit Hector Οὐ μιν ἔγωγε
φεύξομαι ἐκ πολέμοιο δυσιχέος, ἀλλὰ μάλ' ἄντην
στήσομαι, ἢ καὶ φέρῃσι μέγα κράτος, ἢ καὶ φερούμην.

Hector présente la victoire d'Achille comme plus probable que la sienne. Il croit à la supériorité de son adversaire, et semble plus résigné à son sort que confiant en ses propres armes. Le sens est celui-ci : « Aussi bien s'il doit me vaincre que si je puis lui ravir la victoire ».

B Suppositives comparatives.

Dans ces sortes de propositions, la conséquente est sous-entendue ; ce qui se conçoit facilement, puisqu'elle ne ferait que répéter la proposition qui précède. Cette phrase : « Ils s'enfuient comme si la mort les menaçait » revient à dire « ils s'enfuient comme <ils fuiraient> si la mort les menaçait ». Les suppositions de ce genre sont de simples conceptions de l'esprit ; aussi les plus anciens textes nous présentent-ils dans ce cas l'optatif, mode subjectif. Même après un verbe principal au passé, indiquant une action qui ne peut plus se renouveler, la suppositive a son

verbe à l'optatif quand la comparaison porte sur un fait général, encore possible, sinon pour le sujet principal, mais pour d'autres personnes. — Le mode irréel ne peut s'employer que lorsque l'action n'est plus possible dans aucun cas et que l'écrivain veuille exprimer cette impossibilité.

Dans Homère, les propositions suppositives comparatives sont introduites de la manière la plus simple par la conjonction de comparaison *ὥς* et la suppositive *εἰ* : *ὥς εἰ* toujours. Sauf une seule exception, le verbe principal est toujours au passé¹.

Λ 389 : οὐκ ἀλέγω, ὥς εἴ με γυνὴ βάλῃ ἢ πᾶσις ἄφρων.

B 780 : Οἱ δ' ἄρ' ἴσαν, ὥς εἴ τε πυρὶ χθών πᾶσα νέμοιτο.

Λ 467 : ἀμφὶ μ' Ὀδυσσεύος ταλασίφρονος ἔκετ' αὐτῇ
τῷ ἰκέλη, ὥς εἰ βιώατο μούνον ἐόντα.

X 410 : τῷ δὲ μάλιστα ἄρ' ἔην ἐναλίγκιον, ὥς εἰ ἅπασα
Ἴλιος ὀφρυόεστα πυρὶ σμύχοιτο κατ' ἄκρης.

ι 514 : ἄψ' ἐπέθηχ', ὥς εἰ τε φαρέτρῃ πῶμ' ἐπιθείη.

κ 415 : δόκησε δ' ἄρα σφίσι θυμός
ὥς ἔμεν, ὥς εἰ πατρὶδ' ἰχοίατο καὶ πόλιν αὐτῶν.

κ 419 : ὥς ἐχάρημεν
ὥς εἴ τ' εἰς Ἰθάκην ἀφικοίμεθα πατρὶδα γαῖαν.

ρ 366 : βῆ δ' ἵμεν αἰτήσων ἐνδέξια φῶτα ἕκαστον
πάντοσε χεῖρ' ὀρέγων, ὥς εἰ πτωχὸς πάλαι εἴη.

Dans tous ces exemples, excepté Λ 389, le fait supposé n'a pas existé, ne peut plus exister, cela est vrai, mais cette question de la réalité du fait n'est pas ce qui préoccupe l'auteur ; celui-ci considère l'action comme une conception de l'esprit, comme une idée subjective : l'emploi du potentiel est donc très régulier.

Il en est de même dans ce passage d'Homère, où *εἰ* d'ailleurs se trouve remplacé par *ὅτε*, ce qui prouve une fois de plus la parenté des conjonctions suppositives et des conjonctions temporelles.

Théog., 700 : εἴσατο δ' ἅντα
ὀφθαλμοῖσιν ἰδεῖν ἢ δ' οὐασιν ὄσσαν ἀκοῦσαι
αὐτῶς, ὥς ὅτε Γαῖα καὶ Οὐρανὸς εὐρύς ὕπερθεν
πίλναινθ'.

1. *ὥς εἰ* avec l'indicatif se lit N 492 :

αὐτὰρ ἔπειτα
λαοὶ ἐπονθ', ὥς εἴ τε μετὰ κτίλον ἔσπετο μῆλα
πιόμεν' ἐκ βοτάνης γάνυται δ' ἄρα τε φρένα ποιμήν.

C'est qu'ici l'auteur veut exprimer moins une idée subjective, qu'un fait habituel.

Hérodote introduit les suppositives comparatives par *ὥς εἰ*, *κατάπερ εἰ*, *ὥσπερ εἰ*, et emploie toujours l'optatif subjectif à quelque temps que le fait se rapporte.

3, 140 : σὺ καίνομαι εἰς ὅς ἐμοὶ οὐδεμίαν ἔχοντί κ' αὖ δύναμιν ἔδωκας, εἰ καὶ σμικρὰ, ἀλλ' ὧν ἴσθι γε ἡ χάρις ὁμοίως ὥς εἰ νῦν κοθέν τι μέγα λάβοιμι.

4, 99 : καὶ παραπλήσια ταύτῃ <τῇ χώρῃ> καὶ οἱ Ταῦροι νέμονται τῆς Σκυθικῆς, ὥς εἰ τῆς Ἀττικῆς ἄλλο ἔθνος καὶ μὴ Ἀθηναῖοι νεμοίετο τον γουνὸν τὸν Σουνιακόν..... ὥς εἰ τῆς Ἰηπυγίης ἄλλο ἔθνος καὶ μὴ Ἰήπυγες ἀρξάμενοι ἐκ Βρεντεσίου λιμένας ἀποταμοίετο μέχρι Τράντος καὶ νεμοίετο τὴν ἄκρην.

1, 170 : ἐκέλευε... τὰς ἄλλας πόλεις... μὴδὲν ἦσσαν νομίζεσθαι κατὰπερ εἰ δῆμοι εἶεν.

3, 23 : ...ἀπ' ἧς <κρήνης> λουόμενοι λιπαρώτεροι ἐγίνοντο, κατὰπερ εἰ ἐλαίου εἴη.

4, 155 : ἐπειρωτῶντι δὲ οἱ χρᾶ (prés. hist.) ἡ Πυθίη τάδε·

Βάττ', ἐπὶ φωνὴν ἤλθες.

ὥσπερ εἰ εἴποι 'Ελλάδι γλώσση χρεωμένη· ὦ βασιλεῦ, ἐπὶ φωνὴν ἤλθες.
ὥσπερ εἰ est la locution employée par les poètes dramatiques :

SOPH., *Œd. Col.*, 775 : καίτοι τίς αὐτῇ τέρψις ἄκοντας φιλεῖν.

ὥς περ τις εἴ σοι λιπαροῦντι μὲν τυχεῖν
μὴδὲν διδοίῃ μὴδ' ἐπ' ἀρκέσει θέλει,
πλήρη δ' ἔχοντι θυμὸν ὧν χρήζουσιν, τότε
δωροῖθ', ὅτ' οὐδὲν ἡ χάρις χάριν φέροι·
ἔρ' ἂν μετὰ τοῦ τῆςδ' ἂν ἡδονῆς τύχοις;

Elle apparaît pour la première fois, semble-t-il, avec l'indicatif irréal dans ESCHYLE, *Agam.*, 1201 :

θαυμάζω δέ σου,
πόντου πέραν τραφεῖσαν ἀλλόθρου πόλιν
κυρεῖν λέγουσαν, ὥσπερ εἰ παρυστάτεις.

ὥσπερ, sans *εἰ*, se rencontre dans Aristophane, *Oiseaux*, 180 : ὥσπερ εἴποι τις « comme qui dirait ».

ὥς εἰ est relativement rare à l'époque classique, PLAT., *Phil.*, 44 b.

ὥς εἰ se lit encore dans Isocrate, *Panég. Ath.*, 147; la supposition se rapporte à un fait passé.

τοὺς ἄρχοντας <"Ελλήνας"> τοὺς... ὑποσπόνδους συλλαβεῖν ἐτόλμησεν (le roi des Perses) ὥς εἰ τοῦτο παρὰ νομήσειεν συνταράξων τὸ στρατόπεδον.

Cependant, à partir de l'époque attique, on n'emploie plus généralement que l'expression ὥσπερ ἂν εἰ « ainsi arriverait-il si ».

Ces propositions se construisent dès lors, sans doute à cause de la particule ἄν, comme des suppositives ordinaires; c'est-à-dire que l'optatif s'emploie pour un fait encore possible, principalement avec le sujet indéfini τις, le mode irréel pour un fait qui ne l'est plus.

XÉN., *Cyr.*, 1, 3, 2 : ὁ Κύρος εὐθὺς ἠσπάζετο αὐτὸν, ὥςπερ ἂν εἴ τις πάλαι φιλῶν ἀσπάζοιτο.

PLAT., *Protag.*, 318 b : ἀλλὰ μὴ οὕτως, ἀλλ' ὥςπερ ἂν εἴ... Ἱπποκράτης ὅδ' ἐπιθυμήσειε... κτλ.

Protag., 327 e : Εἴθ' ὥςπερ ἂν εἴ ζητοίης τις διδάσκαλος τοῦ ἐλλεγεῖν, οὐδ' ἂν εἰς φανείη...

Protag., 343 e : ἀλλ' ὑπερβατὸν δεῖ θεῖναι ἐν τῷ ᾄσματι τὸ « ἀλαθέως »..... ὥςπερ ἂν εἴ θεῖμεν αὐτὸν λέγοντα τὸν Πιτταχὸν... κτλ.

Crat., 410 b : ἴσως οὖν λέγει, ὥςπερ ἂν εἴ εἴποι... κτλ.

Crat., 430 a : Ψοφεῖν ἔγωγ' ἂν φαίην τὸν τοιοῦτον, μάτην αὐτὸν ἑαυτὸν κινουῦντα, ὥςπερ ἂν εἴ τι χαλκεῖον κινήσειε χρούσας.

Gorg., 451 a : ὥςπερ ἂν εἴ τις με ἔροιτο....., εἴποιμ' ἂν αὐτῷ.....

Alcib. I^{re}, 125 d : Τις οὖν αὕτη ἡ τέχνη; ὥςπερ ἂν εἴ σε ἐροίμην..... κτλ.

Alcib. I^{re}, 126 a : ὥςπερ ἂν εἴ σὺ με ἔροιτο....., εἴποιμ' ἂν...

Protag., 344 b : λέγει γὰρ μετὰ τοῦτ' ὀλίγα διελθὼν, ὥς ἂν εἴ λέγοι....., κτλ.

DÉMOSTH., *Couronné*, 243 : ὥςπερ ἂν εἴ τις ἰατρὸς... τοῖς κάμνουσιν... μὴ λέγοι μηδὲ δεικνύοι δι' ὧν ἀποφεύγονται τὴν νόσον. « Eschine ressemble à un médecin qui... »

ISOCHR., 1, 28 : παραπλήσιον οἱ τοιοῦτοι (les avares) πάσχουσιν, ὥςπερ ἂν εἴ τις ἵππον κτήσεται καλὸν κακῶς ἵππεύειν ἐπιστάμενος.

Et sans ἄν :

PLAT., *Protag.*, 352 a : ὥςπερ εἴ τις... εἴποι.

Sisyphe, 588 c : ὥςπερ εἴ τις Καλλίστρατον γινώσχοι μὲν ὅστις ὁ Καλλίστρατος, μὴ μέντοι ἐπίσταται ὅπου εἴη ἐξευρεῖν.

Mais avec le mode irréel, pour insister sur l'invraisemblance ou l'impossibilité du fait supposé :

PLAT., *Protag.*, 346 c : οὐ τοῦτο λέγει, ὥςπερ ἂν εἰ ἔλεγε.....

Gorg., 474 c : ὥςπερ ἂν εἰ... σε ἡρώτων...

ISOCR., 148 : πρὸς μόνους τοὺς προγόνους τοὺς ἡμετέρους συμβαλόντες ὁμοίως διεφθάρησαν, ὥςπερ ἂν εἰ πρὸς ἅπαντας ἀνθρώπους ἐπολέμησαν.

Il est à remarquer que l'optatif, dont l'emploi depuis les origines du grec n'a fait que s'étendre partout ailleurs à mesure que la langue évoluait, a plutôt perdu du terrain dans les suppositives comparatives, à l'époque classique. Cette tendance à modeler ces propositions sur les suppositions ordinaires a eu pour cause le développement croissant de l'esprit d'analyse, sous l'influence probable des philosophes et des rhéteurs.

c Suppositives concessives.

La signification accessoire de concession n'influe en rien sur la manière dont une hypothèse est conçue. Elle résulte de l'opposition des deux faits juxtaposés, opposition qui ressort du contexte. Le plus généralement, l'antécédente et la conséquente sont dans un rapport de cause et d'effet, pour ainsi dire. Mais ce rapport, rien ne l'exprime; il constitue une de ces idées latentes du langage que le rapprochement des deux actions énoncées fait naître nécessairement. Si au contraire ces idées sont telles qu'elles semblent plutôt s'opposer entre elles que s'appeler, le rapport qui les lie est tout différent; l'une n'est plus envisagée comme une conséquence de l'autre, elle existe *malgré* celle-ci. De là le sens concessif. Cette phrase « il guérirait, s'il n'employait pas ce remède », signifie d'ordinaire « il guérira *parce qu'il* n'aura pas employé ce remède » (que je juge plus funeste qu'utile); il suffit que par l'intonation l'on mette la suppositive en relief pour qu'elle puisse avoir cet autre sens : « il guérira, et *pourtant* il n'aura pas employé ce remède ». De la juxtaposition de deux idées naît leur alliance ou leur contraste, suivant le sens général du passage.

Les suppositives concessives sont naturellement introduites par la conjonction «*i* accompagnée d'une particule destinée à la faire ressortir. Le mode employé est l'optatif pour une hypothèse pure-

ment subjective, ce qui est le cas de beaucoup le plus fréquent¹.

Homère emploie les locutions εἴ κε, εἴπερ, οὐδὲ(μηδὲ) εἰ, καὶ εἰ, εἰ καί.

X 220 : οὐδ' εἴ κεν μᾶλα πολλὰ πάθοι ἐκάεργος Ἀπόλλων.

Ψ 345 : οὐκ ἔσθ' ὅς κέ σ' ἔλῃσι μετάλμενος οὐδὲ παρέλθῃ,
οὐδ' εἴ κεν μετόπισθεν Ἀρείονα δῖον ἐλαύνει.

ο 545 : Τηλέμαχ', εἰ γάρ κεν σὺ πολὺν χρόνον ἐνθάδε μέμνῃς,
τόνδε τ' ἐγὼ κοιμῶ.....

υ 49 : εἴ περ πεντήκοντα λόγοι μερόπων ἀνθρώπων
νῶϊ περισταῖεν, κτεῖναι μεμαῶτες Ἄρηϊ,
καὶ κεν τῶν ἐλάσαιο βόας καὶ ἴφια μῆλα.

Θ 22 : ἀλλ' οὐκ ἂν ἐρύσσαιτ' ἐξ οὐρανόθεν πεδίονδε
Ζῆν' ὕπατον μήστωρ, οὐδ' εἰ μᾶλα πολλὰ κάμοιτε.

I 447 : Ὡς ἂν ἔπειτ' ἀπὸ σείο, φίλον τέκος, οὐκ ἐθέλοιμι
λείπεσθ', οὐδ' εἴ κέν μοι ὑποσταίῃ θεὸς αὐτός. — [Cf. T 322).

μ 78 : οὐδέ κεν ἀμβαίῃ βροτὸς ἀνὴρ, οὐ καταβαίῃ,
οὐδ' εἴ οἱ χεῖρές τε εἰκόσι καὶ πόδες εἴεν (cf. μ 88, ξ 56, χ 61).

ω 172 : ἀλλ' ὅτε χεῖρας ἔκανεν Ὀδυσσεύς μέγα τόξον,
ἐνθ' ἡμεῖς μὲν πάντες ὁμοκλόμεν ἐπέεσσιν (s. e. le porcher).
τόξον μὴ δόμεναι, μηδ' εἰ μᾶλα πόλλ' ἀγορεύοι.

Δ 347 : νῦν δὲ φίλως χ' ὀρόωτε καὶ εἰ δέκα πύργοι Ἀχαιῶν
ὑμῶν προπάροιθε μαχοίαιτο νηλεὲς χαλκῷ (cf. ν 292, χ 13).

II 746 : Εἰ δὴ που καὶ πόντῳ ἐν ἰχθυόεντι γένοιτο,
πολλοὺς ἂν κορέσειεν ἀνὴρ ὅδε, τῆθεα διφῶν,
νηὸς ἀποθρώσκων, εἰ καὶ δυσπέμφελος εἴη (cf. ε 485, θ 139, 217).

η 50 : Nausicaa à Ulysse : ...σὺ δ' ἔσω κίε μηδέ τι θυμῷ
τάρβει· θαρσαλέος γὰρ ἀνὴρ ἐν πῆσιν ἀμείνων
ἔργοισιν τελέθει, εἰ καὶ ποθεν ἄλλοθεν ἔλθοι.

Après Homère, on n'emploie plus que οὐδὲ (μηδὲ) εἰ, et εἰ καὶ (καὶ εἰ), les modes restant les mêmes que dans les suppositives ordinaires.

XEN., *Anab.*, 3, 2, 24 : Μυκοῖς βασιλεὺς πολλοὺς μὲν ἡγεμόνας ἂν δοίη
καὶ ὁδοποιήσειέ γ' ἂν αὐτοῖς, καὶ εἰ σὺν τεθρίπποις βούλοιντο ἀπιέναι.

1. L'indicatif se lit dans Homère η 191..... εἰ καὶ μᾶλα τηλόθεν ἐστίν (fait réel);
le subjonctif dans les vers suivants de Solon cités par Démosth., *Ambass.*, 255 :

ὤψηλόν δ' ὑπὲρ ἔρκος ὑπέρβορον, εὖρε δὲ πάντως,
εἰ καὶ τις φεύγων ἐν μυχῷ ἢ θαλάμῳ. (fait éventuel).

DÉMOSTH., *Lept.*, 134 : ἐν γ' αἰσχρὸν οὐδ' ἂν εἴ τι γένοιτο ἀφαιρεθείη.

Couronne, 168 : ἦκεν < ὁ Φίλιππος > ἔχων τὴν δύνάμιν καὶ τὴν Ἑλλάτειαν κατέλαθεν, ὥς οὐδ' ἂν εἴ τι γένοιτο ἔτι συμπνευσάντων ἂν ἡμῶν καὶ τῶν Θηβαίων.

D'autre part, par l'analogie des suppositives éventuelles, on créa la locution ἐὼν καὶ, καὶ ἐὼν, καὶ devant le subjonctif, quand le verbe principal était au futur ou au présent. *Gnom.* : γελᾷ δ' ὁ μῶρος, καὶ ἂν τι μὴ γελοῖον ᾖ.

Mais plus tard, dans les temps post-classiques, les deux expressions ont pu se fondre en une seule, comme dans cet exemple de Lucien.

15, 51 : ἰκανὸν < ἔστα! > εἰ καὶ ἓν ἐνα τινά..... ἀνασπάζοιμεν.

A Suppositives fréquentatives.

Une supposition au mode potentiel, n'étant qu'une simple conception de l'esprit, ne se rapporte par elle-même à aucun temps, et n'implique ni la réalité ni la non-réalité du fait, comme il a déjà été dit et prouvé; elle marque je ne sais quoi de vague, d'indéterminé, à la manière d'un substantif abstrait ou d'un infinitif, que le contexte explique et précise. Par exemple, cette proposition « *si je le voyais* » représente la même idée que le substantif « *sa vue* » ou l'infinitif « *le voir* ». La phrase A « *si je le voyais, je me réjouirais* » répond exactement à celle-ci : « *à sa vue je me réjouirais* » ou à cette autre « *de le voir, je me réjouirais* ». De même les deux phrases suivantes B « *si je le voyais, je me réjouissais* » — C « *si je le vois, je me réjouis* » peuvent se traduire « *à sa vue (de le voir), je me réjouissais* » — « *A sa vue, (de le voir), je me réjouis* ». Dans les trois phrases, la même idée est représentée par le même mot abstrait; la valeur modale n'a point changé : par conséquent, logiquement parlant, les trois suppositions seront exprimées par le potentiel, mode de l'idée subjective.

A εἰ ὁρώην αὐτόν, χαίρομαι ᾗ.

B εἰ ὁρώην αὐτόν, ἔχειρον (ᾗ).

C εἰ ὁρώην αὐτόν, χαίρω.

Quant à la nuance fréquentative qui s'ajoute au sens suppositif dans B et dans C, elle est contenue dans le verbe principal

(imparfait ou présent itératif) d'où elle se reflète en quelque sorte sur la phrase tout entière.

Ainsi s'expliquent en théorie et l'emploi de l'optatif, et la valeur fréquentative que ce mode *semble* avoir. Cette dernière signification n'est qu'un sens d'emprunt et n'appartient pas plus en propre à l'optatif qu'aux autres modes. Pour peu que l'on présente le fait supposé comme réel ou comme probable, l'indicatif et le subjonctif peuvent être employés, et acquièrent semblablement une valeur itérative au contact du verbe principal.

Donc, il y avait deux moyens logiques d'exprimer une supposition fréquentative à propos d'un fait réel : 1^o par l'optatif εἰ ὀρώην; 2^o par l'indicatif εἰ ἐώρων, εἰ ὄρω. Le latin a opté pour l'indicatif « si videbam, si video », sans doute pour éviter une confusion avec le subjonctif irréel. En grec, c'est l'optatif qui l'a emporté de plus en plus, étant donné que le mode irréel était exprimé par l'indicatif.

De plus, en grec, le subjonctif étant une fois entré en concurrence avec l'optatif, il y a eu une tendance à subordonner l'emploi des modes au temps du verbe principal. Nous étudierons à part le cas où le verbe principal est au passé (B), et celui où il est au présent (C).

B. — Homère emploie l'optatif.

Ω 767 : ἀλλ οὐπω σεῦ ἄκουσα κακὸν ἔπος, οὐδ' ἀσύφλητον
ἀλλ' εἴ τίς με καὶ ἄλλος ἐνὶ μεγάροισιν ἐνέπτοι
.....
.....σὺ τὸν γ' ἐπέεσσι παρσιφάμενος κατέρυκες.

Hérodote aussi se sert de l'optatif presque toujours.

1, 100 : εἴ τινα πυνθάνοιτο ὑβρίζοντα, τοῦτον. ... κατ' ἀξίην ἐχάστου ἀδικήματος ἐδिकाίου.

1, 196 : εἰ δὲ μὴ συμφεροίατο, ἀποφέρειν τὸ χρυσίον ἔκειτο νόμος.

2, 109 : εἰ δὲ τινος τοῦ κλήρου ὁ ποταμός τι παρέλοιτο, ἐλθὼν ἂν πρὸς αὐτὸν ἐσήμαινε τὸ γεγενημένον.

2, 179 : εἰ δέ τις ἐς τῶν τι ἄλλο στομάτων τοῦ Νεῖλου ἀπείκοιτο, χρῆν ὁμόσαι μὴ... ἐκόντα ἐλθεῖν.

L'indicatif se lit 1, 196 : ὥς... δὴ διεξέλθοι ὁ κῆρυξ πωλέων τὰς εὐειδестаτάς τῶν παρθένων, ἀνίστη ἂν τὴν ἀμορφεστάτην ἢ εἴ τις αὐτέων ἔμπηρος ἦν, καὶ ταύτην ἀνεκήρυσσε.

A l'époque attique, l'optatif l'emporte encore. Toutefois des exemples assez nombreux de l'indicatif avec εἴ τις se rencontrent surtout chez Thucydide, puis chez Xénophon.

ESCH., *Prom.*, 478 : Τὸ μὲν μέγιστον, εἴ τις εἰς νόσον πέσοι,
οὐκ ἦν ἀλέξημ' οὐδέν...

SOPH.¹, *Trach.*, 908 : εἴ του φίλων βλέψειεν οἰκετῶν δέμας,
ἔκλαιεν ἡ δύστηνος εἰςορωμένη.

THUCYD., 2, 5, 4 : ἐβούλοντο γὰρ σφίσιν, εἴ τινα λάβοιεν, ὑπάρχειν
ἀντὶ τῶν ἔνδον.

7, 18, 2 : καὶ διὰ τοῦτο εἰκότως δυστυχεῖν τε ἐνόμιζον, καὶ ἐνεθυ-
μοῦντο τήν τε περὶ Πύλον ξυμφορὰν καὶ εἴ τις ἄλλη αὐτοῖς γένοιτο.

7, 29, 4 : Ἐσπεσόντες δὲ οἱ Θρᾷκες ἐς τὴν Μυκαλησσὸν τάς τε οἰκίας
καὶ τὰ ἱερὰ ἐπόρθουν, καὶ τοὺς ἀνθρώπους ἐφόνευσαν φειδόμενοι οὔτε πρεσβυτέ-
ρας οὔτε νεωτέρας ἡλικίας, ἀλλὰ πάντας ἐξῆς, ὅτῳ ἐντύχοιεν, καὶ παῖδας
καὶ γυναῖκας κτείνοντες, καὶ προσέτι καὶ ὑποζύγια καὶ ὅσα ἄλλα ἐμψυχα
ἴδοιεν.

8, 66, 2 : εἰ δέ τις καὶ ἀντεῖποι, εὐθὺς.... τεθνήκει.

XEN., *Mémor.*, 1, 3, 5 : ποτὸν δὲ πᾶν ἡδὺ τὴν τῷ Σωκράτει διὰ τὸ μὴ
πίνειν, εἰ μὴ διψῶτι.

Anab., 4, 5, 13 : τὴν τοῖς ὀφθαλμοῖς ἐπικούρημα τῆς χιόνος, εἴ τις
μέλαν τι ἔχων πρὸ τῶν ὀφθαλμῶν πορεύοιτο...

Anab., 1, 9, 19 : Κύρος, εἴ τινα ὁρώη..., προσεδίδου.

Anab., 2, 3, 11 : ...εἴ τις αὐτῷ δοκοίη.... βλακεύειν,... ἔπαισεν ἄν.

Hell., 7, 1, 21 : εἴ τινες διώξειαν αὐτοὺς, τούτους, ὁπότε ἀποχώροιεν,
ἐπικείμενοι καὶ ἀκοντίζοντες δεινὰ εἰργάζοντο.

ESCH., *Ctésiph.*, 194 : ἐγράφοντο ἀλλήλους..., εἰ τι ἐξαμάρτοιεν εἰς
τὴν πόλιν.

Tel est l'usage général à l'époque classique et dans les temps
postérieurs. Thucydide et Xénophon semblent être les seuls qui
ne l'aient pas toujours suivi. En dehors des exemples que nous
avons cités, Thucydide, après εἴ τις, emploie constamment l'in-
dicatif.

1. Sophocle emploie l'indicatif avec εἴ au sens fréquentatif, *Phil.*, 292 :

εἴ τ' ἔδει τι καὶ ποτὸν λαθεῖν
καὶ που πάγου χυθέντος, οἷα χεῖματι,
ἔϋλον τι θραύσαι, ταῦτ' ἂν ἐξέρπων τάλας
ἐμηχανώμην.

2, 7, 1 : παρεσκευάζοντο... οἱ Λακεδαιμόνιοι... πρεσβείας... πέμπειν παρὰ βασιλέα καὶ ἄλλοσε ἐς τοὺς βαρβάρους, εἴ ποθὲν τινα ὠφελίαν ἤλπιζον... προσλήψεσθαι.

2, 8, 3 : εἴ τέ τι ἄλλο τοιουτότροπον ξυνέβη γενέσθαι, πάντα ἀναζητεῖτο.

2, 17, 1 : οἱ δὲ πολλοὶ τά τε ἐρῆμα τῆς πόλεως ὥκησαν... καὶ εἴ τι ἄλλο βεβαίως κληστὸν ἦν.

2, 49, 1 : εἰ δὲ τις καὶ προέκαμνέ τι, ἐς τοῦτο πάντα ἀπεκρίθη.

5, 3, 4 : αὐτοὺς [δὲ] καὶ Πελοποννησίους καὶ εἴ τις ἄλλος Χαλκιδῆων ἦν, ξύμπαντας ἐς ἐπταχοσίους, ἀπέπεμψαν ἐς τὰς Ἀθήνας.

6, 24, 4 : Ὡστε διὰ τὴν ἄγαν τῶν πλειόνων ἐπιθυμίαν, εἴ τῳ ἄρα καὶ μὴ ἤρεσκεν, δεδιὼς μὴ ἀντιχειροτονῶν κακόνους δόξειεν εἶναι τῇ πόλει, ἡσυχίαν ἤγεν.

7, 10, 1 : εἴ τις ἐπηρώτα, ἀπεκρίνοντο....

8, 43, 2 : πρὸς τὸν Τισσαφέρνην λόγους ἐποιοῦντο <οἱ Λακεδαιμόνιοι> περὶ τῶν ἤδη πεπραγμένων, εἴ τι μὴ ἤρεσκεν αὐτοῖς.

8, 76, 2 : ἐποίησαν δὲ καὶ ἐκκλησίαν εὐθὺς οἱ στρατιῶται, ἐν ᾗ τοὺς μὲν προτέρους στρατῆγους καὶ εἴ τινα τῶν τριηράρχων ὑπώπτευσον, ἔπαυσαν, ἄλλους δ' ἀνθελόντο.

ΞΕΝ., *Anab.*, 5, 1, 16 : καὶ τὰ μὲν ἀγώγιμα εἴ τι ἦγον ἐξαιρούμενοι φύλακας καθίστασαν ὅπως σῶα εἴη...

5, 5, 14 : ... ἀντετιμῶμεν αὐτοὺς, καὶ εἴ τις αὐτοῖς φίλος ἦν τῶν βαρβάρων, τούτων ἀπειχόμεθα.

On dira peut-être que dans ces phrases εἴ τις a un sens plutôt indéfini que fréquentatif, que cette locution signifie « tous ceux qui, omnes, quicumque » plutôt que « chaque fois que, quotiescumque ». Et de fait on remarque chez les auteurs une certaine tendance à différencier ainsi par l'emploi de l'optatif ou de l'indicatif le sens itératif ou simplement indéfini d'une suppositive. Mais ce n'est là qu'une tendance et non une loi absolue. Dans l'exemple de Thucydide cité plus haut, 7, 18, 2 : ἐνεθυμοῦντο τὴν τε περὶ Πύλου συμφορὰν καὶ εἴ τις ἄλλη αὐτοῖς γένοιτο « ils regardaient le désastre de Pylos et *leurs autres revers* <comme le juste châtiment de leur faute> εἴ τις, avec l'optatif, équivalent à un pronom indéfini. Dans l'autre exemple 7, 29, 4 : πάντας, ὅτῳ (= εἴ τῳ) ἐντύχοιεν... <ἐκτεινόν>, le mot πάντας qui accompagne la suppositive indique bien que l'auteur a en vue l'ensemble des faits plutôt que leur séparation et leur répétition. Pendant quelque temps, l'usage est donc resté assez flottant au sujet du mode à employer, et la

distinction qu'on avait essayé d'établir entre l'optatif et l'indicatif n'a pas toujours été observée. Témoin encore l'exemple suivant où les deux modes sont employés côte à côte sans différence de sens appréciable.

XEN., *Agés.*, 11, 3 : ἐμίσει < Ἀγησίλαος > οὐκ εἴ τις κακῶς πάσχων ἡμύνετο, ἀλλ' εἴ τις εὐεργετούμενος ἀχάριστος γένοιτο.

C. — Quand le verbe principal est au présent ou au futur, l'usage a prévalu d'employer ἔν et le subjonctif. En réalité, le subjonctif pas plus que l'optatif n'a une valeur temporelle. En dehors de l'époque purement classique, on rencontre un certain nombre d'exemples où ce dernier mode avec εἰ apparaît même après un présent.

Batrachom., 194 : ἀλλ' ἄγε, παυώμεσθα, θεοί, τούτοιςιν ἀρήγειν
μή κέ τις ἡμείων τρωθῇ βέλει ὀξυόεντι ·
.....
εἰσὶ γὰρ ἀγχιμάχοι, καὶ εἰ θεὸς ἄντιος ἔλθοι.

SOPH., *Œd. Roi*, 917 : ἀλλ' ἐστὶ τοῦ λέγοντος, εἰ φόβους λέγοι « Œdipe s'abandonne au premier venu qui lui apporte des nouvelles effrayantes. »

Cet emploi n'est pas rare dans Strabon et dans Lucien.

STRABON, 11, 13, 2 : λιμνὴν ἔχει (la Médie) τὴν Σπαῦταν, ἐν ἣ ἅλεις ἐπανθοῦντες πῆττονται · εἰσὶ δὲ κνησμώδεις καὶ ἐπαλγεῖς, ἔλαιον δὲ τοῦ πάθους ἄκος, ὕδωρ δὲ γλυκὺ τοῖς καπυρωθεῖσιν ἱματίοις, εἴ τις κατ' ἀγνοίαν βάψειεν εἰς αὐτὴν πλύσεως χάριν « quand on s'y baigne... »

15, 1, 45 : Néarque, à propos de l'Inde, raconte : ἐπωδούς περιφοιτᾷ ἰᾶσθαι < les morsures de vipères > πεπιστευμένους, καὶ εἶναι σχεδὸν τι μόνην ταύτην ἰατρικὴν · μηδὲ γὰρ νόσους εἶναι πολλὰς διὰ τὴν λιτότητα τῆς διαίτης καὶ τὴν αἰνίαν · εἰ δὲ γένοιντο, ἰᾶσθαι τοὺς σοφιστάς « s'il en survient... »

15, 1, 54 : πολλὰς... γαμοῦσιν < les Indiens > ὠνητάς παρὰ τῶν γονέων · εἰ δὲ μὴ σωφρονεῖν ἀναγκάσειεν, πορνεύειν ἔξεστι.

LUCIEN, *Charon*, 1. Charon à Hermès : μηδεπώποτε σε ἢ ἀντλεῖν ἐκέλευσα ἢ πρόσκωπον εἶναι · ἀλλὰ σύ μὲν βέγκεις ἐπὶ τοῦ καταστρώματος ἐκταθεὶς..., ἢ εἴ τινα λάλον νεκρὸν εὐροῖς, ἐκείνῳ παρ' ὅλον τὸν πλοῦν διαλέγῃ.

Vraie Hist., 11 : τούτοις προστέταχται..., εἴ τις εὐρεθείη ξένος, ἀνάγειν ὡς τὸν βασιλέα.

Aussi bien trouve-t-on dans Strabon εἰ avec l'indicatif employé au sens fréquentatif : 16, 1, 15 : *προσαχθεῖς... ὁ νάφθας πυρὶ πλῆσιον ἀναρπάζει τὸ πῦρ, καὶ ἐπιγρίσας αὐτῷ σῶμα προσαγάγῃς, φλέγεται · σβέσαι δ' ὕδατι < φασιν > οὐχ οἷόν τε...*, *πλὴν εἰ πάνυ πολλῷ, ἀλλὰ πηλῷ καὶ ὄξει... πνιγέντα σβέννυται.*

L'exemple suivant de Lucien est doublement remarquable, par l'emploi de ἤν et de l'optatif après un présent :

Le Pêcheur, 33 : *καὶ οἱ ἀθλοθέται μαστιγοῦν εἰώθασι, ἤν τις ὑποκριτὴς Ἀθηνᾶν ἢ Ποσειδῶνα ἢ τὸν Δία ὑποδεδουκὼς μὴ καλῶς ὑποκρίνοιτο.*

Du reste, ces propositions ont une grande analogie de sens avec les temporelles fréquentatives ; les unes ont dû certainement influencer sur les autres ; Lucien les traite absolument de la même manière (voir plus loin, page 171).

V

PROPOSITIONS TEMPORELLES¹

Les propositions temporelles susceptibles d'avoir leur verbe à l'optatif sont de deux sortes : les fréquentatives et les indéterminées. Pour les unes comme pour les autres, les grammairiens, se conformant à l'usage général des temps classiques, donnent la règle suivante quant à l'emploi des modes : le subjonctif avec ἤν est de rigueur quand le verbe principal est au présent ou au futur ; l'optatif, sans ἤν, ne s'emploie que lorsque le verbe principal est au passé.

Il s'en faut que cette règle ait été rigoureusement appliquée à toutes les époques et même à l'époque attique.

A Temporelles fréquentatives.

Les conjonctions qui introduisent ces propositions ont le sens de « toutes les fois que »

1. Bibliographie : MIDDENDORF et S. SOBOLEWSKI, *ouvr. cités*, chap. IV.

A priori, on se demande comment l'optatif a pu être employé dans les temporelles fréquentatives, alors que le verbe exprime un fait réel; il semble que l'indicatif y serait plus logique. Quand on considère ensuite que le latin en pareil cas emploie toujours ce dernier mode, on est porté à croire que le grec aussi a dû se servir d'abord de l'indicatif au sens fréquentatif. Et de fait l'Iliade nous en présente un exemple incontestable.

Γ 221 : 'Αλλ' ὅτε δὴ ῥ' ὅπα τε μέγαν ἐκ στήθεος ἔει

.....
 οὐκ ἂν ἔπειτ' Ὀδυσῆϊ γ' ἐρίσσειε βροτὸς ἄλλος.

οὐ τότε γ' ὥδ' Ὀδυσῆος ἀγασσάμεθ' εἶδος ἰδόντες. « Quand

Ulysse faisait entendre sa forte voix, ... aucun mortel n'eût osé disputer avec lui... »

Mais cet emploi n'est qu'une remarquable exception. Déjà aux temps où fut composée l'Iliade, l'usage avait remplacé l'indicatif fréquentatif par l'optatif.

L'optatif n'implique point par lui-même l'idée de répétition; celle-ci est suggérée par le verbe principal ou par l'ensemble du contexte, comme on l'a vu pour les suppositives. Mais le sens même de l'optatif le préparait à ce rôle de mode fréquentatif. De la conception vague d'un fait qu'exprime l'optatif subjectif à l'idée de la répétition de ce fait, il n'y a qu'un pas. La généralité comprend tous les cas particuliers et facilement les suscite à l'esprit.

Ce qui aura décidément engagé l'optatif dans cette voie, comme le subjonctif d'ailleurs, c'est la parenté des propositions temporelles et des propositions suppositives. Pour mieux dire, ces deux sortes de propositions n'ont qu'une seule et même origine. En français, les conjonctions « si » « quand » « alors que »... peuvent servir à exprimer et la supposition et le temps. De même « si » en latin. Quant à εἰ grec, nous avons expliqué plus haut (Chap. IV-A) cette particule comme étant à l'origine un adverbe de temps devenu conjonction. Homère emploie assez souvent la conjonction temporelle ὅτε comme équivalente de εἰ, dans un sens purement suppositif. (Cf. N 320, Ξ 248). Même après Homère, cette équivalence de la suppositive εἰ et des temporelles ὅτε, ὁπότε, se constate encore dans de nombreux exemples et à toutes les époques. Ὅτε = εἰ, HÉSIODE, *Théog.*, 704; LUCIEN, 48, 2; — ὁπότε = εἰ, XÉN., *Anab.*, 7, 7, 17; 7, 7, 30; *Mémor.*, 4, 2, 20 (δύναιο... ἂν, ὁπότε βούλοιτο...), PLAT., *Rép.*, III, 396 c.; LUCIEN, *Dial. Morts*, 21^a, 1.

Nous croyons donc que sur le modèle des suppositives introduites par « εἰ, ἐάν », « ὅτε, ὅταν », on a construit des temporelles avec les conjonctions « ὁπότε, ὁπότεν », « ἐπειδὴ, ἐπειδάν », etc.

Quant à l'emploi des modes et de la particule *ἄν* (*xe*), l'usage est resté pendant longtemps indécis ; néanmoins, il est incontestable que dès Homère il existe une *tendance* à rattacher le subj. avec *ἄν* à un verbe à temps principal, l'optatif sans *ἄν* à un verbe au passé. Dans le cours de la langue, cette tendance s'est accentuée de plus en plus, elle est devenue presque une loi à l'époque attique, après laquelle toutefois elle se relâche et ne semble plus conservée qu'à titre de convention traditionnelle.

HOMÈRE. Les particules temporelles fréquentatives employées par Homère devant l'optatif sont :

Iliade : *ὅτε*, *ὅπότε* le plus souvent, dans la proportion de 2 à 1.
ὅσσάκι dans 2 passages Φ 265, X 194.
ἐπει une fois Ω 14.
ὅτε *κεν* passage unique I 585 (après passé).

Odyssée : *ὅτε* δ 191 ; η 138 ; θ 20, 87 ; λ 513 ; ξ 374, 520 ; σ 7 ; τ 39, 371 ; υ 138¹.

ὅπότε γ 283 ; λ 591 ; μ 381 ; ξ 217 ; ω 344².
ὅσσάκι λ 585.
ἐπὶ β 105, τ 150 (après passé)³.

Il résulte de ce court aperçu 1° qu'entre l'Iliade et l'Odyssée il n'y a de concordance absolue que pour l'emploi de *ὅτε*, *ὅπότε*, *ὅσσάκι* ; 2° que dans l'Iliade seulement la particule *κε*, et seulement dans l'Odyssée la particule *ἄν* (*ἐπὶ*) se joignent aux conjonctions de temps avec l'optatif au sens fréquentatif ; 3° que *κε* et *ἄν* s'emploient fort bien après un temps secondaire, comme d'ailleurs après un temps principal.

Quel est le sens de ces particules ?

ὅτε (= δ + τε) n'est autre chose que l'adjonction de l'enclitique τε au démonstratif neutre δ. Le démonstratif par lui-même peut signifier « alors, lorsque, quand, au cas où » (cf. lat. *Cum*) ; τε, comme son équivalent morphologique latin *que*, a pour influence de généraliser le sens du mot auquel il est joint (cf. en latin : *quis-que*, *uter-que*, *ubi-que*, *uti-que*, *undi-que*...) ; de sorte que la signification étymologique de *ὅτε* est bien : « chaque fois que ». Et l'on peut dire qu'ici, à l'origine, le sens fréquentatif était non

1. *ὅτε* subj. sans *ἄν*, sens présent, φ 133. — Z 524.

2. *ὅπότε* subj. sans *ἄν*, sens présent, ξ 170. — Δ 344, 351 ; Π 215...

3. *ἐπὶ* subj., sens présent, τ 206.

seulement suggéré par le verbe principal, mais qu'il était encore marqué par la conjonction ¹.

ὅποτε est formé sur le thème indéfini ὅπο- comme ὅ-τε sur le démonstratif ὅ; cette conjonction signifie donc « toutes les fois que ».

Il est difficile de ne pas reconnaître dans ἐπεὶ et dans ἐπὶν, des composés de ἐπὶ et de εἰ, de ἐπὶ et de ἦν (= ἐὶν) : ἐπὶ signifiant « sur, après » marquait que l'action exprimée par la temporelle était immédiatement postérieure à l'action du verbe principal.

Dans ὅσσάκι (= autant de fois que), le sens fréquentatif est marqué par la particule κί (= κίς) comme dans πολλάκις; cette conjonction marque d'une manière plus précise la répétition de l'action et a toujours pour correspondante dans Homère τοσσάκι (cf. lat. *quoties... toties*).

Exemples : A 610 : ἔνθα παρὸς κοιμᾶτο, ὅτε μιν γλυκὺς ὕπνος ἰχάνοι.

Γ 216 : ἀλλ' ὅτε δὴ πολύμητις ἀναΐξειεν Ὀδυσσεύς,
στάσκεν. Cf. Θ 189 — K 11, 14, 78 — Σ 566 —

Ξ 502 (*Odyssée* : voir les exemples énumérés p. 165).

Γ 233 : πολλάκι μιν ξείνισσεν Ἀρητίφίλος Μενέλαος
οἴκῳ ἐν ἡμετέρῳ, ὅποτε Κρήτηθεν ἴκοιτο. Cf.
B 794 — N 711 — Σ 544 — Υ 148. — *Odyssée* : exemples énumérés p. 165.

Φ 265 : Ὅσσάκι δ' ὀρμήσειε ποδάρκης δῖος Ἀχιλλεύς
.....
τοσσάκι μιν μέγα κῆμα Διipeτέος ποταμοῖο
πλίζ' ὄμους καθύπερθεν.

X 194 : Ὅσσάκι δ' ὀρμήσειε (Hector) πολέων Δαρδανείων,
.....
τοσσάκι μιν προπάροιθεν ἀποστρέψασκε παραφθίς (Achille).

Λ 585 : Ὅσσάκι γὰρ κύψει ὁ γέρων, πῖσειν μενεαίνων,
τοσσάκι ὕδωρ ἀπολέσκειτ' ἀναβροχέν.

Ω 14 : ἀλλ' ὅγ' (Achille) ἐπεὶ ζεύξειεν ὑφ' ἄρμασιν ὠκέας ἵππους,
Ἕκτορα δ' ἔλκεσθαι δησάσκατο δίφρου ὀπισθεν.
τρίς δ' ἐρύσας περὶ σῆμα κτλ.....

1. Quand au même conjonctif ὅτε correspondait le démonstratif τότε, la particule τε servait surtout à unir d'une manière plus intime les deux propositions par la répétition de la copulative (cf. lat. *ne-que, ne-que*; grec οὐ-τε, οὐ-τε); et ainsi s'oblitérait sa signification généralisatrice. Il en est résulté que l'un et l'autre, ὅτε et τότε, ont pu être employés, même seuls, sans idée de répétition : ὅτε signifie simplement « quand » (*cum*), τότε « alors » (*tum*). (Cf. οἷός τε, ἔς τε.)

(Le sens fréquentatif résulte de l'imparfait itératif *δησάσκετο*. Pendant 12 jours Achille recommence les mêmes actes. Cf. v. 31 *ἀλλ' ὅτε δὴ ῥ' ἐκ τοῖο δωδεκάτῃ γένητ' ἡώς*).

L'Iliade nous présente *ὅτε κεν* une fois avec l'optatif, après un passé :

Ι 524 : Οὕτω καὶ τῶν πρόσθεν ἐπευθόμεθα κλέα ἀνδρῶν
ἡρώων, ὅτε κέν τιν' ἐπιζάφελος γόλος ἴκοι.

Enfin, les deux exemples suivants de l'Odyssée, l'un avec *ὅτε*, l'autre avec *ὅποτε*, prouveront que l'optatif n'a pas essentiellement pour fonction de se rapporter à une action passée.

ξ 372 : οὐδὲ πόλινδε
ἔρχομαι, εἰ μὴ πού τι περίφρων Πηνελόπεια
ἐλθέμεν ὀτρύνῃσιν, ὅτ' ἄγγελίῃ ποθὲν ἔλθοι.

ω 343 : ἔνθα δ' ἀνὰ σταφυλαὶ παντοῖαι ἔασιν,
ὅποτε δὴ Διὸς ὦραι ἐπιβρίσειαν ὑπερθεύ.

Ce sont là, si l'on veut, de rares exceptions; mais elles témoignent de ce fait que, si déjà dans les plus anciens textes le subjonctif se rattache le plus généralement à un verbe principal au présent, et l'optatif à un verbe principal au passé, la signification des modes n'a été pour rien dans cette distinction.

HÉRODOTE. — Hérodote se fait de cette règle une loi absolue : dans cet auteur, l'optatif, et l'optatif seulement, apparaît toujours dans les temporelles fréquentatives quand le verbe principal est au passé.

La grande particularité de la syntaxe d'Hérodote, c'est l'emploi de nouvelles conjonctions pour introduire ces propositions : *ὅκως* (le plus souvent), *ὥς*, voire *ὥς ἄν*; — *ὅκότε* (= *ὅποτε*) et *ὅτε* (une seule fois).

ὅκως 1, 17 : ὅκως μὲν εἶη ἐν τῇ γῇ καρπὸς ἰσθρὸς, τηνικαῦτα ἐσέβαλλε τὴν στρατιήν.. ὥς δὲ ἐς τὴν Μιλησίην ἀπίκοιτο, οἰκήματα μὲν τὰ ἐπὶ τῶν ἀγρῶν οὔτε κατέβαλλε οὔτε ἐνεπίμπρη... ὁ δὲ τὰ τε δένδρεα καὶ τὸν καρπὸν τὸν ἐν τῇ γῇ ὅκως διαφθείρειε, ἀπαλλάσσετο ὀπίσω. (Cf. 1, 11—1, 68—1, 100).

1, 171 : ὅκως Μίνως δέοιτο, ἐπλήρουν οἱ τὰς νέας (Cf. 1, 175).

1, 186 : ὅκως τις ἐθέλοι... διαβῆναι, χρῆν πλοῖω διαβαίνειν.

1, 186 : ἐπιτείνεσκε... ἐπ' αὐτήν, ὅκως μὲν ἡμέρη γένοιτο, ξύλα τετρίγωνα...

2, 13, 108, 109, 133, 174 — 3, 51, 148 — 4, 42, 43, 78 (2 exemples), 130 — 5, 29, 63, 92 ζ — 6, 12, 31, 61, 75, 121, 137 — 7, 6, 41, 119 (2 exemples) 211 — 8, 52, 90, 91, 105, 137 — 9, 74, 116.

ώς 1, 17 : ως δὲ... ἀπ(χοι)το (v. plus haut). (Cf. 1, 196 ci-après.)

7, 119 : ως δὲ δείπνου γίνοιτο ὥρη, οἱ... δεκόμενοι ἔχεσκον πόνον...

ώς ἂν 1, 196 : ως ἂν « quand » αἱ παρθέναι γινοῖατο γάμων ὥραϊαι, ταύτας ὅκως συναγάγοιεν πάσας, ἐς ἓν χωρίον ἐσάγεσκον ἀλέας... ἀνιστάς δὲ κατὰ μίαν ἐκάστην κῆρυξ πωλέεσκε, πρῶτα μὲν τὴν εὐειδεστάτην..., μετὰ δὲ, ὅκως « à mesure que » αὕτη εὐροῦσα πολλὸν χρυσίον πρηθεῖη, ἄλλην ἀνεκήρυσσε ἢ μετ' ἐκείνην ἔσκε εὐειδεστάτη... Ὡς... δὲ διεξέλθοι ὁ κῆρυξ πωλέων τὰς εὐειδεστάτας..., ἀνίστη ἂν τὴν ἀμορφεστάτην ἢ εἴ τις αὐτέων ἔμπηρος ᾗν, καὶ ταύτην ἀνεκήρυσσε, ὅστις θέλοι ἐλάχιστον χρυσίον λαβὼν σύνοικεῖν αὐτῇ.

Dans cet exemple, le seul où se rencontre ως ἂν comme conjonction de temps, Hérodote, pour la variété sans doute, a employé les trois formes ὅκως, ως, ως ἂν.

ὅποτε 2, 120 : πολλοὶ... τῶν Τρώων, ὅποτε συμμίσγοιεν τοῖσι Ἑλλήσι, ἀπώλλυντο!

ὅτε 4, 78 : ὅτε... διατρίψειε μῆνα..., ἀπαλλάσσετο ἐνδὺς τὴν Σκυθικήν στολήν. Ταῦτα ποιέεσκε πολλάκις.

Il peut paraître étrange qu'Hérodote ait, pour ainsi dire, abandonné les conjonctions ὅποτε, ὅτε, les plus fréquentes dans Homère, pour y substituer ὅκως, ως, d'autant plus qu'il emploie déjà ces dernières comme des finales, et qu'il conserve ὅποτε et ὅτε comme des conjonctions de temps en dehors des propositions fréquentatives. Ce rejet des particules antérieurement en usage ne peut s'expliquer que par le dessein d'exprimer avec plus de force l'idée fréquentative. Ce besoin, Hésiode l'avait déjà éprouvé avant Hérodote. Nous lisons, en effet :

Théog., 156 καὶ τῶν μὲν ὅπως τις πρῶτα γένοιτο

πάντας ἀποκρύπτασκε... (Il s'agit de Cybèle qui veut soustraire ses enfants nouveau-nés à la voracité de leur père).

C'est que ὅπως (ὅκως) dit plus que ὅτε ou ὅποτε : En sa qualité d'ablatif-instrumental il exprime non seulement le temps, mais encore et surtout la manière dont l'action se passe, et par conséquent, dans une fréquentative, la succession des faits répétés. De sorte que cette conjonction se traduit assez bien par « à mesure que ».

HÉROD., 1, 17 : « au fur et à mesure que le blé mûrissait dans les champs... »

1, 171 : « à mesure que Minos le demandait, on remplissait les navires... » etc. et ainsi de suite pour la plupart des exemples. Là même où la locution « à mesure que » nous semblerait assez peu appropriée, ὥς exprime entre les deux actions, principale et secondaire, une relation plus étroite que ne le ferait ὁπότε.

Il existe entre ὥς et ὡς la même différence qu'entre ὁπότε et ὅτε ; c'est-à-dire que ὥς est un indéfini ; à ce titre Hérodote en a fait un usage plus fréquent qu'il n'a fait de ὡς, comme étant plus général, d'une compréhension plus étendue.

Les écrivains postérieurs, tant prosateurs que poètes, sont revenus aux conjonctions employées par Homère. ὁπότε, ὅτε, ἐπεὶ (ἐπειδὴ), εἰ. Ὅπότε est de beaucoup la plus en usage.

A l'époque classique, l'optatif est d'un emploi constant, même chez Thucydide, qui pourtant ne se sert pas toujours de ce mode dans les suppositives fréquentatives (v. page 160).

THUCYD., 1, 90, 5 : ὁπότε τις αὐτὸν ἔροιτο.... ἔφη...

2, 13, 7 : ἐφύλασσον... ὁπότε οἱ πολέμιοι ἐςβάλοιν...

2, 18, 2 : αὐτῷ φρουρίῳ οἱ Ἀθηναῖοι ἔχρωντο ὁπότε πόλεμος καταλάβοι.

2, 34, 7 : διὰ παντὸς τοῦ πολέμου, ὁπότε ξυμβαίη αὐτοῖς, ἐχρῶντο τῷ νόμῳ (cf. 2, 15, 1).

3, 97, 3 : οἱ δὲ Αἰτωλοὶ... προσέβαλλον τοῖς Ἀθηναίοις... καὶ ἐσηκόντιζον, καὶ ὅτε... ἐπεί τοι τῶν Ἀθηναίων στρατόπεδον, ὑπεχώρουν...

8, 38, 5 : αἱ δ' ἐκ τῆς Σάμου νῆες.... ἐπίπλους μὲν ἐποιοῦντο ταῖς ἐν τῇ Μιλήτῳ, ἐπεὶ δὲ μὴ ἀντανάγοιεν, ἀναχωροῦντες πάλιν ἐς τὴν Σάμον ἡσύχαζον.

2, 10, 2 : Ἐπειδὴ δὲ ἐκάστοις ἐτοῖμα γίγνοιτο..., ξυνήεσαν τὰ δύο μέρη ἀπὸ πόλεως ἐκάστης ἐς τὸν Ἰσθμόν.

1, 49, 3 et 4 : Ἐπειδὴ γὰρ προσβάλλοιεν ἀλλήλοις, οὐ βραδίως ἀπελύοντο ὑπὸ τε πλήθους καὶ ὄχλου τῶν νεῶν.... Πανταχῇ μὲν οὖν πολὺς θόρυβος καὶ παραχώδης ἦν ἡ ναυμαχία, ἐν ᾗ αἱ Ἀττικαὶ νῆες παραγιγνόμεναι τοῖς Κερκυραίοις εἴ πῃ πιέζοιντο, φόβον μὲν παρεῖχον τοῖς ἐναντίοις, μάχης δὲ οὐκ ἔρχον δεδιότες οἱ στρατηγοὶ τὴν πρόρρησιν τῶν Ἀθηναίων.

EURIP., *Suppl.*, 897 :

ὁπότ' εὖ πράσσοι πόλις,
ἔχαιρε, λυπρῶς δ' ἔφερεν, εἴ τι δυστυχοῖ.

PLAT., *Banquet*, 220 a : Σωκράτης πίνειν οὐκ ἐθέλων, ὁπότε ἀναγκασθεῖη, πάντας ἐκράτει...

XEN., *Anab.*, 4, 5, 32 : ὁπότε τις φιλοφρονούμενός τῳ βούλοιοτο προπιαίν, εἴλκεν ἐπὶ τὸν κρατῆρα, ἔνθεν ἐπικύψαντα ἔδει βοφοῦντα πίνειν ὥσπερ βοῦν. (Cf. *Mémor.*, 2, 1, 30).

Anab., 4, 1, 16 : θαμινὰ παρήγγελλεν ὁ Ξενοφῶν ὑπομένειν, ὅτε οἱ πολέμιοι ἰσχυρῶς ἐπικέοιντο.

Anab., 1, 5, 2 : οἱ ὄνοι οἱ ἄγριοι, ἐπεὶ τις διώκοι, προδραμόντες ἄν ἔστασαν, καὶ πάλιν, ἐπεὶ πλησιάζοι ὁ ἵππος, ταῦτόν ἐποιοῦν.

Anab., 1, 9, 28 : εἰ δὲ δὴ ποτε πορεύοιτο καὶ πλείστοι μέλλοιεν ὀφείσθαι, προσκαλῶν τοὺς φίλους ἐσπουδαιολογεῖτο, ὡς δηλοῖται οὗς τιμᾷ.

Anab., 1, 9, 15 : (ὅπου) — 1, 9, 16 (εἰ) etc.

Cf. ESCH., *Ctésiphon*, 154.

Il est à remarquer qu'en général avec ὁσάκις ou ὁποσάκις, qui indiquent d'une manière plus précise la répétition du fait et signifient « *exactement autant de fois que* », on emploie presque toujours l'indicatif, conformément à la syntaxe d'Homère¹.

XEN., *Cyr.*, 2, 2, 30 : ὁποσάκις αὐτὸν ἐκάλεσσα..., ὑπήκουσεν... ἀεὶ τρέχων. Cf. *Memor.*, 3, 4, 3. Rarement l'indicatif accompagne ὁπότε au sens fréquentatif, comme dans cet exemple de Xénophon. *Anab.*, 4, 7, 16... ἦδον καὶ ἐχόρευον ὁπότε οἱ πολέμιοι αὐτοὺς ὀφείσθαι ἔμελλον. Un vulgarisme sans doute, comme il y en a beaucoup dans le style simple et familier de Xénophon. Cf. *Agés.*, 7, 1 : Ἀγησίλαος ὅπου ᾤετο τὴν πατρίδα τι ὠφελήσειν, οὐ πόνων ὤφειτο.....

Rarement aussi ὁσάκις s'emploie avec l'optatif, par analogie avec les autres conjonctions temporelles fréquentatives. PLAT., *Théét.*, 143 a : ὁσάκις Ἀθήναζ' ἀφικοίμην, ἐπανηρώτων τὸν Σωκράτην ὃ μὴ ἐμεμνήμην.

Voilà pour le passé.

Même au sens du présent ou du futur, on rencontre dans Xénophon, au lieu du subjonctif avec ἄν, l'optatif avec ou sans ἄν, quand il s'agit d'exprimer moins un fait éventuel et objectif qu'un fait possible et subjectif, moins une probabilité qu'une simple conception de l'esprit.

Cyr., 1, 3, 11 : στὰς ἄν ὥσπερ οὗτος ἐπὶ τῇ εἰσόδῳ, ἔπειτα ὁπότε βούλοιοτο « *chaque fois qu'il voudrait* » παριέναι ἐπ' ἄριστον, λέγοιμ' ἄν ὅτι οὐπω δυνατόν τῳ ἄριστῳ ἐντυχεῖν· σπουδάζει γὰρ < βασιλεὺς > πρὸς

1. De même avec ἐπεὶ (ἐπειδὴ, ὡς) τάχιστα (πρῶτον). XEN., *Anab.*, 4, 3, 9 : ὡς τάχιστα ἔως ὑπέβαινεν, εὐόουντο.

τινας' εἴθ' ὁπόταν ἤχοι ἐπὶ τὸ δεῖπνον, λέγοιμ' ἂν ὅτε λοῦται· ἐπειδὴν δὲ πανὺ σπουδάξοι φαγεῖν, εἵποιμ' ἂν ὅτι παρὰ ταῖς γυναῖξιν ἐστὶν κτλ.

Maît. Equit., 7, 4 : καὶ γὰρ φρονήσεως δεῖ πολλῆς... καὶ τόλμης, ὁπότε καιρὸς παραπέσοι.

Plus tard, chez Polybe, Plutarque et Lucien, on rencontre l'optatif avec ἂν même quand le verbe principal est au passé ; quelquefois l'optatif est remplacé par l'indicatif.

POL., 10, 3, 37 : περιγενομένης δ' αὐτῷ (Scipion) τῆς ἐπ' ἀνδρείᾳ φήμης....., λοιπὸν ἤδη πάντως αὐτὸν ἐδίδου κατὰ τοὺς ὑστερον καιροὺς εἰς τοὺς κατ' ἰδίαν κινδύνους, ὅταν εἰς αὐτὸν ἀναρτηθεῖεν ὑπὸ τῆς πατρίδος αἱ τῶν ἄλλων ἐλπίδες.

PLUT., *Alcib.*, 6, 4 : ὥσπερ ὁ σίδηρος ἐν τῷ πυρὶ μαλασσόμενος αὖθις ὑπὸ τοῦ ψυχροῦ πυκνοῦται..., οὕτως ἐκείνον (Alcibiade) ὁ Σωκράτης θρύψεως διαπλεων καὶ χαυνότητος ὁσάκις ἂν λάβοι πιέζων τῷ λόγῳ... τάπεινον ἐποίει.

PLUT., *Galba*, 20, 3 : ὁσάκις δὲ τὸν Γάλβαν εἰστία <Othon>, τὴν παραφυλάττουσαν αἰεὶ σπεῖραν ἐδέκαζε χρυσοῦν ἐκάστῳ διανέμων.

LUCIEN, 17, 2 : ὁπότε... ταῦτα... ἤκουες, ἐώρων.

Même Lucien emploie souvent l'optatif fréquentatif quand le verbe principal est au présent.

Timon, 54 : οὗτος ὁ τὸ σχῆμα εὐσταλής, καὶ κόσμιος τὸ βάδισμα, καὶ σωφρονικὸς τὴν ἀναβολὴν, ἔωθεν μυρία ὅσα περὶ ἀρετῆς διεξίων... καὶ τὸ ὀλιγαρχικὸς ἐπαινῶν, ἐπειδὴ λουσόμενος ἀφίκοιτο ἐπὶ τὸ δεῖπνον καὶ ὁ παῖς μεγάλῃ τὴν κύλικα ὁρέξειεν αὐτῷ....., ἐναντιώτατα ἐπιδείκνυται τοῖς ἐωθινοῖς ἐκείνοις λόγοις κτλ.

Dial. Dieux, 5° : Zeus à Héra : σοὶ μὲν ὁ υἱὸς (Héphaistos) οἶνοχοεῖτω, σὺ δὲ, ὦ Γανύμηδες, ἐμοὶ μόνῳ ἀναδίδου τὴν κύλικα καὶ ἐφ' ἐκάστη δὲ φίλει με, καὶ ὅτε πλήρη ὁρέγοις χάττα αὖθις ὁπότε παρ' ἐμοῦ ἀπολαμβάνοις.

Dial. Mar., 4° : ἀλλ' ὕδωρ μὲν σε γίνεσθαι, ὦ Πρωτεῦ, οὐκ ἀπύθανον-ἐνάλιόν γε ὄντα,... καὶ δένδρον ἔτι φορητὸν,... καὶ ἐςλέοντα δὲ ὁπότε ἄλλα, γείης, ὁμῶς οὐδὲ τοῦτο ἔξω πίστεως.

Dial. Morts, 21°, 1 : εἰκός <ἐστὶ> σὲ (Cerbère) θεὸν ὄντα μὴ ὑλακτεῖν μόνον, ἀλλὰ καὶ ἀνθρωπίνως φθέγγεσθαι, ὁπότε' ἐθέλοις.

Hérod., 5 : ἐτέρωθι δὲ τῆς εἰκόνας... Ἑρωτες παίζουσιν ἐν τοῖς ὅπλοις τοῦ Ἀλεξάνδρου, δύο μὲν τὴν λόγχην αὐτοῦ φέροντες, μιμούμενοι τοὺς ἀχθοφόρους ὅποτε δοκὸν φέροντες βαροῖντο κτλ.

L'emploi de l'optatif dans ces exemples présente le fait comme plus indéterminé ou plus hypothétique que ne le feraient l'indicatif ou le subjonctif. En même temps que tombait en désuétude l'usage conventionnel de subordonner l'optatif à un verbe principal au passé, les propositions temporelles se créaient sur l'analogie des propositions suppositives.

Ainsi, il s'est produit en grec ce fait curieux, qu'aux deux époques extrêmes de la littérature, ce sont les suppositives qui ont servi de modèle aux temporelles, tant est étroite la parenté de ces deux sortes de propositions.

B Temporelles Indéterminées.

Entre ces propositions et les précédentes, il n'y a pas de différence essentielle, puisque le sens fréquentatif n'est pas contenu dans l'optatif, comme on a vu, mais suscité par le verbe principal ou par l'ensemble du contexte. Dans les unes comme dans les autres l'emploi de l'optatif, mode subjectif, s'explique de la même manière, par l'affinité naturelle des temporelles et des suppositives.

Nous avons déjà constaté la parenté étymologique des conjonctions suppositives et des conjonctions temporelles : εἰ et ὅτε sont souvent confondues dans Homère et même à l'époque classique; ἐπεὶ et ἐπειδὴ recèlent la suppositive εἰ. Ὅποτε et ἤνικα se construisent comme leur équivalent εἰ. Πρὶν est encore dans Homère plutôt un adverbe; ce mot a acquis une valeur suppositive au contact de la conjonction εἰ ou ὅτε qui l'accompagne toujours avec l'optatif. — Le rapport qui unit ἕως à εἰ n'apparaît peut-être pas au premier abord; il n'en existe pas moins, si on considère que ces deux conjonctions ont des emplois analogues comme finales, l'une, ἕως, dans Homère seulement (v. page 96), l'autre, εἰ, à toutes les époques (v. pages 132 et suiv.).

La particule ἄν, comme dans les propositions déjà étudiées, ne fait que renforcer l'idée d'éventualité. Son emploi et son omission sont subordonnés en principe à la pensée de l'écrivain, et aussi, chez les classiques purs, à la règle conventionnelle qui régit toutes les propositions dépendantes. Il en est de même de l'emploi de l'optatif en concurrence avec le subjonctif.

Nous étudierons successivement : α) les Temporelles simples; β) les Temporelles marquant la postériorité; γ) les Temporelles exprimant l'antériorité; δ) les Temporelles impliquant l'idée d'attente.

α) TEMPORELLES SIMPLES.

Ces propositions sont introduites par ὅτε, ὁπότε, ἥν(κ)ι¹ (ὅταν², ὁπότεν, ἥν(κ)ι'άν) équivalant aux conjonctions françaises « quand, lorsque, le jour où » suivies de l'indicatif présent ou futur ou du conditionnel; ex. : « quand il viendrait, le jour où il viendrait. » Elles expriment un fait considéré comme éventuel ou comme simplement possible à une époque qu'on ne précise point. A ce titre, elles ont leur verbe au subjonctif ou à l'optatif, mais non indifféremment. L'idée subjective, l'hypothèse pure et simple s'exprimera par l'optatif.

Δ 262 : σὸν δὲ πλεῖον δέπας αἰεὶ
ἔστηχ', ὥσπερ ἐμοὶ, πιέειν, ὅτε θυμὸς ἀνώγοι « quand ton
cœur t'y poussera » « si jamais ton cœur t'y poussait. »

Σ 434 : Αἶ γάρ μιν θανάτοιο δυστηχέος ὥδε δυνάμην
νόσφιν ἀποκρύψαι, ὅτε μιν μόρος αἰνὸς ἱκάνοι « le jour où un
malheur lui arriverait. »

β 31 : ἥτιν' ἀγγελίην στρατοῦ ἔκλυεν ἐρχομένοιο,
ἥν χ' ἡμῖν σάφα εἶποι, ὅτε πρότερός γε πύθοιτο; cf. β 43.

μ 106 : μὴ σύγε κείθι τύχοις, ὅτε ῥοιβδῆσειεν. « Puisses-tu
n'être pas près de Charybde quand elle engloutira
< l'eau noire > ! »

μ 112 : εἰ δ' ἄγε δὴ μοι τοῦτο, θεᾶ, νημερτὲς ἔνισπε,
εἴ πως τὴν ὅλῃν μὲν ὑπεκπροφύγοιμι Χάρυβδιν,
τὴν δέ κ' ἀμυναίμην, ὅτε μοι σίνοιτό γ' ἐταίρους « si elle
venait à tuer mes compagnons. »

A côté de ces exemples où le verbe se rapporte au futur, citons ceux-ci où le verbe principal est au passé.

θ 70 : πᾶρ δὲ δέπας οἶνοιο < s. e. ἐτίθει > πιεῖν, ὅτε θυμὸς ἀνώγοι
« quand son cœur l'y pousserait. »

1. ἥν(κ)ι n'apparaît qu'une fois dans Homère χ 198, avec l'indicatif — Cette conjonction paraît n'avoir pas été employée avec le subj. et avec l'optatif avant Sophocle.

2. Quelquefois εὔτ' ἄν dans Homère, toujours avec le subjonctif d'ailleurs.

- ι 333 : αὐτὰρ τοὺς ἄλλους κλήρω πεπαλάχθαι ἄνωγον
ὅστις τελευτήσειεν ἐμοὶ σὺν μεγλὸν αἰέρας
τριψαὶ ἐν ὀφθαλμοῖσιν ὅτε τὸν γλυκύς ὕπνος ἰκάνοι.
- ν 20 : καὶ τὰ μὲν εὖ κατέθηχ' ἱερὸν μένος Ἀλκινόοιο,
αὐτὸς ἰὼν διὰ νηὸς ὑπὸ ζύγα, μή τιν' ἐταίρων
βλάπτοι ἐλαυνόντων, ὁπότε σπερχοίατ' ἐρετμοῖς. « quand ils
se baisseraient. »
- τ 49 : ἔνθα πάρος κοιμᾶθ' ὅτε μιν γλυκύς ὕπνος ἰκάνοι.

Si l'on compare ces exemples avec les premiers, notamment 670 avec Δ 263, on sera convaincu que l'optatif n'a aucune valeur temporelle, mais seulement une signification modale. Ici, comme partout, il exprime l'éventualité subjective, hypothétique. La syntaxe d'Homère est très logique.

Disons tout de suite, que, malgré la concurrence du subjonctif, cette syntaxe n'a pas cessé d'être en usage à toutes les époques de la littérature grecque.

Déjà dans Homère, les temporelles indéterminées, comme les suppositives éventuelles, se construisent le plus souvent avec le subjonctif *κ* ou *ἔν*¹ quand le verbe principal n'est pas au passé : c'est qu'alors le poète considère l'action non pas comme purement imaginée, mais comme devant avoir lieu en effet. Le verbe, en français, serait dans ce cas au futur ou au futur passé; tandis qu'à l'optatif répond notre conditionnel.

Donc ce qui règle l'emploi de l'optatif et du subjonctif, ce n'est pas le temps du verbe principal, mais bien la signification propre à chacun de ces modes. Dans les exemples que nous avons cités, la particule temporelle *ὅτε*, *ὁπότε* pourrait être remplacée par la suppositive *εἰ*. Temporelles et suppositives se confondent encore.

Il en est de même dans les hymnes homériques.

Hymne à Apol., 151 : φαίη κ' ἀθανάτους καὶ ἀγήρως ἐμμέναι αἰεὶ,
ὅς τότ' ἐπικτιῖσαι, ὅτ' Ἰάονες ἀθρόοι εἴεν.

Fait purement hypothétique.

Dans Hérodote, dans Thucydide, la règle n'a pas encore prévalu qui subordonne l'emploi des modes au temps du verbe principal. Ces auteurs aiment conserver surtout dans le style indirect le subjonctif du style direct. Cf. HÉROD., 1, 21 : ἔπεμπε κήρυκα. ... βουλόμενος σπονδὰς ποιήσασθαι... χρόνον ὅσον ἂν τὸν νηὸν οἰκοδομήη « pendant tout le temps qu'il bâtirait le temple ». THUC., 1, 62, 2 :

1. On lit *ὁπότε* avec le subj. sans particule π 269, ρ 471, etc. — Hésiode, *Théog.*, 431 : οἱ δ' ὁπότε ἐς πόλεμον... θωρήσωνται, — 435 : ὁπότε ἄνδρες ἀγῶνι ἀεθλεύωσιν.

ἦν ἡ γνώμη, ὅταν Ἀθηναῖοι ἐπὶ σφᾶς χωρῶσιν, ἐν μέσῳ ποιεῖν αὐτῶν τοὺς πολεμίους. Fait probable, attendu. L'exemple suivant contient logiquement l'optatif subjectif. THUC., I, 91. 3 : ἐφοβείτο... μὴ οἱ Λακεδαιμόνιοι σφᾶς, ὁπότε σαρῶς ἀκούσειαν « si jamais ils les entendaient », οὐκέτι ἀφῶσιν.

Dans la suite, la distinction originelle des deux modes se faisant de moins en moins sentir à mesure que croissait le besoin de marquer extérieurement le style indirect, l'usage établit une concordance presque constante entre le mode de la proposition secondaire et le temps du verbe principal. Dès lors, à moins de raisons spéciales, après un passé et en général au style indirect le subj. avec ἄν est remplacé par l'optatif sans ἄν.

Toutefois cette règle, donnée par les grammairres comme absolue, comporte assez bien d'exceptions.

Ainsi 1^o la particule ἄν accompagne quelquefois l'optatif après un passé.

ESCH., *Perses*, 450 : ἐνταῦθα πέμπει (J. R. hist.) τοὺς δ' ὅπως, ὅτ' ἄν νεῶν φθαρέντες ἐχθροὶ νῆσον ἐκσωζοίετο (ὅτ' ἄν, si quelquefois).

SOPH., *Trach.*, 161 : Νῦν δ' ὥς ἔτ' οὐκ ὦν (Héraclès) εἶπε μὲν λέχους ὅτι χρεῖν μ' (Déjanire) ἐλέσθαι κτῆσιν, εἶπε δ' ἦν τέκνοις μοῖραν πατρώας γῆς διαιρετὴν νέμοι, χρόνον προτάξας ὥς τρίμηνον ἦν κ' ἄν χώρας ἀπείη κάνιαύσιος βεβώς.

XÉN., *Anab.*, 2, 4, 26 : ὁ δὲ Κλέαρχος ἡγεῖτο μὲν εἰς δύο, ἐπορεύετο δὲ ἄλλοτε καὶ ἄλλοτε ἐφιστάμενος. "Ὅσον δὲ ἄν χρόνον τὸ ἡγούμενον τοῦ στρατεύματος ἐπιστήσειε, τοσοῦτον ἦν ἀνάγκη χρόνον δι' ὅλου τοῦ στρατεύματος γίγνεσθαι τὴν ἐπίστασιν.

2^o L'optatif (sans ἄν) se rencontre assez souvent, alors que le verbe principal est au présent ou au futur, quand il s'agit d'un fait simplement supposé, ou dans une pensée générale (possibilité subjective).

XÉN., *Matt. Equit.*, 8, 18 : οὗτος δὲ τέως μὲν ἔποιτο κατ' οὐρὰν τῆς μετὰ τοῦ φυλάρχου τάξεως, ἐπεὶ δ' ἐγγὺς ἦδη εἶεν οἱ ἀντίπαλοι, ... παρελάνει ἐπὶ τοὺς πολεμίους.

Cyr., 2, 4, 17 : ὁπότε δὲ τὸ προελελυθοίης « quand tu serais parti en avant » σὺν ᾗ ἔχοις δυνάμει, ... πέμψαιμ' ἄν σοι ἵππεάς, οὓς σὺ λαβὼν εὐθὺς ἀπίοις.

Econ., 11, 12 : ἐπεὶ γὰρ ἐσθίειν τις τὰ ἱκανὰ ἔχει, ἐκπονοῦντι μὲν ὀρθῶς μᾶλλον δοκεῖ μοι ἡ ὑγίεια παραμένειν.

STRABON, 5, 3, 5 : νυνὶ μὲν οὖν ἀνείται τοῖς ἡγέμοσιν εἰς σχολήν καὶ ἄνεσιν τῶν πολιτικῶν, ὅτε λάβοιεν καιρὸν « Ostie sert de séjour aux princes,... quand ils en ont l'occasion ».

LUCIEN, *Timon*, 39 : τί γὰρ ἂν πάθοι τις, ὁπότε « quand, du moment que » οἱ θεοὶ βιάζονται;

Comme dernier trait de ressemblance entre les temporelles et les suppositives, citons le cas, assez rare d'ailleurs, où après la conjonction de temps l'optatif avec ἂν est employé comme un potentiel indépendant (cf. εἰ ἂν, chap. IV, A 3°).

XEN., *Econ.*, 11, 14 : Ἐγὼ τοίνυν... ἀνίστασθαι μὲν ἐξ εὐνῆς εἴθισμαι ἡνίχ' ἂν ἔτι ἔνδον καταλαμβάνοιμι· εἴ τινα δεόμενος ἰδεῖν τυγχάνοιμι « à l'heure où je pourrais trouver ».

β) TEMPORELLES EXPRIMANT LA POSTÉRIORITÉ.

Ces propositions ne peuvent avoir leur verbe à l'optatif qu'autant que l'action est présentée comme hypothétique et subjective, c'est-à-dire quand la conjonction a un sens suppositif. Dans Homère, la conjonction qui accompagne l'optatif est ἐπεὶ « après que », ou ἐπὶν (= ἐπεὶ + ἂν), ou ἐπεὶ (κε) ἂν sans contraction.

ω 254 : Τοιοῦτόν δ' ἔοικας, ἐπεὶ λούσαιτο φάγοι τε,
εὐδέμεναι μαλακῶς « Tu ressembles à un homme qui,
après s'être baigné < = quand il se serait baigné... > s'endor-
mirait... »

T 205 : Ὑμεῖς δ' ἐς βρωτὸν ὀτρύνετον· ἢ τ' ἂν ἔγωγε
νῦν μὲν ἀνώγοιμι πτολεμίζειν υἱᾶς Ἀχαιῶν
νήστιας, ἀκμήνους· ἅμα δ' ἡελίῳ καταδύντι
τεύξεσθαι μέγα δόρπον, ἐπὶν τισαί με θά λώβην. « Lorsque
nous aurions vengé nos injures » Fait simplement possible, sub-
jectif.

Ω 224 : Εἰ δέ μοι (Priam) αἶσα
τεθνάμεναι παρὰ νηυσὶν Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων,
βούλομαι· αὐτίκα γάρ με κατακτείνειεν Ἀχιλλεύς
ἀγκυρὰς ἐλόντ' ἐμὸν υἱόν, ἐπὶν γόου ἐξ ἔρον εἴτην.

δ 222 : δς τὸ καταβροῖειεν, ἐπὴν κρατῇρι μιγείη,
οὐ κεν ἐφημέριός γε βάλοι κατὰ δάκρυ παρειῶν « celui qui
boirait ce vin, après qu'il l'aurait mélangé..., ne pourrait
plus,... »

Dans ἐπεὶ κε, ἐπεὶ ἄν employés avec l'optatif (cf. εἴ κε, εἰ ἄν) ἐπεὶ a
plutôt la valeur de « puisque » « étant donné que ».

α 236 : Ἐπεὶ οὐ κε θανόντι περ ὧδ' ἀκαχο(μ)ην,
εἰ μετὰ οἷς ἐτάροισι δάμη Τρώων ἐνὶ δῆμῳ.

δ 62 : οὐ γὰρ σφῶν γε γένος ἀπόλωλε τοκῆων,
ἀλλ' ἀνδρῶν γένος ἐστὲ Διοτρεφῶν βασιλῆων
σκηπτούχων· ἐπεὶ οὐ κε κακοὶ τοιούδ' ἐτέκοιεν.

L'exemple suivant nous montre la relation qu'il y a entre le
sens temporel et le sens causal. I 304 : Νῦν γάρ χ' Ἑκτορ' ἔλοις,
ἐπεὶ ἄν μάλα τοι σχεδὸν ἔλθοι. « Tu pourrais tuer Hector à ce
moment quand (ou puisqu')il viendrait tout près de toi ».

L'optatif, dans tous les cas, exprime un fait subjectif. Un fait
éventuel objectif est rendu par le subjonctif avec ou sans ἄν ou
κε¹. Hérodote emploie de même ἐπεὶ avec le subjonctif même
dans le style indirect : I, 24 : προεῖπε, ἐπεὶ αὐτὸς σημήνη... κτλ.

Dans la suite, la syntaxe d'Homère a peu varié quant à l'emploi
des modes (A), mais plutôt quant à l'emploi des particules (B).

A 4 : D'une part ἐπεὶ, ἐπειδὴ ont toujours pu s'employer avec
l'optatif au sens purement hypothétique.

SOPH., *Trach.*, 92 : Χώρει νυν, ὦ παῖ, καὶ ὑστέρω τό γ' εὖ
πράσσειν, ἐπεὶ πύθοιτο, κέρδος ἐμπολᾷ.

PLAT., *Phédon*, 72 C ... εἰ ἀποθνήσκοι μὲν πάντα, ὅσα τοῦ ζῆν μετα-
λάβοι, ἐπειδὴ δ' ἀποθάνοι, μένοι ἐν τούτῳ τῷ σχήματι τὰ τεθνεῶτα καὶ
μὴ πάλιν ἀπαβιώσκοιτο, ἄρ' οὐ πολλὴ ἀνάγκη τελευτῶντα πάντα τεθνάναι καὶ
μηδὲν ζῆν; (cf. *Rép.*, 516 a).

2 D'autre part ces propositions ont suivi la règle générale qui
prescrit l'emploi de l'optatif dans la proposition secondaire quand
le verbe de la principale est au passé.

THUC., 7, 80, 5 : ... ἐπορεύοντο, ὅπως, ἐπειδὴ γένοιντο ἐπὶ τῷ ποταμῷ
τῷ Κακυπάρει, παρὰ τὸν ποταμὸν ἴοιεν ἄνω διὰ μεσογείας.

1. ἐπεὶ ἄν est construit avec le subj. Z 412, A 168 — ἐπεὶ κε, ρ 23, σ 150 — ἐπεὶ
(sans κε ni ἄν) O 363, υ 86, — et postérieurement chez SOPHOCLES, *Antig.*, 1025,
Oed. Col., 1226, etc.

B. Les seules conjonctions en usage avec l'optatif sont ἐπεὶ et ἐπειδή, sans ἄν. Nous avons pourtant relevé un exemple de Démosthène affirmé par deux bons manuscrits, de ἐπειδὴν avec l'optatif.

Lept., 86 : οὐδὲ γὰρ ὑμῖν ἀρμόττει δοκεῖν παρὰ μὲν τὰς εὐεργεσίας οὕτω προχείρως ἔχειν ὥστε μὴ μόνον αὐτοὺς τοὺς εὐεργέτας τιμᾶν, ἀλλὰ τοὺς ἐκείνων φίλους, ἐπειδὴν δὲ χρόνος διέλθοι (S et L; — vulg. διελθῇ) βραχύς, καὶ ὅς' αὐτοῖς δεδώκατε, ταῦτ' ἀφαιρεῖσθαι.

Logiquement, cette leçon se soutient très bien : l'optatif présente le fait comme hypothétique, et ce sens ressort clairement du contexte. La présence de ἄν s'explique comme dans les suppositives à l'optatif avec εἰ et ἄν (v. chap. iv, A 3^o) : elle ajoute à l'indétermination : « ... et qu'après il suffise qu'un peu de temps s'écoule pour que vous leur enleviez même ce que vous leur avez donné ». Ne semblerait-il pas qu'au contraire « ἐπειδὴν ... διελθῇ... » « quand un peu de temps se sera écoulé » marquât une sorte de parti pris chez les Athéniens, alors que l'orateur blâme seulement leur inconséquence? — De plus, au point de vue paléographique, on conçoit facilement que διέλθοι, à cause de ἄν, ait été corrigé en διελθῇ; on comprend moins bien que διελθῇ eût été remplacé par διέλθοι.

γ) TEMPORELLES EXPRIMANT L'ANTÉRIORITÉ¹

Ces propositions sont introduites par πρὶν « avant que » ou une expression équivalente. Dans Homère on rencontre soit πρὶν (Φ 580), soit πρὶν ἢ (X 266), soit πρὶν γ' ὅτε (I, 488 — v 322 etc.), soit πρὶν... πρὶν (B, 348 — Θ, 452 — ... τ 585...), soit μὴ πρὶν... πρὶν (B, 354...), et aussi τὸ πρὶν... πρὶν (O, 72), οὐ πρὶν... πρὶν (A, 97... — τ 475...), πρὶν γε... πρὶν γ' ἢ (E 288), οὐ πάρος... πρὶν γε (E 218... — β 128 etc.), οὐ πρόσθεν... πρὶν (ρ 7, ψ 138, etc.), πρὶν... τόσσα (Φ 100); — à l'époque postérieure, on trouve en outre οὐ πρόσθεν... πρὶν ἢ (XÉN., *Anab.*, 3, 2, 29; *Cyr.*, 1, 4, 23...), πρότερον... πρὶν (XÉN., *Cyr.*, 5, 2, 9), οὐ πρότερον... πρὶν (HÉROD., 6, 45, — ARISTOPH., *Assemb. Fem.*, 620, — XÉN., *Anab.*, 3, 1, 16, etc...), μὴ πρότερον... πρὶν (SOPH., *Ph.*, 197, — PLAT., *Phaed.*, 62 c, etc.)

Πρὶν, πρόσθεν, πάρος, πρότερον sont à l'origine des adverbes, et ont continué d'être employés comme tels, avec le sens de « avant,

1. Bibliographie : STURM. *Entwicklungsgeschichte der Constructionem mit πρὶν*. Würzburg, 1882.

PRAUSE, *De particulae πρὶν usu tragico et Aristophaneo*. Halis Saxonum, 1876.

auparavant ». Entre deux propositions unies par le sens, *πρὶν* est devenu une véritable conjonction. Souvent employé avec *ὅτε*, conjonction temporelle suppositive, (cf. I 488), il a pu acquérir à ce contact une valeur suppositive, et à la longue être construit tout seul avec cette dernière signification.

Le sens suppositif que *πρὶν* peut revêtir, explique de la manière la plus simple et la plus claire la syntaxe de cette conjonction à l'endroit des modes, syntaxe qui paraît d'abord très compliquée.

L'indicatif s'emploie pour un fait réel, passé ; *πρὶν* signifie alors « avant le moment où », cf. SOPH., *Œd. Roi*, 776.

L'infinitif énonce moins un fait précis qu'une idée vague ; alors même que le fait a eu lieu, l'infinitif ne le donne pas à entendre. (Cf. HOMÈRE, N 172... A 97, etc.)

Le subjonctif et l'optatif expriment tous les deux l'éventualité. Dès lors, l'action secondaire et l'action principale étant présentées ensemble à l'esprit, l'une devient en quelque sorte la *condition* de l'autre ; d'où il semble qu'une conjonction suppositive (*ἐάν*, *εἰ*) soit sous-entendue devant *πρὶν*. Même l'idée négative de la principale rejaillit sur le verbe secondaire, de sorte que *πρὶν* équivaut en réalité à *ἐάν μὴ*, *εἰ μὴ*. Les deux phrases « je ne partirai point avant qu'il vienne », « je ne voudrais point partir avant qu'il vînt », s'analysent, en effet, de la manière suivante : « je ne partirai point si auparavant il ne vient » — « je ne voudrais point partir si auparavant il ne venait ». Dans la première, en grec, le verbe de la proposition temporelle serait au subjonctif comme s'il était construit avec *ἐάν* ; *πρὶν ἔλθῃ* (= *ἐάν μὴ ἔλθῃ*) — la seconde aurait le verbe secondaire à l'optatif, comme une suppositive, *πρὶν ἔλθοι* (= *εἰ μὴ ἔλθοι*.)

Le subjonctif et l'optatif conservent naturellement leur valeur respective ; le premier est le mode de la probabilité ; le second, le mode de la possibilité subjective, hypothétique. C'est ce qui ressort clairement de la comparaison des deux exemples suivants :

SOPH., *Phil.*, 917 : *μὴ στέναζε πρὶν μάθῃς* (fait probable).

Phil., 961 : *ὅλοις μὴπω πρὶν μάθοιμι* (fait hypothétique, nullement certain).

Donc les propositions qui nous occupent, quand elles expriment un fait éventuel, sont assimilables à des suppositives. Elles auront leur verbe à l'optatif partout où, remplacées par une suppositive avec *εἰ μὴ*, le verbe serait employé à ce mode :

1° Pour exprimer, au même titre que le potentiel, un fait purement subjectif, qui ne *doit* pas arriver, mais qui *pourrait* avoir

lieu, qui n'existe que dans la pensée du sujet principal, mais qui n'est pas affirmé par ce sujet.

HOM., *Φ* 580 : οὐκ ἔθελεν φεύγειν, πρὶν πειρήσαιτ' Ἀχιλλῆος (fait incertain, mais possible)¹.

SOPH., *Ajax*, 741 : Τὸν ἄνδρ' ἀπηύδα Τεῦκρος ἔνδοθεν στέγης
μὰ ἕω παρήκειν, πρὶν παρὼν αὐτὸς τύχαι.

Phil., 551 : ἔδοξε μοι μὴ σίγα, πρὶν φράσαιμί σοι,
τὸν πλοῦν ποιεῖσθαι.

C'est à titre de mode subjectif que l'optatif, au style indirect, remplace presque toujours le subjonctif du discours direct, en tant que l'optatif exprime plutôt la *pensée* de celui qui parle, que la réalisation objective du fait en question.

XÉN., *Cyr*, 1, 4, 14 : ἀπηγόρευε μηδένα βállειν, πρὶν Κῦρος ἐμπλησθεῖη θηρῶν.

Anab., 1, 2, 2 : ὑποσχόμενος αὐτοῖς μὴ πρόσθεν παύσασθαι πρὶν αὐτοὺς καταγάγοι οἴκαδε.

PLAT., *Apol.*, 36 c : ἐνταῦθ' ἦα, ἐπιχειρῶν ἕκαστον ὑμῶν πείθειν μὴ πρότερον... τῶν ἑαυτοῦ μηδένης ἐπιμελεῖσθαι, πρὶν ἑαυτοῦ ἐπιμελεθεῖν...

2° Après un optatif souhait :

SOPH., *Phil.*, 961 : ὅλοιο μήπω πρὶν μάθοιμι (= εἰ μὴ π. μ. à moins qu'auparavant je n'apprenne).

Trach., 657 : μὴ σταίη πολύκωπον ὄχημα ναὸς αὐτῷ, πρὶν τάνδε πρὸς πόλιν ἀνύσειε.

3° Après une proposition suppositive construite avec εἰ μὴ et l'optatif :

PLAT., *Rép.*, 515 e : εἰ δὲ... ἐντεῦθεν ἔλκοι τις αὐτὸν βίβλιν... καὶ μὴ ἀνιείη πρὶν ἐξελκύσειεν εἰς τὸ τοῦ ἡλίου φῶς, ἄρα οὐχὶ ὀδυῖσθαι ἂν κτλ.

4° Après une proposition potentielle construite avec ἄν et l'optatif :

1. Cf. l'emploi du subj. Ω 781, pour énoncer un fait qui aura lieu certainement.
<ἐπέτελλε> μὴ πρὶν πημανέειν, πρὶν δωδεκάτῃ μόλῃ ἡώς.

SOPH., *Oedip. Roi*, 505 : ἀλλ' οὔποτ' ἔγωγ' ἄν, πρὶν ἰδοίμ' ὀρθὸν ἔπος, μεμφομένων ἄν καταφαίην (πρὶν = εἰ μὴ). Théognis cité par ARISTOTE,

Eth. Eud., 7, 2, 40 : οὐ γὰρ ἄν εἰδείης ἀνδρὸς νόον οὐδὲ γυναικὸς, πρὶν πειραθείης ὥσπερ ὑποζυγίου¹.

5° Au sens fréquentatif :

HOM., I, 486 : οὐκ ἐθέλεσκες ἄμ' ἄλλω
οὔτ' ἐς δαῖτ' ἰέναι οὔτ' ἐν μεγάροισι πάσασθαι
πρὶν γ' ὅτε δῆ σ' ἐπ' ἐμοῖσιν ἐγὼ γούνασσι καθίσσας
ὄψου τ' ἄσαιμι προταμών καὶ οἶνον ἐπισχών.

XÉN., *Anab.*, 4, 5, 30 : ...οὐδαμῶθεν ἀφίεσαν πρὶν παραθεῖεν αὐτοῖς ἄριστον.

Il nous reste un mot à dire de la particule ἄν (κε) :

1° Cet emploi n'est pas de rigueur avec un subjonctif, qui souvent apparaît sans ἄν (cf. HOM. x 175 — v 336 — SOPH., *Antig.*, 620 — PLAT., *Phaed.*, 62 c. etc.)

2° Xénophon, qui fait de la particule ἄν un usage extrêmement fréquent, l'emploie quelquefois avec πρὶν, pour donner à la proposition temporelle un sens plus indéterminé.

Hell., 2, 3, 48 : ἐγὼ δὲ (Théramène), ὦ Κριτία, ἐκαίνοις μὲν αἰέποτε πολεμῶ τοῖς οὐ πρόσθεν οἰομένοις καλὴν ἄν δημοκρατίαν εἶναι, πρὶν ἄν καὶ οἱ δοῦλοι καὶ οἱ δι' ἀπορίαν δραχμῆς ἄν ἀποδόμενοι τὴν πόλιν δραχμῆς μετέχοιεν, καὶ τοῖςδὲ γ' αὖ αἰὲς ἐναντίος εἰμὶ οἱ οὐκ οἶονται καλὴν ἄν ἐγγενέσθαι ὀλιγαρχίαν, πρὶν ἄν εἰς τὸ ὑπ' ὀλίγων τυραννεῖσθαι τὴν πόλιν καταστήσειαν.

Hell., 2, 4, 18 : ὁ μάντις παρήγγειλεν αὐτοῖς μὴ πρότερον ἐπιτίθεσθαι, πρὶν ἄν τῶν σφετέρων ἢ πέσοι τις ἢ τρωθείη.

δ) TEMPORELLES EXPRIMANT L'ATTENTE OU LA DURÉE.

Ces propositions sont introduites en français par « en attendant que, jusqu'à ce que, tant que » (lat. *dum, quoad, donec*). — En

1. On rencontre aussi le subjonctif dans ce cas, si l'action est considérée comme probable :

EURIP., *Hér.*, 179 : τίς ἄν δίκην κρίνειεν ἢ γνοίη λόγον
πρὶν ἄν παρ' ἀμφοῖν μῦθον ἐκμάθῃ σαφῶς « sinon, lorsqu'il aura appris » (ce qu'il fera naturellement).

grec, elles admettent, en théorie, le subjonctif éventuel et l'optatif potentiel, en tant qu'elles expriment un fait probable et attendu, ou simplement imaginé par l'esprit. Par le sens, elles ont de l'affinité avec les finales et les suppositives : aussi ne faut-il pas s'étonner qu'à l'origine les mêmes conjonctions (ὅφρα, εἰως — εἰ) aient servi à introduire les unes et les autres.

Homère emploie quatre conjonctions : ὅφρα, εἰςόκε (dans l'Iliade et dans l'Odyssée) — εἰως (εἰως), εἰ (dans l'Odyssée seulement). ὅφρα signifie « en attendant que » (latin *dum, donec*), d'où son emploi dans les finales — εἰςόκε (= εἰς + ὁ + κε) « jusqu'au moment où » (lat. *quoad*) indique simplement le moment indéterminé où l'action du verbe principal finira. εἰως (εἰως) (= ἤος, ἡΐος, skt *yāvat*, cf. εἶος : K 507, δ 90, etc.), dans lequel, en dépit de son étymologie vraie, on était naturellement tenté de reconnaître un mélange de εἰ et de ὡς (cf. εἰ ἄν, ἐάν, εἵκε), implique l'intention et l'effort, par conséquent la durée εἰως (εἰως) se traduira donc par « aussi longtemps que, tant que, en attendant que » — εἰ s'emploie dans le sens de « au cas où » « en se demandant si » comme dans les finales (voir plus haut, page 132). ὅφρα, εἰ, εἰως sont suivis de l'optatif après un passé :

K 571 : Νηϊ δ' ἐνὶ πρύμνῃ ἕναρα βροτόεντα Δόλωνος
θῆκε' Ὀδυσσεύς, ὅφρ' ἱρὸν ἐτοιμασσάιατ' Ἀθήνη.

μ 437 : Νωλεμέως δ' ἐχόμεν, ὅφρ' ἐξεμέσειεν ὀπίσσω
ἴσθον καὶ τρόπιν αὐτίς.

λ 628 : Αὐτὰρ ἐγὼν αὐτοῦ μένον ἔμπεδον, εἴ τις ἔτ' ἔλθοι.

ψ 91 : ἦστο κάτω ὁρώων, ποτιδέγμενος εἴ τί μιν εἴποι
ἱφθίμη παρῄκοιτις.

Un exemple nous montre ὅφρα et εἰ employés côte à côte :

ι 228 : ἀλλ' ἐγὼ οὐ πιθόμην.....
ὅφρ' αὐτόν τε ἴδοιμι, καὶ εἴ μοι ξείνια δοίη.

δ 799 : Πέμπε δέ μιν πρὸς δώματ' Ὀδυσσεὺς θεῖοιο,
εἰως Πηνελόπειαν ὀδυρομένην, γούωσαν,
παύσειε κλαυθμοῖο...

ε 386 : ὥρσε δ' ἐπὶ κραίηνον Βορέην, πρὸ δὲ κύματ' ἔαξεν,
εἰως ὅγε Φαιήκεσσι φιληρέτμοισι μιγείη
Διογενὴς Ὀδυσσεύς...

ι 375 : Καὶ τότε' ἐγὼ τὸν μοχλὸν ὑπὸ σποδοῦ ἤλασα πολλῆς
· εἰως θερμαίνοιτο.

ψ 149 : Ἡ μάλα δὴ τις ἔγρημε πολυμνήστην βασιλείαν·
 σχετλίῃ, οὐδ' ἔτλη πόσιος οὐ κουριδίοιο
 εἶρουσθαι μέγα δῶμα διαμπερές, ἕως ἴκοιτο.

ἕως κε se rencontre aussi avec l'optatif ; la proposition principale est une potentielle.

β 77 : τόφρα γάρ ἂν κατὰ ἄστυ ποτιπυτσοίμεθα μύθῳ
 χρήματ' ἀπαιτίζοντες, ἕως κ' ἀπὸ πάντα δοθείη.

εἰσόκε s'emploie 1° avec l'optatif après un potentiel :

Ο 69 : ἐκ τοῦ δ' ἂν τοι ἔπειτα παλίσωξιν παρὰ νηῶν
 αἰὲν ἐγὼ τεύχοιμι διαμπερές, εἰσόκ' Ἀχαιοὶ
 Ἴλιον αἰπὺ ἔλοιεν, Ἀθηναίης διὰ βουλᾶς.

2° Avec l'optatif après un présent :

ε 377 : οὕτω νῦν κακὰ πολλὰ παθὼν ἄλῳ κατὰ πόντον,
 εἰσόκεν ἀνθρώποισι Διοτρεφέεσσι μιγείης.

3° Avec le subjonctif après un passé :

ψ 269 : ἐπεὶ μάλα πολλὰ βροτῶν ἐπὶ ἅστε' ἄνωγεν (s. e. θυμὸς)
 ἔλθειν,
 εἰσόκε τοὺς ἀφίκωμαι οἳ οὐκ ἴσασι θάλασσαν (le subjonctif
 marque avec plus de force la décision énergique prise par Ulysse).

4° Avec le subjonctif et l'optatif au sens futur :

χ 440 : Αὐτὰρ ἐπὴν δὴ πάντα δόμον κατακοσμήσῃσθε,
 δμῶς ἐξαγαγόντες εὐσταθέος μεγάροιο

 θεινέμεναι ξίφεσιν τανυήχεσιν, εἰσόκε πασέων
 ψυχὰς ἐξαφέλῃσθε καὶ ἐκλελάθοιντ' Ἀφροδίτης,
 τὴν ἄρ' ὑπὸ μνηστῆρσιν ἔχον μίσγοντό τε λάθρη.

Comme dans les finales, le subjonctif, mode plus énergique, s'applique au fait que l'on a le plus directement en vue ; l'optatif, mode plus faible, à un fait accessoire qui n'est que la conséquence du premier.

Dans les temps qui suivent l'époque homérique, ὄφρα et εἰσόκε disparaissent ; εἰ ne s'emploie plus au sens de durée ou d'attente. ἕως subsiste et restera toujours la particule la plus en usage. Une nouvelle conjonction μέχρι οὗ « jusqu'à ce que » apparaît dans HÉRODOTE.

2, 179 : τὰ φορτία ἔδεε περιάγειν... μέχρι οὗ ἀπίκοιτο ἐς Ναύκρατιν.

THUCYDIDE, dans ces propositions, n'emploie pas l'optatif, même après un passé ; mais le subjonctif avec ἕως ἂν (1, 58, 2 — 1, 89, 3

— 2, 7, 2 etc.), ou avec μέχρι οὐ (3, 28, 2 — 4, 16, 3 — 4, 41, 1 — 4, 46, 3 etc.), ou même μέχρι simplement (1, 137, 2).

Les poètes dramatiques, pour l'emploi des modes et de la particule ἄν, se conforment plutôt au sens de la phrase qu'à des règles conventionnelles. On rencontre chez eux :

α) ἕως avec le subj. sans ἄν.

SOPH., *Ajax*, 554 : ἐν τῷ φρονεῖν γὰρ μηδὲν ἥδιστος βίος,
ἕως τὸ χαίρειν καὶ τὸ λυπεῖσθαι μάθῃς (fait d'ex-
périence, objectif).

β) ἕως ἄν et l'optatif, même après un passé.

SOPH., *Trach.*, 682-688 : ἔσωζόμεν < la tunique de Nessus > ...
ἕως ἄν ἀρτίχριστον ἀρμόσαιμι (fait très
indéterminé, incertain).

γ) ἕως avec l'optatif, après un présent.

ARISTOPH., *Chev.*, 133 :

Nicias : καὶ τί τόνδε χρή παθεῖν ;

Démosth. : κρατεῖν, ἕως ἕτερος ἀνὴρ βδελυρώτερος
αὐτοῦ γένοιτο (fait peu probable, simplement
hypothétique).

PAIX, 31 : ἔρειδε, μὴ παύσαιο μηδέποτ' ἐσθίων
τέως ἕως σαυτὸν λάθοις' διαρραγείς (fait purement
subjectif).

GREN., 776 : νόμος — ἐστὶ κείμενος — τὸν ἄριστον ὄντα τῶν ἑαυτοῦ
συντέχνων σίτησιν αὐτὸν ἐν Πρυτανείῳ λαμβάνειν, — ἕως ἀφίκοιτο τὴν
τέχνην σοφώτερος ἕτερός τις αὐτοῦ (fait hypothétique).

Les prosateurs attiques et en général ceux des temps postérieurs
emploient ἕως presque toujours, beaucoup plus rarement μέχρι οὐ,
μέχρι, ou ἕστε (cf. ὅτε) « tant que », avec ἄν et le subjonctif après
un temps principal, avec l'optatif sans ἄν après un temps secondaire.

PLAT., *Phaed.*, 59 d : περιεμένομεν ἐλάχιστε, ἕως ἀνοιχθείη τὸ δεσ-
μωτήριον.

1. λάθοις est une correction de Reisig ; les mss. ont λάθος : mais, outre que, dans
les mss, οι et η s'échangent très souvent, Aristophane emploie généralement l'optatif
sans ἄν dans une proposition dépendante d'un autre optatif (Cf. S. SOBOLEWSKI, *Syntaxis
Aristoph.* *capita selecta*, pp. 17 et 117).

XÉN., *Hell.*, 3, 2, 20 : σπονδὰς ἐποιήσαντο, ἕως ἀπαγγελθείη τὰ λεχθέντα.

1, 3, 11 : περιέμενεν ἐν Καλχηδόνι, μέχρι ἔλθοι ἐκ τοῦ Βυζαντίου.

DÉMOSTH., *Cour.*, 32 : ἐπειδὴ γὰρ ὤμοσε τὴν εἰρήνην ὁ Φίλιππος πάλιν ὠνεῖται (pr. hist.) παρ' αὐτῶν (les ambassadeurs athéniens) ὅπως μὴ ἀπίμεν ἐκ Μακεδονίας, ἕως τὰ τῆς στρατείας τῆς ἐπὶ τοὺς Φωκέας εὐπρεπῆ ποιήσαιο...

Cf. POLYBE, 10, 29, 3 : ἕως διεξίχοιτο . . .

STRABON, 5, 4, 10 : ἕως τελεσφορήσειεν . . .

Il va sans dire que dans une hypothèse, ἕως se construit comme la suppositive εἰ :

PLAT., *Théét.*, 155 a : ὦν... φήσομεν... μηδέποτε μηδὲν ἂν μείζον μηδ' ἔλαττον γενέσθαι μήτ' ὄγκῳ μήτ' ἀριθμῷ, ἕως ἴσον εἴη αὐτὸ ἑαυτῷ « tant qu'il serait ».

Chez Xénophon, qui a pour la particule ἂν avec l'optatif une prédilection connue, chez Aristote, qui ne se conforme pas toujours aux règles de la syntaxe classique, on rencontre ἂν employé même après un passé.

XÉN., *Hell.*, 5, 4, 47 : ἐκέλευε προκαταλαβεῖν τὸ ὑπὲρ τῆς κατὰ τὸν Κιθαιρώνα ὁδοῦ ἄκρον καὶ φυλάττειν, ἕως ἂν αὐτὸς ἔλθοι.

Cyr., 7, 5, 49 : ἐλογιζόμεν... ὥς... ἐξέσοιτό μοι διαλέγεσθαι σοι ὁπόσον ἂν χρόνον βουλοίμην.

Anab., 2, 4, 26 : Ὅσον δὲ ἂν χρόνον τὸ ἡγούμενον τοῦ στρατεύματος ἐπιστήσεις, τοσούτον ἦν ἀνάγκη χρόνον δι' ὅλου τοῦ στρατεύματος γίνεσθαι τὴν ἐπίστασιν.

ARIST., *Économ.*, 2, 2, 14, 1 : Κόνδαλος Μαυσώλου ὕπαρχος, ὁπότε διαπορευομένη αὐτῷ διὰ τῆς χώρας προσενέγκοι τις πρόβατον ἢ ὕν ἢ μόσχον ἀπογραφάμενος τὸν δόντα καὶ τὸν χρόνον ἀπαγαγόντα εἰς οἶκον ἐκέλευσε τρέφειν ἕως ἂν ἐπανέλθοι.

Cf. *ibid.*, 2, 2, 20, 6 : ἕως... εἰς ἡλικίαν ἔλθοι (après un passé également).

Plus tard encore, après un passé, en même temps que l'emploi régulier de l'optatif, on rencontre dans Plutarque et dans Lucien, le subjonctifsans ἂν cf. PLUT., *Poplic.*, 22, 2. — *Artaxerxès*, 14, 5.

LUCIEN, 42, 30.

VI

PROPOSITIONS RELATIVES

Les propositions relatives sont introduites par un pronom relatif (ὃς, ὅστις, etc.), ou corrélatif (ὅσος, οἷος, etc.), ou par un adverbe conjonctif (ὅθεν, etc.); jamais par une conjonction proprement dite; ce qui prouve 1° que la conjonction ne confère aucun sens au verbe, mais seulement annonce et corrobore celui qu'il a déjà; 2° que les significations accessoires et particulières que l'optatif notamment peut acquérir, dérivant toutes de l'idée de possibilité hypothétique et subjective, sont dues à une adaptation des propositions secondaires au sens général de la phrase, simplement par contact.

Les pronoms relatifs sont, de par leur origine, d'anciens démonstratifs et sont encore souvent employés comme tels dans Homère. Les propositions relatives peuvent donc être considérées comme des indépendantes quant à la forme, et l'emploi des modes y est soumis aux mêmes lois que dans les propositions déjà étudiées. Il y a des relatives potentielles, des relatives optatives, — des relatives finales, des relatives consécutives, des relatives suppositives, des relatives indéfinies et des relatives fréquentatives.

A Relatives potentielles.

Dans Homère, l'optatif se rencontre sans particule, mais se construit déjà le plus souvent avec κε ou ἄν.

Sans particule : E 302 :

ὁ δὲ χερμάδιον λάβε χειρὶ
Τυδείδης, μέγα ἔργον, ὃ οὐ δύο γ' ἄνδρε φέροιεν (cf. Υ 285)

γ 318 : κεῖνος γὰρ νέον ἄλλοθεν εἰλήλουθεν
ἐκ τῶν ἀνθρώπων, ὅθεν οὐκ ἔλποιτό γε θυμῷ
ἐλθέμεν, ὅντινα πρῶτον ἀποσφῆλωσιν ἅελλαι
ἐς πέλαγος μέγα τοῖον.

Ξ 107 : Νῦν δ' εἶη, ὅς τῃςδὲ γ' ἀμείνονα μῆτιν ἐνίσποι (cf P 640).

Avec κε Γ 234 : νῦν δ' ἄλλους μὲν πάντας ὁρῶ ἐλίκωπας Ἀχαιοὺς,
οὓς κεν ἐὺ γνοίην καὶ τ' οὖνομα μυθησαίμην (cf. E
483 — K 165, 171 — Ξ 90 — α 254 — σ 166 — υ 368 — ω 190 etc.)

Ω 732 : σὺ δ' αὖ, τέκος, ... ἐμοὶ αὐτῇ
ἔψαι, ἔνθα κεν ἔργα ἀεικέα ἐργάζοιο.

Avec ἄν

E 361 : λίην ἄχθομαι ἔλκος, ὃ με βροτὸς οὐτάσεν ἀνὴρ
Τυδείδης, ὅς νῦν γε καὶ ἄν Διὶ πατρὶ μάχοιτο. (Cf. E 457,
H 231, O 40 — σ 26, ρ 586, ε 188....)

δ 205 : ἐπεὶ τόσα εἶπες ὅσ' ἔν πεπνυμένος ἀνὴρ
εἴποι καὶ ῥέξειε.

Avec ἄν et κε

Un seul exemple nous présente ἄν et κε employés ensemble :

N 126 : ἀμφὶ δ' ἄρ' Αἴαντος δοιοὺς ἴσταντο φάλαγγες
κάρτεραι, ἃς οὐτ' ἄν κεν Ἄρης ὀνόσαιτο μετελθών.

Cet exemple nous rappelle en outre que le mode potentiel ne se rapporte par lui-même à aucun temps, qu'il peut être employé, surtout dans Homère, pour le passé aussi bien que pour le futur ou le présent.

Dans la suite, l'optatif potentiel est constamment accompagné de la particule ἄν (ou κε).

EURIP., *Phén.*, 516 : πᾶν ἐξαιρεῖ λόγος, ὃ καὶ σίδηρος πολεμίων
δράσειεν ἄν.

XEN., *Anab.*, 5, 6, 9 : ὁ Παρθένιος ποταμὸς ἄβατός ἐστιν, ἐφ' ὃν ἔλθοιτ'
ἄν, εἰ τὸν Ἄλυν διαβλήτε.

DÉMOSTH., 8, 41 : εἰάν ποτε συμβῇ τι πταῖμα, ἃ πολλὰ γένοιτ' ἄν
ἀνθρώπῳ, ἥξει πάντα πρὸς ὑμᾶς.

B Relatives Optatives.

L'optatif est employé sans particule.

Ω 212 : ἀνδρὶ πάρα κρατερῷ, τοῦ ἐγὼ μέσον ἤπαρ ἔχοιμι
ἑσθέμεναι (Cf. ν 41, η 148, ρ 597, etc.)

δ 697 : ἀλλὰ πολὺ μείζον τε καὶ ἀργαλεώτερον ἄλλο
μνηστῆρες φράζονται, ὃ μὴ τελέσειε Κρονίων.

EUR. *Oed.*, 3 (676) : ὁ εἰς τὸ σῶφρον ἐπ' ἀρετὴν τ' ἄγων ἔρως
ζηλωτὸς ἀνθρώποισιν ὧν εἶ ἡν ἐγώ.

XÉN., *Anab.*, 3, 2, 3 : οἶμαι γὰρ ἂν ἡμᾶς τοιαῦτα παθεῖν, οἷα τοὺς
ἐχθροὺς οἱ θεοὶ ποιήσειαν.

c Relatives Finales.

Très logiquement l'optatif, mode potentiel subjectif, devait se rencontrer dans les finales relatives, comme dans les finales ordinaires. Toutefois il n'est employé ainsi que dans Homère : avec *κε* quand le verbe principal est au présent ou au futur, sans particule, lorsque le verbe principal est au passé.

Après un futur :

H 341 : ἔκτοσθεν δὲ βαθεῖαν ὀρύζομεν ἐγγύθι τάφρον,
ἧ γ' ἵππους καὶ λαὸν ἐρυκᾶκοι ἀμφὶς ἐοῦσα.

Cf. Θ 291, Ξ 241, Φ 336.

ε 166 : Αὐτὰρ ἐγὼ σῖτον καὶ ὕδωρ καὶ οἶνον ἐρυθρόν
ἐνθήσω μενεοικέ', ἃ κέν τοι λιμὸν ἐρύκοι.

(Cf. κ 434, υ 383 ὅθεν κε...)

Après un présent :

δ 560 : οὐ γὰρ οἱ πᾶρα (= πάρεσιν) νῆες ἐπήρετμοι καὶ ἑταῖροι
οἳ κέν μιν πέμπουσιν ἐπ' εὐρέα νῶτα θαλάσσης.

(Cf. α 254, ο 518, ι 126) Ω 149 : Κῆρυξ τίς οἱ ἔποιτο γεραίτερος, ὅς κ' ἰθύνει
ἡμιόνους καὶ ἄμαξαν... (Cf. Ω 178).

Après un passé :

ζ 112 : ἐνθ' αὖτ' ἄλλ' ἐνόησε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη,
ὡς Ὀδυσσεὺς ἔγροιτο, ἴδοι τ' εὐώπιδα κούρην
ἧ οἱ Φαιήκων ἀνδρῶν πόλιν ἡγήσασαίτο.

ο 458 : καὶ τότε ἄρ' ἄγγελον ἔχαν ὅς ἀγγέλλειε γυναικί.

Après Homère, cette construction des relatives finales avec l'optatif a été abandonnée. L'optatif a été remplacé par l'indicatif futur ou par le participe futur pour exprimer l'intention, souvent par μέλλω pour exprimer le moyen.

Cette exclusion de l'optatif, alors que ce mode était constamment employé dans les finales ordinaires, ne peut s'expliquer que par le besoin de marquer l'intention d'une manière plus énergique, étant donné que dans les relatives aucune conjonction n'annonce et ne précise l'idée modale du verbe.

D Relatives Consécutives.

Nous distinguons les relatives dépendantes de verbes existentiels, (οὐκ) ἔστιν ὅς (ὅστις), des autres consécutives relatives.

1° *Après les verbes existentiels.* — Ces propositions marquant une conséquence possible admettent naturellement l'optatif potentiel. Homère ne nous offre d'exemples qu'au présent. L'optatif est généralement accompagné de κε (une seule fois de ἄν), mais se rencontre aussi employé sans particule.

X 348 : ὡς οὐκ ἔσθ' ὅς σῃς γε κύνας κεφαλῆς ἀπαλάλκοι.

Cet exemple est unique. Rappelons aussi les deux passages cités plus haut (Ξ 107, P 640) où l'absence de la particule s'explique par le tour exclamatif de la phrase.

E 192 : Ἴπποι δ' οὐ παρέασι καὶ ἄρματα τῶν κ' ἐπιβαίην.

δ 167 : οὐδέ οἱ ἄλλοι
εἴσ' οἳ κεν κατὰ δῆμον ἀλάλκοιεν καχότητα.

(Cf. E 299, O 735, 737 — ι 125).

H 231 : Ἡμεῖς δ' εἰμὲν τοῖοι οἳ ἄν σέθεν ἀντίσσαιμεν.

Dans un passage de l'Iliade Ψ 343, les mss. présentent côte à côte le subjonctif et l'optatif : οὐκ ἔσθ' ὅς κέ σ' ἔλῃσι μετ' ἄλγεος οὐδὲ παρέλθοι « il n'est personne qui doive l'atteindre... ni qui puisse te dépasser », c'est à dire « personne ne l'atteindra, < à plus forte raison > ne pourra te dépasser ».

Les poètes dramatiques ont conservé dans les relatives finales consécutives la construction du potentiel¹ avec ἄν et même sans ἄν.

Sans ἄν : ESCH., *Prom.*, 291 : χωρὶς τε γένους οὐκ ἔστιν ὅτω
μεῖζονα μοῖραν νεύμαιμ' ἢ σοί.

1. On emploie l'indicatif quand on envisage moins la possibilité éventuelle du fait que sa réalité constatée par l'expérience. ARISTOPH., *Gren.*, 1217 : οὐκ ἔστιν ὅστις πάντ' ἀνὴρ εὐδαιμονεῖ.

Il en est de même dans un récit : « οὐδὲν ὁ τι οὐ » (sans ἔστιν) équivaut alors au latin « nihil non ». Cf. HÉROD., 5, 97 ; THUCYD., 7, 87.

Coéroph., 172 : οὐκ ἔστιν ὅστις πλὴν ἐμοῦ κείραιτό νιν.

SOPH., *Œd. Col.*, 1172 : καὶ τίς ποτ' ἔστιν ὃν γ' ἐγὼ ψέξαιμί τι ;

EURIP., *Alc.*, 112-117 : ἀλλ' οὐδὲ ναυκληρίαν | ἔσθ' ὅποι τις αἴας | στείλας
ἢ Λυκίας | εἴτ' ἐπὶ τὰς ἀνύδρους | Ἀμμωνίδας ἔδρας | δυστάνου παραλύσαι
| ψυχάν.

Alc., 52 : ἔστ' οὖν ὅπως Ἀλκηστis ἐς γῆρας μόλοι ;

Avec ἄν : *SOPH.*, *Antig.*, 911 : μητρὸς δ' ἐν Ἄδου καὶ πατρὸς κεκευκόθوين,
οὐκ ἔστ' ἀδελφὸς ὅστις ἄν βλάστοι ποτέ.

Id., 1156 : οὐκ ἔσθ' ὅποιον στάντ' ἄν ἀνθρώπου βίον
οὔτ' αἰνέσαιμι ἄν οὔτε μεμψαίμην ποτέ.

Phil., 1308 : Εἴεν. Τὰ μὲν δὴ τόξ' ἔχεις. κοῦκ ἔσθ' ὅτου
ὀργὴν ἔχοις ἄν οὐδὲ μέμψιν εἰς ἐμέ.

EURIP., *Héc.*, 296 : οὐκ ἔστιν οὕτω στερεὸς ἀνθρώπου φύσις
ἥ τις γόων σῶν.....
κλύουσα θρήνους οὐκ ἄν ἐμβάλοι δάκρυ.

Oreste, 1 : οὐκ ἔστιν οὐδὲν δεινὸν ὧδ' εἰπεῖν ἔπος
οὐδὲ πάθος, οὐδὲ συμφορὰ θεήλατος
ἥς οὐκ ἄν ἄραιτ' ἄχθος ἀνθρώπου φύσις.

Alc., 79 : ἀλλ' οὐδὲ φίλων πέλας οὐδεὶς < s. c. ἔστιν >
ὅστις οὐκ ἄν εἴποι

En prose, l'optatif potentiel a été remplacé en général par l'indicatif futur, comme il est arrivé pour les relatives finales.

XÉN., *Anab.*, 6, 3, 16 : ἐκεῖ οὐ πλοῖά ἐστιν, οἷς ἀποπλευσούμεθα (cf. 6, 5, 20, etc.)

LYSIAS, 24, 6 : παῖδες δέ μοι οὕτω εἰσὶν οἳ με θεραπεύουσιν.

Toutefois, même à l'époque classique, les exemples ne sont pas rares de l'optatif avec ἄν, après οὐκ ἔστιν... : le potentiel nie d'une manière plus énergique que ne le ferait l'indicatif, puisqu'il exprime, non que le fait n'est pas ou ne sera pas, mais qu'il ne *saurait* être.

PLAT., *Phaed.*, 89 d : οὐκ ἔστιν ὃ τι ἄν τις μεῖζον τούτου κακὸν πάθοι
ἢ λόγους μισήσας.

Gorg., 491 e : οὐδεὶς ὅστις οὐκ ἄν γνοίη ὅτι τοῦτο λέγω.

Rép., II, 360 b : οὐδείς ἂν γένοιτο, ὥς δόξαιεν, οὕτως ἀδαμάντινος, θεὸς ἂν μέλειεν ἐν τῇ δικαιοσύνῃ...

Xén., *Apol.*, 2, 8, 5 : οὐ ῥάδιόν ἐστιν εὐρεῖν ἔργον ἐφ' ᾧ οὐκ ἂν τις αἰτίαν ἔχοι.

Cyr., 4, 5, 50 : οὐκ ἔχομεν ἄνδρας, οὓς ἀναβιβάσαιμεν ἂν ἐπὶ τούτους τοὺς ἵππους.

DÉMOSTH., *Ambass.*, 9 : οὐκ ἔσθ' ὅστις ἂν οὐκ εἰκότως μισήσειεν αὐτόν.

Couronne, 206 : οὐκ ἔσθ' ὅστις οὐκ ἂν εἰκότως ἀπιτιμήσειέ μοι.

Amb., 330 : ἔστιν ὄντιν' ὑμεῖς τῶν πρεσβέων ὧν ἔπεμψε Φίλιππος χαλκοῦν στήσαιτ' ἂν ἐν ἀγορᾷ;

ISOGR., 8, 52 : οὐκ ἔστιν ὅστις τούτων οὐκ ἂν καταφρονήσειεν.

Pan. Ath., 98 : οὐδείς... πρὸς ἡμᾶς οὕτως ἔχει δυσμενῶς, ὅστις οὐκ ἂν ὁμολογήσειεν διὰ... τὴν ναυμαχίαν ἡμᾶς τῷ πολέμῳ κρατῆσαι.

Phil., 78 : οὐδείς ὅστις οὐκ ἂν ἀντειπεῖν ὑπὲρ σοῦ τολμήσειεν — **mais** 131 : οὐκ ἔστιν ὅστις οὐκ οἴησεται.

Après un potentiel, ἂν ne se répète pas en général :

LYSIAS, 1, 1 : οὐκ ἂν εἴη ὅστις οὐκ ἀγανακτοίη.

Au passé, l'optatif n'est pas accompagné de la particule.

SOPH., *Phil.*, 281 : Philoctète raconte à Néoptolème sa désolation à son réveil, après le départ des Grecs.

οὐχ ὅστις ἀρχέσειεν, οὐδ' ὅστις νόσου
κἀμνοντι συλλαβοίτο.

EURIP., *Iph. Taur.*, 588 : οὐδένα γὰρ εἶχον ὅστις ἀγγείλαι.

LYSIAS, 24, 1 : πρότερον γὰρ οὐκ ἔχων πρόφασιν ἐφ' ἧς τοῦ βίου λόγον δοίην, νυνὶ διὰ τοῦτον εἴληφα.

2° *Consécutives ordinaires.* — Dans Homère, l'optatif apparaît seul après un passé, ailleurs avec κε.

K 17 : ἥδε δὲ οἱ κατὰ θυμὸν ἀρίστη φαίνεται βουλή,
Νέστορ' ἐπὶ πρῶτον Νηληϊῶν ἐλθέμεν ἀνδρῶν,

εἴ τινα οἱ σὺν μῆτιν ἀμύμονα τεκτῆναιτο
ἥτις ἀλεξίλακος πᾶσιν Δαναοῖσι γένοιτο.

π 256 : 'Αλλὰ σύγ' εἰ δύνασαι τιν' ἀμύντορα μερμηρίζαι,
φράζευ, ὃ κέν τις νῶϊν ἀμύνοι πρόφρονι θυμῷ.

Puis l'usage est venu, surtout en prose, d'employer dans ces propositions l'indicatif futur.

HÉROD., 7, 54 : Ξέρξης εὐχετο... μηδεμίαν οἱ συντυχίην τοιαύτην γενέσθαι, ἥ μιν παύσει μεταστρέψασθαι τὴν Εὐρώπην.

DÉMOSTH., 19, 43 : ἔδει ψήφισμα νικῆσαι τοιοῦτο δι' οὗ Φωκεῖς ἀπολοῦνται.

ISOCR., 15, 12 : χρὴ διελθεῖν τοσοῦτον μέρος τοῦ λόγου ὅσον μὴ λυπήσει τοὺς παρόντας.

Néanmoins, le potentiel a toujours pu être employé quand on tenait à exprimer moins l'éventualité du fait que sa simple possibilité subjective : ἂν accompagne d'ordinaire l'optatif après un présent (α), mais pas toujours, du moins en poésie (β); d'autre part la particule se rencontre même après un passé, dans Xénophon (γ).

(α) PLAT., *Rép.*, II 360 b : εἰ οὖν δύο τοιούτω <comme celui de Gygès> δακτυλίῳ γενόισθην, καὶ τὸν μὲν ὁ δίκαιος περιθείτο, τὸν δὲ ὁ ἄδικος, οὐδεὶς ἂν γένοιτο, ὡς δόξειεν, οὕτως ἄδαμάντινος, ὅς ἂν μείνειεν ἐν τῇ δικαιοσύνῃ καὶ πολυμήσειεν ἀπέχεσθαι τῶν ἀλλοτρίων..., ἔξον αὐτῷ... ὃ τι βούλοιο λαμβάνειν.

Euthyd., 293 a : τίς ποτ' ἐστὶν ἡ ἐπιστήμη, ἥς τυχόντες ἂν καλῶς τὸν ἐπιλοῖπον βίον διέλθοιμεν;

DÉMOSTH., *Mid.*, 66 : τίς οὕτως ἀλόγιστος... ἐστίν, ὅστις... ἂν... ἐθελήσειεν...; *id.* 20, 161 : ἀλλὰ χρὴ γ' ἀνθρώπους ὄντας τοιαῦτα... λέγειν... οἷς μηδεὶς ἂν νεμεσῇσαι...

(β) SOPH., *Œd. Col.*, 1172 : καὶ τίς ποτ' ἐστίν, ὃν γ' ἐγὼ ψέξαιμί τι;
« qui est cet étranger, pour mériter des reproches de ma part ? »

ARISTOPH., *Thesm.*, 871 : τίς τῶνδ' ἐρυμνῶν δωμάτων ἔχει κρίτος,
ὅστις ξένους δέξαιτο ποντίῳ σάλῳ
κλῦνοντας...;

Oiseaux, 128 : Ερ : ποίαν τιν'... ἤδιστ' ἄν οἰκοίτην πόλιν ; Evelp. : |
ὅπου τὰ μέγιστα πράγματ' εἶη μοι ταδί· | ἐπὶ τὴν θύραν μου πρῶ τις ἐλθὼν
τῶν φίλων | λέγοι ταδί.

Gren., 97 : γόνιμον — ποιητὴν ἂν οὐχ εὖροις, — ὅστις ῥῆμα γενναῖον
λάχοι.

PLAT., *Euthyd.*, 292 e : τίς ποτ' ἐστὶν ἡ ἐπιστήμη ἐκείνη ἣ ἡμᾶς
εὐδαίμονας ποιήσκειεν ;

(γ) XEN., *Hell.*, 7, 1, 38 : ἄνδρας... οἱ μάχονται ἂν Ἑλλησι πάνυ ζητῶν
οὐκ ἔφη δύνασθαι ἰδεῖν.

On remarquera d'ailleurs que dans cette dernière phrase la relative appartient au style indirect.

La phrase suivante de Platon offre un exemple curieux et très rare de l'emploi de l'optatif futur dans une relative consécutive, construction qui s'explique par une sorte de cumul de l'optatif et du futur réguliers.

Timée, 33 c : οὐδ' αὖ τινος ἐπιδεῖς τὴν ὀργάνου σχεῖν, ὥ τὴν μὲν εἰς
ἑαυτὸ τροφήν δέξοιτο, τὴν δὲ πρότερον ἐξικμασμένην ἀποπέμψοι πάλιν.

E Relatives Suppositives.

L'optatif a sa place dans ces propositions au même titre que dans les suppositives ordinaires, comme mode purement hypothétique. Il y est toujours employé sans particule. Au point de vue du sens, on peut distinguer les relatives qui ont un antécédent déterminé, de celles qui expriment une idée générale.

A. Dans le premier cas, le relatif équivaut à une conjonction suppositive accompagnée d'un pronom démonstratif ou d'un pronom personnel : εἰ οὗτος, εἰ ἐγώ, etc.

Γ 298 : Ζεῦ κύδιστε, μέγιστε, καὶ ἀθάνατοι θεοὶ ἄλλοι,
ὁππότεροι πρότεροι ὑπὲρ ὄρκια πημήνεια¹,
ὥδέ σφ' ἐγκέφαλος χαμάδις ῥέοι.

1. Le Subjonctif, dans Homère, s'emploie aussi (et toujours sans καὶ νὶ ἄν) dans les propositions relatives suppositives. Toutefois ce mode exprimant l'éventualité objective s'applique toujours à un fait d'expérience, à une action souvent constatée, non comme l'optatif, à une idée subjective, qui n'existe que dans l'esprit de celui qui parle (Cf. θ 147 μ 41, σ 276, τ 266, ψ 118). Le subjonctif est surtout en usage dans les comparaisons du type : « comme un homme qui... » (Cf. E 5, 138, N 138, 178, O 411, 580, 680, Π 260, 590, P 110, 134, 435, 726, Σ 319, Φ 283, X 23, — ν 31, π 19, ρ 518, τ 108), et partout se traduit en français par l'indicatif présent d'habitude.

- Δ 539 : ἔνθα κεν οὐκέτι ἔργον ἀνὴρ ὀνόσαιτο μετελθὼν,
ὅς τις ἔτ' ἄβλητος καὶ ἀνούτατος ὀξεῖ χαλκῷ
δινεύοι κατὰ μέσσον, ἄγχοι δέ εἰ Παλλὰς Ἀθήνη (cf. Ξ 92, N 117).
- Z 521 : δαιμόνι', οὐκ ἂν τίς τοι ἀνὴρ, ὃς ἐναΐσιμος εἴη,
ἔργον ἀτιμήσειε μάχης., (cf. I 125, N 321, — x 383).
- M 228 : ὣδ' ἔ γ' ὑποκρίναιτο θεοπρόπος, ὃς σάφα θυμῷ
εἰδεῖη τεράων καὶ οἱ πειθοῖατο λαοί.
- Ψ 494 : καὶ δ' ἄλλω νεμεσᾶτον, ὅτις τοιαῦτά γε ῥέζοι (cf. ζ 286).
- α 228 : νεμεσῆσαιτό κεν ἀνὴρ
αἴσχεα πόλλ' ὀρόων, ὅς τις πινυτός γε μετέλθοι (cf. θ 240).
- α 47 : ὡς ἀπόλοιτο καὶ ἄλλος ὅτις τοιαῦτά γε ῥέζοι (cf. ο 359).
- δ 205 : ἐπεὶ τόσα εἶπες, ὅς' ἂν πεπνυμένος ἀνὴρ
εἴποι καὶ ῥέξειε, καὶ ὃς (= εἰ οὗτος) προγένεστος εἴη (sens concessif).
- λ 489 : βουλοίμην x' ἐπάρουρος ἐὼν θητευέμεν ἄλλω,
ἀνδρὶ παρ' ἀκλήρῳ, ᾧ μὴ βίωτος πολὺς εἴη (sens concessif).
- ξ 402 : ξεῖν', οὕτω γάρ κέν μοι εὐκλείη τ' ἀρετὴ τε
εἴη ἐπ' ἀνθρώπους ἅμα τ' αὐτίκα καὶ μετέπειτα
ὃς (= εἰ ἐγώ) σ', ἐπεὶ ἐς κλισίην ἄγαγον καὶ ξείνια δῶκα,
αὐτίς δὲ κτείναιμι φίλον τ' ἀπὸ θυμὸν ἐλοίμην.
- χ 138 : καὶ χ' εἷς πάντας ἐρύκοι ἀνὴρ, ὅς τ' ἄλκιμος εἴη.
- ψ 100 : οὐ μὲν x' ἄλλη γ' ὥδε γυνὴ τετληότι θυμῷ
ἀνδρὸς ἀφρυσταίη, ὃς οἱ κακὰ πολλὰ μογήσας
ἔλθοι ξεῖνοισιν ἔπει' ἐς πατρίδα γαῖαν (cf. ψ 169).

De même au passé :

- M 427 : Πολλοὶ δ' οὐτάζοντο κατὰ χροά νηλεῖ χαλκῷ,
ἡμὲν ὅ τέ φ' στρεφθέντι μετάφρενα γυμνωθείη
μαρναμένων, πολλοὶ δὲ διαμπερὲς ἀσπίδος αὐτῆς.

Cette syntaxe n'a point varié dans la suite :

PLAT., *Mém.*, 92 c : πῶς ἂν εἰδείης περὶ τούτου τοῦ πράγματος οὐ παντάπασιν ἀπειρος εἴης; (cf. *Euthyd.* 302 a).

Char., 164 a : λέγε εἰ δοκεῖ τίς σοι ὑγιᾶ τινὰ ποιῶν ὠφέλιμα καὶ ἑαυτῷ ποιεῖν καὶ ἐκείνῳ θὺν ἰϋτο.

XÉN., *Hell.*, 7, 3, 7 : ὑπερορᾶν οὐ δυνατόν ὑμῶν ἀνδρὶ ὃς εἰδεῖη κυρίου ὄντας ὅ τι βούλεσθε αὐτῷ χρῆσθαι.

B. Quand la proposition relative exprime une idée générale, le pronom *ὅς*, *ὅστις* équivaut à *εἷ τις*.

Z 57 : τῶν μήτις ὑπεκφύγοι αἰπὺν ὄλεθρον
χειράς θ' ἡμετέρας· μηδ' ὄντινα γαστέρι μήτηρ
κοῦρον ἐόντα φέροι, μηδ' ὅς φύγοι.

N 343 : μάλα κεν θρασυκάρδιος εἴη,
ὅς τότε γηθήσειεν ἰδὼν πόνον οὐδ' ἀκάχοιτο (cf. v. 291).

Ω 139 : τῇδ' εἴη· ὅς ἄποινα φέροι, καὶ νεκρὸν ἄγοιτο « soit, j'y consens : si l'on m'apporte une rançon, qu'on emmène le cadavre ».

δ 222 : ὅς τὸ καταβρόζειεν, ἐπὶν κρητῆρι μιγείη,
οὐ κεν ἐφημέριός γε βάλοι κατὰ δάκρυ παρειῶν,
οὐδ' εἴ οἱ κατατεθναίῃ μήτηρ τε πατήρ τε.

τ 510 : καὶ γὰρ δὴ κοίτοιο τάχ' ἔσσεται ἡδέος ὥρη
ὄντινά γ' ὕπνος ἔλοι γλυκερὸς καὶ κηδόμενόν περ.

HÉROD., 4, 74 : οὐδ' ἄν, ὅστις μὴ κάρτα τρίβων εἴη αὐτῆς, διαγνοίῃ λίνου ἢ καννάβιός ἐστι.

SOPH., *Antig.*, 666 : ὃν ἡ πόλις στήσσει, τοῦδε χρή κλύειν.

ARISTOPH., *Ass. des Fem.*, 898 :

οὐδέ τοι στέργειν τις ἐθέλοι μᾶλλον ἢ γὰρ τὸν φίλον ἄν,
ὥπερ ξυνείην.

PLAT., *Alcib.*, 1^{re}, 134 c : δύναιτο δ' ἄν τις μεταδιδόναι ὃ μὴ ἔχοι;

XEN., *Anab.*, 1, 3, 17 : ὀκνοίην ἄν εἰς τὰ πλοῖα ἐμβαίνειν, ἃ ἡμῖν δοίη (ἃ = εἷ τινα).

Dans un seul passage, les manuscrits de Xénophon nous présentent le relatif accompagné de *ἄν*. *Mém.*, 1, 5, 1 : εἰ πολέμου ἡμῖν γενομένου βουλοίμεθα ἐλέσθαι ἄνδρα ὑφ' οὗ αὐτοὶ μὲν σωζοίμεθα, τοὺς δὲ πολεμίους χειροίμεθα, ἄρ' ὄντιν' ἄν αἰσθανοίμεθα ἥττω γαστρὸς ἢ οἴνου ἢ ἀφροδισίων ἢ πόνου ἢ ὕπνου, τοῦτον ἄν αἰροίμεθα;

Après un passé la règle est la même. Xénophon semble être le premier qui ait employé, par exception, la particule *ἄν*, laquelle se rencontre également dans Lucien. Ces deux auteurs, nous le savons, ont mis *ἄν* un peu partout.

SOPH., *Elect.*, 628 : πρὸς ὀργὴν ἐκφέρει, μεθεῖσά μοι
λέγειν ἃ χρῆζοιμ' οὐδ' ἐπίστασαι κλύειν.

LYSIAS, 2, 24 : οἱ Ἀθηναῖοι ἡξίουσιν οὐκ μὴ μόνοι νικῶεν, οὐδ' ἂν μετὰ συμμάχων δύνασθαι.

XÉN., *Mém.*, 4, 1, 2 : Σωκράτης ἐτεκμαίρετον τὰς ἀγχιὰς φύσεις ἐκ τοῦ ταχύ τε μακθάνειν οἷς προσέχοιεν καὶ μνημονεύειν ἃ ἂν μάθοιεν.

LUCIEN, 32, 19 : ἐκέλευσε... ἔκαστον, οὐ δέοιτ' ἂν, καὶ ὁ μάλιστα μαθεῖν ἐθέλοι, ἐς βιβλίον ἐγγράψαι.

Il est remarquable que dans ces deux derniers exemples ἂν se trouve dans l'une des relatives et manque dans l'autre.

F Relatives ayant un sens indéterminé.

Ces propositions sont introduites par un relatif indéfini : « quiconque, qui que ce soit qui, quelque... que..., tous ceux qui... » Comme sens elles sont apparentées aux précédentes; le même pronom *ὅστις* est employé dans les unes comme dans les autres. Toutefois elles diffèrent des suppositives proprement dites 1° en ce qu'elles impliquent une compréhension plus étendue : « quiconque » signifie, en effet « si quelqu'un, n'importe qui »; 2° en ce que le fait qu'elles énoncent peut être non seulement hypothétique, mais encore probable et attendu, ou même réel et certain, ce qui est le cas le plus ordinaire quand le verbe principal est à un temps historique.

En théorie donc les trois modes, indicatif, subjonctif, optatif, sont admis dans les propositions avec leurs significations respectives, nettement distinctes.

En réalité l'indicatif a presque toujours été remplacé par le subjonctif pour le futur, par l'optatif pour le passé, comme il est arrivé pour les suppositives éventuelles (voir chap. IV, A 2°) : le sens indéterminé du relatif a déteint en quelque sorte sur le verbe même, changeant l'affirmation absolue en l'expression d'une simple éventualité.

Quant au subjonctif et à l'optatif, on connaît la règle qui, dans les grammaires usuelles, préside à l'emploi de ces modes : la relative a son verbe au subjonctif avec ἂν si le verbe principal est au présent ou au futur; à l'optatif sans ἂν si le verbe principal est au passé.

Un court aperçu de la syntaxe aux différentes époques de la littérature grecque nous montrera qu'elle est loin de présenter partout une uniformité aussi rigoureuse, aussi absolue.

HOMÈRE. Les trois modes se rencontrent dans Homère. L'indicatif est très rare :

Φ 610 : ἐσσυμένως ἐρέχυντο
ἐς πόλιν, ὄντινα τῶνγε πόδες καὶ γούνα σάωσαν.

mais il n'est pas douteux, témoin le latin, qu'à l'origine ce mode ne fût employé plussouvent, sinon toujours, pour un fait passé.

Le subjonctif dépend toujours d'un verbe à un temps principal.

L'optatif s'emploie après un futur, comme après un présent, comme après un passé.

Ce qui détermine le choix des deux modes, c'est leur signification modale : l'éventualité probable, pour le subjonctif ; l'hypothèse, la simple possibilité pour l'optatif.

Quant à la particule *κε, ἄν*, 1^o elle n'accompagne pas nécessairement le subjonctif¹ ; 2^o elle *peut* accompagner l'optatif, mais seulement au sens du présent ou du futur ; elle contribue simplement à accentuer l'indétermination.

a) *Sens futur : 1^o sans particule :*

- α 47 : ὡς ἀπόλοιτο καὶ ἄλλος ὅτις τοιαῦτά γε ῥέζοι.
β 335 : κτήματα γάρ κεν πάντα δασαίμεθα, οἰκία δ' αὐτε
τούτου μητέρι δοίμεν ἔχειν ἢ δ' ὅστις ὀπυίοι.
ζ 286 : καὶ δ' ἄλλη νεμεσῶ, ἥ τις τοιαῦτά γε ῥέζοι.
θ 239 : ὡς ἂν σὴν ἀρετὴν βροτὸς οὔτις ὄνοιτο,
ὅστις ἐπίσταιτο ἧσι φρεσὶν ἄρτια βάζειν.
λ 360 : καὶ κ' αἰδοιότερος καὶ φίλτερος ἀνδράσιν εἶην
πᾶσιν ὅσοι μ' Ἰθάκηνδε ἰδοίαιτο νοστήσαντα.
σ 142 : ἀλλ' ὅγε σίγη δῶρα θεῶν ἔχοι, ὅττι διδοῖεν.
Γ 299 : ὀππότεροι πρότεροι ὕπερ ἄρκια πημήνειαν,
ὧδέ σφ' ἐγκέφαλος χαμάδις ῥέει.....

2^o *avec κε ou ἄν* : K 305 : Δώσω γάρ δίφρον τε δύω τ' ἐριαύχενας ἵππους
οἳ κεν ἄριστοι ἔωσι θεῆς ἐπὶ νηυσὶν Ἀχαιῶν,
ὅστις κε τλαίη οἷ τ' αὐτῷ κῆδος ἄροιτο
νηῶν ὠκυπόρων σχεδὸν ἐλθέμεν.....

1. Le subjonctif éventuel est employé sans particule pour marquer un fait habituel au sens présent, un fait probable au sens futur, dans une multitude de passages : A 230, B 291, E 406, N 234, Ξ 81, O 491, T 264, Υ 362, Φ 346, X 73, etc. — α 351, 416, δ 208, ε 447, ζ 287, θ 45, 210, 545 (cf. 585 avec κέν), κ 39, λ 428, μ 40, ν 214, ο 400, 452, ξ 86, 105, π 227, ρ 334, ω 286, etc.

La différence de sens et d'emploi entre l'optatif et le subjonctif ressort clairement, si l'on compare les vers 306 et 307.

- β 52 : ἐς οἶκον ἀπερρίγασιν νέεσθαι
 Ἰκαρίου, ὥς κ' αὐτὸς ἐεδνώσαιο θυγάτρα,
 δοίη δ' ὦ κ' ἐθέλοι καὶ οἱ κεχαρισμένος ἔλθοι.
- δ 600 : δῶρον δ' ὅττι κέ μοι δοίης, κειμήλιον ἔστω.
- ε 188 : ἀλλὰ τὰ μὲν νοέω καὶ φράσσομαι, ἄσπ' ἂν ἐμοί περ
 αὐτῇ μηδοίμην, ὅτε με χρεῖω τόσον ἴκοι (ὅτε = εἰ).
- λ 147 : Τηρέσιος à Ulysse :
 ὄντινα μὲν κεν ἔῃς (éventualité probable) νεκύων κατατεθνηότων
 αἵματος ἄσπον ἵμεν, ὅδε τοι νημερτὲς ἐνίψει·
 ὦ δέ κ' ἐπιφθονέοις (s'il s'en trouvait), ὅδε τοι πάλιν εἰσιν ὀπίσσω.
- π 392 : ἡ δέ κ' ἔπειτα
 γήμαιθ', ὅς κε πλείστα πόροι καὶ μόρσιμος ἔλθοι (cf. φ 162).

b) Au sens du présent 1° sans particule :

- Ρ 631 : Τῶν μὲν γὰρ πάντων βέλε' ἄπτεται, ὅστις ἀφείη,
 ἦ κακὸς, ἦ ἀγαθός.

2° Avec particule :

- Ω 529 : ὦ μὲν κ' ἀμύξας δοίη Ζεὺς τερπικέραυνος,
 ἄλλοτε μὲν τε κακῶ ὅγε κύρεται, ἄλλοτε δ' ἐσθλῶ·
 ὦ δέ κε τῶν λυγρῶν δοίη, λωβητὸν ἔθηκεν.
- η 33 : οὐ γὰρ ξείνους οἶδε μάλ' ἀνθρώπους ἀνέχονται,
 οὐδ' ἀγαπαζόμενοι φιλέουσ', ὅς κ' ἄλλοθεν ἔλθοι.
- ο 20 : Οἶσθα γὰρ οἷος θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι γυναικὸς·
 κείνου βούλεται οἶκον ὀφέλλειν, ὅς κεν ὀπιυίοι.
- ρ 586 : οὐκ ἄφρων ὁ ξείνος οἶσται, ὅς περ ἂν εἴη.

c) Au sens du passé :

- Β 212 : Θερσίτης δ' ἔτι μούνος ἀμετροεπὴς ἐκολῶα

 ... ὅ τι οἱ εἴσαιτο γελοῖον Ἀργείοισιν
 ἔμμεναι.
- Δ 515 : ὥρσε Διὸς θυγάτηρ κυδίστη Τριτογένεια,
 ἐρχομένη καθ' ὁμίλον, ὅθι μεθιέντας ἴδοιτο.
- Ε 300 : πρόσθε δέ οἱ δόρυ τ' ἔσχε καὶ ἀσπίδα πάντοσ' ἐίστην,
 τὸν κτάμεναι μεμαῶς, ὅστις τοῦγ' ἀντίος ἔλθοι (cf. Ρ 8).
- Σ 508 : Κεῖτο δ' ἄρ' ἐν μέσσοισι δῶα χρυσοῖο τάλαντα,
 τῷ δόμεν, ὅς μετὰ τοῖσι δίκην ἰθύντατα εἶποι.

- γ 103 : ... ἐπεὶ μ' ἔμνησας οὐζύος, ἣν ἐν ἐκείνῳ
 δῆμῳ ἀνέτλημεν μένος ἄσχετοι υἱες Ἀχαιῶν,
 ἣ μὲν ὅσα ξὺν νηυσὶν ἐπ' ἡεροειδέα πόντον
 πλαζόμενοι κατὰ ληϊδ' ὅπῃ ἄρξειεν Ἀχιλλεύς...
- ι 94 : τῶν δ' ὅς τις λωτοῖο φάγοι μελιτηδέα καρπὸν,
 οὐκέτ' ἀπαγγεῖλαι πάλιν ἤθελεν οὐδὲ νέεσθαι.
- λ 288 : οὐδέ τι Νηλεὺς
 τῷ ἐδίδου, ὅς μὴ ἔλικας βόας εὐρουμετώπους
 ἐκ Φυλάκης ἐλάσειε.....
- μ 330 : καὶ δὴ ἄγρην ἐφέπεσκον ἀλητεύοντες ἀνάγκη,
 ἰχθῦς ὄρνιθές τε, φίλας ὅτι χεῖρας ἵκοιτο.
- ρ 419 : καὶ γὰρ ἐγὼ ποτε οἶκον ἐν ἀνθρώποισιν ἔναιον
 ὀλβίος ἀφνειὸν καὶ πολλάκι δόσκον ἀλήτη,
 τόλῳ, ὁποῖος ἔοι καὶ ὅτευ κεχρημένος ἔλθοι.
- χ 414 : οὐτίνα γὰρ τίεσκον ἐπιχθονίων ἀνθρώπων,
 οὐ κακὸν οὐδὲ μὲν ἔσθλον, ὅτις σφέας εἷς ἀφίκοιτο (cf. ψ 65).

Homère, comme on le voit, n'emploie pas *κε* pour le passé, mais c'est là probablement un simple effet du hasard. *κε* se rencontre après un passé dans l'Hymne à Déméter 329 (Didot, p. 562).

πολλὰ δίδον περικαλλέα δῶρα
 τιμάς θ', ἃς κεν ἔλοιτο μετ' ἀθανάτοισι θεοῖσιν.

ἄν se lit semblablement dans Hésiode :

Théog., 392 : εἶπε δ' ὃς ἄν μετὰ εἶο θεῶν Τιτῇσι μάχοιτο,
 μή τιν' ἀπορραΐσειν γεράων.

Dans la *Batrachomyomachie*, dans les *Hymnes*, même syntaxe en général que dans Homère.

Batrach., 156 : ἡνίκα δ' ὀρμηθέντες ἐφ' ἡμέας ἐξέλθωσιν,
 δραξάμενοι κορύθων, ὅς τις σχεδὸν ἄντιος ἔλθοι,
 ἐν λίμνῃν αὐτοὺς σὺν ἐκείναις εὐθὺ βάλωμεν.

Hym. Herm., 202 : ὦ φίλος, ἀργαλέον μὲν ὅς' ὀφθαλμοῖσιν ἴδοιτο
 (S. E. τις) πάντα λέγειν...

Dans Hérodote et dans Thucydide, l'optatif n'apparaît plus que lorsque le verbe principal est au passé, et toujours sans ἄν.

HÉROD., 1, 50 : πᾶσι προσέειπε θύειν... τοῦτο ὅτι ἔχοι ἕκαστος.

3, 138 : ὃ δὲ ἀντὶ τούτων ἔτοιμος ἦν δίδοναι ὃ τι βούλοιτο αὐτός.

8, 19 : ἔλεγέ σφι τῶν προβάτων... καταθύειν... ὅσα τις ἐθέλοι.

9, 27 : τούτους (les Héraclides) πρότερον ἐξελαυνουμένους ὑπὸ πάντων Ἑλλήνων ἐς τοὺς ἀπικοίατο, μούνοι ὑποδεξάμενοι τὴν Εὐρυσθέος ὕβριν κατείλομεν.

THUC., 1, 95, 2 : προσείχον (les Athéniens) τὴν γνώμην ὡς οὐ περιοψόμενοι (la demande des Grecs) τᾶλλα τε καταστησόμενοι ἢ φαίνοιτο ἄριστα αὐτοῖς.

6, 71, 2 : . . . πόλεμον . . . ποιείσθαι οὐπω ἐδόκει δυνατόν εἶναι, πρὶν ἂν . . . ἰππέας τε . . . καὶ χρήματα . . . τά τε ἄλλα καὶ σίτον καὶ ὄσων δέοι παρασκευάζωνται . . . « tout ce dont ils pourraient avoir besoin ».

Thucydide, avec ὅσος, emploie plutôt l'indicatif : 3, 89, 2 : ἀνθρώπους διέφθειρεν ὅσοι μὴ ἐδύναντο φθῆναι πρὸς τὰ μετέωρα ἀναδραμόντες — 7, 85, 2 : ὅσους μὴ ἀπεκρύψαντο, ξυνεκόμισαν ζῶντες. — Dans la phrase que nous avons citée d'abord 6, 71, 2, l'optatif exprimant la possibilité subjective, énonce d'une manière plus vague, plus étendue que ne le ferait l'indicatif ou le subjonctif, toutes les éventualités qui peuvent se présenter.

Cette syntaxe est celle des poètes dramatiques, et en général des philosophes, et des orateurs attiques ; même après l'époque classique, elle est encore la plus en usage.

SOPH., *Elect.*, 628 : πρὸς ὀργὴν ἐκφέρει, μεθεῖσά μοι
λέγειν ἃ χρῆζοιμ'· οὐδ' ἐπίστασαι κλύειν.

Elect., 1376 : "Αναξ Ἀπολλων, ὅπως αὐτοῖν κλύε,
ἐμοῦ τε πρὸς τούτοισιν, ἧ σε πολλὰ δὴ
ἄφ' ὧν ἔχοιμι λιπαρεῖ προὔστην χερσί.

Œd. R., 1464 : ὅσων ἐγὼ
ψαύοιμι, πάντων τῶνδ' αἰεὶ μετειχέτην.

ARIST., *Ass. des Fem.*, 642 : τότε — αὐτοῖς οὐκ ἔμελ' οὐδὲν τῶν ἀλλοτρίων, ὅστις τύπποι.

XÉN., *Cyr.*, 3, 3, 67 : ἰκετεύουσι (pr. hist.) πάντας ὅτῳ ἐντυχάνοισεν μὴ φυγεῖν.

Écon., 6, 4 : ὠφέλιμα εὐρίσκετο πάντα ὁπόσοις τις ἐπίσταιτο χρῆσθαι.

ISOCR., *Pan. Ath.*, 139 : ὁποτέροις ἐκεῖνοι (les Perses) προσθέσθαι βουλευθεῖεν, οὗτοι <οἱ Χίῳ> κατὰ θάλατταν κρείττους ἦσαν.

PLUTARQ., *Romulus*, 17, 5 : Ἦτησε (Tarpeia) μισθὸν τῆς προδοσίας ἃ φοροῖεν « ce que les Sabins portaient » ἐν ταῖς ἀριστεραῖς χερσὶ.

L'optatif, sans ἄν, se rencontre assez souvent, même lorsque le verbe principal n'est pas au passé; mais alors la phrase a une signification générale, hypothétique; par exemple, dans les maximes et les pensées.

SOPH., *Œd. R.*, 314 : ἐν σοὶ γὰρ ἐσμέν · ἄνδρα δ' ὠφελεῖν ἀφ' ὧν ἔχοι τε καὶ δύναιτο κάλλιστος πόνων.

EURIP., *Oreste*, 566 : εἰ γὰρ γυναῖκας ἐς τόδ' ἤξουσιν θράσους, ἄνδρας φονεύειν, παρ' οὐδὲν αὐταῖς ἦν ἄν ὀλλύναι πόσεις ἐπίκλημ' ἐχούσαις ὃ τι τύχοι.

ARISTOPH., *Guêpes*, 1431 : ἔρδοι τις ἦν ἕκαστος εἰδείη τέχνην.

1456 : τάχα δ' ἄν ἴσως οὐκ ἐθέλοι · τὸ γὰρ ἀποστῆναι χαλεπὸν φύσεος ἦν ἔχοι τις ἄει.

Païx, 435-438 : εὐχώμεσθα. ὅστις προθύμως ξυλλάβοι τῶν σχοινίων τοῦτον τὸν ἄνδρα μὴ λαβεῖν πατ' ἀσπίδα.

ΧΕΝ., *Agés.*, 1, 27 : ὅπου... ἄνδρες θεοὺς μὲν σέβοιεν, πολεμικὰ δὲ ἄσχοιεν, πειθαρχ(αν δὲ μελετῶεν, πῶς οὐκ εἰκὸς ἐνταῦθα πάντα μεστὰ ἐλπίδων εἶναι;

Cyr., 2, 4, 10 : Δοκεῖ γάρ μοι... πάντας μὲν οὕς ἄν τις βούληται ἀγαθοὺς συνεργοὺς ποιεῖσθαι ὁποιοῦντος οὐκ ἀπράγματος, ἥδιον εἶναι εὖ τε λέγοντα καὶ εὖ ποιοῦντα παρορμαῖν μᾶλλον ἢ λυποῦντα καὶ ἀναγκάζοντα · οὕς δὲ δὴ τῶν εἰς τὸν πόλεμον ἔργων ποιήσασθαι τις βούλοιοτο συνεργοὺς προθύμους, τούτους παντάπασιν ἔμοιγε δοκεῖ ἀγαθοῖς θηρατέον εἶναι καὶ λόγοις καὶ ἔργοις.

La différence de signification entre le subjonctif et l'optatif apparaît clairement dans cet exemple : le premier se rapporte à un fait éventuel journellement constaté, il équivaut en français à un indicatif présent ou futur; le second énonce une idée purement subjective et hypothétique, il répond en français à un conditionnel : « ceux maintenant dont on voudrait faire des aides zélés pour les travaux de la guerre... »

Cyr., 1, 6, 19 : 'Αλλὰ τοῦ... αὐτὸν λέγειν ἂ μὴ σαφῶς εἰδεῖν φείδεσθαι δεῖ...

1, 4, 14 : εἰ βούλει..., ὦ πάππε, ἡδέως με θηρᾶν, ἄφες τοὺς κατ' ἐμὲ πάντας διώκειν καὶ διαγωνίζεσθαι ὅπως ἕκαστος κράτιστα δύναιτο.

DEN. HALYC., *Lysias*, 489, 17 : οὐ... τὸ πρῶτον ῥηθὲν, ἀλλ' ὅτι προτεθὲν τοῦ λόγου μηδαμοῦ μᾶλλον ἢ ἐπ' ἀρχῆς αὐτοῦ ὠφελήσεται, τοῦτο ἀρχὴ τε καὶ προοίμιον : « tout ce qui... peut être utile. »

A partir de Xénophon, et principalement chez cet écrivain, une tendance se manifeste à employer après un passé non seulement l'optatif après ἄν, mais encore le subjonctif (avec la particule¹), et même l'indicatif.

1° L'optatif avec ἄν :

ΞΕΝ., *Cyr.*, 5, 4, 39 : οὕτω δὴ ὁ Γαδάτας ἀπελθὼν φύλαξι μὲν τὰ τεῖχη σὺν Κύρῳ ὠχυρώσατο, συνεσκευάσατο δὲ πάντα ὁπόσοις ἄν οἶκος μέγας καλῶς οἰκοῖτο.

Cyr., 8, 3, 38 : ὅ τι... ἄν λάβοι σπέρμα (il s'agit d'un champ γηδίων) καλῶς καὶ δικαίως ἀπεδίδου αὐτὸ καὶ τόκον οὐδέν τι πολύν.

Anab., 3, 2, 12 : καὶ εὐξάμενοι τῇ Ἀρτέμιδι ὁπόσους ἄν κατακτάνοιεν τῶν πολεμίων τσαυτάς χιμαῖρας καταθύσειν τῇ θεῷ, ἔδοξεν αὐτοῖς κτλ.

Mém., 1, 2, 6 : τοὺς... λαμβάνοντας τῆς ὁμιλίας μισθὸν ἀνδραποδιστὰς ἑαυτῶν ἀπεκάλει, διὰ τὸ ἀνγκάσιον αὐτοῖς εἶναι διαλέγεσθαι παρ' ὧν ἄν λάβοιεν τὸ μισθόν.

Rép. Sparte, 1, 8 : εἰ δέ τις... γυναικὶ μὲν συνοικεῖν μὴ βούλοιτο, τέκνων δὲ ἀξιολόγων ἐπιθυμοίη, καὶ τούτῳ νόμον ἐποίησεν, ἥντινα ἄν εὐτεκνον καὶ γενναῖαν ὁρώη, πείσαντα τὸν ἔχοντα ἐκ ταύτης τεκνοποιεῖσθαι.

LYSIAS, *Fragm.*, V (Éd. Scheibe, p. 235) : ὥς ἄν δύναιντο πλειστηριάσαντες πλείστου ἀπέδοντο.

POLYBE, 10, 40, 7 : πολὺ.... μᾶλλον ἄν τις θαυμάσειε τὴν ὑπερβολὴν τῆς περὶ τὸν ἄνδρα (Scipion) μεγαλοφυχίας, ἥνίκα.... κατεστρέψατο μὲν Καρχηδονίους...., ἔλαβε δὲ καιροῦς εἰς τὸ περιποιήσασθαι δυναστείαν βασιλικὴν ἐν οἷς ἄν ἐπιβάλοιτο καὶ βουλευθεῖη τόποις τῆς οἰκουμένης « par-tout où il aurait voulu ».

1. Jusque là, ἄν n'accompagne pas nécessairement le subjonctif : THUC., 3, 112, 6 : ὅμη τράπωνται,... διεφθείροντο. Cf. 4, 17, 2 (οὗ) — EURIP., *Elect.*, 972 (ὅπου); *Ion.*, 855 (ὅστις).

STRABON, 8, 6, 11 : οἱ... Λακεδαιμόνιοι, φησὶν ὁ Θεόπομπος, πολλὴν καταστησάμενοι τῆς ἀλλοτρίας, εἰς ταύτην κατῴκισον οὓς ἂν ὑποδέξαιντο τῶν φυγόντων ἐπ' αὐτούς.

LUCIEN, 45, 1 : ὦμην τι χαριεῖσθαι σοι φθανῶν τῆς νυκτὸς ὁπόσον ἂν δυναίμην (ὁπόσον ἂν... Vulg.).

Vie anonyme de Thucyd. (Didot, p. 9), 5 : ἐμαρτύρησε δὲ αὐτῷ καὶ Θουκυδίδης ὁ μαθητὴς ὅτι ὦ ἂν σύμβουλος γένοιτο, ἄριστα ἐκεῖνος ἀπήλλαττεν εἰς τὰς δίκας.

Subjonctif avec ἂν :

L'emploi du subjonctif avec ἂν dans ces propositions après un passé est une des caractéristiques du style de Polybe. Cf. 1, 80, 3 — 1, 81, 4, etc.

Indicatif :

XEN., *Cyr.*, 7, 3, 7 : ...ὅστις εἶχε τὰς ἐπομένας ἀγέλας καὶ βοῦς..... εἶπε <Κῦρος> τούτῳ ἐλαύνειν ὅπῃ ἂν αὐτὸν πυνθάνηται ὄντα, ὡς ἐπισφαγείη τῷ Ἀβραδάτῃ.

Anab., 1, 9, 13 : ὥστ' ἐν τῇ Κυροῦ ἀρχῇ ἐγένετο καὶ Ἕλλησι καὶ βαρβάρῳ μηδὲν ἀδικοῦντι ἀδεῶς πορεύεσθαι ὅπου τις ἤθελεν, ἔχοντι ὅτι προχωροῖτε « partout où il voulait, avec toutes les commodités possibles ».

Anab., 1, 10, 3 : ὁπόσα ἐντὸς αὐτῶν καὶ χρήματα καὶ ἄνθρωποι ἐγένοντο, πάντα ἔσωσαν.

Anab., 5, 7, 25 : ἐπνίγετο ὅστις νεῖν μὴ ἐτύχχανεν ἐπιστάμενος.

Agés., 1, 25 : ὅσα μὲν ἐδύνατο οἴκοι μένων ἐμηχανᾶτο, ἃ δὲ καιρὸς ἦν οὐκ ὤκνει μετιέναι, οὐδ' ἡσχύνετο, εἰ μέλλοι τὴν πόλιν ὠφελήσειν πρεσβευτῆς ἐκπορευόμενος ἀντὶ στρατηγοῦ.

LYSIAS, 21, 7 : καίτοι ὑμᾶς οἶμαι εἰδέναι ὅτι στρατηγὸς ὢν (Alcibiade), ὦ ἐξῆν ποιεῖν ὅτι ἐβούλετο, οὐκ ἂν ποτε ἀνέβη ἐπ' ἄλλην ναῦν εἰ μὴ τὴν ἄριστα πλέουσαν.

STRABON, 15, 1, 73 : Porus écrivait à César : ὅτι περὶ πολλοῦ ποιοῖτο φίλος εἶναι Καίσαρι, καὶ ἔτοιμος εἶη δίοδόν τε παρέχειν ὅπῃ βούλεται καὶ συμπράττειν ὅσα καλῶς ἔχει.

Citons enfin ce passage de Xénophon où (comme dans *Anab.*, 1, 9, 13) l'indicatif et l'optatif sont employés ensemble, avec intention.

Anab., 7, 7, 5 : Ἡμεῖς... ἐπορευόμεθα διὰ ταύτης τῆς χώρας ὅπου ἐβουλόμεθα, ἢν μὲν ἐθέλοιμεν πορθοῦντες, ἢν δ' ἐθέλοιμεν καίοντες.

L'indicatif exprime un fait réel; l'optatif, un fait hypothétique : « nous allions partout où nous avions dessein d'aller, ravageant ici, brûlant là, si cela nous faisait plaisir. »

LUCIEN (*Dial. Morts*, 19^e, 2), va jusqu'à employer l'indicatif avec ἄν : μακάριος ἦν αὐτῶν ὅντινα ἄν καὶ μόνον προσέβλεψα.

En résumé, dans les relatives comme dans les propositions ordinaires, l'indicatif, mode réel, s'employait à l'origine pour marquer l'indétermination. Puis, les idées d'indétermination et d'éventualité étant voisines entre elles et apparentées à l'idée de supposition, le verbe a pu se mettre au subjonctif ou à l'optatif appuyés ou non par la particule *κε* ou *ἄν*. Ces deux modes, déjà dans Homère, l'ont emporté presque totalement sur l'indicatif : l'usage assigne l'emploi de l'optatif sans particule après un temps secondaire, celui du subjonctif avec *ἄν* après un temps principal; distinction purement arbitraire et qui est loin d'être rigoureusement observée. On peut conjecturer que cette règle fut surtout appliquée dans la langue littéraire. Aussitôt après l'époque classique, et même déjà dans Xénophon, dont le style plus simple est voisin du langage familier sinon populaire, l'indicatif, s'il ne reprend pas tout à fait ses droits, du moins apparaît assez souvent dans les relatives indéterminées, d'où la langue savante l'avait longtemps banni.

c Relatives Fréquentatives.

Ces propositions ne diffèrent pas extérieurement des précédentes, au point que très souvent elles se confondent avec elles. Elles signifient pourtant quelque chose de plus, la répétition de l'action. Mais cette idée de répétition n'est pas à proprement parler indiquée par le mode; elle ressort de l'ensemble du contexte; presque toujours, c'est le temps (imparfait) du verbe principal qui la suggère à l'esprit.

Le latin emploie l'indicatif après un passé, à bon droit, puisqu'il s'agit d'un fait certain, réel. Il n'est pas douteux que le grec ne fit de même à l'origine, n'en aurions-nous pour preuve que cet exemple d'Homère, unique dans ce poète, mais incontestable :

Ω 751 : "Αλλους μὲν γὰρ παῖδας ἑμοὺς πόδας ὥκως Ἀχιλλεύς
πέρνασθ', ὄντιν' ἔλεσχε, πέρην ἄλδς ἀτρυγέτοιο,
ἔς Σάμον, ἔς τ' Ἴμβρον καὶ Λῆμον ἀμιχθαλόεσσαν.

C'est Hécube qui parle. Non seulement l'imparfait fréquentatif πέρνασθ', mais encore le vers 753, qui précise les circonstances des faits, nous obligent à traduire ὄντινα ἔλεσχε par « chaque fois qu'il en prenait un ».

Mais, de bonne heure, on a tenu à marquer moins la réalité du fait en question que son éventualité ; on a identifié ces propositions quant à la forme modale avec les suppositives auxquelles elles paraissaient équivalentes. D'où l'emploi du subjonctif, généralement avec ἄν, après un temps principal, de l'optatif, presque toujours sans ἄν, après un temps secondaire.

B 188 : ὄντινα μὲν βασιλῆα καὶ ἔξοχον ἄνδρα κιχεΐη,
τὸν δ' ἄγανοῖς ἐπέεσσιν ἐρητύσασκε παραστάς.

B 198 : ὅν δ' αὖ δῆμου τ' ἄνδρα ἴδοι βόωντά τ' ἐφεύροι,
τῷ σκήπτρῳ ἐλάσασκεν ὁμοκλήσασκέ τε μύθῳ (cf. O 22).

Δ 232 : καὶ ῥ' οὕς μὲν σπεύδοντας ἴδοι Δαναῶν ταχυπόλων,
τοὺς μάλα θαρσύνεσκε παριστάμενος ἐπέεσσιν.

Δ 240 : οὕς τινας αὖ μεθιέντας ἴδοι στυγεροῦ πολέμοιο,
τοὺς μάλα νεικεῖεσκε χολωτοῖσιν ἐπέεσσιν (cf. M 268, K 489,
O 730, 743).

ρ 419 : Καὶ γὰρ ἐγὼ ποτε οἶκον ἐν ἀνθρώποισιν ἔναιον
ὄλβιος ἀφνειὸν καὶ πολλάκι δόσκον ἀλήτη,
τοίῳ ὅποιος ἔοι καὶ ὅτευ κεχρημένος ἔλθοι (cf. τ 75).

χ 315 : παύεσκον μνηστῆρας, ὅτις τοιαῦτά γε ῥέζοι.

Il est intéressant de comparer ce dernier exemple avec ζ 286 :
καὶ δ' ἄλλῃ νεμεσῶ, ἥ τις τοιαῦτά γε ῥέζοι.

tant pour montrer la ressemblance qu'ont entre elles les fréquentatives, les indéterminées et les suppositives, que pour prouver que l'optatif n'implique par lui-même aucune idée de temps.

Après Homère l'optatif, quand le verbe principal est au passé, est d'un emploi presque constant.

Hés., *Théog.*, 459 : καὶ τοὺς μὲν κατέπινε Κρόνος μέγας ὅστις ἕκαστος
νηδύος ἐξ ἱερῆς μητρὸς πρὸς γούναθ' ἔκοιτο.

Nous avons relevé un exemple d'indicatif fréquentatif dans HÉRODOTE, 2, 102 : ἤλαυνε διὰ τῆς ἡπείρου, πᾶν ἔθνος τὸ ἐμποδὼν κατα-
στεφόμενος. Ὅτεοῖσι μὲν νυν αὐτῶν ἀλκίμοισι ἐνετύγγανε καὶ δεινῶς

γλιχομένοισι περὶ τῆς ἐλευθερίας, τούτοισι μὲν στήλας ἐνίστη ἐς τὰς χώρας διὰ γραμμάτων λεγούσας τό τε ἑωυτοῦ ὄνομα καὶ τῆς πάτρης... ὅτεων δὲ ἀμαχητί... παρέλαβε τὰς πόλιας... προσενέγραφε κτλ. Ici l'auteur insiste plutôt sur le fait lui-même que sur la répétition de ce fait.

L'optatif est d'un emploi régulier dans Thucydide.

1, 99, 3 : τοῖς Ἀθηναίοις ἠϋξέτο τὸ ναυτικὸν ἀπὸ τῆς δαπάνης ἣν ἔκείνοι συμφέροιεν.

1, 138, 3 : καὶ ἃ μὲν μετὰ χειρὸς ἔχοι <ὁ Θεμιστοκλῆς>... ἐξηγήσασθαι οἷός τε <ἦν>, ὧν δ' ἄπειρος εἴη, κρίναι ἱκανῶς οὐκ ἀπῆλλακτο.

2, 4, 1 : ... τὰς προσβολὰς ἣν προσπίπτοιεν ἀπεωθοῦντο.

7, 29, 4 : πάντας, ὅτῳ ἐντύχοιεν..., ἔκτεινον.

2, 52, 4 : καὶ πολλοὶ ἐς ἀναισχύντους θήκας ἐτράποντο σπάνει τῶν ἐπιτηδείων διὰ τὸ συγνοῦς ἤδη προτεθνάναι σφίσιν· ἐπὶ πυρὶς γὰρ ἀλλοτρίας φθάσαντες τοὺς νήσαντας οἱ μὲν ἐπιθέντες τὸν ἑαυτῶν νεκρὸν ὑφῆπτον, οἱ δὲ καιομένου ἄλλου ἄνωθεν ἐπιβαλόντες ὃν φέροιεν ἀπήρσαν.

Chez les poètes dramatiques et après eux, l'optatif est toujours employé quand le verbe principal est au passé.

SOPH., *Phil.*, 289 :
 ὁ μοι βάλοι
 νευροσπαδῆς ἄτρακτος, αὐτὸς ἂν τάλας
 εἰλυόμην δύστηνον ἐξέλκων πόδα
 πρὸς τοῦτ' ἂν. (Cf. *Elect.*, 628 et 1376, page 200).

XEN., *Anab.*, 2, 5, 32 : τῶν βαρβάρων τινὲς ἱππέων διὰ τοῦ πεδίου ἐλαύνοντες ὥτινι ἐντυχάνοιεν Ἑλληνι ἢ δούλῳ ἢ ἐλευθερῷ, πάντας ἀπέκτεινον.

Cyr., 8, 1, 39 : <Κῦρος> οὕστινας μάλιστα ὁρῶη τὰ καλὰ διώκοντας, τούτους καὶ δώροισι καὶ ἀρχαῖς... καὶ πάσαις τιμαῖς ἐγέραιεν.

Cyr., 8, 4, 7 : πολλάκις... καὶ τῶν ἀπόντων φίλων ἔστιν οἷς ἑώρα (Gobryas) πέμποντα ταῦτα αὐτὸν (Cyrus) οἷς ἡσθεῖς τύχοι (sens à la fois fréquentatif et concessif).

DEMOSTH., *Cour.*, 235 : ἔπραττεν (Philippe) ἃ δόξειεν αὐτῷ, οὐ προλέγων ἐν τοῖς ψηφίσμασι, κτλ.

L'usage classique persiste jusqu'à Lucien. On ne rencontre qu'à titre tout à fait exceptionnel l'indicatif au lieu de l'optatif, pour insister sur la réalité du fait.

XEN., *Anab.*, 1, 9, 14 : οὕς ἑώρα ἐθέλοντας κινδυνεύειν, τούτους... ἄρχοντας ἐποίησεν ἥς κατεστρέφετο χώρας.

Remarque générale sur les Relatives.

Quand une relative à l'optatif dépend d'une proposition dont le verbe est construit avec ἄν, surtout quand celle-ci précède, cette relative quelquefois prend par attraction, d'autres fois perd indûment la particule.

DEMOSTH., 20, 136 : ὁμῶν... οὐδ' ἄν εἰς οὐδέν, ὧν ἄν ἰδίᾳ τινὶ δοίη, τοῦτ' ἀφέλοιτο πάλιν.

XÉN., *Mém.*, 1, 7, 3 : Δῆλον ὅτι κυβερνᾶν κατασταθεὶς ὁ μὴ ἐπιστάμενος ἢ στρατηγεῖν ἀπολέσειεν ἄν οὕς ἤχιστα βούλοιτο.

VII

DISCOURS INDIRECT

La signification subjective de l'optatif le préparait au rôle de mode caractéristique du style indirect.

L'optatif du discours indirect (en dehors, bien entendu, des propositions interrogatives) n'existe pas encore dans Homère, ni dans les poèmes homériques, ni dans Hésiode. Il est employé couramment par Hérodote; après cet auteur jusqu'aux derniers temps de la littérature grecque, il n'a cessé d'être en usage et même d'étendre ses emplois.

L'intrusion du mode potentiel dans le discours indirect est due, croyons-nous, à l'analogie de l'interrogation indirecte, où dès Homère la présence de l'optatif après un temps secondaire est en quelque sorte de rigueur. Si, en effet, on considère que les particules usitées dès l'origine pour introduire le style indirect, ὥς et ὅτι, sont également employées dans les interrogatives, on ne pourra s'empêcher de constater qu'il existe une parenté très étroite entre ces deux sortes de propositions. Mais, dira-t-on, comment les particules ont-elles perdu leur signification interrogative? Rien de plus simple.

Du sens interrogatif de « *comment* » ὥς a passé naturellement au sens exclamatif de « *combien, comme* ». Que faut-il maintenant pour qu'un adverbe exclamatif devienne une conjonction simplement énonciative ? Il suffit que l'effort de la voix ne porte plus sur elle, ou s'atténue. Le passage suivant (HÉRODOTE, 7, 46) nous montre la particule flottant pour ainsi dire entre les deux sens : ἐξῆλθε γάρ με λογισάμενον κατοικτεῖραι ὥς βραχὺς εἴη ὁ πᾶς ἀνθρώπινος βίος. Cette phrase se traduira, suivant l'importance donnée à ὥς : « je ne pus me défendre d'un sentiment de pitié en pensant *combien* la vie humaine est courte ; » ou bien : « ... en pensant *que* la vie humaine est courte, en pensant à la brièveté de la vie humaine¹. » De là à employer ὥς avec une valeur simplement énonciative il n'y a qu'un pas : HÉROD., 8, 19 : νόῳ δὲ λαθὼν ὁ Θεμιστοκλῆς ὥς, εἰ ἀπορραγείη ὑπὸ τοῦ βαρβάρου τό τε Ἴωνικὸν φῦλον καὶ τὸ Καρικὸν, οἷοί τε εἴησαν τῶν λοιπῶν κατ'ὑπερθε γενέσθαι, ... ἔλεγε... ὥς δοκέοι... κτλ.

Quant à ὅτι, il suffira de se rappeler que ce mot est, en même temps qu'un interrogatif, un pronom relatif, pour se rendre compte de sa transformation en simple conjonction (causale, ou énonciative²), dès qu'il ne porte plus l'accent de la phrase³.

Les propositions interrogatives « ἡρώτων ὅτι εἴη τοῦτο, ὅτι πράττοι » deviennent ainsi dans le style indirect de simples énonciatives « ἔλεγεν ὅτι εἴη τοῦτο βιβλίον..., ὅτι ἀναγιγνώσκει... » avec *assimilation des modes entre la question et la réponse*, procédé très logique et très naturel.

Cette syntaxe, ainsi créée par un fait d'analogie fort simple, s'est développée ensuite de la manière suivante.

D'abord l'optatif a pu être employé dans des propositions énonciatives toutes seules, sans qu'il y eût une interrogation antérieurement exprimée. On a donc dit absolument : ἔλεγεν ὅτι εἴη..., ὅτι πράττοι.

Puis, peu à peu, le mode optatif, devenu la caractéristique du discours indirect, s'est introduit dans les propositions secondaires dépendantes de l'optatif principal.

Nous allons étudier successivement ces deux faits.

1. En latin populaire l'exclamatif « *quam* » a subi une atténuation pareille pour introduire le style indirect.

2. Cf. Quod en latin.

3. Combien de phrases en français où le pronom interrogatif ne diffère en rien du pronom relatif : « Dites-moi *ce que* (ὅ τι) vous savez » signifiera : « *que* savez-vous ? dites-le moi » ; ou bien « dites-moi les choses *que* vous savez. »

1^o Propositions Principales.

Nous appelons ainsi les propositions qui seraient indépendantes au style direct, et les relatives énonciatives. Ex. : « Il disait < pensait > que les Grecs avaient remporté une victoire qui avait mis fin à la guerre ». St. dir. : « Les Grecs ont remporté une victoire, laquelle a mis fin à la guerre ».

HÉRODOTE. — Ces propositions, dans le discours indirect, ont chez Hérodote le plus souvent leur verbe à l'optatif (sauf le futur, dont nous parlerons tout à l'heure) après un temps secondaire, passé ou présent historique. Le verbe principal signifie : *a*) dire — *b*) penser — *c*) montrer — *d*) apprendre — *e*) savoir — *f*) s'étonner; autant de sortes de verbes qui peuvent être suivis de l'interrogation indirecte.

a) 1, 24 : ... φαμένων... ἐκείνων ὡς εἶη σῶς < Arion > ... καί μιν λῖποιεν...

1, 83 : ἦλθε... ἀγγελίῃ ὡς ἡλώχοι τὸ τεῖχος... καὶ ἔχοιτο (Crésus) ζωγρηθεῖς.

1, 111 : ἐνεχείρισέ μοι τὸ βρέφος, ὡς « disant que » εἶη παῖς Μανδάνης καὶ Καμβύσεω.

3, 27 : οἱ δὲ ἔφραζον ὡς σφί θεὸς εἶη φανείς.

3, 34 : ἀμείβοντο ὡς εἶη,.. κτλ.

4, 145 : ἔλεγον ὡς εἶησαν μὲν Μινύαι, παῖδες δὲ εἶεν τῶν ἐν τῇ Ἀργοῖ πλεόντων ἡρώων.

4, 167 : ... αἰτίην οἱ... ἐπενείκας (Darius) ὡς οἱ ἐπανάσταιτο, ἀπέκτεινε.

6, 46 : διαβληθέντες... ὡς ἀπόστασιν μηχανώατο.... Etc., etc.

8, 19 : ἔλεγεν ὡς δοκέοι ἔχειν τινὰ παλάμην.....

Après un présent historique :

8, 138 : σημαίνει τις.... οἶόν τι ποιήσῃ, καὶ ὡς λάβοι... κτλ.

Remarquons, en passant, la juxtaposition d'une interrogative et d'une énonciative.

Dans deux passages nous avons relevé chez Hérodote l'emploi de l'optatif du discours indirect après un présent qui n'est pas historique. Comme dans l'interrogation indirecte, la règle qui

prescrit l'emploi exclusif de l'optatif après un temps passé n'était donc pas encore d'une rigueur absolue.

1, 70 : οἱ Λακεδαιμόνιοι τὴν συμμαχίην ἐδέξαντο (avec Crésus)..., ποιησάμενοι <δὲ> κρητῆρα... ἤγον, δῶρον βουλόμενοι ἀντιδοῦναι Κροίσῳ. Οὗτος ὁ κρητῆρ οὐκ ἀπίκετο ἐς Σάρδεις δι' αἰτίας διφασίας λεγομένας τάςδε· οἱ μὲν Λακεδαιμόνιοι λέγουσι ὡς ἐπεῖτε ἀγόμενος ἐς τὰς Σάρδεις ὁ κρητῆρ ἐγίνετο κατὰ τὴν Σαμίην, πυθόμενοι Σάμιοι ἀπελοίατο αὐτὸν νηυσὶ μακρῇσι ἐπιπλώσαντες· αὐτοὶ δὲ Σάμιοι λέγουσι ὡς ἐπεῖτε ὑστέρησαν οἱ ἄγοντες τῶν Λακεδαιμονίων τὸν κρητῆρα, ἐπυνθάνοντο δὲ Σάρδεις τε καὶ Κροῖσον ἡλωκέναι, ἀπέδοντο τὸν κρητῆρα ἐν Σάμῳ, ἰδιώτας δὲ ἄνδρας πριαμένους ἀναθεῖναι μιν ἐς τὸ Ἡραῖον. En opposant l'indicatif ἀπέδοντο à l'optatif ἀπελοίατο, Hérodote semble donner plus de crédit à cette seconde version.

6, 69 : τῇ δέ σευ μάλιστα κατὰπτονται οἱ ἐχθροὶ, λέγοντες ὡς αὐτὸς ὁ Ἀρίστων, ὅτε αὐτῷ σὺ ἡγγέλθης γεγεννημένος, πολλῶν ἀκουόντων οὐ φήσεί σε ἑωυτοῦ εἶναι (τὸν χρόνον γάρ, τοὺς δέκα μῆνας, οὐδέκω ἐξήκειν) αἰδρεῖν τῶν τοιούτων κείνος τοῦτο ἀπέρριψε τὸ ἔπος.

δ) 1, 86 : τῷ δὲ Κροίσῳ <λέγουσι> ἔστεῳτι ἐπὶ τῆς πυρῆς ἐσελθεῖν ...τὸ τοῦ Σόλωνος, ὡς « la pensée que » οἱ εἴη σὺν θεῷ εἰρημένον, τὸ μὴδένα εἶναι τῶν ζώντων ὄλβιον.

1, 86 : καὶ τὸν Κῦρον... ἐννώσαντα ὅτι καὶ αὐτὸς ἄνθρωπος ἐὼν ἄλλον ἄνθρωπον... ...ζῶντα πυρὶ διδοίη, ... καὶ ἐπιλεξάμενον ὡς οὐδὲν εἴη τῶν ἐν ἀνθρώποισι ἀσφαλέως ἔχον, κελεύειν σθεννύται...τὸ καίόμενον πῦρ... κτλ.

8, 19 : νόφ δὲ λαβὼν <ὁ> Θεμιστοκλῆς ὡς... οἰοί τε εἴησαν...κτλ ἔλεγε...κτλ.

1, 111, ἦσαν δὲ ἐν φροντίδι ἀμφοτέρω ἀλλήλων πέρι, ὁ μὲν τοῦ τόκου τῆς γυναικὸς ἀρρωδέων, ἡ δὲ γυνὴ ὅτι « songeant à ce fait que » οὐκ ἐωθὼς ὁ Ἀρπαγὸς με ταπέμψαιτο αὐτῆς τὸν ἄνδρα.

ο) 2, 102 : ...δῆλα βουλόμενος ποιέειν ὡς εἴησαν ἀνάλκιδες.

7, 210 : δῆλον δ' ἐποίηεν παντὶ ταφ... ὅτι πολλοὶ μὲν ἄνθρωποι εἶεν, ὀλίγοι δὲ ἄνδρες.

8, 34 : ἔσωζον..., δῆλον βουλόμενοι ποιέειν Ξέρξη ὅτι τὰ Μήδων Βοιωτοὶ φρονέοιεν.

9, 3 : ἐδόκεε βασιλεῖ δηλώσειν ἔόντι ἐν Σάρδισι ὅτι ἔχοι Ἀθήνας.

α) 2, 43 : Ἡρακλῆος δὲ πέρι τὸν λόγον ἤκουσα ὅτι εἴη τῶν δώδεκα θεῶν.

4, 201 : μαθὼν... ὡς... οὐκ αἵρετοὶ εἶεν...

5, 22 : ἐπειδὴ ἀπέδεξε ὡς εἴη Ἀργεῖος...

6, 2 : μαθόντες... ὡς πολέμιος εἴη βασιλεῖ, ἔλυσαν αὐτόν.

7, 239 : ἐπύθοντο... ὅτι βασιλεὺς στέλλοιτο ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα.

8, 65 : οὕτω δὲ αὐτοὺς μαθεῖν ὅτι τὸ ναυτικὸν τὸ Ξέρξῳ ἀπολέσθαι μέλλοι.

8, 79 : προακηκόε... ὅτι σπεύδοιεν... κτλ.

8, 112 : οἱ πυνθανόμενοι τὴν τε Ἄνδρον ὡς πολεορκέοιτο διότι ἐμήδισε, καὶ Θεμιστοκλέα ὡς εἶη ἐν αἴνῃ μεγίστη..., ἔπεμπον χρήματα.

e) 4, 136 : γνόντες... ὡς προδομένοι εἶεν ὑπὸ Δαρείου, χεῖρας... προτείνοντο τοῖσι Σκύθῃσι.

γ) Le verbe *θυμίζω* dans Hérodote 1° n'est suivi d'une complétive à l'optatif que s'il dépend lui-même d'un verbe signifiant « dire », 2° n'est pas encore employé avec *ὅτι* considéré comme une simple conjonction, mais avec des mots interrogatifs qui n'ont plus qu'un sens exclamatif ou même qualificatif.

5, 92ζ : ἔφη... θωμάζειν... παρ' οἷόν μιν ἄνδρα ἀποπέμψειε...

8, 65 : ἔφη... ἀποθωμάζειν... σφέας τὸν κονιορτὸν ὅτε ὧν κοτε εἶη ἀνθρώπων.

On a pu remarquer dans les exemples cités que, dans Hérodote, *ὡς* est en général plus employé que *ὅτι*. Après les verbes « dire » et « penser » *ὡς* apparaît une soixantaine de fois ; nous n'avons compté que sept emplois d'*ὅτι*. Les deux conjonctions sont construites d'une manière absolument semblable : 7, 2 : *έόντες δὲ μητρὸς οὐ τῆς αὐτῆς ἐστασίαζον, ὃ μὲν Ἀρτοβαζάνης κατ' ὃ τι πρεσβύτατος εἶη παντὸς τοῦ γόνου καὶ ὅτι νομιζόμενον εἶη πρὸς πάντων ἀνθρώπων τὸν πρεσβύτατον τὴν ἀρχὴν ἔχειν, Ξέρξης δὲ ὡς Ἀτόσσης τε παῖς εἶη τῆς Κύρου θυγατρὸς καὶ ὅτι Κύρος εἶη ὁ κτησάμενος τοῖσι Πέρσῃσι τὴν ἐλευθερίην*. De même après « penser » 1, 86 (exemple cité plus haut d). — Après les verbes « apprendre » et « savoir », *ὡς* compte une trentaine d'emplois, *ὅτι* huit seulement. — En revanche, après les verbes « montrer » on rencontre presque toujours *ὅτι*. C'est que l'ablatif *ὡς* (littéralement : comme quoi) signifie plutôt « dans la pensée que » et l'accusatif *ὅτι* « étant donné que, alléguant ce fait que ». Le premier a un sens plutôt subjectif, le second une signification objective.

Indicatif et optatif. — Comme dans l'interrogation indirecte (cf. 6, 3), l'indicatif peut être conservé dans le discours indirect. (Cf. 7, 54 : *ἥ μιν παύσει* — 7, 130 : *ἔλεγε ὅτι ἔδοσαν* — 7, 226 : *πυθόμενον ὡς... ἀποκρύπτουσι* — 9, 6 — 9, 7 β, etc., etc. — Il n'est pas rare de rencontrer les deux modes, l'optatif et l'indicatif, employés côte à côte, sans autre raison apparente que le désir d'introduire de la variété dans le style.

1, 86 : ἔλεγε δὴ ὡς ἤλθε... ὁ Σόλων, καὶ... ἐωυτοῦ ὄλβον ἀποφλαυρίσειε.

1, 111 : ἐνεχείρισέ <μοι> τὸ βρέφος, ὡς « disant que » εἴη παῖς Μανδάνης καὶ Καμδύσεω..., καί μιν Ἀστυάγης ἐντέλλεται ἀποκτείνει.

6, 3 : ἐνθαῦτα δὴ εἰρωτώμενος ὑπὸ τῶν Ἰώνων ὁ Ἰστιαῖος κατ' ὅ τι προθύμως οὕτω ἐπέστειλε τῷ Ἀρισταγόρῃ ἀπίστασθαι ἀπὸ βασιλέως καὶ καχὸν τοσοῦτον εἶη Ἴωνας ἐξεργασμένος, τὴν μὲν γενομένην αὐτοῖσι αἰτίην οὐ μάλ' ἐξέφαινε, ὁ δὲ ἔλεγέ σφι ὡς βασιλεὺς Δαρεῖος ἐβουλεύσατο Φοίνικας μὲν ἐξαναστήσας ἐν τῇ Ἰωνίῃ κατοικίσαι, Ἴωνας δὲ ἐν τῇ Φοινίῃ, καὶ τούτων εἶνενα ἐπιστεῖλαιε. Cf. 7, 233 — 8, 26 — 8, 100 — 9, 38, etc.

En y regardant de près, il serait peut-être juste de dire que l'indicatif est employé pour exprimer le fait essentiel, fondamental, l'optatif pour le fait secondaire, accessoire. Toujours est-il que l'indicatif présente la chose d'une manière plus vive, plus affirmative.

*Optatif futur**. — Au futur, Hérodote emploie presque toujours l'indicatif (cf. 1, 13 — 8, 100, etc.) Nous n'avons trouvé dans les propositions que nous appelons principales, que deux exemples de l'optatif futur dans toute l'œuvre d'Hérodote. Encore pour l'un d'eux, lit-on l'indicatif dans plusieurs manuscrits.

1, 127 : ὁ δὲ Κύρος ἐκέλευε τὸν ἄγγελον ἀπαγγέλλειν ὅτι πρότερον ἤξει ἢ Ἀστυάγης βουλήσεται (ἤξει R s d; ἤξοι les autres mss). A cause de l'indicatif βουλήσεται, la leçon ἤξει nous semble la plus logique.

9, 38 : ὁ Ἑρπυος ἀνὴρ Θηβαῖος συνεβούλευσε Μαρδονίῳ τὰς ἐκβολὰς τοῦ Κιθαιρώνος φυλάξαι, λέγων ὡς ἐπιρρέουσι οἱ Ἕλληνες αἰεὶ ἀνὰ πᾶσαν ἡμέρην καὶ ὡς ἀπολάμψοιτο συχνούς.

L'optatif futur a été écrit évidemment par l'analogie des optatifs des autres temps; c'est-à-dire qu'après avoir dit : « ἔλεγεν ὅτι ἤξει » et « ἔλεγεν ὅτι ἤξοι », sur le modèle de cette dernière phrase on a construit « ἔλεγεν ὅτι ἤξοι ». Ce fait de la création d'un mode pour les besoins nouveaux du langage est extrêmement remarquable. — Hérodote n'est pas le premier qui ait employé l'optatif au style indirect; Pindare, avant lui, avait fait usage de ce mode, mais non point dans une proposition principale (v. plus loin, p. 232).

*Bibliogr. : FASSBAENDER, *De optativo futuri*. Lipsiae, 1884.

POÈTES DRAMATIQUES. — D'une manière générale, les poètes dramatiques ont beaucoup étendu l'emploi de l'optatif dans les énonciatives au style indirect.

SOPH., *Antig.*, 273 : ἦν δ'ὁ μῦθος ὡς ἀνοιστέον
σοὶ τοῦργον εἴη τοῦτο κοῦχὶ κρυπτέον.

Æd. R., 1160 : οὐ δῆτ' ἔγωγ', ἀλλ' εἶπον ὡς δοίην πάλαι <l'enfant>.

Trach., 161 : Νῦν δ'ὡς ἔτ' οὐκ ὦν εἶπε μὲν λέχους ὅτι
χρεῖή μ' ἐλέσθαι κτῆσιν, εἶπε δ' ἦν τέκνοις
μοῖραν πατρώας γῆς διαιρετὴν νέμοι κτλ.

938 : πλευρόθεν
πλευρὰν παρὲς ἔκειτο πόλλ' ἀναστένων (Héraclès),
ὡς « disant que » νιν (Déjanire) ματαίως αἰτία βάλῃ κακῇ,
κλαίων ὀθούνεα¹ ἐκ δυοῖν ἔσοιθ' ἅμα,
πατρός τ' ἐκείνης τ', ὠρφανισμένος βίον.

Trach., 933 : ἔγνω γὰρ τάλας
τοῦργον κατ' ὀργὴν ὡς ἐφάψειεν τόδε.

Phil., 549 : ὡς ἤκουσα τοὺς ναύτας ὅτι
σοὶ πάντες εἶεν συννεναυστοληχότες κτλ.

En particulier : 1° ils ont fait un plus fréquent usage de l'optatif futur.

ESCH., *Prom.*, 667 : Τέλος δ' ἐναργῆς βάζεις ἦλθεν Ἰνάχω
.....
..... πυρωπὸν ἐκ Διὸς μολεῖν
κεραυνὸν, ὃς πᾶν ἐξαῖστώ σοι γένος.

Perses, 355 : Ἄνῃρ γὰρ Ἑλλήν ἐξ Ἀθηναίων στρατοῦ
ἐλθὼν ἔλεξε.....Ξέρξῃ τάδε,
ὡς εἰ μελαίνης νυκτὸς ἵξεται κνέφας
Ἑλλήνες οὐ μενοῖεν, ἀλλὰ.....
.....
δρασμῶ κρυφαίῳ βίοτον ἐκωσοίατο.

SOPH., *Ajax.*, 727 :

ξύναιμον ἀποκαλοῦντες, ὡς « disant que » οὐκ ἀρχέσοι
τὸ μὴ οὐ πέτροισι καταξανθεῖς θανεῖν.

1. Remarquer l'emploi assez fréquent de cette nouvelle conjonction.

Æd. Roi, 536 : Φέρ' εἰπὲ πρὸς θεῶν, δειλίαν ἢ μωρίαν
 ἰδὼν τιν' ἐν μοι ταῦτ' ἐβουλεύσω ποιεῖν;
 ἢ τοῦργον ὡς « dans la pensée que » οὐ γνωρισῆμι
 σου τόδε
 δόλῳ προσέρπον κοῦκ ἀλεξοίμην μηδ' ὦν;

1270 : ἄρας ἐπαισεν ἄρθρα τῶν αὐτοῦ κύκλων,
 αὐδῶν τοιαῦθ', ὁ θοῦνεκ' οὐκ ὀφειντό νιν
 οὔθ' οἷ' ἐπασχεν οὔθ' ὅποι' ἔδρα κακὰ,
 ἀλλ' ἐν σκότῳ τὸ λοιπὸν οὐς μὲν οὐκ ἔδει
 ὀφείαθ', οὐς δ' ἐχρησεν οὐ γνωτοίετο.

Æd. Col., 944 : Ἦδη δ' ὁ θοῦνεκ' ἄνδρα καὶ πατροκτόνον
 κῆναγον οὐ δεξοίετ',... κτλ (cf. *Trach.*, 941 v.
 page 213).

EURIP., *Androm.*, 79 : οὐδ' ἀμφὶ Πηλέως ἤλθεν, ὡς ἤξοι, φάτις; etc.

ARIST., *Guêpes*, 800 : ἀκηκόη γὰρ ὡς Ἀθηναῖοί ποτε
 δικάσοιεν ἐπὶ ταῖς οἰκίαις τὰς δικίας (cf. 1097,
 ὅστις ἔσοιτο).

Plutus, 88-90 : ἡπεῖλησ' (α) ὅτι « disant que »...
 βαδιοίμην.....

2° On rencontre pour la première fois l'optatif *χρεῖη* dans Sophocle.

Trach., 162 : (exemple cité plus haut p. 213).

Æd. Roi, 555 : ἐπειθες, ἢ οὐκ ἐπειθες, ὡς *χρεῖη* μ' ἐπὶ
 τὸν σεμνόμαντιν ἄνδρα πέμψασθαι τινα;

3° Le même Sophocle, par l'analogie des verbes signifiant
 « montrer » a construit l'optatif du discours indirect après
 « paraître ».

Æd. Roi, 525 : τοῦ πρὸς δ' ἐφάνθη ταῖς ἐμαῖς γνώμας ὅτι
 πεισθεὶς ὁ μάντις τοὺς λόγους ψευδεῖς λέγοι;

4° Enfin, dans Sophocle encore, on lit un passage où l'optatif
 indirect est présenté sans aucune conjonction.

Phil., 614 : Καὶ ταῦθ' ὅπως ἤκουσ' ὁ Λαέρτου τόκος
 τὸν μάντιν εἰπόντ', εὐθέως ὑπέσχετο

τὸν ἄνδρ' Ἀχαιοὺς τόνδε δηλώσειν ἄγων·
οἷοιτο μὲν « il croyait, disait-il » μάλισθ' ἐκούσιον λαβὼν,
εἰ μὴ θελοὶ δ', ἄκοντα... (voir plus loin, page 220,
LYSIAS 1,39, et page 122 ISÉE, 9, 5).

C'est la syntaxe de Sophocle, comme on le voit, qui fournit le plus de particularités pour ce qui est de l'optatif du style indirect.

THUCYDIDE. — La syntaxe de Thucydide, comparée à celle d'Hérodote, présente les particularités suivantes :

Non seulement Thucydide emploie l'optatif indirect après un passé

1, 67, 1 : κατεβόων ἐλθόντες... ὅτι σπονδάς τε λευκότες εἶεν καὶ ἀδικοῖεν τὴν Πελοπόννησον... κτλ.

1, 72, 1 : ἔδοξεν αὐτοῖς... δηλῶσαι... ὡς οὐ ταχέως βουλευτέον εἴη.

1, 133, 1 : ἀποφαίνοντος (= ἀπέφαινε) < ~~Ἡερσάντου~~ > καθ' ἕκαστον ὡς οὐδὲν πώποτε αὐτὸν (l'esclave) ἐν ταῖς πρὸς βασιλέα διακονίαις παραβέλοιοτο... κτλ. et après un présent historique : 7, 31, 3 : ἀγγέλλει... ὅτι πύθοιτο... etc., etc., mais, une fois après un véritable présent :

1, 38, 1 : Ἀλλ' οὔτε πρὸς τοὺς ἄλλους οὔτε ἐς ἡμᾶς (les Corinthiens), τοιοῦδε εἰσὶν (les Corcyréens), ἀποικοὶ δ' ὄντες ἀφεστᾶσι τε διὰ παντὸς καὶ νῦν πολεμοῦσι, λέγοντες ὡς οὐκ ἐπὶ τῷ κακῷ πάσχειν ἐκπεμφθεῖσαν « ils nous font la guerre sous prétexte qu'on ne les a pas envoyés en colonie pour être maltraités ! » Le potentiel ici est ironique.

De plus l'optatif indirect se rencontre à côté de l'indicatif, avec une intention voulue.

2, 13, 1 : Περικλῆς... προηγόρευε τοῖς Ἀθηναίοις... ὅτι Ἀρχίδαμος μὲν οἱ (= sibi) ξένος εἴη, οὐ μέντοι ἐπὶ κακῷ γε τῆς πόλεως γένοιτο, τοὺς δ' ἄγρους τοὺς ἑαυτοῦ καὶ οἰκίας ἦν ἄρα μὴ δηλώσωσιν οἱ πολέμιοι ὥσπερ τῶν ἄλλων, ἀφίησιν « il les abandonnait » αὐτὰ δημόσια εἶναι... L'emploi de l'indicatif donne à l'expression une énergie toute particulière.

Thucydide fait un emploi assez fréquent de l'optatif futur :

1, 90, 4 : ὑπειπὼν τᾶλλα ὅτι αὐτὸς τάξει πράξοι, ᾤχετο.

2, 2, 3 : προῖδόντες γὰρ οἱ Θηβαῖοι ὅτι ἔσοιτο ὁ πόλεμος, ἤβούλοντο....

4, 110, 2 : οἱ δὲ... εἰδότες ὅτι ἥξοι..., ἐτήρουν τὴν πρόσοδον.

Ces deux exemples nous montrent 1° un verbe signifiant « voir » construit pour la première fois comme un verbe de pensée ; 2° pour la première fois aussi οἶδα suivi de l'optatif indirect avec ὅτι.

6, 74, 1 : Ἀλκιβιάδης... ἐπιστάμενος ὅτι φεύξειτο, μηνύει τοῖς... φίλοις κτλ.

Thucydide, surtout après les verbes « dire », emploie presque exclusivement ὅτι.

ΧΕΝΟΦΩΝ. — Xénophon fait de l'optatif indirect un usage beaucoup plus fréquent que ses prédécesseurs. L'indicatif ne se rencontre que très rarement au style indirect.

a) Après les verbes signifiant « dire », la conjonction est tantôt ὥς, tantôt ὅτι, mais le plus souvent ὥς.

Cyr., 1, 5, 3 : διαπέμπει... λέγων ὥς μεγάλα τε εἶη τὰῦτα ἔθνη... καὶ ἐπιγαμίας ἀλλήλοις πεποιημένοι εἶεν, καὶ κινδυνεύσοιεν... κτλ.

3, 1, 3 : προηγόρευεν ὅτι ὥς πολεμῶ χρήσοιτο.

Hell., 1, 2, 15 : ἐν δὲ τῇ Λαμψάκῃ συντάττοντες Ἀλκιβιάδου τὸ στρατεύμα πᾶν, οἱ πρότεροι στρατιῶται οὐκ ἠβούλοντο τοῖς μετὰ Θρασύλλου συντάττεσθαι, ὥς « disant que » αὐτοὶ μὲν ὄντες ἀήττητοι, ἐκεῖνοι δὲ ἡττημένοι ἦχοιεν.

6, 1, 1 : ἔλεγεν ὅτι... οὐ δυνήσονται μὴ πείθεσθαι τοῖς Θηβαίοις.

Mém., 1, 1, 2 : διετιθρύλητο ὥς φαίη Σωκράτης τὸ δαιμόνιον ἑαυτῷ σημαίνειν.

Hell., 1, 3, 19 : Ἀναξίλαος... ὑπαγόμενος θανάτου ὕστερον... διὰ τὴν προδοσίαν ἀπέφυγεν, ὅτι « disant que » οὐ προδοίη τὴν πόλιν, ἀλλὰ σῶσαι.

Et dans une relative :

Hell., 6, 2, 34 : αὐτὸς δὲ τῶν τριηράρχων προσέταξεν εἶχσιν, οὓς δεήσει, ἐπεὶ κηρύξειεν, ἀκολουθεῖν. « Quos sequi se vellet. »

Anab., 4, 5, 34 : τὴν... πλῆσιον χώραν ἔφη εἶναι Χάλυβας καὶ τὴν ὁδὸν ἔφραζεν ἢ εἶη « quae illuc duceret. »

Pour la première fois Xénophon emploie l'optatif indirect pour exprimer une défense :

Hell., 2, 1, 22 : προείπεν ὥς μηδεὶς κινήσοιτο ἐξ τῆς τάξεως μηδὲ ἀνείξειτο (st. direct : μηδεὶς κινήσεται...)

Xénophon, comme tous les prosateurs attiques, conserve dans le discours indirect l'indicatif χρή : *Hell.*, 7, 4, 34 : ἔλεγον... ὥς οὐ χρή.

Enfin, dans l'exemple suivant, Xénophon a employé l'optatif indirect après un futur :

Cyr., 2, 4, 17 : ... ἂν τις ἐκαίσει ἐξαγγελίῃ... ὥς ἐγὼ βουλοίμην μεγάλην θήραν ποιῆσαι. L'auteur a voulu faire ressortir le sens hypothétique de la phrase.

b) Après les verbes « penser », Xénophon se sert surtout de *ὅτι*, quelquefois de *ὥς*.

Cyr., 3, 1, 1 : ἐννοήσας ὅτι ἀδικοίη (st. dir. : ἀδικῶ).

7, 5, 58 : ἐννοῶν... ὅτι ἐπιχειροίη ἄρχειν πολλῶν... ἡγήσατο...

Anab., 3, 1, 20 : ὁπότε ἐνθυμοίμην ὅτι τῶν... ἀγαθῶν τούτων οὐδενὸς ἡμῖν μετεΐη...

Optatif et indicatif :

Hell., 3, 5, 23 : λογιζόμενος δ' ὁ Πausanίας καὶ οἱ ἄλλοι οἱ ἐν τέλει... ὥς Λύσανδρος τετελευτηκῶς εἶη καὶ τὸ μετ' αὐτοῦ στράτευμα ἡττομένον ἀποκεχωρήκοι, καὶ Κορίνθιοι μὲν παντάπασιν οὐκ ἤκολούθουν αὐτοῖς, οἱ δὲ παρόντες οὐ προθύμως στρατεύοιντο· ἐλογίζοντο δὲ καὶ τὸ ἱππικὸν ὥς τὸ μὲν ἀντίπαλον πολὺ, τὸ δὲ αὐτῶν ὀλίγον εἶη, τὸ δὲ μέγιστον ὅτι οἱ νεκροὶ ὑπὸ τῷ τείχει ἔκειντο, ὥς τε οὐδὲ κρείττοσιν οὔσι... ῥαδίον εἶη ἀνεγέσθαι.

Il semble évident, d'après cet exemple, que le choix des modes n'est pas indifférent, mais dépend du point de vue où se place l'écrivain. L'indicatif affirme plus énergiquement, ou énonce le fait principal (παντάπασιν — τὸ δὲ μέγιστον).

Un exemple intéressant, c'est celui de l'emploi de l'optatif indirect avec *ὥς* « dans la pensée que » après « faire craindre. »

Hell., 7, 5, 24 : καὶ ὅπως μὴ ἐπιβοηθῶσιν οἱ Ἀθηναῖοι ἀπὸ τοῦ εὐωνύμου κέρατος ἐπὶ τὸ ἐχόμενον, κατέστησεν (Epaminondas) ἐπὶ γηλόφων τινῶν ἐναντίους αὐτοῖς καὶ ἱππέας καὶ ὀπλίτας, φόβον βουλόμενος καὶ τούτοις παρέχειν ὥς « quand ils penseraient que », εἰ βοηθήσαιεν, ὀπισθεν οὔτοι ἐπικείσονται αὐτοῖς.

c) Les verbes « savoir » sont régulièrement suivis de *ὅτι*. Οἶδα avec *ὅτι* est employé couramment.

Cyr., 8, 1, 11 : εἰ δέοι... καὶ στρατηγῶν που..., ᾗδει ὅτι ἐκ τούτων πεμπτέον εἶη.

7, 8, 52 : ἐγίγνωσκον ὅτι ταῦτα μέγιστα εἶη.

Ibid. : εὖ ἐδόκουν εἰδέναι ὅτι πολλὴ ἔσοιτο ἀφθονία.

8, 1, 10 : ᾗδει... ὅτι, εἴ τι μάχης ποτὲ δεήσοι,... ἐκ τούτων... αὐτῷ ληπτέον εἶη.

Anab., 1, 8, 21 : ἤδει αὐτὸν ὅτι μέσον ἔχοι τοῦ Περσικοῦ στρατεύματος.

1, 6, 10 : ἐπεὶ δὲ εἶδον αὐτὸν σίπερ πρόσθεν προσεκύουν, καὶ τότε προσεκύνησαν, καίπερ εἰδότες ὅτι ἐπὶ θανάτῳ ἄγαιτο.

2, 2, 21 : ἔγνωσαν... ὅτι κενὸς ὁ φόβος εἴη.

4, 3, 10 : καὶ ἀριστῶντι τῷ Ξενοφῶντι προσέτρεχον δύο νεανίσκω· ἤδεσαν γὰρ πάντες ὅτι ἐξείη αὐτῷ καὶ ἀριστῶντι καὶ δειπνοῦντι προσελθεῖν.

Hell., 2, 3, 39 : ἤδιν γὰρ ὅτι... φοβήσονται, φοβούμενοι δὲ ἐναντίοι τῇδε τῇ πολιτείᾳ ἔσονται· ἐγίνωσκον δὲ ὅτι... δυσμενεῖς ἡμῖν γενήσονται.

2, 3, 40 : ἡπιστάμην ὅτι... πάντες ὑπόπτως ὑμῖν ἔξοιεν.

Hell., 3, 4, 15 : γινώσκων... ὅτι... οὐ δυνήσοιτο....., ἔγνω.....

5, 4, 13 : οὐ... τούτου γε ἔνεκεν κατέμεινεν, ἀλλ' εὖ εἰδὼς ὅτι εἰ στρατηγότη, λέξοιεν οἱ πολῖται ὡς Ἀγησίλαος... πράγματα τῇ πόλει παρέχοι.

L'optatif se rencontre après « savoir » au présent.

Apol. de Socr., 17 : ἐκείνου « de ce fait » δὲ τί φήσομεν αἴτιον εἶναι, τοῦ πάντας εἰδέναι ὅτι ἐγὼ ἥκιστα ἔχοιμι χρήματα ἀντιδιδόναι, ὅμως πολλοὺς ἐπιθυμῶ ἐμοί τι δωρεῖσθαι. ;

d) Après les verbes « montrer » ὅτι est d'un usage régulier.

Anab., 2, 6, 27 : Τιμᾶσθαι... καὶ θεραπεύεσθαι ἡξίου ἐπιδεικνύμενος ὅτι πλείστα δύναιτο καὶ ἐθέλοι ἂν ἀδικεῖν.

Xénophon a surtout innové dans les quatre cas suivants :

1° Il a une prédilection particulière pour l'optatif futur qu'il emploie presque toujours.

2° Il fait suivre de l'optatif avec ὅτι tous les verbes de « sentiment », et non plus seulement θαυμάζω.

Anab., 1, 10, 16 : ἐθαύμαζον ὅτι οὐδαμοῦ Κῦρος φαίνοιτο *Id.*, 2, 1, 2. (Cf. 5, 7, 13 : ἐθαύμασαν... ὅτι εἴη, interrogation).

Anab., 1, 5, 14 : ὁ δὲ ἐχαλέπαιεν ὅτι, αὐτοῦ ὀλίγου δεήσαντος καταλευσθῆναι, πρῶτος λέγοι τὸ αὐτοῦ πάθος.

Avec l'optatif et l'indicatif : *Cyr.*, 8, 3, 50 : οὕτω δὲ ὁ τε Φεραύλας ὑπερήδετο ὅτι ἐξέσοιτο αὐτῷ ἀπαλλαγέντι τῆς τῶν ἄλλων κτημάτων ἐπιμελείας ἀμφὶ τοὺς φίλους ἔχειν, ὁ τε Σάκας ὅτι ἔμελλε πολλὰ ἔχων πολλοῖς χρήσεσθαι. L'indicatif fait ressortir la naïveté de Sacas qui se voit déjà dans l'opulence.

3° Par analogie avec les verbes « savoir, connaître » Xénophon a fait suivre de l'optatif indirect les verbes signifiant « s'apercevoir, remarquer » précédés surtout de *δει*.

Anab., 2, 2, 21 : *ἐγνώσαν* *ὅτι* *κενὸς ὁ φόβος* *εἶη* (cf. *Cyr.*, 1, 1, 3 *ὥς*).

Cyr., 7, 5, 52 : *ἐγίνωσκον* *ὅτι* *ταῦτα μέγιστα* *εἶη*.

Hell., 6, 4, 13 : ... *πρὶν*... *αἰσθῆσθαι* *τὸ*... *στράτευμα* *ὅτι* *ἡγοῖτο*.

4° Enfin, par analogie avec l'expression « *δῆλον ποιεῖν* », Xénophon a traité comme une complétive au style indirect la proposition qui dépend de « *δῆλος εἶμι* », « *δῆλος γίγνομαι* », toujours avec *ὅτι*.

Cyr., 3, 3, 29 : *ὥς* *δε* *δῆλον ἐγένετο* *ὅτι* *οὐκ ἐξίκοιεν οἱ πολέμιοι*..., *οὐδὲ μάχην ποιήσονται*...

Anab., 4, 1, 17 : *δῆλον ἦν* *ὅτι* *πρᾶγμα* *τι* *εἶη*.

Hell., 2, 3, 40 : *εὐδῆλον*... *ἦν* *ὅτι*... *ἅπαντες πολέμιοι τῇ πολιτείᾳ* *ἔσονται*.

6, 4, 9 : *ἐπεὶ*... *πρόδῆλον*... *ἦν* *ὅτι* *ἡ μάχη* *ἔσοιτο*.

Même il est arrivé à Xénophon d'employer l'optatif indirect après *δῆλον* au sens du présent :

Mém., 1, 2, 34 : *εἰ μὲν γὰρ σὺν τοῖς ὀρθῶς* < *λεγομένοις νομίζοντες εἶναι τὴν τῶν λόγων τέχνην, ἀπέχεσθαι κελεύετε αὐτῆς* >, *δῆλον* *ὅτι* *ἀφεκτέον* *εἶη* *τοῦ ὀρθῶς λέγειν* (puisque vous me condamnez). Tour ironique.

Ce dernier optatif peut être considéré à la rigueur comme un potentiel sans particule; mais rien n'empêche de le regarder comme un simple complétif que l'analogie aura fait transporter après un présent, comme nous l'avons constaté plus haut après les verbes « savoir », « craindre », etc. Au surplus, ces sortes d'amphibologies apparentes ne prouvent-elles pas qu'en réalité tous les emplois de l'optatif relèvent d'une signification unique?

PHILOSOPHES ET ORATEURS. — Les principales différences entre la syntaxe de Xénophon et celle des autres philosophes, Platon et Aristote, et des orateurs de l'époque attique, consistent en ce que : 1° ceux-ci ont employé l'optatif indirect moins fréquemment, entremêlant assez souvent l'optatif et l'indicatif; 2° l'optatif après « *δῆλός ἐστιν*, *ἦν* » n'est plus en usage; *δηλονότι* est plutôt employé comme une expression adverbiale¹ sans influence sur

1. Cet emploi existe aussi chez Xénophon (*Cyr.*, 5, 4, 6; *Anab.*, 1, 3, 9).

le mode suivant (PLAT., *Crit.*, 53 a, *Gorg.*, 487 d, etc.); 3^e le style direct, introduit par ὅτι, est souvent conservé tel quel, sans changement ni de personne, ni de mode (chez Platon surtout). Les écrivains semblent rechercher la plus grande variété dans l'expression des paroles ou de la pensée d'autrui.

a) Après « dire » ὅτι « ce fait que » est le plus souvent employé, surtout avec λέγω, et lorsqu'il s'agit d'un fait que l'écrivain ne conteste pas; ὥς s'emploie plutôt pour une assertion purement subjective.

LYSIAS, 9, 6 : ἀπαγγειλαντός τινος ὥς ἐγὼ λοιδороῖμι...

22, 8 : ἔλεγεν ὥς... συμβουλεύσειεν...

8, 12 : εἶπεν ὅτι καὶ τοῖς ἐμοῖς ἐπιτηδεύουσιν ἀδικεῖν δοκοῖν, ὥς πρὸς ἐκείνους λέγοιεν... ἀπήγγειλεν ὥς τοὺς ὑπὲρ ἐμοῦ μέλλοντας λέγειν ἀποτρέψειν φάσκειτε κτλ.

12, 74 : εἶπεν ὅτι οὐδὲν μέλοι τοῦ ὑμετέρου θορύβου... καὶ ὅτι παρασπόνδους ὑμᾶς ἔχοι, καὶ ὅτι οὐ περὶ πολιτείας ὑμῖν ἔσται ἀλλὰ περὶ σωτηρίας, εἰ μὴ ποιήσῃ ἡ Θηραμένης κελεύει.

13, 9 : λέγει (hist.) ὅτι... ποιήσει... οὔτοιτο δὲ (mss. ποιήσειεν, peut-être par anacoluthé, ὅτι étant assez éloigné du verbe.)

13, 78 : οὐκ ἔφη λέγων ὅτι οὐ διακρίνεται..., εἰ δέ ποτε οἰκίᾳ κατέλθοιεν, τότε καὶ τιμωρήσονται τοὺς ἀδικοῦντας.

23, 9 : εἰπόν τινες... ὅτι εἴη αὐτῷ ἀδελφός ὃς ἐξαιρήσοιτο αὐτὸν εἰς ἐλευθερίαν.

9, 7 : διδάσκοντες ὥς οὐκ ἐπεικὲς εἴη....., ἔχριναν.

Optatif et indicatif :

1, 20 : κατηγορεῖ... ὥς « prétendant que »... αὐτῇ προσίοι, ἔπειτα ὥς αὐτὴ πελευτῶσα εἰσαγγεῖλαι, καὶ ὥς ἐκείνη τῷ χρόνῳ πεισθεῖη, καὶ τὰς εἰσόδους οἷς τρόποις προσίοι, καὶ ὥς... ὤχετο εἰς τὸ ἱερόν. κτλ.

PLAT., *Rép.*, III, 394 d : τοῦτο τοῖνυν αὐτὸ ἦν ὃ ἔλεγον, ὅτι χρειῇ...

Lettres, VI, 347 d : εἶπον ὅτι χρειῇ.

Après un présent :

PLAT., *Lettres*, II, 310 c : ὧν φασὶ λέγειν τὸν ἕτερον ὅτι ἀκούοι...

ARIST., *Rhet. Alex.*, 29, 7 : ...διδασκτέον < ἐστὶν > ὅτι νῦν καιρὸς αὐτοῦ εἴη.

b) Après « penser » : ὅτι (plutôt objectif), ὥς (subjectif).

PLAT., *Phédon*, 61 b : ἐποίησα (des vers) ἐννοήσας ὅτι τὸν ποιητὴν δέοι... ποιεῖν μύθους, ἀλλ' οὐ λόγους.

Lysis, 218 c : ὑποψία εἰσῆλθεν ὡς οὐκ ἀληθῆ εἶη τὰ ὁμολογημέν ἡμῖν.

ESCH., *Ctés.*, 71 : ὁ δῆμος ἀπῆλθε τοιαύτην τινὰ δόξαν ὑπειληφώς, ὡς ἔσται μὲν εἰρήνη, περὶ δὲ συμμαχίας οὐκ ἄμεινον εἶη... βουλευέσθαι, ἔσται δὲ... On peut remarquer, et on verra encore, que les orateurs aiment assez conserver l'indicatif futur du style direct.

c) après « savoir » : en général ὅτι.

PLAT., *Phédon*, 60 e : ἤδη γὰρ ὡς οὐ ῥάδιον εἶη.

Euthyd., 302 a : ἤδη... ὅτι ἐξ αὐτῶν καλὸν τι ἀνακύψοιτο τῶν ἐρωτημάτων.

Protag., 335 b : ἔγνων γὰρ ὅτι οὐκ ἤρρεσεν αὐτὸς αὐτῷ ταῖς ἀποκρίσεσι ταῖς ἔμπροσθεν, καὶ ὅτι οὐκ ἐθελήσοι... διαλέγεσθαι.

LYSIAS, 12, 15 : ἤδριν ὅτι ἀμφίθυρος εἶη.

19, 16 : ἐμοὶ πολλὴν ἐξὸν πάνυ προῖκα λαβεῖν ἐλάττω συνεβούλευσεν, ὥστε εὖ εἰδέναι ὅτι κηδεσταῖς χρησοίμην κοσμίους καὶ σώφρονας.

ARIST., *Econ.*, 2, 2, 20, 2 : ἤδει ὅτι δεήσοιτο χρημάτων.

d) Après « apprendre » ὅτι et ὡς.

PLAT., *Charm.*, 163 d : ἐμάνθανον τὸν λόγον, ὅτι..... καλοῖς, καὶ.... ποιήσεις.....

LYSIAS, 9, 5 : ἐπύθομην ὡς... δῆσειν με ἀπειλοῖεν, λέγοντες ὅτι...

23, 3 : πυθόμενος ὅτι καὶ ἐτέρας δίκας τὰς μὲν φεύγοι, τὰς δ' ὠφλήκοι παρὰ τῷ πολεμάρχῳ, ἔλαχον καὶ ἐγώ.

19, 50 : ἤκουετε.... ὡς Διότιμος ἔχοι τάλαντα τετταράκοντα πλείω ἢ ὅσα αὐτὸς ὁμολόγει.

e) Après « montrer » : Toujours ὅτι.

PLAT., *Apol.*, 21 c : κάπειτ' ἐπειρώμην αὐτῷ δεικνύναι ὅτι οἷοιτο μὲν εἶναι σόφος, εἶη δ' οὐ.

LYSIAS, 9, 4 : ἐδήλωσα ὅτι ἐστρατευμένος εἶην.

12, 48 : ἐχρῆν μηνυτὴν γίνεσθαι... ὅτι ψευδεῖς εἶεν¹.

1. Mais avec l'indicatif : 2, 58 : ἐδήλωσαν... ὅτι ἡ τῆς πόλεως δύναμις τῆς Ἑλλάδος ἦν σωτηρία.

19, 52 : ὁ δ' ἀποθανὼν ἐδήλωσεν ὅτι οὐκ ἀληθῆ ταῦτα ἦν... Et ainsi toujours lorsque la proposition complétive est affirmée par l'auteur.

f) Après « connaître, remarquer » : ὅτι.

PLAT., *Protag.*, 328 d : ἐπεὶ ἡσθόμεν... ὅτι... πεπαυμένος εἴη.

On lit dans Isée (9, 5) un passage où la conjonction est absente : ἡσθόμεν καρπουμένους τούτους τὰ ἑκείνου, ὃ δὲ υἱὸς αὐτοῦ ποιηθείη ὑπ' ἀστυφίλου.

g) Après θαυμάζω et les verbes de sentiment : ὅτι.

PLAT., *Lettres*, II, 314 c : περὶ δὲ Πολυξένου ἐθαύμασας ὅτι οὐ πέμψαιμί σοι (des nouvelles).

h) Après « paraître » : ὅτι.

PLAT., *Rép.*, VI, 506 b : ἡσθα... καταφανῆς ὅτι σοι οὐκ ἀποχρήσοι τὸ τοῖς ἄλλοις δοκοῦν περὶ αὐτῶν.

Après le 4^e siècle. — L'optatif du discours indirect, d'un côté, perd du terrain : 1^o l'optatif futur n'apparaît plus que de loin en loin, pas une seule fois dans Lucien ; il est remplacé ou par l'indicatif, ou par l'auxiliaire μέλλω ; — 2^o les verbes après lesquels s'emploie l'optatif indirect se réduisent aux suivants : « dire », « penser », « connaître », « remarquer », « voir ». — D'un autre côté, l'optatif indirect arrive à se construire, chez Strabon, après un verbe déclaratif au présent.

ὥς et ὅτι sont employés pour ainsi dire indifféremment. Chez Polybe et chez Strabon, une nouvelle particule renforçative διότι¹, qui avait rarement jusqu'ici le sens de « que » (cf. HEROD., 2, 43 — ISOCR., 50 c — DÉMOSTH., 163 fin), devient d'un usage assez fréquent, surtout chez Polybe. D'une manière générale, à part l'optatif futur, la syntaxe de Lucien est encore celle qui se rapproche le plus de la syntaxe classique.

a) Après « dire »

POLYBE, 3, 26, 2 et 3 : τίς οὐκ ἂν εἰκότως θαυμάσειε Φιλίνου τοῦ συγγραφέως... πόθεν ἢ πῶς ἐθάρρησε γράψαι τάναντία τούτοις· διότι « disant que » Ῥωμαίοις καὶ Καρχηδονίοις ὑπάρχουσιν συνθῆκαι, καθ' ἃς ἔδει Ῥωμαίους... ἀπέχεσθαι Σικελίας... ;

1, 32, 4 : Ὁ δὲ (Xanthippe)... ἔφερε τοῖς ἄρχουσι (Carthaginois) τοὺς ἀπολογισμοὺς.... διότι πεισθέντες αὐτῶ... ἑαυτοῖς... τὴν ἀσφάλειαν δυνήσονται παρασκευάζειν.

1. Dans les inscriptions attiques διότι a toujours le sens de « que », et est usité au commencement du 3^e siècle avant J.-C. (MEISTERHANS, p. 211, 25 et 28).

LUCIEN, 42, 12 : ἀγγέλλει (hist.) πρὸς ἐμὲ ἡ Παλαίστρα ὡς ἡ δέσποινα αὐτῆς μέλλοι ὄρνις γενομένη πέτεσθαι.

42, 22 : ἔρχεται (hist.) ἀγγέλλων ὅτι... ξένος μέλλοι... κτλ.

b) Après « penser » : ὡς.

STRAB., 2, 3, 4 : ἐκ τούτου συμβαλόντα τὸν Εὐδοξὸν ὡς δυνατὸς εἶη ὁ περίπλους ὁ Λιβυκὸς...

10, 3, 19 : λαβὼν δ' ὑπονοίαν ἐκεῖνος ὡς ἐκ τοῦ λόγου τούτου διαβάλλοιτο ἐπιβουλῇ..., ἀπῆρεν ἐς Κρήτην.

c) Après « savoir » « apprendre ».

POLYBE, 3, 15, 12 : οἱ δὲ Ῥωμαίων πρέσβεις, ὅτι... εἶη πολεμητέον σαφῶς εἰδότες, ἀπέπλευσαν.

STRAB., 2, 5, 10 : ὅτε γοῦν Γάλλος ἐπῆρχε τῆς Αἰγύπτου, συνόντες αὐτῷ ἱστοροῦμεν ὅτι ἑκατὸν καὶ εἴκοσι νῆες πλέοιεν ἐκ Μυδὸς ὁρμου πρὸς τὴν Ἰνδικήν.

10, 3, 19 : σαφῶς εἶπεν εἰδέναι διότι βασιλεύσοι...

LUCIEN, 67, 12, 3 : ὁ πατήρ εἰδὼς ὡς πάλαι ἐρόψην.

12, 4 : ἀκούεις « tu viens d'entendre » ... ὡς διεδέξατο... τὸν Ἀτλαντα.

d) Après « connaître » « remarquer » « voir ».

STRAB., 2, 3, 4 : ... ἅμα δὲ γινῶναι ὅτι... εἶεν...

PLUT., *Antoine*, 41, 3 : συνῆκεν ὅτι τῶν Πύρρων ἔργον εἶη.

LUCIEN, 40, 4 : ἔφη... τὸν ποιητὴν πολλάκις τὸ αὐτὸ (les mêmes louanges à cette femme) ᾄδειν ὁρῶντα ὡς ᾗδοιτο ἐπαιρουμένη.

e) Un exemple très curieux d'optatif du discours indirect est celui que nous fournit Plutarque *Romulus*, 25, 3 : τὸ δὲ οὐκ ἄδικον ἦν μόνον, ἀλλὰ γελοῖον (aux yeux des Romains), ὅτι « ce fait que » κινδυνεύουσι (les Fidénates) τότε καὶ πολεμουμένοις οὐ προσαμύναντες (les Véiens), ἀλλ' ἐτίσαντες ἀπολέσθαι τοὺς ἄνδρας, οἰκίας καὶ γῆν ἀπαιτοῖεν ἄλλων ἐχόντων (les Romains). Nous avons ici un optatif de la pensée qui n'est nullement suggéré par le verbe principal, mais plutôt par l'ensemble du contexte, fait très habituel en latin pour ce qui est du subjonctif. Il n'est pas impossible que Plutarque, qui a longtemps vécu en Italie, ait imité dans ce passage la syntaxe latine.

7) Un emploi non moins remarquable et plus fréquent est celui de l'optatif indirect, dans Polybe exceptionnellement, mais couramment dans Strabon, pour marquer un fait passé après des expressions comme μυθεύουσι, λέγουσι, pour rapporter des faits dont il doute : des légendes, des assertions inexactes ou invraisemblables de certains auteurs; tellement il est vrai que l'optatif a conservé jusqu'à la fin de la littérature son caractère essentiel de mode subjectif, hypothétique.

POLYBE, 34, 5, 6 : Ταῦτα μὲν τοῦ Πυθέου, καὶ διότι ἐπανελθὼν ἐνθένδε, πᾶσαν ἐπέλθοι τὴν παρωικεανίτιν τῆς Εὐρώπης, ἀπὸ Γαδεύρων ἕως Ταννίδος.

STRAB., 1, 3, 13 : ἐπιφέρει « cet auteur ajoute » ὅτι δοκοίη καὶ τὸ Κάσιον ὄρος περικλύζεσθαι θαλάττῃ.

3, 2, 5 : φήσιν..... ὅτι οἱ Εὐροὶ κατ' ἐκεῖνο τὸ πέλαγος ἕως τοῦ Σαρδῶου κόλπου πνέοιεν ἐτησίαι.

3, 4, 17 : Ποσειδώνιος... φήσιν ὅτι ὠδύνασα... μία τῶν γυναικῶν ἀπέλθοι..., τεκοῦσα δ' ἐπανεέλθοι....

6, 1, 15 : ἔστι δέ τις καὶ οὗτος λόγος ὡς ὁ πεμφθεὶς ὑπὸ τῶν Ἀχαιῶν ἐπὶ τὸν συνοικισμὸν Λεύκιππος εἶη, χρησάμενος δὲ παρὰ τῶν Ταραντίνων τὸν τόπον εἰς ἡμέραν καὶ νύκτα μὴ ἀποδοίη, ὅτι « disant que » καὶ εἰς τὴν ἐφεξῆς νύκτα αἰτήσασατο καὶ λάβοι, νύκτωρ δ' ὅτι καὶ πρὸς τὴν ἐξῆς ἡμέραν.

6, 2, 8 : φάσι τινὲς περὶ Ἑμπεδοκλέους ὅτι καθάλοιτο εἰς τὸν κρητῆρα.

6, 3, 5 : μυθεύουσι... ὅτι τοὺς περιλειφθέντας τῶν Γιγάντων... Ἡρακλῆς ἐξελάσσει... « aurait chassé ».

7, 3, 1 : Σοφοκλῆς τραγωδεῖ περὶ τῆς Ὀρεϊθυίας λέγων ὡς ἀναρπαγείσα ὑπὸ βορέου κομισθείη.

10, 3, 21 : ἐξομολογουμένοι « ils avouent » ὅτι ἀνάζιος ὁ παῖς εἶη.

11, 2, 10 : ἔστι δὲ καὶ ἐν τῇ Φαναγορίᾳ τῆς Ἀφροδίτης ἱερὸν ἐπίσημον τῆς Ἀπατούρου· ἐτυμολογοῦσι δὲ τὸ ἐπίθετον τῆς θεοῦ μῦθόν τινι προσστησάμενοι ὡς, ἐπιθεμένων ἐνταῦθα τῇ θεῷ τῶν Γιγάντων, ἐνικαλεσαμένη τὸν Ἡρακλέα κρύψειεν ἐν κευθμῶνί τινι, εἶτα τῶν Γιγάντων ἕκαστον δεχομένη καθ' ἓνα τῷ Ἡρακλεῖ παραδιδοίη δολοφονεῖν ἐξ ἀπάτης.

15, 1, 57 : Μῦθος < ἐστίν > ὅτι χαλκὸς ὕοιτο σταλχυμοῖς καὶ χαλκοῖς καὶ σύροιτο. Ἐγγυτέρω δὲ πίστεως φησιν ὁ Μεγασθένης ὅτι οἱ ποταμοὶ καταφέρουεν ψῆγμα χρυσοῦ καὶ ἀπ' αὐτοῦ φόρος ἀπάγειτο τῷ βασιλεῖ.

15, 2, 13 : φήσιν ὁ Νέαρχος ἐξελέγξει ψεῦδος ὄν, ὡς εἶη τις ἐν τῷ πόρῳ νῆσος ἣ ἀφανίζοι τοὺς προσορμισθέντας.

16, 1, 44 : ὥστε πιστεύειν <ἐστὶ> τοῖς θρυλουμένοις ὑπὸ τῶν ἐγγυ-
ρίων, ὡς... ὥκοῦντό ποτε τριςκαίδεκα πόλεις ἐνταῦθα, ὧν τῆς μητροπόλεως
Σοδόμων σώζοιτο κύκλος ἐξήκοντά που σταδίων· ὑπὸ δὲ σεισμῶν καὶ ἀναφυση-
μάτων πυρὸς καὶ θερμῶν ὑδάτων... ἡ λίμνη προπέσοι καὶ πέτραι πυρίληπτοι
γένοιντο, αἳ τε πόλεις αἱ μὲν καταποθεῖεν, ἅς δ' ἐκλίποιν οἱ δυνάμενοι
φυγεῖν.

17, 1, 33 : μυθεύουσι δ' ὅτι, λουομένης αὐτῆς (Rhodopis) ἐν τῶν
ὑποδημάτων αὐτῆς ἀρπάσας ἄετός, κομίσαιεν εἰς Μέμφιν, καὶ... ῥίψειε...
εἰς τὸν κόλπον· ὁ δὲ <βασιλεὺς>... περιπέμψειεν εἰς τὴν χώραν κατὰ
ζήτησιν τῆς φορούσης ἀνθρώπου τοῦτο· εὑρεθείσα δ'... ἀναχθείη καὶ γέ-
νοιτο γυνὴ τοῦ βασιλέως, τελευτήσασα δὲ τοῦ λεγθέντος τύχοι τάφου.

17, 1, 43 : προστραγωδεῖ δὲ τούτοις ὁ Καλλισθένης ὅτι... ἥ τε κρήνη
ἀνάσχοι καὶ μαντεῖα πολλὰ οἱ Μιλησίων πρέσβεις κομίσαιεν εἰς Μέμφιν...
κτλ.

17, 3, 8 : μετανάστας τινὰς ἱστορεῖ (Artémidore) λωτοφάγους, οἱ
τὴν ἄνυδρον νέμονται, σιτοῖντο δὲ λωτὸν, πόαν τινὰ καὶ ῥίζαν, ἀφ' ἧς
οὐδὲν δέονται ποτοῦ.

En résumé : 1° l'optatif, mode subjectif, devient chez Hérodoté le mode caractéristique du discours indirect ; cet auteur emploie néanmoins très souvent l'indicatif, presque partout au futur ; — mais déjà dans Thucydide l'optatif gagne du terrain ; — ce mode est de beaucoup le plus employé chez les poètes dramatiques, puis dans la prose attique, surtout chez Xénophon ; — dans les derniers temps, si l'optatif, notamment au futur, est d'un usage moins fréquent qu'à l'époque attique, ce mode n'en fait pas moins un nouveau progrès, pouvant être employé même après un présent, par un sentiment peut-être inconscient mais très juste de sa valeur étymologique.

2° Le nombre des verbes susceptibles d'être suivis de l'optatif du discours indirect, assez restreint à l'origine, s'est accru peu à peu et pour ainsi dire d'un auteur à l'autre par l'effet de l'analogie. A l'époque attique, toute proposition dépendante exprimant la pensée du sujet principal peut avoir son verbe à l'optatif.

Remarque. — Il va sans dire que la forme ordinaire du potentiel avec ἄν passe telle quelle du discours direct au discours indirect ; de même l'indicatif irréal.

XEN., *Anab.*, 2, 1, 10 : ἀπεκρίνατο Κλεάνωρ ὅτι πρόσθεν ἂν ἀποθά-
νοιεν ἢ τὰ ὅπλα παραδοῖεν (cf. *Hell.*, 3, 5, 24).

Cf. PLAT., *Rép.*, 329 e (mode irréal).

2^e Propositions Secondaires.

Nous appelons de ce nom les propositions qui seraient dépendantes au style direct ; c'est-à-dire les Causales, les Suppositives, les Temporelles, les Relatives non énonciatives, les Consécutives, les Finales.

Plusieurs de ces propositions (les suppositives, les temporelles, les finales) ont ceci de particulier : l'optatif peut y remplacer non seulement l'indicatif, mais encore le subjonctif du discours direct. C'est que dans un récit on considère moins la probabilité du fait (généralement passé au moment où l'auteur écrit) que sa simple possibilité aux yeux du sujet principal : l'optatif, mode subjectif, exprime mieux que le subjonctif cette pensée d'autrui. On sait d'ailleurs que, même en dehors du discours indirect, l'optatif est employé de préférence au subjonctif dans les dépendantes après un temps secondaire. Souvent le discours indirect n'est pas autrement accusé ; à la longue pourtant, là même où l'optatif existait déjà, on a tenu à mieux marquer l'éventualité subjective par l'emploi d'une forme spéciale, l'optatif futur.

A CAUSALES.

Les causales ressemblent le plus par le sens et la forme aux énonciatives. Après un verbe « declarandi » elles peuvent continuer à exprimer la pensée du sujet principal ; elles sont introduites par les mêmes conjonctions que les énonciatives, par ὅτι, ὡς, διότι. Rien d'étonnant, par conséquent, qu'elles aient admis de bonne heure l'optatif indirect. Ainsi apparaissent-elles déjà dans Hérodote :

2, 121 ε : ἀπηγγέσασθαι ὡς ἀνοσιώτατον μὲν εἶη ἐργασμένος ὅτε τοῦ ἀδελφεοῦ ἀποτάμοι τὴν κεφαλὴν, σοφώτατον δὲ ὅτι καταλύσειε τοῦ ἀδελφεοῦ τὸν νέκυν.

De même dans Thucydide :

2, 21, 3 : τὸν Περικλέα... ἐκίχιζον ὅτι στρατηγὸς ὢν οὐκ ἐπέξάγοι.

4, 65, 3 : Ἀθηναῖοι τοὺς μὲν φυγῇ ἐζημίωσαν, Πυθόδωρον καὶ Σοφοκλέα, τὸν δὲ τρίτον Εὐρυμέδοντα χρήματα ἐπράξαντο, ὡς « parce que,

prétendaient-ils » ἐξὸν αὐτοῖς τὰ ἐν Σικελίᾳ καταστρέψασθαι δώροις πεισθέντες ἀποχωρήσειαν.

Surtout chez Xénophon :

Hell., 1, 2, 15 : οὐκ ἠβούλοντο τοῖς μετὰ Θρασύλλου συντίττεσθαι, ὥς αὐτοὶ μὲν ὄντες ἀήττητοι, ἐκεῖνοι δὲ ἡττημένοι ἦκοιεν.

et avec l'optatif futur :

Cyr., 8, 3, 48 : ὁ δ' αὖ ἐνόμιζε μακαριώτατος εἶναι, ὅτι ἐπίτροπον ἔξει σχολὴν πράττειν ὅ τι ἂν αὐτῷ ἡδὺ ᾖ.

Hell., 8, 3, 50 : ὑπερήδετο ὅτι ἐξέσειτο αὐτῷ... ἀμφὶ τοὺς φίλους ἔχειν...

Chez PLATON : *Théét.*, 205 c : Μεμνήσαι..., ὦ φίλε, ὅτι ὀλίγον ἔμπροσθεν ἀπεδεχόμεθ' ἡγούμενοι εὖ λέγεσθαι ὅτι τῶν πρώτων οὐκ εἶη λόγος ἐξ ὧν τᾶλλα σύγκειται, διότι αὐτὸ καθ' αὐτὸ ἕκαστον εἴη ἀσύνθετον, κτλ.

Charm., 156 e : ἀλλὰ Ζάμολξις, ἔφη <ὁ Θραξ οὗτος>, λέγει ὁ ἡμέτερος βασιλεὺς, θεὸς ὢν, ὅτι ὥσπερ ὀφθαλμοὺς ἄνευ κεφαλῆς οὐ δεῖ ἐπιχειρεῖν ἴσθαι οὐδὲ κεφαλὴν ἄνευ σώματος, οὕτως οὐδὲ σῶμα ἄνευ ψυχῆς, ἀλλὰ τοῦτο καὶ αἴτιον εἶη τοῦ διαφεύγειν τοὺς παρὰ τοῖς Ἑλλήσιν ἱατροῦς τὰ πολλὰ νοσήματα, ὅτι τὸ ὅλον ἀγνοοῖεν, οὐδέοι τὴν ἐπιμελείαν ποιεῖσθαι...

Chez LYSIAS, 12, 74 : Θηραμένης... εἶπεν ὅτι οὐδὲν αὐτῷ μέλοι τοῦ ὑμετέρου θορύβου, ἐπειδὴ « *puisque, du moment que* » πολλοὺς... Ἀθηναίων εἶδεῖν τοὺς τὰ ὅμοια πράττοντας αὐτῷ.

12, 77 : πάντα... τὰ ὑπ' ἐμοῦ εἰρημένα... ἔλεγεν, ὄνειδιζων... τοῖς φεύγουσιν, ὅτι... κατέλθοιεν.

Chez POLYBE, 4, 25, 2 sqq. : Ἐγκαλούντων δὲ Βοιωτῶν μὲν « *Les Béotiens accusaient < les Etoliens >* » ὅτι συλήσαιεν τὸ τῆς Ἀθηνᾶς... ἱερὸν... Φωκίων δὲ, διότι... ἐπιβάλοιεντο καταλαβέσθαι τὰς πόλεις Ἑπειρωτῶν δὲ, καθότι πορθήσαιεν αὐτῶν τὴν χώραν...

3, 15, 7 : ἐνεκάλει... Ῥωμαίοις διότι... ἀδίκως ἐπανάλοιποντο...

11, 7, 2 : πολλὰ κατοικμῶξας <ὁ Φίλιππος> ὅτι παρὰ μικρὸν ἔλθοι τοῦ λαβεῖν Ἀτταλὸν ὑποχείριον.

Même, dans Strabon, on rencontre l'optatif indirect dans une causale après le présent « *φάσι*¹ », ce qui prouve que toujours les causales ont été traitées comme de simples énonciatives.

1. Voir plus haut, p. 214 f.

8, 6, 16 : Μυρμιδόνας δὲ κληθῆναι φασὶ « *traditur* », οὐχ ὡς ὁ μῦθος, τοὺς Λιγινήτας, ὅτι λοιμοῦ μεγάλου συμπεσόντος οἱ μύρμηκες ἄνθρωποι γένοιντο κατ' εὐχὴν Αἰακοῦ, ἀλλ' ὅτι μυρμηκῶν τρόπον ὀρύττοντες τὴν γῆν ἐπιφέροιεν ἐπὶ τὰς πέτρας, ὥστ' ἔχειν γεωργεῖν.

B SUPPOSITIVES.

Les suppositives sont de toutes les propositions secondaires celles que le style indirect influence le plus. Généralement, à moins que l'auteur ne veuille appuyer d'une manière expresse sur la probabilité du fait, ἐν ou ἥν avec le subjonctif du style direct, se convertissent, dans le discours indirect, en εἰ avec l'optatif. De plus, l'indicatif futur est très souvent remplacé par l'optatif du même temps ; et cela dès Hérodote :

1, 24 : καὶ τοῖσι (les matelots) ἐσελθεῖν... ἡδονὴν εἰ μέλλοιεν ἀκίυσεσθαι τοῦ ἀρίστου ἀνθρώπων ἀοιδοῦ (Arion).

1, 111 : Ἀρπαγος δὲ... ἐκέλευε <με>... οὔχεσθαι..., πόλλ' ἀπειλήσας εἰ μὴ... ποιήσαιμι.

Avec l'optatif futur, 7, 226 : τὸν δὲ (Diénéces) οὐκ ἐκπλαγέντα τούτοις εἰπεῖν <φασί>, ἐν ἀλογίῃ ποιούμενον τὸ Μήδων πλῆθος, ὡς πάντα σφι ἀγαθὰ ὁ Τρηχίνιος ξείνος ἀγγέλλει, εἰ ἀποκρυπτόντων τῶν Μήδων τὸν ἥλιον ὑπὸ σκιῇ ἔσοιτο πρὸς αὐτοὺς ἡ μάχη.

Hérodote ne présente que cet exemple d'optatif futur dans une suppositive ; nous savons que dans les propositions principales il n'a laissé qu'un exemple certain de l'optatif futur. Ailleurs il emploie l'indicatif, 8, 108 : ... ἐτίθετο, λέγων ὡς, εἰ λύσουσι..., ἂν ἐργάσαιτο.

Point d'exemple de l'optatif futur dans une proposition secondaire, chez Thucydide.

En revanche, ce mode se rencontre assez fréquemment, chez les poètes dramatiques, après εἰ, au style indirect.

ESCH., *Perses*, 363-371 :

πᾶσιν προφωνεῖ τόνδε ναυάρχῳ λόγον·

.....

ἔκπλους φυλάσσειν καὶ πόρους ἀλιρρέθους,

.....

ὡς, εἰ μόρον φευξοῖσθ' Ἑλλήνες κακὸν,

.....

πᾶσι στέρεσθαι κράτος ἣν προκείμενον (cf. Ind. fut. *Ibid.* 358).

SOPH., *Antig.*, 411 :

καθήμεθ' « *consedimus* » ἄκρων ἐκ πάγων ὑπήνεμοι,

.....

ἐγερτὶ κινῶν ἄνδρ' ἄνῃρ ἐπιρρόθοις

κακοῖσιν, εἴ τας τοῦδ' ἀφείδη σοι πόνου. (conj. ἀκηδήσοι Bonitz).

Phil., 352 : ἔπειτα μέντοι χῶ λόγος καλῶς προσῆν,

εἰ τὰπὶ Τροίᾳ πέργαμ' αἶρή σοι μ' ἰών¹.

Chez les poètes dramatiques, d'ailleurs, ἐν avec le subj. dans le discours direct, se change constamment en εἰ avec l'optatif au style indirect (cf. SOPH. : *Oed. Roi*, 309. EURIP., *Elect.*, 1077, etc.).

C'est dans Xénophon que l'emploi de εἰ avec le futur de l'optatif est le plus vivace. A côté d'assez nombreux exemples de l'indicatif futur (*Anab.*, 7, 4, 5 — 5, 6, 34. — *Hell.*, 5, 2, 13, etc.), les passages avec εἰ et le futur optatif abondent.

Cyr., 1, 5, 3 : διαπέμπει....., λέγων ὡςκινδυνεύσοιεν, εἰ μὴ τις αὐτοὺς φθάσας ἀσθενώ σοι, ἐπὶ ἓν ἕκαστον τῶν ἐθνῶν ἰόντες καταστρέψασθαι.

3, 1, 3 : 'Ο δὲ Κύρος... ἔλεγεν ὅτι οὐδενὶ πόλεμος εἴη τῶν μενόντων· εἰ δέ τινα φεύγοντα λήψοιτο, προηγόρευεν ὅτι ὡς πολεμίῳ χρήσοιτο.

8, 1, 10 : Ἦδει γὰρ ὅτι εἴ τι μάχης ποτὲ δεή σοι ἐκ τούτων αὐτῶ... παραστάτας... ληπτέον εἴη.

Anab., 4, 1, 25 : 'Ερωτώμενος δ' εἰ εἴη τι... δυσπάριτον χωρίον ἔφη εἶναι ἄκρον, ὃ εἰ μὴ τις προκαταλήψοιτο, ἀδύνατον ἔσεσθαι παρελθεῖν.

Hell., 5, 4, 6 : εἶπε τοῖς περὶ Ἀρχίαν ὅτι οὐκ ἂν φασιν εἰσελθεῖν αἱ γυναῖκες, εἰ τις τῶν διακόνων ἔνδον ἔσοιτο.

5, 4, 37 : εἶπεν, ἕως στρατεία εἴη, πύσασθαι τοῦ πολέμου· εἰ δέ τις πόλις στρατιᾶς οὔσης ἔξω ἐπὶ πόλιν στρατεύσοι, ἐπὶ ταύτην ἔφη πρῶτον ἰέναι.

6, 1, 1 : ἔλεγον ὅτι, εἰ μὴ βοηθήσοιεν, οὐ δυνήσονται... κτλ.

6, 2, 34 : εἴ... τις μὴ ἀκολουθή σοι, προεῖπε μὴ μέμφεσθαι τὴν δίκην.

6, 4, 36 : εἶπεν ὡς, εἰ μὴ... πράξοιεν, ἐξεγερεῖ αὐτόν.

7, 5, 24 : κατέστησεν..... ὀπλίτας, φόβον βουλόμενος... τοῦτοις παρέχειν ὡς εἰ βοηθήσοιεν θπισθεν οὔτοι ἐπικείσονται αὐτοῖς.

5, 4, 20 : Οἱ δ' αὖ Θηβαῖοι... φοβούμενοι εἰ μηδένας ἄλλοι ἢ αὐτοὶ πολεμήσοιεν τοῖς Λακεδαιμονίοις, τοιόνδε εὕρισκουσι μηχανήμα.

Hell., 2, 4, 29 : Οὕτω δὲ προχωρούντων Πausanίας ὁ βασιλεὺς φθονήσας Λυσάνδρῳ, εἰ κατεργασμένος ταῦτα ἅμα μὲν εὐδοκίμη σοι, ἅμα δὲ ἰδίας

1. Cf. εἰ « pourvu que » avec l'optatif futur, ARIST., *Cher.*, v. 776 (exemple cité page 151, note).

ποιήσειτο τὰς Ἀθήνας, πείσας τῶν ἐφορων τρεῖς ἐξάγει φρουράν. Remarquer le sens de εἰ « *dans le cas où, comme il le craignait* ».

L'optatif futur avec εἰ est encore en usage chez Platon, chez Polybe, chez Plutarque.

PLAT., *Apol.*, 29 c : ἔφη < Ἄνυτος > .. ἐπειδὴ εἰσῆλθον (en justice), οὐχ οἷόν τ' εἶναι τὸ μὴ ἀποκτεῖναι με, λέγων πρὸς ὑμᾶς ὥς, εἰ διαφρευσοίμην, ἤδη ἦν ὑμῶν οἱ υἱεῖς ἐπιτηδεύοντες ἃ Σωκράτης διδάσκει πάντες παντάπασι διαφθαρήσονται.

POLYBE, 2, 50, 8 : Ἡγωνία γάρ, εἰ... ὁ βασιλεὺς... βουλευσοίτο, μὴ.....

PLUT., *Agis*, 4 : ...λέγειν (= ἔλεγεν) ὥς οὐδὲν δεοίτο τῆς βασιλείας... εἰ μὴ δι' αὐτὴν ἀναλήψοιτο τοὺς νόμους.

Plutarque fait un emploi relativement rare de l'optatif au style indirect, et préfère en général conserver le mode du style direct. L'exemple suivant nous montre employés côte à côte l'optatif et l'indicatif après εἰ, à dessein.

Solon, 27, 5 : Ἠρώτησεν αὐτὸν (Solon) ὁ Κροῖσος εἴ τινα οἶδεν ἀνθρώπων αὐτοῦ (Crésus) μακαριώτερον. Ἀποφηναμένου δὲ τοῦ Σόλωνος ὅτι οἶδε Τέλλον αὐτοῦ (Solon) πολίτην καὶ διεξιελθόντος ὅτι χρηστός ἀνὴρ ὁ Τέλλος γενόμενος καὶ παῖδας εὐδοκίμους ἀπολιπὼν καὶ βίον οὐδενὸς ἐνδεᾶ ἐτελεύτησεν ἐνδόξως ἀριστεύσας ὑπὲρ τῆς πατρίδος. ἤδη μὲ ἀλλόκοτος ἐδόκει εἶναι τῷ Κροίσῳ καὶ ἄγροικος, εἰ μὴ πρὸς ἀργύριον πολὺ μὴδὲ χρυσίον τῆς εὐδαιμονίας ποιεῖται τὴν ἀναμέτρησιν, ἀλλὰ δημοτικοῦ καὶ ἰδιώτου βίον καὶ θάνατον ἀνθρώπου μᾶλλον ἢ τοσαύτην ἀγαπῶν δύναμιν καὶ ἀρχήν. L'optatif ici confère à l'expression je ne sais quoi d'hypothétique, d'in vraisemblable : « Quoi! disait Crésus à Solon; *tu ne mesures* pas le bonheur à la quantité d'or que l'on possède, et *tu préférerais* (ce que je puis encore moins concevoir) la vie et la mort d'un simple particulier à ma puissance, à mon empire si vastes! »

C TEMPORELLES.

Les propositions temporelles sont celles qui, au style indirect, admettent le moins volontiers l'optatif. Certains auteurs, comme Hérodote, Thucydide, Polybe, conservent presque toujours le mode du discours direct. Là même où l'optatif apparaît, il est difficile de dire si ce mode est amené par l'idée du discours indi-

rect, ou par sa dépendance d'un verbe principal au passé (à moins qu'il n'y ait l'optatif futur; mais celui-ci est d'un emploi infiniment rare).

HÉROD., 2, 121 ε : ἀπηγγέσασθαι < ἔλεγεν > ὡς ἀνοσιώτατον... εἴη εἰργασμένος ὅτε τοῦ ἀδελφεοῦ... ἀποτάμοι τὴν κεφαλὴν... (St. dir. : ὅτε... ἀπέταμες).

Hérodote conserve le subjonctif avec ἄν dans le discours indirect.

De même Thucydide (1, 6, 2 : ὅταν — 6, 71, 2 : πρὶν ἄν — 8, 9, 1 : πρὶν).

Pour la première fois, ce semble, le subjonctif avec ἄν est remplacé par l'optatif sans particule chez les poètes dramatiques.

SOPH., *Trach.*, 162 :

εἶπε δ' ἦν τέκνοις
μοῖραν πατρώας γῆς διαρετὴν νέμοι.
χρόνον προτάξας ὡς τρίμηνον ἥνιχα
χώρας ἀπέειπε κἄνναυστος βεβώς.

C'est Xénophon qui emploie l'optatif indirect le plus souvent, on peut même dire d'une manière presque constante.

Anab., 7, 3, 18 : ἔλεγεν ὅτι νομιζοιτο, ὅποτε ἐπὶ δεῖπνον καλέσαιτο Σεύθης, δωρεῖσθαι αὐτῷ τοὺς κληθέντας.

Cyr., 1, 4, 14 : ἀπηγόρευε μηδένα βάλλειν, πρὶν Κύρος ἐμπλησθεῖη θηρῶν.

Hell., 6, 5, 19 : ἔπειθον μὴ ποιεῖσθαι μάχην, πρὶν οἱ Θηβαῖοι παραγένοιντο.

Hell., 5, 4, 6 : Ἦν γὰρ σύνθημα, ἐπεὶ καθίζουσιντο, παίζειν εὐθὺς ἀνακαλυψαμένους.

Mém., 4, 7, 2 : γεωμετρίαν μέχρι... τούτου ἔφη δεῖν μανθάνειν, ἕως ἱκανός τις γένοιτο... γῆν μέτρῳ ὀρθῶς... διανεῖμαι.

Cyr., 5, 4, 53 : ...πορεύεσθαι ἐκέλευεν ἡσύχως ἕως ἄγγελος ἔλθοι.

Xénophon est le premier qui ait employé l'optatif futur, très rarement d'ailleurs.

Hell., 4, 4, 9 : Ὡς δὲ πολὺ διεχόντων τῶν τειχῶν ἀπ' ἀλλήλων παρατατόμενοι ὀλίγοι ἑαυτοῖς ἔδοξαν εἶναι, σταύρωμά τ' ἐποίησαντο καὶ τάφρον οἶαν ἐδύναντο πρὸ αὐτῶν, ἕως δὴ οἱ σύμμαχοι αὐτοῖς βοηθήσειεν.

Cet exemple est peut-être unique dans toute la littérature grecque.

Xénophon conserve quelquefois ἄν :

Hell., 2, 4, 18 : ὁ μάντις παράγγειλεν αὐτοῖς μὴ πρότερον ἐπιτίθεσθαι, πρὶν ἄν τῶν σφετέρων ἢ πέσῃ τις ἢ τρωθείη.

Hell., 3, 4, 47 : ...ἐκέλευε προκλιταλαβεῖν τὸ... ἄκρον καὶ φυλάττειν ἕως ἄν αὐτὸς ἔλθοι.

Dans la suite, quand l'optatif est employé, il n'est généralement pas accompagné de ἄν.

LYSIAS, 13, 25 : ἔφασιν συνεκπλευσεῖσθαι ἕως τὰ πράγματα κατασταίη.

13, 45 : ἤλπιζον ὑπὸ τῶν σφετέρων αὐτῶν παιδῶν... ἐπειδὴ τελευτήσειαν, ταφύσεσθαι.

ἕως ἄν se lit encore avec l'optatif indirect dans Aristote, exceptionnellement :

Économ., 2, 2, 14, 1 : ...ἀπαγαγόντα <τὸ πρόβατον> εἰς οἶκον ἐκέλευσε τρέφειν ἕως ἄν ἐπανέλθοι.

mais plus loin, 2, 2, 20, 6 : ...ἕως ἡλικίαν ἔλθοι.

D RELATIVES.

C'est dans une relative à l'interrogation indirecte qu'apparaît pour la première fois dans les textes qui nous sont parvenus, l'optatif futur. PINDARE, *Pyth.*, 10, 115 : ἔστασεν .. ἅπαντα χορὸν τέρμασιν αὐτίκ' ἀγῶνος · σὺν δ'ἀέθλοις ἐκέλευσεν διακρίναι ποδῶν, ἄντινα στήσῃ τις ἡρώων, ὅσοι γαμβροὶ σφιν ἦλθον.

L'optatif du discours indirect apparaît chez Hérodote, mais non au futur¹, dans les relatives complétives.

5, 92 γ : ἡ δὲ Λάβδα εἰδυῖα... οὐδὲν τῶν εἴνεκα ἐκαίνοι ἀπικοίατο... ἐνεχείρισε <τὸ παιδίον> αὐτῶν ἐνί.

1, 111 : Ἄρπαγος... ἐκέλευε... τὸ παιδίον... θεῖναι ἔνθα θηριωδέστατον εἶη τῶν ὀρέων.

8, 19 : ἔλεγε (Thémistocle) ὡς δοκεῖ ἔχειν τινὰ παλάμην τῇ ἐλπίσει τῶν βασιλέος συμμάχων ἀποστήσειν τοὺς ἀρίστους.

Les poètes dramatiques aussi l'ont employé.

1. Indic. fut., 7, 51 : εὔχετο (Xerxès) ...μηδεμίαν οἱ συντυχίην τοιαύτην γενέσθαι, ἢ μιν παύσει καταστέφασθαι τὴν Εὐρώπην.

SOPH., *Trach.*, 162 : εἶπε δ' ἦν τέχνους
μοῖραν πατρώας γῆς διαιρετὴν νέμοι.

Trach., 903 : κρύψας' ἐαυτὴν ἔνθα μή τις εἰσίδοι.

L'optatif futur se lit dans Eschyle :

Prom., 667 : πυρωπὸν ἐκ Διὸς μολεῖν (venturum)
κεραυνόν, ὃς πᾶν ἐξαΐστωσσι γένος.

Il se rencontre aussi dans Sophocle :

Oedipe Roi, 796 : ἔφευγον ἔνθα μή ποτ' ὀφείμην¹.

L'emploi de l'optatif dans une relative au style indirect est surtout fréquent à partir de Xénophon et particulièrement chez cet écrivain, bien que l'indicatif soit souvent conservé².

XEN., *Cyr.*, 8, 1, 12 : εἰ δ' οὗτοι εἶεν οἷους δέοι, πάντα ἐνόμιζε καλῶς
ἔσεσθαι.

8, 1, 11 : ὅπερ ἐν τοῖς μεγίστοις ἡγεῖτο εἶναι εἰς τὸ... τυγχάνειν ὧν
δέοιτο.

Anab., 3, 1, 19 : οὐποτε ἐπαυόμεν ἡμᾶς οἰκτείρων, διαθεώμενος αὐτῶν
δοσὴν χώραν καὶ οἷαν ἔχοιεν.

4, 5, 34 : ... τὴν ὁδὸν ἔφραζεν ἢ εἴη.

5, 1, 1 : εὗξαντο σωτήρια θύσειν ἔνθα πρῶτον εἰς φιλίαν γῆν
ἀφ' ἵκοντο.

Hell., 5, 4, 8 : εἶπεν ὅτι ἄνδρα ἄγχι ὃν εἶρξαι δέοι.

5, 1, 30 : ἐπεὶ παρήγγειλεν ὁ Τιρίβαζος παρεῖναι τοὺς βουλομένους
ὑπακοῦσαι ἦν βασιλεὺς εἰρήνην καταπέμποι, ταχέως πάντες παρεγένοντο.

Avec l'optatif futur : *Hell.*, 6, 2, 34 : τῶν τριηράρχων προσέταξεν
εἴκοσιν, οὓς δεήσοι, ἐπεὶ κηρύξειεν, ἀκολουθεῖν.

PLAT., *Euthyd.*, 276 e : ἀπέκρινατο ὅτι μανθάνοιεν οἱ μανθάνοντες ἃ οὐκ
ἐπίσταντο.

Phil., 79 a : ἄρτι ἐμοῦ... δόντες παραδείγματα, καθ' ἃ δέοι ἀποκρί-
νεσθαι, τούτου ἐμελήσας.

1. Voir l'article de E. A. SONNENSCHNIG : The 'remote deliberative, and the 'prospective subjunctive and optative, — *The classical Review*, febr. 1894, p. 29.

2. Cf. notamment *Anab.*, 1, 9, 28 : προσκαλὼν τοὺς φίλους ἐσπουδασιολογεῖτο ὡς δηλοῖται οὗς τιμᾶ (cf. *ibid.*, 5, 2, 17). — De même POLYBE, 3, 26, 3.

Avec l'optatif futur : *Timée*, 44 d : ὥ (la tête) καὶ πᾶν τὸ σῶμα παρέδουσιν ὑπηρεσίαν αὐτῷ... θεοὶ, κατανοήσαντες ὅτι πασῶν ὅσαι κινήσεις ἔσονται μετέχουσι.

ISÉE, 2, 10 : ἐσκόπει ὅπως.. ἔσονται αὐτῷ ὅστις ζῶντα... γηροτροφήσεται.

LYSIAS, 19, 25 : ἐδεήθη μου προσελθεῖν αὐτῷ, λέγων ὅτι ἔλαβε παρὰ βασιλέως... ἐκκαίδεκα μνᾶς... ἃς ἔχου ἀναλίσκειν εἰς τὰ τῆς τριηραρχίας.

Avec l'optatif futur, 23, 9 : εἰπόν τινες... ὅτι εἴη αὐτῷ ἀδελφὸς ὃς ἐξαίρησται αὐτὸν εἰς ἐλευθερίαν.

L'optatif futur se rencontre encore chez Strabon et chez Plutarque.

STRAB., 6, 3, 4 : ἐκέλευε τειγίζειν τόπον, ὅπου ἔσονται αἱ σύνοδοι : « οὐ se tiendraient les assemblées. »

PLAT., *César*, 28, 3 : <ὁ Ἰομπήιος> λόγῳ παραιτεῖσθαι καλλωπιζόμενος, ἔργῳ παντὸς μᾶλλον ἐπέβαινε ἐξ ὧν « pensait-il » ἀναδειχθήσεται δικτάτωρ.

E CONSÉCUTIVES.

Les exemples de l'emploi de l'optatif dans une consécutive au style indirect sont très rares, le grec préférant l'emploi de l'infinitif après ὥστε. Nous avons relevé celui-ci dans Xénophon. Cet auteur, on l'a vu plus haut (page 135), a employé quelquefois le potentiel avec ὥστε.

Hell., 3, 5, 23 : ἐλογίζοντο δὲ καὶ τὸ ἵππικόν ὡς τὸ μὲν ἀντίπαλον πολὺ, τὸ δὲ αὐτῶν « suum » ὀλίγον εἶη, τὸ δὲ μέγιστον, ὅτι αἱ νεκροὶ ὑπὸ τῷ τείχει ἔκειντο, ὥστε « de sorte que » οὐδὲ χρεῖττον οὔσι... ῥᾶδιον εἶη ἀνελεῖσθαι.

F PROPOSITIONS FINALES. — EXTENSION DE L'EMPLOI DE L'OPTATIF FUTUR.

L'optatif futur appartient essentiellement au discours indirect, c'est-à-dire qu'il remplace l'indicatif futur exprimant la pensée du sujet principal.

I. — Ainsi s'explique l'emploi de ce mode dans l'interrogation indirecte, emploi que l'on ne rencontre pas avant Xénophon et Platon :

XÉN., *Cyr.*, 5, 5, 37 : πᾶσι... ἔμελεν ὅτι ἐκ τούτων ἔσοιτο.

PLAT., *Prot.*, 348 b. : οὐδὲν ἀπεσίφει ὁ Πρωταγόρας ὁπότ' ἔρα ποιήσοι.

Euthyd., 283 a : ἐσκόπουν τίνα ποτὲ τρόπον ἄψοιντο τοῦ λόγου καὶ ὁπόθεν ἄρξοιντο...

LYSIAS, 23, 10 : ἔδοξέ μοι χρῆναι μάρτυρας λαβόντι παραγενέσθαι, ἵν' εἰδείην τὸν τ' ἐξαιρεσόμενον αὐτὸν καὶ ὅτι λέγων ἀφαιρήσοιτο.

23, 9 : προστῆλθον βουλόμενος εἰδέναι ὁποῖόν τι περὶ αὐτοῦ πράχθ' ἔσοιτο.

II. — C'est également comme mode de la pensée, que l'optatif futur a pu s'employer après tout verbe impliquant une intention, une pensée, *laquelle peut n'être suggérée que par l'ensemble du contexte*.

a) Dans les finales proprement dites.

SOPH., *Œd. Roi*, 796 : <τὴν Κορινθίαν γόνον>
ἔφευγον, ἔνθα μήποτ' ὀψοίμην κακῶν
χρησμῶν ὀνειδῆ τῶν ἐμῶν τελούμενα.

ARIST., *Guêpes*, 1094-1097 : οὐ γὰρ τὴν ἡμῖν ὅπως ῥῆσιν ἐμέλλομεν τότε... ἀλλ' ὅστις ἐρέτης ἔσοιτ' ἄριστος « <nous luttons> à qui serait... »

XÉN., *Hell.*, 1, 4, 6 : Φαρνάβαζος... κατεῖχε τοὺς πρέσβεις, φάσκων... εἰκάδε ἀποπέμψειν, ὥς μηδὲν μέμψοιντο.

2, 1, 22 : προεῖπεν ὥς μηδεὶς κινήσοιτο ἐκ τῆς τάξεως μηδὲ ἀνάξοιτο « edixit ne quis... ».

ISOCR., 21, 12 : καὶ ἡγοῦντο τοὺς μὲν ἀδικοῦντας πιστούς, τοὺς δὲ πλουτοῦντας ἐχθροὺς ὥστε μὴ περὶ τοῦτ' εἶναι Νικίαν ὅπως... μηδὲν ἀδικῶν κακὸν τι πείσοιτο.

PLUT., *Phoc.*, 20, 1 : Φώκῳ δὲ τῷ υἱῷ βουλομένῳ ἀγωνίσασθαι Παναθηναίαις... ἀφῆκεν (Phocion), οὐχὶ τῆς νίκης ἀρεγόμενος, ἀλλ' ὅπως « dans la pensée que » ἐπιμεληθεὶς καὶ ἀσκήσας τὸ σῶμα βελτίων ἔσοιτο.

b) « Après s'efforcer », « faire en sorte que ».

ΧΕΝ., *Cyr.*, 8, 1, 10 : ὅπως ὡς βέλτισται ἔσονται, οὐκέτι τούτου τὴν ἐπιμελείαν ἄλλοις προσέταττεν.

8, 1, 43 : Ἐπεμελείτο δὲ ὅπως μήτε ἄσιτοι μήτε ἄποτοί ποτε ἔσονται.

8, 3, 8 : ἐπεμελείτο... ὅπως ὡς κάλλιστα ἕκαστα ἔξοι.

Hell., 7, 5, 3 : διεπράττοντο ὅπως ἐν τῇ ἐκυτῶν ἕκαστοι ἡγήσονται.

Econ., 7, 5 : τὸν δ' ἔμπροσθεν χρόνον ἔζη ὑπὸ πολλῆς ἐπιμελείας ὅπως ὡς ἐλάχιστα μὲν ὄψοιτο, ἐλάχιστα δ' ἀκούσοιτο, ἐλάχιστα δ' ἔροιτο.

Agés., 2, 8 : Ἐπεμελήθη δ' ὅπως οἱ στρατιῶται τοὺς πόρους δυνήσονται ὑποφέρειν.

PLAT., *Apol.*, 36 C : ἡ... ἐπιχειρῶν ἕκαστον ὅμων πείθειν μὴ πρότερον... τῶν ἐκυτοῦ μηδενὸς ἐπιμελείσθαι, πρὶν ἐκυτοῦ ἐπιμεληθεῖν ὅπως ὡς βέλτιστος... ἔσοιτο.

Rép., IV, 430 a : μηδὲν οὔου ἄλλο μηχανᾶσθαι < ὅτε ἐπαιδεύομεν > ἢ ὅπως ἡμῖν ὅτι κάλλιστα τοὺς νόμους πεισθέντες δέξονται ὥσπερ βαφῆν.

Rép., I, 339 a : καί τοι ἔμοιγε ἀπηγόρευες, ὅπως μὴ τοῦτο ἀποκρινοίμην. Et cet exemple remarquable de l'optatif futur et de l'indicatif futur employés côte à côte :

Tim., 18 d : ἐτίθεμεν μηχανώμενοι, ὅπως μεγάλης ποτε τὸ γεγεννημένον αὐτῷ ἰδέα γνώσοιτο, νομοῦσι δὲ πάντες πάντας αὐτοὺς ὁμογενεῖς. (Aristote corrigé à tort γνώσεται : l'auteur oppose à dessein le but principal et général νομοῦσι, au but secondaire et particulier γνώσοιτο, le but direct et objectif (affirmation) au but indirect et subjectif (néga-tion)).

ISÉE, 2, 10 : ἐσκόπει ὅπως μὴ ἔσοιτο ἄπαις, ἄλλ' ἔσοιτο αὐτῷ ὅστις ζῶντα... γηροτραφῆσοι.

PLUT., *Timoléon*, 9, 2 : Καρχηδονίους... φροντίζειν ἐλέλκεν ὅπως ἐπιβήσοιτο Τιμολέων Σικελίας, ἀλλ'... αὐτοὶ... διανεμοῦνται πρὸς ἀλλήλους τὴν νῆσον (Cf. plus haut, PLAT., *Tim.*, 18 d).

c) Après les verbes exprimant la crainte :

ΧΕΝ., *Hell.*, 6, 4, 27 : ἀφικόμενος δὲ (Jason) εἰς Ἡράκλειαν κατέβαλε τὸ τῶν Ἱερρακλειωτῶν τεῖχος, δῆλον ὅτι τοῦτο φοβούμενος, μή τινες ἀναπνεύται μὲνης ταύτης τῆς παροδοῦ πορεύσονται ἐπὶ τὴν ἐκείνου δύναμιν....

Mém., 1, 2, 7 : ἐθαύμαζε δ' εἶ τις ἀρετὴν ἐπαγγελλόμενος... φοβοίτο μὴ ὁ γινόμενος καλὸς κάγαθός τῳ τὰ μέγιστα εὐεργετήσαντι μὴ τὴν μεγίστην χάριν ἔξοι.

PLAT., *Rép.*, III, 393 c : ὁ δὲ Ἀγαμέμνων ἡγρῶνεν ἐντελλόμενος νῦν τε ἀπιέναι καὶ αὖθις μὴ ἐλθεῖν, μὴ αὐτῷ τό τε σκῆπτρον καὶ τὰ τοῦ θεοῦ στέμματα οὐκ ἐπαρκέσοι.

Euthyphron, 15 d : τοὺς θεοὺς ἔν εἰδεις παρακινδυνεύειν, μὴ οὐκ ὀρθῶς αὐτὸ ποιήσεις.

ISOCR., 17, 22 : ἐδεδοίκε... περὶ τοῦ γραμματείου ὅπως μὴ ὑπὸ τοῦ Μενεξένου συλληφθήσῃτο (cumul de la construction ὅπως + indic. futur et de la construction μὴ + opt.).

III. Dans tous ces cas, alors même qu'il n'y a pas de verbe « dire » ou « penser » qui précède, l'emploi de l'optatif futur s'explique par ce fait que la proposition exprime la pensée du sujet principal.

Mais il est arrivé aussi, quoique très rarement, que l'analogie a transporté l'optatif futur hors du discours indirect :

Par exemple dans une consécutive :

PLAT., *Tim.*, 33 c : οὐδ' αὖ τινὸς ἐπιδεδῆσεν ἡν « egebat » ὀργάνου σχεῖν, ᾧ τὴν μὲν εἰς αὐτὸ τριψῆν δέξοιτο, τὴν δὲ πρότερον ἐξικμασμένην ἀποπέμψοι πάλιν.

Voire même au potentiel :

ARISTOTE, *Mor. Eud.*, 3, 5, 8 : καὶ λυπηθήσῃτο τ' ἔν « dolebit » ἀτιζόμενος καὶ ἀργόμενος ὑπ' ἀνελίου.

VIII

OPTATIF PAR ATTRACTION

Il arrive quelquefois que, la proposition dépendante étant rattachée à la proposition indépendante d'une manière intime, l'auteur, pour mieux insister sur l'idée modale principale et exprimer plus vivement le rapport étroit qui l'unit aux propositions

secondaires, étend à celles-ci la forme du mode dans lequel est conçue la phrase dans son ensemble, sans tenir compte de leur modalité particulière. Dans ce cas, les règles ordinaires de la syntaxe peuvent subir une infraction; elles cèdent le pas à une règle supérieure qui est la subordination dans la pensée de l'écrivain de toutes les idées accessoires à une seule idée dominante.

Ce fait qui existe dans toutes les langues est particulièrement fréquent en grec. Comme l'attraction des modes dépend de la pensée de l'auteur, on comprend qu'elle n'ait pas été la même ni chez tous les écrivains, ni à toutes les époques de la littérature. Il y a des propositions secondaires qui, par le fait même de leur dépendance relèvent de la même modalité que la principale; celles-là, à toutes les époques, ont été traitées de la même façon; ce qu'on appelle ici attraction modale n'est en réalité qu'une *continuation* naturelle et obligatoire du mode précédent. C'est ce qui arrive, par exemple, le plus généralement pour une relative dépendante d'un optatif de souhait. Soit « εἴη ὅστις ἔλθοι » littéralement : « qu'il y ait quelqu'un, et que celui-là vienne ! »

D'autre part, une proposition peut dépendre d'un optatif de souhait, sans pour cela, prise en elle-même, impliquer le désir. Dans ce cas, rien n'oblige l'écrivain à changer le mode propre à la dépendante; mais il *peut* le faire. Exemple :

SOPH., *Phil.*, 528 : Μόνον θεοὶ σώζοιεν ἕκ τε τῆςδε γῆς.

ἡμᾶς ὅποι τ' ἐνθ' ἐνδε βουλόμεσθα πλεῖν.

Nous avons ici une véritable attraction modale : l'optatif de la principale a changé en optatif l'indicatif de la proposition secondaire.

Comment expliquer ce fait ? Par une sorte de mouvement oratoire¹ : celui qui parle a en vue deux idées que l'analyse distingue : l'intervention favorable des dieux qu'il implore, la fuite en d'autres pays qu'il projette. Mais ces deux idées sont tellement connexes dans son esprit qu'elles n'en forment pour ainsi dire qu'une seule, et qu'il les *conçoit* en même temps. Faut-il s'étonner qu'il les exprime de la même manière ?

Laissez à la dernière proposition sa syntaxe propre ὅποι ἐνθ' ἐνδε βουλόμεσθα πλεῖν². Qui ne sent que, le souhait n'étant pas soutenu jusqu'à la fin, l'expression est beaucoup moins vive, moins précise ?

1. Dans Hérodote, conteur plutôt froid et monotone, pas un exemple d'optatif par attraction ne se présente. Par contre, l'optatif par attraction est très fréquent chez les poètes tragiques, et dans les dialogues de Xénophon et de Platon.

2. L'indicatif βουλόμεσθα ne rompt pas la mesure du vers.

Il est un autre facteur dont il faut toujours tenir compte quand il s'agit de langage et de syntaxe ; c'est l'usage et la tradition.

Enfin, par une sorte d'instinct naturel et un besoin de simplification, l'analogie a souvent pu assimiler quant aux modes deux propositions unies par le sens¹.

Pour toutes ces raisons, la « contagion » modale constitue un chapitre très intéressant dans l'étude de la pathologie syntaxique. Examinons à présent les divers cas où l'attraction des modes s'est produite.

1° Après un Optatif exprimant un souhait.

α) *Propositions explicatives.* — Pas d'exemple dans l'*Iliade*.

- γ 346 : Ζεὺς τ' ὄγ' ἀλεξήσεται καὶ ἀθάνατοι θεοὶ ἄλλοι
ὥς ὑμεῖς παρ' ἐμεῖο θεῶν ἐπὶ νῆα κίοιτε.
φ 201 : Ζεῦ πάτερ, αἶ γὰρ τοῦτο τελευτήσας ἐέλδωρ,
ὥς ἔλθοι μὲν κείνος ἀνὴρ, ἀγᾶγοι δέ ἐ δαίμων.

Il ne se rencontre plus d'exemple après Homère.

β) *Propositions finales.* — Pas d'exemple dans l'*Iliade*. Cette construction a d'ailleurs été usitée presque exclusivement en poésie.

- ξ 407 : Νῦν δ' ὥρῃ δόρποιο· τάχιστα μοι ἔνδον ἑταῖροι
εἶεν, ἔν' ἐν κλισίῃ λαρὸν τετυχοίμεθα δόρπον.
υ 79 : ὥς ἐμ' αἵστώσειεν Ὀλύμπι' ὀνόματ' ἔχοντες,
ἥ ἐμ' ἐὺπλόκαμος βάλοι Ἄρτεμις, ὅφρ' Ὀδυσῆα
ὀσσομένη καὶ γαῖαν ὑπὸ στυγερῇ ἀφικοίμην,
μηδέ τι χείρονος ἀνδρὸς εὐφραίνοιμι νόημα².

Poém. Homér. (Didot, p. 579) : *Le Fourneau et la Brique,*

- 22 : ὅς δέ γ' ὑπερκύψει <pour regarder dans le fourneau>,
πυρὶ τούτου πᾶν τὸ πρόσωπον
φλεγεθείη, ὥς πάντες ἐπίσταντ' αἵσιμα ῥέζειν.

PINDARE, *Pylh.*, 5, 118 : καὶ τὸ λοιπὸν ὁμῶς ἔ. Κρονίδα· μάχαρες,
δοῖοιτ' ἐπ' ἔργοισιν ἀμφὶ τε βουλαῖς
ἔχειν, μὴ φθινοπωρὶς ἀνέμων
χειμερία κατὰ πνοᾷ δνοπαλίζοι πότμον³.

1. Cf. le français populaire « si je *voudrais*, j'irais ».

2. Le subjonctif est conservé II 100, σ 202 — toujours quand l'optatif n'exprime qu'un simple désir : Ω 74, δ 735.

3. Cf. *Ném.*, 8, 37, où le subj. est conservé.

THEOGNIS, 885 : εἰρήνη καὶ πλοῦτος ἔχου πολιν, ὄφρα μετ' ἄλλων
κωμάζοιμι· κακοῦ δ' οὐκ ἔραμαι πολέμου.

1119 : Ἦβης μέτρον ἔχοιμι, φιλοὶ δέ με Φοῖβος Ἀπόλλων
Λητοῖδης καὶ Ζεὺς, ἀθανάτων βασιλεὺς,
ὄφρα βίην ζώοιμι κακῶν ἔκτοσθεν ἀπάντων,
ἦβη καὶ πλούτῳ θυμὸν ἱκινόμενος.

ESCH., *Eum.*, 297 : ἔλθοι, κλύει δὲ καὶ πρόσσωθεν ὦν θεός,
ὅπως γένοιτο τῶν δ' ἔμοι λυτήριος.

SOPH., *Ajax*, 1217 : Γενοίμην ἔν' ὕλῃν ἔπεστι πόντου πρόβλημ' ἀλί-
κλυστον, ἄκραν ὑπὸ πλάκᾳ Σουνίου, τὰς ἱερὰς ὅπως προσείποιμεν Ἀθίνας.

Phil., 324 : θυμὸν γένοιτο χειρὶ πληρῶσαί ποτε
ἔν' αἰ Μυκῆναι γνοῖεν ἢ Σπάρτη θ' ὅτι
χὴ Σκύρος ἀνδρῶν ἀλκίμων μῆτιρ ἔφω.

Trach., 983 : εἴθ' ἀνεμύεσσά τις γένοιτ' ἔπουρος ἐστιῶτις αὔρα, ἥ τις
μ' ἀποικίσειεν ἐκ τόπων, ὅπως τὸν Ζηνὸς ἀλκιμον γόνον μὴ ταρβαλέα
θάνοιμι μοῦνον εἰσιδοῦσ' ἄφαρ¹.

EURIP., *Hipp.*, 732 : ἡλιζάτοις ὑπὸ κευθμῶσι γενοίμην
ἵνα με πτεροῦσσαν ὄρνιν
θεὸς εἴνι ποταναῖς ἀγέλαις θείῃ.

Héc., 836 : εἴ μοι γένοιτο φθόγγος ἐν βραχίῳσι
καὶ χειρσὶ καὶ κόμῳσι καὶ ποδῶν βάσει
ἢ Δαιδάλλου τέχναισιν ἢ θεῶν τινας,
ὥς πᾶνθ' ὁμαρτῇ σὼν ἔχουσιντο γουνάτων².

Médée, 173 : Πῶς ἂν ἐς ὅπ' ἔν τ' ἄματέρων
ἔλθοι μύθων τ' αὐδαθέντων
δέξαιτ' ὁμφάν.
εἴ πως βαρύνωμεν ὀργάν
καὶ λήμα φρενῶν μεθεΐη.

ARIST., *Ois.*, 1337 : γενοίμην ἀστὸς ὑψιπέτας
ὥς ἂν ποταθείην ὑπὲρ ἀτρυγέτου γλαυ-
κάς ἐπ' οἶδμα λίμνας.

1. Le subj. : *Trach.*, 1009 : προσμῶλοι μόνον, ἔν' ἐχάδαχθῃ... κτλ.

2. Le subj. : *Iph. T.*, 439 : εἴθ'... τύχοι... ἔν'... θάνη. — *Hél.*, 174 : πέμψαι... ἔν'... λάθῃ. — *Supp.*, 620 : ποτανὴν εἴ με τις θεῶν κτίσαι, διπτόταμον ἵνα πόλιν μάλω. — *Orest.*, 982 : μόλοιμε... ἔν'... ἀναβλάσσω. — *Ion.*, 671 : εἴη... ὥς γένηται. — *Andr.*, 848 : ἀλλ' εἴ σ' ἀφείην μὴ φρονόωσαν ὥς θάνης.

En prose les cas d'attraction d'une finale avec une optative sont très rares : nous n'en avons rencontré qu'un seul exemple dans Platon, et un autre dans Lucien.

PLAT., *Lois*, V, 730 c : ἀλήθεια δὴ πάντων μὲν ἀγαθῶν θεοῖς ἡγεῖται, πάντων δὲ ἀνθρώποις ἥς ὁ γενήσεσθαι μέλλων μακχίριός τε καὶ εὐδαίμων ἐξ ἀρχῆς εὐθὺς μέτοχος εἴη, ἵνα ὡς πλεῖστον χρόνον ἀληθῆς ὢν διαβιῇ.

Nous voyons dans διαβιῇ (mss) un optatif, non un subjonctif; au subjonctif, Platon emploie à la 3^e personne du singulier διαβιῷ (*Lois*, VII, 802 c.).

LUC., *Prom.*, 21 : εἴη δὲ ἤδη σοι τὸν Θηβαῖον ὃν φῆς τοξότην ἐπιφανῆναι, ὡς παύσειεν ἀναισθητόμενον ὑπὸ τοῦ ὀρνέου.

γ) *Propositions Relatives*. 1^o *Explicatives* : Très peu d'exemples.

SOPH., *Phil.*, 528 : μόνον θεοὶ σώζουσιν ἔκ τε τῆςδε γῆς
ἡμᾶς ὅποι τ' ἐνθὲνδε βουλομένοισθα πλεῖν.

ARIST., *Guép.*, 1431 : ἔρδοι τις ἢν ἔκχστος εἰδέειν τέχνην.

2^o *Indéterminées* :

Z 58 : τῶν μήτις ὑπεκρύβοι αἰπὺν ὀλεθρον,
χειρὰς θ' ἡμετέρας· μηδ' ὄντινα γαστέρι μήτηρ
κοῦρον ἔοντα φέροι, μηδ' ὅς φύγοι!...

3^o *Finales et Consécutives*.

Ξ 107 : νῦν δ' εἴη, ὅς τῆςδε γ' ἀμείνονα μήτιν ἐνίσποι.

P 640 : εἴη δ', ὅστις ἐταῖρος ἀπ' ἀγγείλειε τάχιστα.

Π 149 : Κῆρύξ τίς οἱ ἔποιτο γεραιότερος, ὅς κ' ἰθύνει
ἡμιόνους καὶ ἄμαξαν εὐτροχον, ἣδὲ καὶ αὐτὶς
νεκρὸν ἄγοι προτὶ ἄστυ... (Cf. Ω 177)

SOPH., *Trach.*, 953 : εἴθ' ἀνεμόεσσά τις
γένοιτ' ἔπουρος ἐστιῶτις αὔρα,
ἥ τις μ' ἀποικίσειεν ἔκ τόπων...

EURIP., *Méd.*, 598 : Μή μοι γένοιτο λυπρὸς εὐδαίμων βίος
μηδ' ὄλβος ὅστις τὴν ἐμὴν κνίζοι φρένα.

1. Cf. EURIP., *Méd.*, 659 : ἀχχρίστος ὄλοιθ' ὅτιρ πάρεστιν μὴ φίλους τιμᾶν.

δ) *Propositions Temporelles :*

Σ 461 : αἶ γάρ μιν θανάτοιο δυσηχέος ὥδε δυναίμην
νόσφιν ἀποκρύψαι, ὅτε μιν μόρος αἰνός ἰκάνοι.

SOPH., *Phil.*, 961 : ὅλοιο μή πω, πρὶν μάθοιμ' εἰ καὶ πάλιν
γνώμην μετοίσεις· εἰ δέ μή, θάνοις κακῶς.

Trach., 655 : 'Αφίκοιτ' ἀφίκοιτο· μή
σταίη πολύκωπον ὄχημα ναὸς αὐτῶ,
πρὶν τάνδε πρὸς πόλιν ἀνύσειε...

ARIST., *Paix*, 31 : ἔρειδε, μή παύσαιο μηδέποτε· ἐσθίων
τέως ἕως στυτὸν λάθοις διαρρηγείς.

ε) *Propositions Suppositives.* — ARIST., *Paix*, 1072 : ἐξωλῆς
ἀπόλοι', εἰ μή παύσαιο...

2^ο Après un Optatif au sens Potentiel.

α) *Temporelles.* — I 304 : νῦν γάρ γ' "Εκτορ' ἔλοισ, ἔπει ἂν μάλα τοι
σχέδον ἔλθοι.

Ω 224 : (sens concessif) ...εἰ δέ μοι (Priam) αἶσα
τεθνάμεναι παρὰ νηυσὶν Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων,
βούλομαι· αὐτίκα γάρ με κατακτείνειεν Ἀχιλλεύς
ἀγκῆς ἐλόντ' ἐμὸν υἱόν, ἐπὴν γόου ἐξ ἔρον εἴην.

XEN., *Cyr.*, 5, 3, 13 : δέοιτο ἂν αὐτοῦ μένειν, ἔστε σὺ ἀπέλθοις.

Anab., 7, 1, 17 : ἀπίοιμεν ἂν, ὁπότε τὸν μισθὸν ἔχοιεν οἱ ταῦτα
ὁμῖν καταπράξαντες.

Cyr., 1, 3, 11 : στάς ἂν ὥσπερ οὗτος ἐπὶ τῇ εἰσόδῳ, ἔπειτα ὁπότε βούλοιτο
« chaque fois qu'il voudrait » παρίεναι ἐπ' ἄριστον, λέγοιμ' ἂν ὅτι οὐπω
δυνατὸν τῷ ἀρίστῳ ἐντυχεῖν· σπουδίζει γάρ < βασιλεὺς > πρὸς τινὰς· εἴθ' ὁπό-
ταν ἦκοι ἐπὶ τὸ δεῖπνον, λέγοιμ' ἂν ὅτι λοῦται· ἐπειδὴ δὲ πάνυ σπου-
δάζοι φαγεῖν, εἴποιμ' ἂν ὅτι παρὰ γυναῖξιν ἐστίν· ἕως παρατείναιμι
τοῦτον ὥσπερ οὗτος ἐμὲ παρατείνει ἀπὸ σοῦ κωλύων.

PLAT., *Phédon*, 101 d : εἰ δέ τις αὐτῆς τῆς ὑποθέσεως ἔχοιτο, χαίρειν
ἐφ' ἧς ἂν καὶ οὐκ ἀποκρίναιτο, ἕως ἂν... σκέψαιτο...

Rép., VI, 501 *b* : καὶ τὸ μὲν ἄν, οἶμαι, ἐξαλείφουσιν, τὸ δὲ πάλιν ἐγγράφουσιν, ἕως ὅτι μάλιστα ἀνθρώπεια ἦθη εἰς ὅσον ἐνδέχεται θεοφιλῇ ποιήσιν.

Rép., III, 412 *d* : κήδοιτο δὲ γ' ἄν τις μάλιστα τούτου, ὃ τυγχάνοι φιλῶν. — Ἀνάγκη. — Καὶ μὲν τοῦτο γ' ἄν μάλιστα φιλοῖ, ὃ συμφέρειν ἡγοῖτο τὰ αὐτὰ καὶ ἑαυτῷ, καὶ ὅταν μάλιστα ἐκείνου μὲν εὖ πράττοντος οἴοιτο συμβαίνειν καὶ ἑαυτῷ εὖ πράττειν, μὴ δὲ τούναντίον.

Rép., IX, 581 *a* : ... ἄν... ἀπεριδοίμεθα, ... ὅποτε « *quoties* » λέγοιμεν.

β) *Relatives*. — ARISTOPH., *Gren.*, 97 :

γόνιμον δὲ ποιητὴν ἄν οὐκ εὖροις ἔτι
ζητῶν ἄν, ὅστις ῥῆμα γενναῖον λάκοι¹.

XÉN., *Cyr.*, 2, 4, 17 : ὅποτε δὲ σὺ προεληλυθοῖς..., πέμψαιμι ἄν σοι ... ἱππέας..., οὕς σὺ λαβὼν εὐθὺς ἀνίσεις.

PLAT., *Rép.*, VIII, 557 *b* : ὅπου δὲ γε ἐξουσία, δῆλον ὅτι ἰδίαν ἑκάστος ἄν κατασκευὴν τοῦ αὐτοῦ βίου κατασκευάζοιτο..., ἥ τις ἑκάστον ἀρέσχοι.

Lachès, 184 *e* : ἄρα τοῖς πλείοσιν ἄν ἡμῶν πείθοιο, ἢ ἐκαίνω, ὅστις τυγχάνοι ὑπὸ παιδοτρέβῃ ἀγαθῷ πεπαιδευμένος καὶ ἡσυχῶς ;

Rép., III, 416 *c* : πρὸς τοῖνυν τῇ παιδείᾳ ταύτῃ φαίη τις ἄν νοῦν ἔχων δεῖν καὶ τὰς οἰκίσεις καὶ τὴν ἄλλην οὐσίαν ταιαύτην αὐτοῖς παρεσκευάσθαι, ἥ τις μῆτε τοὺς φύλακας ὡς ἀρίστους εἶναι παύσοι αὐτούς, κακουργεῖν τε μὴ ἐπέρῃ περὶ τοὺς ἄλλους πολίτας.

Lettres, 358 *e* : μακρὰς ἐτέρας δέοιτ' ἄν ἐπιστολῆς, ἥ τις πάντα διεξίτοι... κτλ.

γ) *Interrogation Indirecte* :

E 85 : Τυδεΐδην δ' οὐκ ἄν γνοίης ποτέροισι μετεΐη
ἢ μετὰ Τρώεσσιν ὁμιλέοι ἢ μετ' Ἀχαιούς.

σ 375 : τῷ κέ μ' ἴδοις εἰ ὦλκα διηγεκέα προταμοίμην.

ARISTOPH., *Thesm.*, 23 :

πῶς ἄν οὖν
πρὸς τοῖς ἀγαθοῖς τούτοισιν ἐξεύροιμ' ὅπως
ἔτι προσμάθοιμι χολῶς εἶναι τῷ σκέλῃ ;

1. Sans attraction, ARIST., *Paix*, 521 : πόθεν ἄν λάθοιμι ῥῆμα μυριάμορον
ὅ-ω προσείπω σ'..... ;

PLAT., *Gorg.*, 486 b : οἷσθ' ὅτι οὐκ ἂν ἔχοις ὅ τι χρήσαιο σαυτῷ, ἀλλ' ἰλιγγιώης ἂν καὶ χασμῶ οὐκ ἔχων ὅ τι εἴποις...

Crit., 45 b ; οὐκ ἂν ἔχοις ἐξελθὼν ὅ τι χρῶο σαυτῷ (cf. *Charm.*, 157 c.)

Théag., 126 e : ἔχοις ἂν αὐτῷ ὅ τι χρῶο καὶ ὅποι πέμποις...

Sisyph., 391 a : πῶς ἂν τοξοτῶν πολλῶν διαγνοίης τὸν τε χρηστὸν καὶ τὸν πονηρὸν ὅστις εἴη αὐτῶν ;

LYSIAS, 21, 21 : οὐ γὰρ ἂν ἔχοιμι ὅ τι τούτου μείζον αὐτοῖς εὐξάμεν κακόν.

STRABON, 17, 1, 7 : Ταύτη δὲ καὶ τὰ ἐκκομιζόμενα ἐξ Ἀλεξανδρείας πλείω τῶν εἰσκομιζομένων ἐστί· γνοίη δ' ἂν τις ἔν τε τῇ Ἀλεξανδρείᾳ καὶ τῇ Δικαιαρχίᾳ γενόμενος, ὁρῶν τὰς ὀλκίδας ἔν τε τῷ κατάπλῳ καὶ ἐν ταῖς ἀναγωγαῖς, ὅσον βαρότεραί τε καὶ κουφότεραι δεῦρο κάκεισε πλέοιεν.

δ) *Finales*. — ESCH., *Agam.*, 318 :

Λόγους δ' ἀκοῦσαι τούσδε κάποθαυμάσαι
διηνεκῶς θέλοιμ' ἂν, ὥς λέγοις πάλιν ..

ARIST., *Paix*, 411 :

διὰ τοῦτ' εἰκότως
βούλονται ἂν ἡμᾶς πάντας ἐξολωλέναι,
ἵνα τὰς τελετὰς λάβοιεν αὐτοὶ τῶν θεῶν.

XEN., *Cyr.*, 2, 4, 17 : πέμψαιμι ἂν σοι ἰππέας..., καὶ αὐτὸς δὲ ἔχων τὴν ἄλλην δύναμιν πειρώμενην μὴ πρόσω ὑμῖν εἶναι, ἵνα, εἴ που καιρὸς εἴη, ἀποφανείην.

Anab., 3, 1, 18 : ἄρ' οὐκ ἂν ἐπὶ πᾶν ἔλθοι, ὥς ἡμᾶς τὰ ἔσχατα αἰκιστάμενος πᾶσιν ἀνθρώποις φόβον παράσχοι ;

2, 4, 3 : ἢ οὐκ ἐπιστάμεθα ὅτι βασιλεὺς ἡμᾶς ἀπολέσαι ἂν περὶ παντὸς ποιήσαιτο, ἵνα καὶ τοῖς ἄλλοις Ἑλλήσι φόβος εἴη ἐπὶ μέγαν βασιλέα στρατεύειν¹ ;

ε) *Consécutives*. — Nous n'avons relevé qu'un exemple, dans Platon.

Lois, VIII, 839 b : τάχα δ' ἂν ἡμῖν τις παραστής... λοιδορήσειεν, ὡς « à tel point que »... βοῆς πάντα ἐμπλήσειε.

1. Exemples de non-attraction : SOPH., *Elect.*, 1439. — EURIP., *Bacch.*, 1257. — XEN., *Cyr.*, 7, 5, 25. — *Econ.*, 18, 2. — LYSIAS, 7, 12. — DÉMOSTH., 25, 33.

ζ) *Causales*. — Un seul exemple, également chez Platon.

Euthyd., 280 c : Τί δαί; εἰ δημιουργοὶ πάντες, εἰ αὐτοῖς εἴη πάντα τὰπιτήδεια παρεσκευασμένα ἐκάστω εἰς τὸ ἑαυτοῦ ἔργον, χρῶντο δ' αὐτοῖς μὴ, ἄρ' ἂν οὗτοι εὖ πράττοιεν διὰ τὴν κτῆσιν, ὅτι κεκτημένοι εἶεν πάντα ἃ δεῖ κεκτῆσθαι τὸν δημιουργόν;

η) *Complétives*. — LUCIEN, *Hermot.*, 83 : σὺ δὲ καὶ αὐτὸς ἂν φαίης ἰκανὸν εἶναι ὡς « *ce fait que* » διὰ τοῦτο φιλοσοφοίημεν ὡς « *afin que* » μὴδὲν τῶν φαυλοτέρων πράττοιμεν.

3°. — Après un Optatif suppositif.

α) *Finales*. — σ 366 : Εὐρύμαχ', εἰ γὰρ νῶϊν ἔρις ἔργοιο γένοιτο

...
... ὀρέπανον μὲν ἐγὼν εὐκαμπές ἔχοιμι,
καὶ δὲ σὺ τοῖον ἔχῃς, ἵνα πειρησάμεθα ἔργου.
...
τῷ κέ μ' ἴδοις εἰ ὦλκα διηνεκέα προταμοίμην.

PLAT., *Rép.*, II, 370 d : οὐκ ἂν ποιήναι γε μέγα τι εἴη, οὐδ' εἰ αὐτοῖς βουκόλους τε καὶ ποιμένας τοὺς τε ἄλλους νομέας προσθεῖμεν, ἵνα οἱ... γεωργοὶ ἐπὶ τὸ ἀροῦν ἔχουσιν βοῦς.

Eryx., 401 e : ἄχρηστοι ἂν ἡμῖν εἴη τὰ καλούμενα πράγματα, εἰ μηδεὶς γε παντάπασι μηδενὸς δέοιτο τούτων, ὧν ἕνεκεν νυνὶ βουλοίμεθα χρήματα ἡμῖν εἶναι, ἵνα ἐξαρκούμεθα πρὸς τὰς ἐπιθυμίας καὶ τὰς ἐνδείας τοῦ σώματος, ὧν ἂν ἐκάστοτε δεώμεθα.

XEN., *Cyr.*, 1, 6, 22 : καὶ εἰ δὴ πείσαις ἐπαινεῖν τέ σε πολλοὺς ὅπως δόξαν λάβοις, καὶ κατασκευὴς καλῆς ἐφ' ἐκάστω αὐτῶν κτήσαιο, ἄρτι τε ἐξηπατηκῶς εἴης ἂν καὶ ὀλίγω ὕστερον¹.

XEN., *Écon.*, 7, 39 : ἡ ἐμὴ φυλακὴ τῶν ἔνδον καὶ διανομὴ γελαῖά τις ἂν, οἶμαι, φαίνοιτο, εἰ μὴ σύ γε ἐπιμελοῖτο ὅπως ἔξωθέν τι εἰσφέρειτο.

Rev. Ath., 5, 9 : εἰ... ὅπως τὸ ἐν Δελφοῖς ἱερὸν αὐτόνομον ὥσπερ πρόσθεν γένοιτο φανεροὶ εἴητε ἐπιμελούμενοι... ἐγὼ μὲν οὐδὲν ἂν οἶμαι θαυμαστὸν εἶναι εἰ... πάντας τοὺς Ἕλληνας... συμμάχους λάβοιτε.

1. Exemples du subj. conservé : *Banquet*, 2, 3 — *Écon.*, 6, 2.

Mém., 2, 9, 2 : οὐκ ἂν... θρέψαις καὶ ἄνδρα ὅστις ἐθέλοι τε καὶ δύναιτο σοῦ ἀπερύκειν τοὺς ἐπιχειροῦντας ἀδικεῖν σε ; — Ἰδέως γ' ἂν, ἔφη < Criton >, εἰ μὴ φοβοίμην ὅπως μὴ ἐπ' αὐτόν με τράποιτο.

ARIST., *Mor. Nicom.*, 10, 7, 6 : δόξαι γὰρ ἂν παντελῶς μισιφόνος τις εἶναι, εἰ τοὺς φίλους πολεμίους ποιοῖτο, ἵνα μάχαι καὶ φόνοι γίγνοιντο.

β) *Temporelles.*

δ 222 : ὅς τὸ καταβρόζειεν, ἐπὶ τὴν χρητῆρι μιγείη,
οὐ κεν ἐφημέριός γε βάλαι κατὰ δάκρυ παρειῶν.

PLAT., *Lois*, VI, 752 c : εἰ... μέναιμεν... ἕως... κοινώσκειαν.

Pol., 262 e : κάλλιον... διαιροῖτ' ἂν, εἰ... τις τέμνοι, ἢ νίξ' ἀποροίη κτλ.

γ) *Relatives.*

PLAT., *Eryx.*, 401 e : ἄχρηστ' ἂν ἡμῖν εἴη τὰ καλούμενα πράγματα, εἰ μηδεὶς γε... μηδενὸς δέοιτο τούτων, ὧν ἔνεκεν νυνὶ βουλοίμεθα χρήματα ἡμῖν εἶναι... κτλ. La correction βουλόμεθα est inutile ; βουλοίμεθα n'a rien qui doive nous surprendre ; car, si la relative par elle-même semble n'avoir aucune valeur subjective mais affirmer un fait, il n'en est pas moins naturel et logique que, l'idée suppositive englobant la phrase entière, la forme hypothétique se soit étendue à la proposition que la suppositive entraîne nécessairement avec elle. En d'autres termes, l'auteur n'envisage pas ici la réalité du fait énoncé par la relative, mais plutôt considère celle-ci comme faisant partie intégrante de la supposition. L'unification de la forme modale fait ressortir le sens hypothétique et subjectif de tout le passage.

Lysis, 207 e : δοκεῖ δέ σοι εὐδαίμων εἶναι ἄνθρωπος δουλεύων τε καὶ ᾧ μηδὲν ἐξείη ποιεῖν ὧν ἐπιθυμοίη ;

Rép., VI, 486 c : εἰ μηδὲν ὧν μάθοι σώζειν δύναιτο, ἄρ' ἂν οἶός τ' εἴη ἐπιστήμης μὴ κενὸς εἶναι ;

Rép., IX, 578 e : εἴ τις θεῶν ἄνδρα ἕνα, ὅτῳ ἔστιν ἀνδράποδα πεντήκοντα ἢ πλείω,.... θελεῖ εἰς ἐρημίαν, ὅπου αὐτῷ μηδεὶς... μέλλοι βοηθῆσαι... κτλ.

ΧΕΝ., *Écon.*, 7, 10 : γελοῖα δ' αὖ... ἡ ἐμὴ εἰσφορὰ φαίνοιτ' ἂν, εἰ μὴ εἴη θςτις τὰ εἰσνεχθέντα σώζοι.

Cyr., 8, 1, 12 : εἰ δ' οὗτοι εἶεν οἷους δέοι, πάντα ἐνόμιζε καλῶς ἔσεσθαι.

δ) *Interrogation Indirecte.*

ARIST., *Ass. des Fem.*, 794 : Χαριέντα γοῦν πάθοιμ' ἂν, εἰ μὴ' χοιμ' ὅποι | ταῦτα καταθείην. — Μὴ γὰρ οὐ λάβοις ὅποι¹.

ΧΕΝ., *Mém.*, 1, 3, 2 : τοὺς εὐχομένους χρυσίον ἢ ἀργύριον, ἢ τυραννίδα, ἢ ἄλλο τι τῶν τοιούτων, οὐδὲν διάφορον ἐνόμιζεν εὐχεσθαι ἢ εἰ κυβεῖαν ἢ μάχην ἢ ἄλλο τι εὐχόιντο τῶν φανερώς ἀδήλων ὅπως ἀποβήσοιτο.

PLAT., *Sisyphe*, 388 c : ὥσπερ εἴ τις Καλλίστρατον γινώσχοι μὲν θςτις ὁ Καλλίστρατος, μὴ μέντοι ἐπίσταιτο ὅπου εἴη ἐξευρεῖν.

ε) *Dépendantes complétives.*

ΧΕΝ., *Cyr.*, 3, 1, 28 : οὐς... γινώσκειν δοκοῖεν ὅτι εὐνοία καὶ φιλία τῇ ἐμῇ τὸ δέον συλλαμβάνοιεν, τούτους ἂν μοι δοκῶ καὶ ἀμαρτάνοντας... φέρειν.

LUCIEN, *Hermot.*, 38 : εἰ γνώριμον γένοιτο ὡς φιάλη ἀπόλοιτο... « qu'une fiole est perdue ».

ζ) *Consécutives.*

ΧΕΝ., *Écon.*, 1, 13 : εἴ τις χρῶτο τῷ ἀργυρίῳ ὥστε πριάμενος κακόν τι διὰ τοῦτο κάκιον ἔχοι, πῶς ἂν ἔτι τὸ ἀργύριον αὐτῷ ὠφέλιμον εἴη;

4° Après un Optatif Temporel-Suppositif.

Relatives :

ΧΕΝ., *Cyr.*, 2, 4, 17 : ὅποτε δὲ σὺ προεληλυθοίης σὺν ἡ ἔχοις δυνάμει...

1. Cette phrase est un exemple curieux de l'adaptation du mode de la réplique à celui de la phrase qui la provoque.

Polybe, 6, 6, 2 : ὁπότε τις... μὴ νέμοι χάριν μηδ' ἀμύναι τούτοις οἳ ἐκτρέφοιεν « qui l'ont élevé », ἀλλὰ... κακῶς λέγειν ἢ δρᾶν τούτοις ἐγχειροίη· δῆλον ὅτι... κτλ.

5° Après un Optatif Final.

α) *Relatives*. — *PLAT., Phèdre*, 277 b : Soc. : Νῦν δὲ ἐκεῖνα ἤδη, ὦ Φαίδρε, δυνάμεθα κρίνειν, τούτων ὡμολογημένων. — Ph. : Τὰ ποῖα ; — Soc. : Ὃν δὲ περὶ βουληθέντες ἰδεῖν ἀφικόμεθ' εἰς τόδε, ὅπως τὸ Λυσίου τ' ὄνειδος ἐξετάσαιμεν τῆς τῶν λόγων γραφῆς περὶ, καὶ αὐτοὺς τοὺς λόγους, οἳ τέχνη καὶ ἄνευ τέχνης γράφονται.

β) *Interrog. Indirecte*. — *LUCIEN, Dial. Courtis.*, 9, 5 : διασκεδάσομεν, ὥς μηδὲ ὅποι οἴχοισθε ἔχοιτε εἰδέναι.

Remarque générale. — L'attraction peut même avoir lieu alors que le verbe principal n'est pas en fait à l'optatif, mais équivalent à un optatif. Ce genre d'attraction ne s'est produit que dans la prose attique.

PLAT., Sisyphe, 389 c : ἄρα γε νομίζεις οἶόν τέ τι εἶναι ἀνθρώπων περὶ μουσικῆς βουλευέσθαι μῆτε ἐπισταμένῳ (= εἰ μὴ ἐπίστατο) περὶ μουσικῆς μηδὲ ὅπως ἢ καθαριστέον εἴη αὐτῷ ἢ ἄλλο τι τῶν κατὰ μουσικὴν ποιητέον ;

Ibid., : τί δαὲ περὶ στρατηγίας ἢ κυβερνητικῆς ; τὸν μὴ ἐπιστάμενον μηδέτερα τούτων οἶει ἔχειν ἂν τι βουλευέσθαι περὶ τούτων τοῦ ἐτέρου, ὃ τι ποιητέον εἴη αὐτῷ ;

Theét., 155 a : φήσομεν... μηδέποτε μηδὲν ἂν μείζον μηδ' ἔλαττον γενέσθαι μῆτ' ὄγκῳ μῆτ' ἀριθμῷ, ἕως ἴσον εἴη αὐτὸ ἑαυτῷ.

Rép., IX, 578 c : εἴ τις θεῶν ἄνδρα ἕνα ἄρας ἐκ τῆς πόλεως αὐτόν τε καὶ γυναῖκα καὶ παῖδας θεῖη εἰς ἐρημίαν μετὰ τῆς ἄλλης οὐσίας τε καὶ τῶν οἰκετῶν, ὅπου αὐτῷ μηδεὶς τῶν ἐλευθέρων μέλλοι βοηθήσειν, ἐν ποίῳ ἂν τινι καὶ πόσῳ φόβῳ οἶει γενέσθαι αὐτὸν περὶ τε αὐτοῦ καὶ παιδῶν καὶ γυναικὸς μὴ ἀπόλοιντο ὑπὸ τῶν οἰκετῶν ;

Alcib. Prem., 135 a : Ὃ γὰρ ἂν, ὦ φίλε Ἀλκιβιάδη, ἐξουσία μὲν ἦ ποιεῖν ὃ βούλεται, νοῦν δὲ μὴ ἔχει, τί τὸ εἶκος συμβαίνειν, ἰδιώτῃ ἢ καὶ πόλει, οἷον νοσοῦντι ἐξουσίας οὔσης δρᾶν ὃ βούλεται, νοῦν ἱατρικὸν μὴ ἔχοντι, τυραννοῦντι δὲ (= εἰ τυραννοίη). ὥς « sic ut » μηδὲ ἐπιπλήττοι τις αὐτῷ, τί τὸ συμβησόμενον ;

CONCLUSION

De l'étude qui précède il résulte :

1° Que l'optatif est essentiellement le mode de l'éventualité possible, hypothétique, subjective.

2° Que tous les emplois de l'optatif grec, si divers qu'ils puissent paraître, se ramènent, en théorie comme en fait, à cette signification unique. L'optatif potentiel, l'optatif de désir ou de souhait, l'optatif suppositif, l'optatif temporel, l'optatif indéfini, l'optatif fréquentatif, l'optatif final, l'optatif indirect, ne sont que des manifestations différentes d'une seule et même virtualité. Ce qui confère à l'optatif tous ces sens spéciaux, c'est l'idée dominante de la phrase ou l'ensemble du contexte. Par le fait même que deux idées sont juxtaposées et se présentent ensemble à l'esprit, il s'établit entre elles un rapport de dépendance réciproque; leur association fait naître une autre idée qui, précisant le sens général, donne à la proposition accessoire une signification particulière. Cette idée *latente* semble donner au mode une valeur qu'en réalité il ne possède pas par lui-même, mais qu'il acquiert par contact. L'optatif, à proprement parler, n'implique ni le désir, ni l'indétermination, ni la répétition; pourtant, il peut servir à exprimer tout cela, suivant que le fait, conçu simplement comme possible, est présenté de plus par le contexte comme étant désiré, indéfini, fréquent. Il en est des modes en quelque sorte comme des chiffres : un chiffre a sa valeur propre, unique, abstraite; mais dans l'application cette valeur se précise; par la juxtaposition d'autres chiffres dans un même nombre, il acquiert une signification accessoire et d'emprunt. Ainsi les idées, les propositions, les modes contenus dans une même phrase reçoivent par le fait de leur contact réciproque une valeur particulière et précise.

3° Que les conjonctions n'ont aucune influence sur le mode; elles accompagnent le verbe à titre d'anciens adverbes; leur rôle se borne à celui de simples auxiliaires indicateurs.

4° Que les particules *xe* et *äv* insistent seulement sur l'idée éventuelle exprimée par le mode; que la règle qui aux temps classiques prescrit l'emploi de *äv* avec un optatif potentiel et ne l'admet point à côté d'un optatif de souhait ou de désir, s'est formée peu à peu, a été observée ensuite par tradition et n'a d'ailleurs jamais été d'une rigueur absolue, surtout en ce qui concerne le potentiel.

5° Que la règle qui dans certaines propositions secondaires (finales, suppositives, temporelles) admet quelquefois et souvent exige *äv* avec le subjonctif au sens du présent et du futur, mais le rejette avec l'optatif au sens du passé, est une constatation de l'usage général chez les prosateurs attiques, non une loi toujours et partout en vigueur. La particule par elle-même ne s'attache pas plutôt à un mode qu'à un autre : ce qui a contribué à l'employer souvent avec le subjonctif et à l'omettre avec l'optatif, ça été le double besoin de différencier : a) le subjonctif secondaire du subjonctif indépendant qui servait exclusivement à exprimer un ordre ou une défense; b) l'optatif oblique de l'optatif purement potentiel où la particule était devenue pour ainsi dire obligatoire.

6° Que l'emploi du mode lui-même a toujours été subordonné moins au temps du verbe principal qu'à la pensée de l'écrivain. Si l'usage a prévalu d'employer l'optatif généralement (non pas toujours) quand le verbe dépendait d'un temps passé, ce fait, particulier au grec, est dû non seulement à une sorte de concordance entre les désinences du temps et celles du mode, mais bien plutôt au sens même de ce mode : l'optatif, en effet, exprimant moins fortement l'éventualité que le subjonctif, convenait mieux à la relation d'un fait passé, à un simple récit qu'au style direct. Ainsi s'explique d'ailleurs la préférence qu'ont certains auteurs pour le subjonctif, afin de donner de l'énergie à leur style. — D'autre part, nous croyons avoir prouvé que lorsque deux modes sont employés concurremment, ce mélange de formes n'a jamais eu lieu sans une intention expresse de l'écrivain : l'indicatif énonce un fait réel ou considéré comme tel; le subjonctif, un fait probable, attendu; l'optatif, un fait simplement possible et hypothétique; il s'ensuit que le subjonctif, mode fort, s'applique au fait principal, essentiel, tandis que l'optatif, mode faible, s'emploie pour le fait secondaire, accessoire.

7° En un mot que la langue grecque est un instrument d'une délicatesse infinie, susceptible par le choix du mode, l'adjonction ou le rejet de la particule éventuelle, l'emploi de telle ou telle conjonction, de rendre mille nuances de la pensée que souvent il est plus facile de saisir que de traduire.

8° Au point de vue historique, la syntaxe de l'optatif se développe avec une régularité, une logique remarquables, d'Homère à Lucien. Entre ces dates extrêmes, l'époque Homérique et le commencement de l'époque Chrétienne, on peut considérer comme principales étapes : l'époque des historiens (Hérodote et Thucydide), l'époque du drame, celle des philosophes (Xénophon et Platon), celle des orateurs, l'époque qui suit le iv^e siècle. D'une manière générale, les emplois de l'optatif s'étendent et se multiplient d'Homère aux philosophes attiques : Pindare et Hérodote créent la forme et l'emploi de l'optatif futur, lequel, d'un usage plus fréquent chez les poètes dramatiques, atteint chez Platon et chez Xénophon son plus complet développement. Platon et surtout Xénophon, dont le style est si personnel, ont donné à l'optatif la plus grande extension possible ; Xénophon marque l'apogée. — Passé l'époque des orateurs attiques jusqu'au premier siècle de l'ère chrétienne, les emplois de l'optatif vont plutôt se restreignant : les auteurs, sans initiative personnelle, s'en tiennent surtout aux règles établies par l'usage ; pour le style comme pour la pensée, ils n'ont plus cette finesse, cette délicatesse, cette abondance, qui ont fait de la langue et de la littérature attiques des modèles à tout jamais admirables.

Laon, le 30 juin 1896.

VU ET LU,

En Sorbonne, le 8 août 1896,

Par le Doyen de la Faculté des Lettres de Paris,

A. HIMLY.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER,

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

Pour le Vice-Recteur, l'Inspecteur de l'Académie,

L. JOUBIN.

ERRATA

Page VIII, ligne 8-9, au lieu de « si je désire porter » lire « je désire porter »

— IX, — 24, —	voir p. 70 et suiv.	— voir p. 54 et suiv.
— XIV, note 1, —	Horace <i>Od.</i> , XXXI	— Hor. <i>Od.</i> , I, XXXVII
— 5, ligne 7, —	πακώτερον	— πακώτερον
— 8, — 10, —	στάτευμ'... ταυτόν	— στάτευμ'... ταυτόν
— 14, — 27, —	τῆς ψυχῆς	— τῆς ψυχῆς
— 17, — 34, —	p. 37	— page 16
— 25, — 21, —	p. 9	— page 28
— 26, — 9, après (voir plus loin), ajouter	pp. 35, 41-44, 45.	
— 34, — 17, au lieu de οὐδ' ἂν ἐνὶ	lire οὐδ' ἂν ἐνὶ	
— 34, — 35, —	καὶ οὐκ ἂν	— καὶ οὐκ ἂν
— 36, — 17, au lieu de εἶπερ ὥδ' ἔχει	— εἶπερ ὥδ' ἔχει	
— 37, — 28, —	exemple cité p. 15	— exemple cité p. 35
— 38, — 21, —	διε Θωῶτα	— διε Θωῶτα
— 41, — 18, après (voir plus haut), ajouter	page 26.	
— 41, — 25, au lieu de εἰ μὴ οἱ	lire εἰ μὴ οἱ	
— 41, — 39, —	(cela a pu se faire)	— (a pu se faire)
— 45, — 23, —	ἄνεσθ' ἐν πολέμῳ	— ἄντεσθ' ἐν π.....
— 48, — 1, —	τυχεῖν	— τυχεῖν
— 48, — 33, —	σιγῶμ'	— σιγῶμ'
— 54, — 9, —	ἐστί	— ἐστί
— 61, — 14, —	οὖν	— οὖν
— 73, — 20, —	<i>Coéroph.</i> 627	— <i>Coéroph.</i> 657
— 74, — 4, —	τὴν ἐμήν	— τὴν ἐμήν;
— 74, — 14, —	κούχ' εὐδαι	— κούχ' εὐδαι
— 92, — 23, —	γνώσθειν	— γνωσθεῖν
— 105, — 31, —	ἔθηκεν	— ἔθηκεν
— 105, — 36, —	ἀλισθεῖν	— ἀλισθεῖν
— 117, — 24, —	1623..... σιώπα	— 1603..... σιώπα
— 117, — 26, —	ἔχουσ' εἴης	— ἔχουσ' εἴη[ς]
— 124, — 4, —	κατασχόντες	— κατασχόντες
— 126, — 35, —	ἄφρα	— ὄφρα
— 128, — 7, —	οὐδ' ἂν	— οὐδ' ἂν
— 128, — 19, —	ἔτι	— ἔτι
— 134, — 13, —	φιλότῃτά τε	— φιλότῃτά τε
— 134, — 14, —	ἂν τίς σε	— ἂν τίς σε
— 136, — 27, —	εἶναι	— εἶναι
— 142, — 3, —	lorsqu'il	— l'or qu'il
— 145, — 22, —	εὖ λέγω	— εὖ λέγω
— 148, — 7, —	δὲ	— δὲ
— 153, — 28, —	Homère	— Hésiode

Page	155, ligne 20, au lieu de	σὺ με	lire	σὺ με
—	155, — 30, —	<i>Sisyphæ</i> 558	—	<i>Sisyphæ</i> 388
—	158, — 9, —	Mais	—	Même
—	158, — 13, —	Λ Supposit. fréquent.	—	Δ Suppos. fréq.
—	165, — 15, —	t 39	—	t 49
—	167, — 3, —	ὅτε δὴ ῥ'	—	ὅτε δὴ ῥ'
—	168, — 8, —	κῆρυξ	—	κῆρυξ
—	170, — 7, —	ὁ ἵππος	—	ὁ ἵππος
—	171, — 29, —	οὐκ ἀπίθανον-	—	οὐκ ἀπίθανον,
—	171, — 30, —	ἀλλα,	—	ἀλλα-
—	172, — 25, —	Ὅποτε,	—	Ὅπότε
—	173, — 16, —	ἔστηχ'	—	ἔστηχ'
—	175, — 1, —	ἦν ἡ γνώμη	—	ἦν ἡ γν...
—	175, — 23, —	ἦνικ' ἄν	—	ἦνικ' ἄν
—	175, — 37, —	ἵππεας	—	ἵππεας
—	177, — 28, —	ἀναβιώσχοιτο	—	ἀναβιώσχοιτο
—	180, — 18, —	μηδένος	—	μηδένος
—	182, — 16, —	la durée εἰως	—	la durée : εἰως
—	187, — 28, —	ἀνθρώπων	—	ἀνθρώπων
—	188, — 4, —	εἶην	—	εἶην
—	195, — 7, —	(cf. v. 291)	—	(cf. v 291)
—	196, — 3, —	ἐτεκμαίρετον	—	ἐτεκμαίρετο
—	196, — 22, —	dans les propositions	—	dans ces propos.
—	199, — 33, —	διδόναι	—	διδόναι
—	203, — 1, —	φησὶν	—	φησὶν
—	203, — 9, lire 2 ^o Subjonctif avec ἄν :			
—	203, — 13, lire 3 ^o Indicatif :			
—	212, — 28, au lieu de a été écrit		lire	a été créé
—	215, — 4, lire LYSIAS, 13, 9; et page 222, ISÈRE, 9, 5.			
—	217, — 13-14, au lieu de ο οἱ δὲ παρόντες		lire	οἱ δὲ π...
—	218, — 4, au lieu de εἰδότες		—	εἰδότες
—	218, — 31, —	ἀπαλλαγέντι	—	ἀπαλλαγέντι
—	224, — 20, —	αἰτήσαιοτο	—	αἰτήσαιτο
—	224, — 31, —	ἐνικαλεσαμένη	—	ἐνικαλ.....
—	224, — 34-35, —	σταλαγμοῖς καὶ χαλκοῖς	—	σταλαγμοῖς χαλκοῖς
—	234, — 36, —	ἀπάγοιτο	—	ἀπάγοιτο
—	227, — 8, —	σχολὴν πράττειν	—	σχολὴν παρέχοντα πρ
—	227, — 18, —	ἐπιμελείαν	—	ἐπιμέλειαν
—	227, note 1, —	page 214 f.	—	page 224 f.
—	230, ligne 9, —	βασιλεὺς	—	βασιλεὺς
—	230, — 21, —	ἤδη μὲ ἀλλόκοτος	—	ἤδη μὲν ἀλλόκοτος
—	232, — 29, —	ἐλπίζοι	—	ἐλπίζοι
—	240, — 26, —	ὁμῶν.	—	ὁμῶν,
—	242, — 14, —	ἔπει	—	ἔπει
—	245, — 4, —	διὰ	—	διὰ

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
INTRODUCTION	I
I. Les différents emplois de l'optatif peuvent-ils se ramener à un sens unique?	1
II. Quelle est la signification primitive de l'optatif?	VI
 PREMIÈRE PARTIE : <i>Propositions indépendantes</i>	 1
I. Propositions problématiques ou potentielles	1
A POTENTIEL SANS PARTICULE	2
B POTENTIEL AVEC PARTICULE (α_z , α_v)	18
EMPLOI ET SENS DU POTENTIEL	23
1° <i>Potentiel simple</i>	23
2° <i>Potentiel renforcé</i>	27
a Idée de « pouvoir »	27
b Affirmation forte, absolue.	31
c Conjecture probable.	38
d Sujet indéterminé	44
e Potentiel équivalent de l'indicatif futur	46
f Exclamation et protestation.	50
3° <i>Potentiel affaibli</i>	51
a Affirmation atténuée	51
b Ironie.	53
c Évaluation approximative	53
d Conclusion d'un raisonnement	53
e Ordre poli	54
f Prière.	56
4° <i>La particule α_v répétée</i>	57
II. Propositions optatives	62
III. Propositions volitives	68
IV. Propositions concessives	70
V. Propositions délibératives	75

	PAGES
DEUXIÈME PARTIE : <i>Propositions dépendantes</i>	79
I. Interrogation indirecte	80
A INTERROGATIVES PROPREMENT DITES	80
B INTERROGATIVES DÉLIBÉRATIVES.	86
II. Propositions finales.	92
1° FINALES PROPREMENT DITES	93
A <i>Particules</i>	94
B <i>Modes</i>	104
2° PROPOSITIONS FINALES DÉPENDANTES D'UN VERBE DE <i>« crainte »</i>	120
3° PROPOSITIONS FINALES DÉPENDANTES D'UN VERBE SIGNI- FIANT <i>« s'efforcer »</i> , <i>« avoir soin, souci »</i>	126
4° PROPOSITIONS FINALES INTRODUITES PAR <i>« si »</i> <i>« pour le cas où »</i>	132
III. Propositions consécutives.	134
IV. Propositions suppositives	137
A SUPPOSITIVES PROPREMENT DITES	138
1° <i>Purement subjectives</i>	143
2° <i>Éventuelles</i>	144
3° <i>Au potentiel avec $\dot{\alpha}$v.</i>	147
4° <i>Restrictives</i>	150
B SUPPOSITIVES COMPARATIVES.	152
C SUPPOSITIVES CONCESSIVES	156
D SUPPOSITIVES FRÉQUENTATIVES.	158
V. Propositions temporelles	163
A FRÉQUENTATIVES.	163
B INDETERMINÉS	172
α) <i>Simple</i> s.	173
β) <i>Exprimant la postériorité</i>	176
γ) <i>Exprimant l'antériorité</i>	178
δ) <i>Exprimant l'attente ou la durée</i>	181
VI. Propositions relatives	186
A POTENTIELLES	186
B OPTATIVES	187
C FINALES	188
D CONSÉCUTIVES.	189
E SUPPOSITIVES	193

TABLE DES MATIÈRES.

257

PAGES

<i>F</i> INDÉTERMINÉES	196
<i>G</i> FRÉQUENTATIVES	204
VII. Discours indirect.	207
1° PROPOSITIONS PRINCIPALES	209
2° PROPOSITIONS SECONDAIRES	226
<i>A</i> Causales	226
<i>B</i> Suppositives	228
<i>C</i> Temporelles	230
<i>D</i> Relatives	232
<i>E</i> Consécutives	234
<i>F</i> Finales. — <i>Extension de l'optatif futur.</i>	234
VIII. Optatif par attraction	237
1° APRÈS UN OPTATIF DE SOUHAIT	239
2° APRÈS UN OPTATIF AU SENS POTENTIEL	242
3° APRÈS UN OPTATIF DE SUPPOSITION	245
4° APRÈS UN OPTATIF SUPPOSITIF-TEMPOREL	247
5° APRÈS UN OPTATIF FINAL	248
CONCLUSION	249



RENNES, IMPRIMERIE POLYGLOTTE FR. SIMON, SUCC^r DE A. LE ROY

Imprimeur breveté.
